Flute [illegible]
[illegible]
[illegible]

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE PLUTARQUE.

IV.

VIES DE CE VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE D'A. EGRON.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,

Traduites en Français, avec des Remarques historiques et critiques par M. Dacier;

ET SUIVIES DES SUPPLÉMENTS.

Edition revue et augmentée des Vies d'Auguste et de Titus, par A. L. Delaroche.

Avec les Portraits dessinés d'après l'antique par Garnerey, et gravés par Delvaux.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

CHEZ LOUIS DUPRAT-DUVERGER, rue des Grands-Augustins, n.° 21.

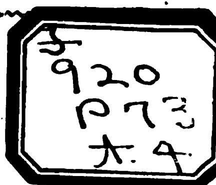
1811.

LES VIES



TIMOLÉON.

Amyot, édition. 1587.



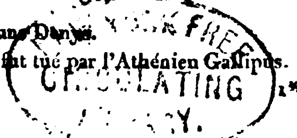
LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES.

TIMOLÉON.

Voici quel étoit l'état des affaires de Syracuse, avant que Timoléon fût envoyé en Sicile. Dion, qui venoit de chasser Denys le tyran (*a*), ayant été tué bientôt après en trahison (*b*), ceux qui l'avoient aidé à rendre la liberté à Syracuse, se divisèrent et tournèrent leurs armes les uns contre les autres. La ville de Syracuse, changeant tous les jours de tyran, fut accablée de tant de maux, qu'il s'en fallut bien peu qu'elle ne fût entièrement déserte. Quant au reste de la Sicile, une partie étoit tellement dépeuplée par les guerres continuelles, qu'on n'y trouvoit presque ni villes, ni bourgs; et le peu de villes qui

(*a*) Le jeune Denys.

(*b*) Dion fut tué par l'Athénien Gallipus.



restoient encore, étoient pour la plupart occupées par des Barbares ramassés de tous pays, et par des troupes qui, n'étant ni entretenues ni payées, se payoient par leurs propres mains, en s'emparant des places qui toutes les recevoient, soit par foiblesse, soit parce que, dans l'extrémité où elles se trouvoient, le changement de maître leur paroissoit un soulagement.

Denys, dix ans après son expulsion, avoit rassemblé quelques troupes étrangères, et ayant chassé Nypsée [1], qui s'étoit rendu maître de Syracuse, il s'étoit remis en possession de ses états. Et si ce fut une chose bien étonnante, qu'il eût été dépossédé d'un si grand royaume par une puissance aussi foible que celle de Dion, c'en fut une plus étonnante encore, que, banni et pauvre, il eût pu recouvrer son empire, et redevenir le maître de ceux qui l'avoient chassé.

Les Syracusains qui étoient demeurés dans la ville, obéissoient donc à ce tyran qui étoit naturellement méchant, et que ses malheurs avoient rendu féroce. Les plus honnêtes, et les plus apparents de la ville, ne pouvant souffrir cette dure servitude, avoient eu recours à Icétas (*a*), roi des Léontins; et s'étant aban-

(*a*) Icétas, roi des Léontins, au-dessus de Syracuse, sur le fleuve Térias.

donnés à sa conduite, ils l'avoient élu pour leur général, non qu'il fût en rien meilleur que les tyrans les plus déclarés, mais c'est qu'ils manquoient d'autre ressource, et qu'ils appuyoient au moins leur confiance sur ce qu'il étoit originaire de Syracuse, et qu'il avoit des forces suffisantes pour faire la guerre au tyran.

Sur ces entrefaites, les Carthaginois étant abordés en Sicile avec une grosse flotte, y avoient déjà fait des progrès considérables, qui enflèrent encore leurs espérances, et augmentèrent leur avidité. Les Siciliens effrayés résolurent d'envoyer une ambassade en Grèce pour demander du secours aux Corinthiens; non-seulement parce qu'ils descendoient d'eux comme colonie de Corinthe [2], et parce qu'ils n'avoient pas imploré en vain leur assistance en plusieurs autres occasions, mais encore parce qu'ils voyoient que cette ville s'étoit toujours déclarée passionnée pour la liberté et ennemie de la tyrannie, et que dans la plupart des grandes guerres qu'elle avoit soutenues avec succès, elle avoit toujours combattu, non pour s'agrandir ou pour dominer, mais pour défendre et assurer la liberté de la Grèce (*a*).

(*a*) Car, la Grèce asservie, Corinthe ne pouvoit plus subsister.

Mais Icétas, qui se proposoit, pour fin de son généralat, de se rendre maître de Syracuse, et nullement de l'affranchir, traitoit sous main avec les Carthaginois, pendant qu'en public il louoit les sages mesures des Syracusains, et qu'il envoyoit même ses ambassadeurs avec les leurs. Ce n'est pas que son dessein fût qu'il vînt aucun secours de Corinthe; mais il espéroit, comme cela pouvoit fort bien arriver, que, si les divisions de la Grèce (*a*) donnoient de l'occupation aux Corinthiens, et les réduisoient à la nécessité de refuser ce secours, il pourroit plus facilement faire pencher la balance du côté des Carthaginois, et se servir ensuite de toutes leurs forces contre Syracuse ou contre le tyran; et la suite fit bientôt voir que c'étoit là son dessein.

Les ambassadeurs étant arrivés en Grèce, les Corinthiens, toujours accoutumés à protéger les villes qu'ils avoient fondées, et particulièrement Syracuse, et qui par bonheur ne se trouvant embarrassés dans aucune guerre,

(*a*) La Grèce étoit alors aux prises, disent les éditeurs d'Amyot, avec Philippe, père du grand Alexandre, ou plutôt la Grèce se livroit elle-même à la servitude de Philippe, par les divisions qui l'agitoient, ou se laissoit vendre par les traîtres que Philippe soudoyoit dans toutes les villes. On peut voir à ce sujet les oraisons de Démosthène. *A. L. D.*

jouissoient alors d'une paix profonde, résolurent qu'on enverroit du secours. Il étoit donc question de trouver un général; les Archontes proposoient et nommoient ceux qui avoient le plus grand désir de se signaler et de s'avancer, lorsque tout-à-coup un homme du peuple se leva, et nomma à haute voix Timoléon qui ne se mêloit plus des affaires publiques, et qui n'étoit ni dans l'âge de concevoir de si hautes espérances, ni dans le dessein de se charger d'un si pesant fardeau. Mais il y a bien de l'apparence que ce fut quelque Dieu favorable, qui inspira à cet homme la pensée de le nommer, tant la fortune parut favorable dès le premier moment de son élection, et tant elle eut soin d'accompagner ensuite toutes ses actions d'une fleur de prospérité, et d'y répandre un brillant extraordinaire, pour relever et pour embellir l'éclat de sa vertu.

Il descendoit d'une des plus nobles familles de Corinthe, car il étoit fils de Timodème (*a*) et de Démariste. Il aimoit passionnément sa patrie, et faisoit paroître en tout une douceur singulière, hors dans ce qui auroit pu diminuer ou affoiblir la haine implacable

(*a*) Diodore de Sicile nomme *Timenete* le père de Timoléon, et je crois qu'il faut le corriger par cet endroit de Plutarque.

qu'il conservoit contre les tyrans et contre les méchants. Il étoit si heureusement né pour la guerre, que dans sa jeunesse, toutes ses actions étoient accompagnées d'une prudence consommée; et dans sa vieillesse, elles étoient animées de toute la force et de toute la hardiesse de l'âge le plus bouillant. Il avoit un frère aîné, nommé Timophane, qui ne lui ressembloit en rien, et qui n'avoit aucune de de ses bonnes qualités; car c'étoit un écervelé et un homme entièrement perdu et gâté par la folle ambition de régner, que lui avoient mise dans la tête, ses amis de débauche, et quelques soldats étrangers qui étoient toujours autour de lui à l'exciter, sous prétexte qu'il paroissoit (*a*) avoir quelque valeur et quelque audace dans les combats où il cherchoit toujours les plus grands dangers sans aucun ménagement pour sa personne. Avec ces qualités si brillantes, il avoit surpris l'estime de ses concitoyens, qui, le croyant très-propre pour la guerre et homme de main, lui avoient souvent confié le commandement des troupes. Son frère Timoléon le servoit alors utilement, cachant toujours ses fautes ou les diminuant; et au contraire, relevant et aug-

(*a*) Plutarque ne dit pas *qu'il avoit*, mais *qu'il paroissoit avoir*: parce qu'il n'y a de véritable valeur que celle qui est accompagnée de la prudence.

mentant les bonnes qualités qu'il tenoit de la nature.

Dans le combat que les Corinthiens livrèrent aux troupes d'Argos et de Cléone (*a*), et où Timoléon combattoit parmi les gens de pied, Timophane, qui commandoit la cavalerie, se trouva dans un danger très-pressant ; car son cheval, ayant été blessé, le jeta par terre au milieu des ennemis. La plupart des cavaliers qui étoient autour de lui, dispersés par la frayeur, l'abandonnèrent; et ceux qui eurent le courage de faire ferme, ne pouvoient pas soutenir long-temps le grand nombre de ceux qui les attaquoient. Timoléon, qui vit son frère dans un si grand péril, courut à lui, le couvrit de son bouclier; et après avoir reçu sur ses armes et sur sa personne plusieurs coups de trait, et autant de coups de main, parvint après de grands efforts à repousser les ennemis et à sauver son frère.

Quelque temps après, les Corinthiens, craignant que leurs alliés ne profitassent de leur foiblesse, et ne se rendissent encore maîtres de leur ville, comme ils avoient déjà fait autrefois, firent un décret pour lever et entretenir à leur solde quatre cents soldats étrangers, et en donnèrent le commandement

(*a*) Ville de l'Argolide, du côté de Corinthe. *A. L. D.*

à Timophane. Celui-ci, foulant aux pieds toute honnêteté et toute justice, commença d'abord à ourdir toutes les trames qui pouvoient le rendre maître de la ville, fit mourir plusieurs des principaux citoyens, sans aucune forme de justice; et enfin, se déclara lui-même le tyran de ce peuple consterné et abattu.

Timoléon, au désespoir de cette perfidie, et regardant l'injustice de son frère comme le plus grand malheur et le plus insigne affront qui pouvoit lui arriver à lui-même, tâcha plusieurs fois de lui parler pour le ramener, et pour le porter à renoncer à cette folle et malheureuse ambition, et à chercher les moyens d'excuser ou de réparer auprès de ses concitoyens les fautes énormes qu'il avoit faites; mais Timophane ne daigna pas seulement l'écouter, et rejeta avec mépris toutes ses remontrances. Timoléon, outré de douleur, choisit parmi ses alliés, Eschyle, beau-frère même de Timophane, et parmi ses amis un devin de profession, que Théopompe appelle Satyrus, et que Timée et Ephorus nomment Orthagoras. Il concerte avec eux, prend ses mesures; et après avoir laissé passer quelques jours, il se rend accompagné de ces deux hommes, chez son frère. Ils se mettent tous trois à le conjurer, et à

le presser avec les plus fortes instances, de vouloir enfin écouter la raison, et de changer de conduite. Timophane d'abord ne fait que rire de leur simplicité, et ensuite s'emporte contr'eux avec fureur. Alors Timoléon s'éloigne un peu de lui, et se couvre la tête, fondant en larmes; dans ce moment ses deux amis tirent leurs épées, se jettent sur Timophane et le tuent [3].

Dès que cette action fut divulguée, les principaux citoyens de Corinthe ne purent se lasser d'admirer et d'exalter cette haine de Timoléon pour les méchants, et cette magnanimité qui l'avoit mis au-dessus des affections humaines, et lui avoit fait rompre les liens de la nature les plus sacrés; car étant naturellement fort doux et plein d'amour pour sa famille, il avoit pourtant préféré sa patrie à sa maison, et l'honnête et le juste à l'utile. Pendant que son frère a combattu généreusement pour son pays, Timoléon l'a secouru, s'est exposé pour lui, et lui a sauvé la vie; et dès qu'il a trahi et assujéti sa patrie, il l'a immolé à la liberté publique, et l'a fait tuer devant lui.

Mais ceux qui ne pouvoient supporter la démocratie, et qui étoient accoutumés à faire la cour aux grands, feignirent en public de se réjouir de la mort du tyran, et en particulier

ils alloient partout décriant Timoléon, et lui reprochant qu'il avoit commis un parricide abominable, qui attireroit la vengeance des Dieux sur lui. Ces reproches le plongèrent dans une horrible tristesse, et ayant appris que sa mère même étoit dans la dernière désolation, et qu'elle vomissoit contre lui les malédictions et les imprécations les plus effroyables, il voulut aller la voir pour la consoler : mais elle, ne pouvant soutenir la vue du meurtrier de son fils, lui ferma sa porte. Alors la tristesse acheva de s'emparer de son âme, tellement que confus et troublé, il résolut de renoncer à la vie, en se laissant mourir de faim. Ses amis ne l'abandonnèrent point dans ce désespoir, et firent tant par leurs prières et par leurs douces violences, qu'il prit de la nourriture, mais dans le dessein de fuir le monde, et de passer dans la solitude le reste de ses jours. Dès ce moment, il renonça à toutes les affaires publiques; et pendant les premières années, il ne venoit jamais à la ville, mais alloit errant dans les lieux les plus déserts, toujours dévoré par son chagrin, et plongé dans une noire mélancolie; tant il est vrai que nos résolutions et nos jugements, s'ils n'empruntent de la raison et de la philosophie la fermeté et la force nécessaires pour les grandes actions, agités et ébranlés par les premières louanges ou

par les premiers blâmes, vacillent et sont poussés comme hors des gonds des raisonnements qui les ont produits. Il faut donc non-seulement que l'action soit belle et juste, mais encore que la réflexion qui lui a donné la naissance, soit ferme et inébranlable, afin que nous agissions toujours par choix et par conviction; de crainte, qu'à l'exemple des gourmands, qui, trahis par leur appétit, se jettent avidement sur les viandes les plus délicates et les plus nourrissantes, et un moment après s'en dégoûtent par la satiété; nous de même, après avoir fait quelque action, nous ne nous en affligions et ne nous en dégoûtions par foiblesse, lorsque l'idée de beauté, que notre imagination y avoit attachée, et qui avoit charmé notre volonté, commence à s'affoiblir et à s'effacer. Car le repentir a cela de propre, qu'il rend mauvaises même les meilleures actions; au lieu que le choix, qui part du raisonnement et de la science, ne change jamais, et demeure toujours ferme sur ces principes, lors même que les actions, qui en sont la suite, n'ont pas tout le succès qu'on s'en étoit promis. C'est pourquoi Phocion, qui s'étoit toujours opposé à la folle entreprise de Léosthène (*a*), voyant qu'il avoit réussi, et que les Athéniens, tout fiers de leur vic-

(*a*) Ce Léosthène porta les Athéniens à faire la

toire, faisoient partout des fêtes et des sacrifices, dit : « Véritablement, je voudrois bien « avoir fait comme lui; mais je ne voudrois « pas avoir donné un autre conseil que celui « que j'ai donné» Aristide de Locres, un des intimes amis de Platon, répondit avec encore plus de fermeté au vieux Denys, tyran de Syracuse, qui lui demandoit une de ses filles en mariage : « J'aimerois mieux voir ma fille « morte, que femme d'un tyran ». Et quelque temps après, Denys ayant fait mourir ses enfants, et lui ayant demandé, par manière d'insulte, s'il étoit encore dans la même résolution sur le mariage de sa fille, Aristide lui fit cette généreuse réponse : « Je suis af- « fligé de ce que tu m'as fait, et je ne me re- « pens point de ce que je t'ai dit ». Mais c'est peut-être l'acte d'une vertu plus parfaite, et que tous les hommes ne sauroient imiter.

Pour revenir à Timoléon, la douleur de l'action qu'il venoit de faire, soit que ce fût le regret de la mort de son frère, ou la honte de paroître devant sa mère, qui ne pouvoit se consoler, lui troubla tellement l'esprit et lui abattit le courage au point qu'encore vingt ans après, il ne se mêloit d'aucune affaire considérable, ni qui concernât le gouverne-

guerre; ce que Phocion vouloit empêcher. Les Athéniens défirent les Béotiens. *Voy.* la vie de Phocion.

ment. Le jour donc qu'il fut nommé capitaine général des troupes qu'on envoyoit en Sicile, tout le peuple ayant approuvé avec joie sa nomination, Téléclide, qui avoit le plus de puissance et d'autorité dans Corinthe, se leva, et adressant la parole à Timoléon, il l'exhorta à rappeler son ancienne valeur et à se bien acquitter de sa charge : « Car lui dit il, si tu te com-« portes bien, nous croirons que tu as tué « un tyran; et si tu te comportes mal, nous « serons persuadés que tu as tué ton frère 4.

Pendant que Timoléon rassembloit ses troupes, et qu'il se préparoit à faire voile, les Corinthiens reçurent d'Icétas des lettres qui marquoient son changement et sa perfidie. Il n'eut pas plutôt fait partir des ambassadeurs, qu'il se tourna ouvertement du côté des Carthaginois, et par un traité qu'il fit avec eux, il stipula qu'après qu'il auroit chassé de Syracuse Denys le tyran, il occuperoit sa place. Mais comme il craignoit que le secours de Corinthe n'arrivât avant qu'il eût exécuté son entreprise, et ne lui fît perdre cette occasion de s'agrandir, il écrivit aux Corinthiens des lettres par lesquelles il leur mandoit : « Qu'il n'étoit plus nécessaire « qu'ils fissent des levées, et qu'ils se consu-« massent en frais pour venir en Sicile s'ex-« poser à un danger évident, et cela par plu-

« sieurs raisons, mais surtout parce que les « Carthaginois, qui étoient avertis de leur « dessein, et qui le trouvoient mauvais, at- « tendoient avec un grand nombre de vais- « seaux, leur escadre sur son passage; et que « la lenteur avec laquelle ils s'étoient pris « pour envoyer leurs troupes, l'avoient forcé « à appeler ces mêmes Carthaginois à son se- « cours, et à les employer contre le tyran ».

Après la lecture de ces lettres, ceux mêmes des Corinthiens qui pouvoient être peu portés pour cette entreprise, furent si irrités contre Icétas, que l'on fournit à l'envi tout ce qui étoit nécessaire à Timoléon, pour hâter son départ.

Dès que les vaisseaux furent prêts, et que les troupes eurent toutes les provisions dont elles avoient besoin, les prêtresses de Proserpine crurent voir en songe les grandes déesses (*a*) se préparer pour un voyage, et dire qu'*elles alloient accompagner Timoléon en Sicile*. Sur quoi, les Corinthiens équipèrent un vaisseau sacré et l'appelèrent le *vaisseau des grandes déesses*(*b*). Timoléon avant que de partir, alla lui-même à Del-

(*a*) Cérès et Proserpine.

(*b*) Diodore de Sicile dit plus vraisemblablement qu'ils donnèrent ce nom au plus beau et au meilleur des vaisseaux qu'ils avoient équipés.

phes, fit un sacrifice à Apollon; et étant entré dans le lieu sacré où se rendent les oracles, il eut un signe très-favorable. Du nombre des offrandes qui sont suspendues dans ce temple, il se détacha une bandelette où étoient tracées en broderie des couronnes et des victoires; et qui portée jusqu'au lieu où Timoléon faisoit ses prières, alla se poser justement sur sa tête, de sorte qu'il sembloit que le dieu même, après l'avoir couronné de sa main, l'envoyoit exécuter les grandes choses que cet heureux présage lui promettoit.

Il s'embarqua avec sept galères de Corinthe, deux de Corcyre, et une dixième de Leucade (*a*); et la nuit, comme il voguoit en pleine mer par un vent très-favorable, il lui sembla que le ciel, s'entr'ouvrant au-dessus de son vaisseau, versa une traînée de feu clair, qui se changea tout d'un coup en une torche ardente, semblable à celles qu'on allume dans les cérémonies des mystères, et qui, après lui avoir tracé la route qu'il devoit tenir, disparut sur la côte d'Italie, précisément à l'endroit où les matelots avoient résolu d'aborder.

Les devins, consultés sur ce signe, répon-

(*a*) Ou plutôt il prit les trois dernières en chemin, comme l'écrit Diodore de Sicile.

dirent que c'étoit l'explication et la confirmation du songe qu'avoient fait les prêtresses, et que les déesses, pour témoigner qu'elles assistoient à cette expédition, et qu'elles la guidoient elles-mêmes, avoient fait paroître cette lumière du haut du ciel; car, ajoutèrent-ils, la Sicile est consacrée à Proserpine. En effet, on a feint que cette île fut le théâtre du ravissement de cette déesse, et qu'alors elle lui fut donnée pour présent de noces [5]. Tels furent les signes favorables que les Dieux envoyèrent à Timoléon, pour encourager ceux qui l'accompagnoient.

Mais après qu'il eut traversé la mer, et qu'il fut heureusement abordé sur la côte d'Italie, des nouvelles arrivées de Sicile le jetèrent dans une grande perplexité, et abattirent extrêmement le courage de ses troupes; car on apprit qu'Icétas venoit de battre Denys; que, s'étant rendu maître de la plus grande partie de Syracuse, il avoit obligé le tyran à se renfermer dans la citadelle et dans le quartier appelé l'*Ile*, où il le tenoit assiégé, en l'environnant de murailles [6], et qu'il avoit donné ordre aux Carthaginois d'empêcher Timoléon d'approcher et de prendre terre, afin que, quand ils l'auroient forcé de se retirer, ils pussent tranquillement partager entre eux

toute la Sicile. Les Carthaginois avoient donc envoyé pour cet effet, à Rhege (*a*), vingt galères, sur lesquelles étoient montés des ambassadeurs qu'Icétas envoyoit à Timoléon, et qu'il avoit chargés de propositions aussi captieuses que ses démarches; car ce n'étoient que belles paroles, qui cachoient de pernicieux desseins. Ils avoient ordre de dire à Timoléon : « Qu'il pouvoit venir seul, s'il « vouloit, auprès d'Icétas, pour l'aider de ses « conseils, et pour prendre part à ses pros-« pérités et à ses victoires; mais qu'il n'avoit « qu'à renvoyer à Corinthe ses troupes et ses « vaisseaux, parce que la guerre étoit près de « finir, et que, s'il refusoit de les renvoyer, « les Carthaginois étoient résolus de lui fer-« mer le passage de la Sicile, et de le com-« battre, s'il le tentoit ».

Les Corinthiens étant arrivés à Rhege (*b*), y trouvèrent ces ambassadeurs, et virent en même temps les Carthaginois à l'ancre, non loin du port. Le dépit de se voir joués et insultés avec tant de hauteur, les remplit tous également d'indignation et de colère, qui furent encore augmentées par la crainte où les

(*a*) Maintenant Reggio, en Calabre, sur le détroit de Messine. *A. L. D.*

(*b*) Ils y arrivèrent trois jours après qu'Icétas se fut rendu maître de Syracuse. *Diodor.*

jeta le malheureux état de la Sicile, qui alloit être visiblement pour Icétas le prix de sa trahison, et pour les Carthaginois, la récompense de l'appui qu'ils auroient donné à la tyrannie. Il paroissoit impossible de battre les vaisseaux que les Barbares avoient fait avancer sur leur passage, car ils étoient le double plus forts; et quand même ils les auroient battus, et qu'ils seroient arrivés heureusement en Sicile, il n'y avoit nulle apparence qu'ils pussent venir à bout de l'armée d'Icétas, à laquelle ils n'avoient prétendu amener qu'un petit secours de troupes pour la commander.

Dans cette conjoncture si délicate, Timoléon demande une conférence avec les ambassadeurs et les principaux officiers de l'escadre carthaginoise, et là, il leur dit : «Qu'il « étoit prêt à exécuter ce qu'ils lui avoient « proposé de la part d'Icétas; car, que gagne-« roit-il, en s'opiniâtrant à ne pas le faire? « Mais qu'avant de se retirer, il souhaitoit seu-« lement qu'ils voulussent lui faire leur pro-« position, et recevoir sa réponse dans Rhege, « qui, comme ville grecque, étoit amie des « deux partis; que cela lui étoit nécessaire « pour sa décharge et pour sa sûreté, parce « que, de leur côté, ils exécuteroient bien plus « fidèlement ce qu'ils auroient promis pour les « Syracusains, quand ils auroient tout le peu-

« ple de Rhege pour témoin de leurs promes-« ses ». Ce n'étoit là qu'une ruse de Timoléon, qui ne cherchoit qu'à les amuser, pour avoir le temps de passer en Sicile sans qu'ils pussent s'y opposer ; et cette trame se faisoit d'intelligence avec les gouverneurs et les magistrats de Rhege, qui ne demandoient pas mieux que de voir les affaires de la Sicile tomber entre les mains des Corinthiens, et qui ne craignoient rien tant que le voisinage des Barbares. Ils convoquent donc une assemblée, et ferment les portes de la ville, sous prétexte d'empêcher les citoyens de sortir, afin qu'ils pussent vaquer uniquement à cette affaire.

Le peuple étant assemblé, on fait de longs discours, qui n'aboutissent à rien, chacun se piquant de traiter le même sujet à sa manière, et tous ensemble ne cherchant qu'à gagner du temps jusqu'à ce que les galères des Corinthiens fussent parties ; car les Carthaginois ne se doutoient de rien, parce que Timoléon étoit présent, et qu'il paroissoit n'attendre que le moment de parler à son tour. Enfin, dès qu'on lui eut dit à l'oreille que ses galères étoient en mer, et qu'il n'avoit plus que la sienne qui l'attendoit, il se coula doucement parmi la foule, qui, pour favoriser son évasion, se pressoit autour de la tribune, gagna le rivage, s'embarqua très-promptement ; et,

ayant rejoint ses galères, ils arrivèrent ensemble à Tauroménium (*a*), ville de Sicile, où ils furent reçus à bras ouverts par Andromachus qui en étoit seigneur, et qui les avoit sollicités d'y venir il y avoit déjà long-temps [8].

Cet Andromachus étoit père de Timée l'historien, et le plus vertueux de tous ceux qui dominoient en Sicile; car il gouvernoit ses concitoyens avec toute sorte de douceur et de justice, et étoit l'ennemi déclaré des tyrans. C'est pourquoi il ne balança point en cette rencontre; il donna sa ville à Timoléon pour sa place d'armes, et obligea ses concitoyens à se joindre aux troupes de Corinthe pour remettre la Sicile en liberté.

Quand Timoléon fut parti, et que l'assemblée des Rhégiens fut congédiée, les Carthaginois ne purent dissimuler la rage où ils étoient de se voir ainsi trompés; et leur désespoir donna lieu à ceux de Rhege de se divertir à leurs dépens, et de dire: « Qu'ét[illegible] « Phéniciens ils devoient avoir moins d'aver- « sion pour les ruses et les fourberies [9] ». Piqués au dernier point, ils ne perdent pas de temps, et dépêchent une galère, avec un ambassadeur, à Tauroménium.

Cet ambassadeur fait un long discours à Andromachus, et enfin, le menaçant d'une

(*a*) Sur le rivage de la mer, au-dessus de Catane.

manière insolente et barbare, il lui montra sa main toute ouverte, et la renversant ensuite, il lui dit : « Si tu ne chasses sur l'heure même « les Corinthiens, tu verras ta ville aussi fa- « cilement renversée que j'ai retourné ma « main ». Andromachus ne fit que rire de sa menace; et lui rendant son image, et répé- tant son geste : « Retire-toi promptement, lui « répondit-il, si tu ne veux pas voir ta galère « renversée comme j'ai moi-même renversé « ma main ».

Sur la nouvelle de l'arrivée de Timoléon, Icétas effrayé fit venir la plupart des galères des Carthaginois, et alors les Syracusains perdirent toute espérance de salut, voyant les Carthaginois (*a*) saisis du port, Icétas maître de la ville, Denys barricadé dans la citadelle, et Timoléon qui ne tenoit à la Sicile que par un petit coin de sa lisière, où il occupoit la petite ville de Tauroménium, avec très-peu d'espérance et avec encore moins de forces; car il n'avoit en tout que mille soldats, et qu'à peine les provisions nécessaires pour les nourrir : d'ailleurs, les villes ne se fioient point à lui; les maux qu'elles venoient de souffrir par les extorsions et par les cruautés

(*a*) Les Carthaginois avoient cent cinquante vaisseaux longs, cinquante mille hommes de pied, et trois cents chars.

qu'on y avoit exercées, les avoient aigries contre tous les commandants de troupes, surtout depuis l'horrible perfidie de Callipus et de Pharax, qui, étant venus tous deux, l'un d'Athènes et l'autre de Lacédémone, pour affranchir la Sicile et pour chasser les tyrans, avoient pourtant fait ensorte que toutes les calamités endurées sous la tyrannie, paroissoient aux habitants une fortune toute d'or, et que ceux qui étoient morts sous le joug de la servitude, étoient mille fois plus heureux que ceux qui avoient vu le jour de la liberté.

Pensant donc que ce Corinthien ne seroit pas meilleur que les autres, et qu'il venoit à eux avec les mêmes ruses et les mêmes amorces, cachées sous de belles paroles et de belles espérances, pour les engager à changer de maître, ils avoient tous les Corinthiens pour suspects, et rejetoient toutes les propositions qu'ils pouvoient faire. Elles ne furent écoutées que par les Adranites, qui habitent une petite ville consacrée à un certain dieu, nommé *Adranus*, pour lequel toute la Sicile a une vénération particulière [10]. Ces habitants étoient divisés entre eux ; les uns avoient appelé Icétas et les Carthaginois, et les autres avoient envoyé vers Timoléon.

Le hasard fit que ces deux généraux, se hâtant également pour se prévenir, arrivèrent

presqu'en même temps devant la place; mais Icétas avoit près de cinq mille combattants, et Timoléon n'en avoit que douze cents, avec lesquels il étoit parti de Tauroménium, et s'étoit mis en marche pour Adrane, qui en étoit environ à trois cent quarante stades. La première journée, il ne fit pas beaucoup de chemin, et campa de bonne heure; mais le lendemain, il marcha avec tant de diligence, que, sur le déclin du jour, il apprit qu'Icétas ne faisoit que d'arriver, et qu'il plaçoit déjà son camp. En même temps, les capitaines et les chefs des bandes font faire halte aux troupes qui marchent les premières, et veulent leur faire prendre leur repas, afin qu'elles aient plus de force et de courage contre l'ennemi; mais Timoléon s'avançant les prie de n'en rien faire, et les exhorte à mener leurs soldats au plutôt contre les Carthaginois, qui, ne faisant que d'arriver, étoient vraisemblablement en désordre, et ne pensoient qu'à dresser leurs tentes, et à préparer leur souper; et en donnant cet ordre, il prend son bouclier, et marche à leur tête, comme les menant à une victoire sûre.

Ses soldats, encouragés par cette confiance, le suivirent avec gaîté; ils étoient encore à trente stades d'Adrane. En arrivant, ils fondent sur l'ennemi, qui ne les voit pas plutôt

qu'il prend la fuite. Cela fut cause qu'on n'en tua pas plus de trois cents, et qu'on ne fit que deux fois autant de prisonniers; mais on s'empara de leur camp et de tout leur bagage. Les Adranites ouvrent en même temps leurs portes, et se rendent à Timoléon, lui racontant, avec une sainte horreur et avec un étonnement mêlé de respect et de crainte, que, dès le commencement de l'attaque, les portes sacrées de leur temple s'étoient ouvertes d'elles-mêmes, que la pique de leur dieu avoit été agitée, et qu'il avoit paru lui-même le visage inondé de sueur.

Ces signes ne présageoient pas seulement, à mon avis, la victoire qu'il venoit de remporter, mais aussi tous les glorieux exploits qui la suivirent, et dont elle ne fut qu'un heureux commencement; car les villes envoyèrent à Timoléon des députés pour faire leurs soumissions. Mamercus (*a*), tyran de Catane, grand homme de guerre et puissant par ses richesses, se ligua avec lui, et lui promit toutes sortes de secours, et, ce qui est plus important, Denys lui-même, qui renonçoit à ses vaines espérances, et qui se voyoit à la veille d'être forcé, n'eut que du mépris pour

(*a*) Il faut corriger sur ce texte de Plutarque celui de Diodore de Sicile, qui appelle ce tyran de Catane, *Marcus*, au lieu de *Mamercus*.

Icétas qui s'étoit laissé vaincre avec tant de honte; et pénétré d'admiration et d'estime pour Timoléon, il lui envoya des ambassadeurs pour se rendre aux Corinthiens, et pour leur remettre la citadelle.

Timoléon, profitant d'un bonheur si inespéré, fit filer dans le château Euclide et Télémaque, deux officiers corinthiens, avec quatre cents soldats, non pas tous à la fois et en plein jour, car cela étoit impossible, les Carthaginois étant maîtres du port, mais par pelotons et à la dérobée. Ces soldats, s'étant glissés heureusement dans la citadelle, s'en saisirent, et s'emparèrent de tous les meubles du tyran, et de toutes les provisions qu'il avoit faites, car il y avoit quantité de chevaux, toutes sortes de machines de guerre et de trait, et on trouva des armes pour soixante-dix mille hommes, qu'on y avoit amassées depuis long-temps. Denys avoit encore deux mille soldats de troupes réglées, qu'il livra à Timoléon avec tout le reste; et pour lui, prenant son argent et quelques-uns de ses amis en petit nombre, il s'embarqua sans être aperçu des troupes d'Icétas, et se rendit au camp de Timoléon.

Réduit, pour la première fois de sa vie, à l'état vil et abject d'un simple particulier et d'un suppliant, il fut envoyé à Corinthe sur une galère sans escorte, et avec très-peu d'ar-

gent, lui qui étoit né dans le sein de la tyrannie, et qui avoit été élevé pour le plus grand et le plus florissant royaume qui ait jamais été usurpé par des tyrans. Il l'avoit possédé dix ans entiers avant que Dion prît les armes contre lui, et après encore, il le posséda douze autres années, mais toujours parmi les guerres et les combats[11]. S'il fit de grands maux pendant sa domination, il essuya de plus grandes calamités qui en furent le juste salaire; car il vit la mort de ses enfants déjà parvenus en âge; il vit ses filles violées, et sa femme, qui étoit aussi sa sœur (*a*), après avoir été déshonorée par les ennemis, qui commirent avec elle les impuretés les plus infâmes, périt de mort violente avec ses enfants, et son corps fut jeté dans la mer. Mais toutes ces particularités sont exactement écrites dans la vie de Dion.

Denys étant arrivé à Corinthe, il n'y eut pas dans toute la Grèce un seul homme qui ne fût poussé d'un violent désir de le voir et de lui parler. Les uns, animés par la haine, alloient avec joie repaître leurs yeux de l'agréable spectacle de ses malheurs, comme pour fouler aux pieds celui que la fortune avoit abattu; et les autres, changés par une si sou-

(*a*) Il avoit épousé Sophrosyne, fille d'Aristomaque, femme du vieux Denys.

daine catastrophe, et compâtissant, en quelque façon, à de si grands maux, contemploient dans sa personne la grande puissance que les causes ocultes et divines déploient d'une manière si visible sur la fortune des foibles mortels; car ce siècle-là ne produisit aucun ouvrage, ni de la nature, ni de l'art, qu'on puisse égaler à ce chef-d'œuvre de la fortune[14], qui fit voir celui qui, peu de jours auparavant, étoit maître de la Sicile, passant les jours entiers à la boucherie, ou assis dans les boutiques des parfumeurs, ou buvant les restes des cabaretiers, ou se querellant au milieu des places avec les courtisanes, ou instruisant des comédiennes et des chanteuses, en disputant avec elles sur l'harmonie et sur le chant de quelques parties d'un chœur.

Les uns croyoient que Denys ne tomboit dans ces indignes amusements que par ennui et par inquiétude, et parce qu'ayant naturellement le courage bas, il aimoit avec fureur les voluptés les plus basses; et les autres pensoient que c'étoit un trait de politique; qu'il vouloit se faire mépriser des Corinthiens, et que, pour ne leur paroître ni suspect, ni redoutable, comme s'il supportoit impatiemment le changement de sa fortune, et qu'il n'attendît qu'une occasion favorable pour la rétablir, il se contrefaisoit, et témoignoit dans

ses plaisirs beaucoup de grossièreté et de bassesse : aussi, rapporte-t-on de lui quelques mots qui marquent assez qu'il soutenoit les malheurs avec fermeté et courage. Etant abordé un jour à Leucade (a), colonie de Corinthe comme Syracuse, il dit : « Qu'il éprou-« voit ce qui arrive aux jeunes gens qui ont « fait des fautes; car, comme ces jeunes gens « se rapprochent avec plaisir de leurs frères, « et fuient la présence de leur père; lui, de « même, fuyoit la vue de sa mère, et passe-« roit volontiers sa vie avec sa sœur (b) ». Une autre fois, à Corinthe, un étranger qui le railloit un peu trop grossièrement sur le commerce qu'il avoit avec les philosophes, pendant qu'il étoit dans sa plus grande splendeur, lui demanda enfin à quoi lui avoit servi toute la sagesse de Platon. « Comment donc, lui « dit Denys, trouves-tu que je n'aie tiré au-« cune utilité de Platon, lorsque tu vois que « je supporte si constamment ma mauvaise « fortune » ? Aristoxène le musicien, et quelques autres lui ayant demandé la cause de la disgrâce de Platon, il leur répondit : « Que « la tyrannie est pleine de maux infinis; mais

(a) Petite île de la mer d'Ionie, au-dessous de Corfou.

(b) Il fuyoit Corinthe, qui étoit sa mère, et cherchoit Leucade, qui étoit sa sœur.

« que le plus grand, sans comparaison, c'est « que, de tous ceux qui se disent les amis du « prince, il n'y en a pas un qui lui dise franche- « ment la vérité, et que c'étoit par leurs mal- « heureux conseils, et sur leurs rapports, qu'il « avoit éloigné ce philosophe et perdu son « amitié ».

Un autre jour, un de ces hommes qui se piquent d'être plaisants, comme il s'en rencontre toujours dans les villes, entrant dans la chambre de Denys, et voulant se moquer de lui, secoua son manteau comme chez un tyran, pour faire voir qu'il n'avoit point d'armes cachées; mais Denys fit retomber sur lui la plaisanterie, en lui disant : « Mon ami, se- « coue plutôt ton manteau quand tu sortiras », pour lui faire entendre qu'il le croyoit très-capable d'emporter quelque chose.

Philippe de Macédoine, étant à table avec lui, se mit à parler malicieusement des odes et des tragédies que le vieux Denys avoit laissées[13]; il feignoit d'être surpris de ce qu'il avoit pu trouver le loisir de les composer. Denys, qui s'aperçut du venin caché sous ces paroles, lui répartit vivement : « Vous voilà « bien embarrassé; il les composa aux heures « que vous et moi, et une infinité d'autres, « qui nous en faisons tant accroire, passons à « boire et à nous divertir ». Quant à Platon,

il ne vit point Denys à Corinthe; car il y avoit déjà quelques années qu'il étoit mort.

Diogène de Sinope, la première fois qu'il rencontra Denys à Corinthe, lui dit : « O Denys! que tu es indigne de ta fortune! » Denys s'étant arrêté, et lui ayant répondu : « Je « te suis bien obligé, Diogène, de compâtir « ainsi à mes malheurs : Comment, lui répartit « ce dernier en colère, penses-tu donc que je « compâtisse à tes malheurs, lorsqu'au con- « traire je suis indigné de voir un vil esclave « comme toi, et si digne de vieillir et de mou- « rir comme ton père dans la tyrannie, passer « ici ta vie avec nous en sûreté, et dans tous « les plaisirs d'un homme libre » ? Quand je compare à ces paroles mâles et vigoureuses de Diogène, les plaintes que fait l'historien Philistus (*a*) au sujet des filles de Leptines, qui, « déchues, dit-il, de l'éclat, de la pompe et « de l'abondance qui environnent les tyrans, « étoient réduites à une vie simple et privée », il me semble entendre les cris et les regrets d'une femmelette qui pleure ses boites, ses essences, sa pourpre et ses bijoux. J'ai cru que ces mots, que j'ai rapportés de Denys, n'étoient point hors de saison, et ne m'éloignoient point du

(*a*) Philistus de Syracuse, grand imitateur de Thucydide, et grand partisan des tyrans. *Voyez* la vie de Dion.

but que je me suis proposé en écrivant ces Vies, et j'espère qu'ils ne paroîtront pas inutiles aux lecteurs, qui ne seroint ni trop impatients, ni chargés d'affaires trop pressées [14].

Si le malheur de Denys parut surprenant, et un de ces coups du ciel qu'on ne peut ni prévoir, ni attendre, le bonheur de Timoléon ne fut pas trouvé moins extraordinaire; car cinquante jours après son arrivée en Sicile, il se vit maître de la citadelle de Syracuse, et envoya Denys dans le Péloponèse. Les Corinthiens, encouragés par ce grand succès, lui envoyèrent un renfort de deux mille hommes de pied et de deux cents chevaux, qui, étant arrivés à Thurium (*a*) sur la côte d'Italie, et voyant qu'il n'y avoit aucune apparence de tenter le passage, parce que les Carthaginois occupoient toute cette mer avec un grand nombre de vaisseaux, cédèrent à la nécessité, et résolurent de séjourner là quelque temps en attendant un moment favorable; mais cependant ils employèrent leur loisir à une action très-grande et très-belle; car les Thuriens étant sortis en armes pour aller combattre les Bruttiens, les troupes de Corinthe entrèrent dans la ville, et la gardèrent avec la même fidélité qu'elles auroient gardé leur propre

(*a*) A l'entrée du golfe de Tarente.

pays, et sans y commettre le moindre désordre.

Cependant, Icétas pressoit vivement la citadelle de Syracuse, et la serroit de si près, que les convois qu'on envoyoit aux Corinthiens, n'y pouvoient entrer; et, d'un autre côté, il avoit aposté deux soldats étrangers, et les avoit envoyés à Adrane pour assassiner Timoléon, qui, négligeant ordinairement d'avoir autour de lui sa garde, vivoit encore alors, parmi les Adranites, avec plus de négligence et moins de précaution, par suite de sa confiance dans le dieu qu'ils adoroient.

Ces soldats à leur arrivée, ayant appris par hasard que Timoléon devoit faire ce jour-là un sacrifice, se glissèrent dans le temple avec des poignards sous leur robe, et s'étant mêlés parmi la foule qui environnoit l'autel, ils étoient sur le point d'exécuter leur entreprise; mais dans le moment qu'ils alloient se donner l'un à l'autre le signal pour frapper, tout d'un coup un inconnu donne un grand coup d'épée sur la tête de l'un de ces assassins, l'étend à ses pieds, et l'épée haute, il fend la presse, et gagne un rocher escarpé. Le compagnon du mort, surpris et étonné, s'approche de l'autel, l'embrasse, et demande grâce à Timoléon, sous promesse de lui révéler leur trame. On la lui promet, et en même temps il dé-

clare que le mort et lui avoient été envoyés pour le tuer.

Pendant qu'il fait cette déclaration, on amène celui qui s'étoit enfui sur le rocher, et qui, entrant, crioit de toute sa force qu'il n'avoit commis aucun crime, mais qu'il avoit vengé son père que ce malheureux avoit assassiné autrefois dans la ville des Léontins, et il citoit beaucoup de témoins parmi les assistants mêmes, qui tous rendoient témoignage à la vérité, et ne pouvoient se lasser d'admirer les voies secrètes et incompréhensibles de la fortune, qui, faisant naître une chose d'une autre, et rapprochant les événements les plus éloignés, lie, comme à une même chaîne, des accidents qui paroissent n'avoir entre eux aucun rapport, ni la moindre convenance, et se sert toujours des causes naturelles pour produire des effets qui ne laissent pas d'être naturels, quoiqu'ils nous paroissent merveilleux.

Les Corinthiens, admirant cet événement, honorèrent cet homme d'un présent de dix mines (*a*), pour avoir justement prêté sa main au dieu qui veilloit à la garde de Timoléon, et parce qu'il n'avoit pas satisfait sur l'heure même son ressentiment, mais qu'il l'avoit conservé dans son cœur par des raisons particulières, jusqu'au moment où la fortune avoit

(*a*) Environ 900 fr. *A. L. D.*

résolu de le faire servir au salut de leur général ; et ce bonheur ne leur fut pas seulement agréable pour l'heure même, mais il releva encore leurs espérances pour l'avenir, et, regardant Timoléon comme un homme divin, et qui venoit, avec le secours d'un dieu, venger la Sicile, et la remettre en liberté, ils en eurent plus de vénération pour lui, et firent une garde plus exacte autour de sa personne.

Icétas, qui venoit de manquer son coup, et qui voyoit tous les jours des gens se rendre à Timoléon et grossir ses troupes, reconnut enfin son tort de ce qu'ayant à son commandement une armée aussi puissante que celle des Carthaginois, il ne s'en servoit que par petites parties, comme s'il avoit honte de l'employer, et qu'il eût plutôt dérobé qu'acheté leur alliance. Dans cette pensée, il rappelle Magon, leur général, avec toute sa flotte. Magon, avec un appareil formidable, entre dans le port, le couvre de cent cinquante voiles, met à terre soixante mille combattants, et se place dans la ville.

Alors on ne douta plus que la menace faite anciennement par les oracles, et dont on attendoit l'effet depuis si long-temps, ne fût accomplie, et que la Sicile ne tombât entièrement au pouvoir des Barbares ; car les Carthaginois, dans toutes les guerres qu'ils avoient

faites en Sicile, n'avoient encore jamais pu se rendre maîtres de Syracuse, et alors, par la trahison et par la perfidie d'Icétas, on les voyoit campés dans ses murailles. Les Corinthiens, qui défendoient la citadelle, se trouvoient dans la situation la plus inquiétante ; car, outre que les vivres commençoient à leur manquer, parce que tous les ports étoient gardés avec grand soin, ils ne pouvoient plus résister aux fatigues continuelles; ils étoient attaqués jour et nuit, et obligés de se partager pour défendre différents postes, et pour repousser des ennemis qui donnoient assaut sur assaut, et qui, pour les forcer, employoient contre eux toutes sortes de machines et de batteries.

Cependant, Timoléon ne perdoit aucune occasion de les secourir ; il leur envoyoit de Catane du blé dans des bateaux de pêcheurs et dans de petites barques, qui, profitant surtout des jours de tempête, se couloient dans le château au travers des galères des Carthaginois, que l'agitation de la mer et des vents tenoient écartées. Magon et Icétas s'en étant aperçus, résolurent de se rendre maîtres de la place, qui envoyoit des convois aux assiégés. Ils prennent donc l'élite de leurs troupes, s'embarquent, et cinglent vers Catane. Léon le Corinthien, qui commandoit dans la citadelle, ayant remarqué du haut de ses rem-

parts que les ennemis qu'on avoit laissés pour continuer le siége, se tenoient mal sur leurs gardes, fit une sortie, et tomba sur eux pendant qu'ils étoient dispersés, en tua une partie, mit l'autre en fuite, et se saisit du quartier de la ville appelé *Achradine* : c'étoit le quartier le plus fort et le moins maltraité de Syracuse, qui est, pour ainsi dire, composée de plusieurs villes [15]. Léon y trouva une si grande quantité de blé et tant de richesses, qu'il ne voulut pas abandonner ce poste, et retourner dans le château; mais résolu de tenir l'un et l'autre, il fortifia à la hâte l'enceinte de l'Achradine, et la joignit au château par des ouvrages qui servoient de communication.

Déjà Magon et Icétas étoient près d'arriver devant Catane, lorsqu'un courrier, parti de Syracuse, vint en diligence leur annoncer la prise de ce quartier. A cette nouvelle, qui les remplit de confusion et de trouble, ils retournèrent promptement sur leurs pas, n'ayant pu ni se saisir de la ville qu'ils alloient attaquer, ni conserver celle dont ils étoient déjà les maîtres; mais pour cet exploit des Corinthiens, la prudence et le courage peuvent le disputer à la fortune, au lieu que, dans ce qui le suivit, il paroît que la fortune seule peut s'en attribuer la gloire; car les troupes de Corinthe, qui étoient restées à Thurium, autant

par la crainte des Carthaginois, qui, sous les ordres de Hannon, les attendoient au passage, qu'à cause de la mer qui étoit fort agitée depuis plusieurs jours, résolurent de traverser le pays des Bruttiens pour gagner la pointe de l'Italie. Ils s'ouvrent donc le chemin, de gré ou de force, sur les terres des Barbares, et arrivent à Rhege pendant que la tourmente duroit encore.

Cependant Hannon, qui commandoit cette escadre des Carthaginois, n'attendant plus les Corinthiens, très-persuadé qu'ils n'osoient sortir de Thurium, et se flattant d'avoir imaginé un des plus fins stratagèmes dont aucun capitaine avant lui se fût avisé, ordonna à ses matelots de mettre des couronnes sur leurs têtes; et ayant fait orner ses galères de boucliers de Grèce et de Phénicie [16], il fait voile en cet état vers Syracuse, et s'approchant de la citadelle à force de rames, avec un grand bruit et des éclats de rire pour décourager les assiégés, il fait crier par les soldats qu'il avoit défait les Corinthiens sur leur passage.

Mais pendant qu'il se repaît de cette imposture si ridicule et si pleine de vanité, les Corinthiens, qui étoient déjà arrivés à Rhege, voyant qu'on ne les observoit plus, et que le vent, tombé tout-à-coup comme par miracle, leur ouvroit sur les eaux un chemin uni

et tranquille, se jettent promptement dans les premières barques et dans les premiers bateaux de pêcheurs qu'ils rencontrent par hasard, et passent en Sicile avec tant de sûreté et par un si grand calme, qu'ils mènent même leurs chevaux par la bride, toujours nageant à côté de leurs bateaux. Quand ils furent débarqués, Timoléon les reçut avec joie, et après s'être saisi de Messine, il marcha en bataille contre Syracuse, attendant bien plus de la fortune qui l'accompagnoit, que de ses forces; car les troupes qu'il avoit avec lui ne passoient pas quatre mille combattants.

A la première nouvelle de son approche, Magon, éperdu et effrayé, sent encore redoubler ses soupçons et ses alarmes, à l'occasion suivante. Aux environs de Syracuse, il y a des marais [17] qui reçoivent les eaux de plusieurs fontaines et de quantité de sources et de rivières qui vont se décharger dans la mer; la bonté de ces eaux fait qu'il y a dans ces marais des anguilles en quantité, qui fournissoient toujours une pêche très-abondante. Les soldats, qui étoient à la solde de l'un et de l'autre parti, s'amusoient à cette pêche pendant les suspensions d'armes, et lorsqu'ils n'étoient pas de service; car étant tous Grecs de naissance, et n'ayant aucun sujet de haine particulière les uns contre les autres, ils se contentoient de bien faire leur devoir dans les

combats, et les jours de trève, ils se fréquentoient familièrement, et s'entretenoient ensemble.

Ce jour-là, par hasard, plusieurs de ces soldats mercenaires de l'une et de l'autre armée s'étoient trouvés à cette pêche, et étoient entrés en conversation. D'abord, on parla du beau temps et du calme qui avoit succédé à tant d'orages, et de la beauté et de la commodité de ces lieux arrosés de tant de canaux. Sur cela, un de ceux qui servoient dans les troupes de Corinthe, dit aux soldats qui portoient les armes pour Icétas : « Comment pouvez-vous donc, « vous qui êtes Grecs, vous résoudre à rendre « barbare une ville si considérable, située « dans un pays si fertile et si beau ? Et com- « ment êtes-vous assez insensés pour établir « vous-mêmes, dans notre voisinage, les « Carthaginois, les plus méchants et les plus « cruels de tous les Barbares, lorsque vous « devriez plutôt souhaiter qu'il y eût plusieurs « Siciles entre la Grèce et eux ? Pensez-vous « qu'ils aient assemblé une armée si nom- « breuse, et qu'ils l'aient amenée des colonnes « d'Hercule et de la mer Atlantique, pour es- « suyer ici mille dangers et pour être les ins- « truments de la grandeur d'Icétas ? Certes, « si Icétas avoit eu le bon sens que devoit « avoir un général, au lieu de chasser ses

« fondateurs et ses pères, et d'attirer dans sa
« patrie des étrangers qui sont ses plus dange-
« reux ennemis, il auroit fait une ligue avec
« Timoléon et les Corinthiens, et par un bon
« traité, il auroit obtenu ici tout l'honneur
« et toute la puissance qu'il auroit dû raison-
« nablement attendre ».

Ces soldats ayant répandu aussitôt ces propos dans tout le camp, firent soupçonner à Magon, qui depuis quelque temps ne cherchoit qu'un prétexte pour se retirer, qu'il étoit trahi. C'est pourquoi, malgré les prières d'Icétas, et tout ce qu'il put dire pour lui faire voir combien ils étoient plus forts que les ennemis, Magon, persuadé qu'ils leur étoient encore plus inférieurs en fortune et en valeur qu'ils n'étoient supérieurs en nombre, leva l'ancre, et fit voile pour l'Afrique, abandonnant honteusement la conquête de la Sicile sans aucune sorte de raison.

Le lendemain, Timoléon parut en bataille devant la place; et quand il eut appris la fuite des Carthaginois, et qu'il eut vu le port vide, il ne put s'empêcher de rire des terreurs de Magon, et pour insulter davantage à sa lâcheté, il fit publier partout : « Qu'il donne-
« roit une bonne récompense à tout homme
« qui pourroit lui apprendre où la flotte des
« Carthaginois s'étoit allé cacher ». Mais Icé-

tas, nullement dans l'intention de lâcher prise, et voulant, à quelque prix que ce fût, se maintenir dans les postes qu'il occupoit, et qui étoient si bien fortifiés, qu'ils paroissoient imprenables, se prépara au combat.

Timoléon partage ses troupes pour faire trois attaques en même temps; il choisit pour lui celle du côté du fleuve d'Anape, comme la plus difficile et la plus périlleuse, commande à Isias de donner du côté de l'Achradine, et Dinarque et Démarate, qui avoient amené le dernier secours de Corinthe, ont ordre d'attaquer le quartier d'Epipoles. Ces attaques sont poussées avec tant de vigueur et de succès, que les troupes d'Icétas sont renversées partout et mises en fuite. Or, qu'une ville comme Syracuse ait été emportée de force dans un instant, il est juste d'attribuer cet exploit à la valeur des assiégeants et à la sage conduite du capitaine; mais qu'il n'y ait eu aucun des Corinthiens ni tué, ni blessé, c'est là certainement un chef-d'œuvre de la fortune de Timoléon, laquelle, en cette occasion, voulut lutter contre la valeur de ce grand homme, et faire en sorte que ceux qui apprendroient cet événement, admirassent moins ses exploits que son bonheur; car la renommée ne remplit pas seulement d'abord toute la Sicile et l'Italie du bruit de

cette conquête; mais en peu de jours, elle le fit retentir dans toute la Grèce; de sorte que la ville de Corinthe, lorsqu'elle ne savoit encore si ses troupes étoient arrivées heureusement, apprit en même temps et leur passage et leur victoire, tant leurs entreprises furent couronnées de succès, et tant la fortune prit à tâche de relever encore l'éclat de leurs exploits par la promptitude de l'exécution!

Quand Timoléon fut maître de Syracuse et du château, il ne fit pas comme Dion, et n'épargna pas comme lui cette place à cause de sa magnificence; mais pour éviter de donner les mêmes soupçons qui avoient fini par perdre ce dernier, il fit publier à son de trompe: « Que tous les Syracusains qui voudroient venir avec des outils, n'avoient « qu'à se mettre à démolir les forteresses des « tyrans ». A ce cri, tous les Syracusains, regardant cette publication et cette journée comme un heureux commencement et un solide fondement de leur liberté, accourent en foule, et ne rasent pas seulement la citadelle, mais les palais des tyrans, et fouillent jusqu'à leurs tombeaux, qu'ils renversent et dissipent.

La forteresse étant rasée et la place aplanie, Timoléon y fit bâtir des tribunaux à la prière des citoyens, et rétablit le gouvernement dé-

mocratique sur les ruines de la tyrannie. Mais s'il étoit maître de la ville, il manquoit d'habitants pour la peupler: car les uns ayant péri dans les guerres et dans les séditions, et les autres ayant pris la fuite pour éviter la domination des tyrans, la ville de Syracuse étoit un désert où l'herbe étoit si haute, que les chevaux y paissoient à l'aise, et que les palfreniers mêmes y couchoient. Les autres villes, hors un très-petit nombre, n'étoient que de vastes solitudes, toutes remplies de cerfs et de sangliers; de sorte que ceux qui en avoient le loisir alloient souvent à la chasse, et trouvoient le gibier dans leurs faubourgs et jusqu'au pied de leurs murailles; et tous ceux qui s'étoient retirés dans des châteaux et dans des forteresses, ne vouloient nullement les quitter pour retourner dans la ville; mais ils regardoient tous avec horreur les assemblées publiques et les tribunaux comme des lieux d'où étoient sortis les plus cruels de tous leurs tyrans.

Timoléon et les Syracusains trouvèrent donc convenable d'écrire à Corinthe qu'on leur envoyât de Grèce des hommes pour peupler Syracuse; qu'autrement, le pays ne pourroit jamais se remettre, d'autant plus qu'il étoit menacé d'une nouvelle guerre; car ils avoient eu avis que Magon s'étant tué lui-même, les Carthaginois, irrités de ce qu'il s'é-

toit si mal acquitté de sa charge, avoient fait mettre son corps en croix, et faisoient de grandes levées pour revenir en Sicile, avec une armée encore plus forte, au commencement du printemps.

Ces lettres étant arrivées avec les ambassadeurs de Syracuse, qui conjuroient les Corinthiens d'avoir pitié de leur ville, et d'en vouloir être les fondateurs pour la seconde fois, les Corinthiens ne regardèrent point la calamité de ce peuple comme une occasion de s'agrandir et de se rendre maîtres de leur ville; mais envoyant dans tous les jeux sacrés de la Grèce et dans toutes les assemblées, ils firent publier par des hérauts : « Que les Co-« rinthiens, après avoir éteint la tyrannie « dans Syracuse, et chassé le tyran, décla-« roient libres et indépendants les Syracu-« sains et tous les peuples de Sicile qui vou-« droient retourner dans leurs pays, et qu'ils « leur permettoient d'en aller partager entre « eux les terres avec une exacte équité ». En même temps, ils dépêchent des courriers en Asie et dans toutes les îles où s'étoient retirés grand nombre de ces fugitifs, pour les exhorter à se rendre promptement à Corinthe, qui leur fourniroit, à ses frais, des vaisseaux, des capitaines, et une escorte sûre pour les ramener dans leur patrie.

Dès que cette proclamation fut faite, Corinthe se vit combler de louanges et de bénédictions, car on publia partout qu'elle avoit chassé de Syracuse les tyrans, qu'elle l'avoit délivrée des mains des Barbares, et qu'elle la redonnoit à ses citoyens.

Ceux qui se rendirent à Corinthe n'étant pas en assez grand nombre, demandèrent qu'on leur donnât des hommes de Corinthe même, et de toute la Grèce, pour grossir cette nouvelle espèce de colonie. L'ayant obtenu, et se trouvant au moins dix mille, ils s'embarquèrent pour Syracuse, où ils trouvèrent un grand peuple qui, de toute l'Italie et de la Sicile, s'étoit déjà retiré auprès de Timoléon.

L'historien Athanis (a) écrit qu'il se trouva là en tout soixante mille hommes. Timoléon leur partagea les terres; mais il vendit les maisons, dont il retira mille talents [18], laissant aux anciens habitants la faculté de racheter les leurs; et, par ce moyen, il fit un fonds considérable pour le peuple, qui étoit si pauvre, qu'il ne pouvoit ni subvenir à ses nécessités, ni soutenir la guerre. C'est pourquoi il vendit aussi à l'encan les statues des tyrans, qui toutes furent jugées et condamnées à la pluralité des voix, comme des cri-

(a) Athanis, historien qui avoit écrit l'histoire de Sicile. On ne sait pas en quel temps il a vécu.

minels qu'on auroit cités en justice : il n'y en eut qu'une seule qui fut conservée : ce fut celle de Gélon, l'ancien tyran, pour la mémoire duquel les Syracusains avoient conservé beaucoup d'amour et de respect, à cause de la victoire qu'il avoit remportée sur les Carthaginois près d'Himère[19].

Syracuse étant ainsi relevée de ses ruines, et repeuplée par des gens qui s'y rendoient en foule, Timoléon, qui vouloit aussi affranchir les autres villes, et achever de déraciner de la Sicile la tyrannie et les tyrans, marcha contre eux avec des troupes. Il força Icétas à renoncer à l'alliance des Carthaginois, l'obligea à raser ses forteresses, et à vivre en simple particulier dans la ville des Léontins. Leptine, tyran d'Apollonie et de plusieurs autres villes et châteaux, se voyant en danger d'être pris par force, se rendit; Timoléon lui sauva la vie, et l'envoya à Corinthe; car il trouvoit qu'il n'y avoit rien de plus beau et de plus honorable, que de faire voir à toute la Grèce les tyrans de la Sicile vivant dans l'obscurité et comme des bannis.

Il retourna ensuite à Syracuse, pour y organiser l'administration publique, et établir les lois les plus importantes et les plus nécessaires, conjointement avec Céphale et Denys, deux législateurs que les Corinthiens lui

avoient envoyés. Mais avant son départ, voulant procurer quelque profit aux troupes qu'il avoit à sa solde, et les tenir aussi en haleine, il les envoya sous la conduite de Dinarque et de Démarate dans tous les lieux qui obéissoient aux Carthaginois. Ces troupes débauchèrent plusieurs villes à ces Barbares, vécurent toujours dans l'abondance, firent un grand butin, et rapportèrent même beaucoup d'argent monnoyé qui fut d'un très-grand secours pour soutenir la guerre.

Sur ces entrefaites, les Carthaginois arrivent à Lilybée avec une armée de soixante-dix mille hommes, deux cents vaisseaux de guerre et mille vaisseaux de charge qui portoient les machines, les chars, les chevaux, et toutes sortes de provisions de guerre et de bouche; ils étoient résolus de ne plus faire la guerre par partis détachés, mais d'attaquer tous ensemble, et de chasser en même temps tous les Grecs de la Sicile. En effet, leurs forces étoient assez grandes pour venir à bout de ce dessein, quand même les Siciliens auroient été unis, et qu'il n'y auroit eu entre eux aucune mésintelligence. Les Barbares n'eurent pas plus tôt appris à leur arrivée les ravages que les Corinthiens faisoient sur les terres, que, transportés de fureur, ils mar-

chent contre eux sous la conduite de leurs généraux Asdrubal et Hamilcar.

Lès Syracusains ayant reçu promptement cette nouvelle, furent si consternés et si effrayés de la marche d'une armée si formidable, que de tant de milliers d'hommes qui étoient dans la ville, à peine s'en trouva-t-il trois mille qui osassent prendre les armes et suivre Timoléon, et que, de quatre mille soldats mercenaires qu'il menoit avec lui, il y en eut encore mille qui perdirent courage en chemin, et qui s'en retournèrent, criant hautement que Timoléon avoit perdu le sens, et montroit une témérité indigne de son âge, en voulant, avec cinq mille hommes de pied et mille chevaux, affronter une armée de soixante-dix mille hommes, et mener encore cette poignée de gens à huit grandes journées de Syracuse, afin que, s'ils étoient mis en fuite, ils ne pussent avoir aucun lieu de retraite, et que, s'ils venoient à être tués, ils ne trouvassent personne pour les enterrer.

Timoléon, ravi que ces lâches se fussent déclarés avant le combat, exhorte les autres, les encourage, et les mène, avec une extrême diligence, sur le bord du Crimèse [20], où on lui avoit rapporté que les Carthaginois étoient campés. Comme il montoit une petite

colline, du haut de laquelle il alloit découvrir tout le camp ennemi, et voir cette formidable puissance, il rencontre des mulets chargés d'ache; ses soldats, qui n'étoient déjà pas trop assurés, frappés de cette vue, s'imaginent que c'est un mauvais présage; parce que nous couronnons d'ache les tombeaux, et que nous disons communément, en parlant de ceux qui sont dangereusement malades et sans espérance, « qu'ils n'ont plus besoin que « d'ache ». Timoléon voulant les guérir de cette superstition, et les faire revenir de l'abattement et du découragement où cet augure les avoit plongés, fait faire halte. Après leur avoir dit tout ce qui convenoit au temps et à l'occasion, il leur représente : « Qu'ils ne « devoient avoir que de grandes espérances, « parce que les couronnes venoient s'offrir à « eux avant le combat ». Cela étoit fondé sur ce que les Corinthiens couronnoient d'ache ceux qui avoient vaincu dans les jeux isthmiques, tenant cette couronne pour sacrée, et pour la seule dont on s'étoit servi de toute ancienneté dans le pays, et qui étoit en usage du temps même de Timoléon. On couronnoit encore alors d'ache ceux qui avoient remporté la victoire aux jeux isthmiques, comme on en couronne présentement ceux qui l'ont remportée aux jeux Néméens; car ce n'est que

depuis peu de temps que la couronne de pin a pris dans ces jeux isthmiques la place de la couronne d'ache. Timoléon, après son discours, s'approche des mulets, prend de cette ache, et s'en couronne tout le premier; les capitaines, et après eux, les soldats, suivent son exemple.

Dans ce même moment, les devins aperçoivent dans les airs deux aigles qui venoient à eux d'un vol rapide, dont l'un portoit dans ses serres un serpent tout déchiré, et l'autre le suivoit avec de grands cris, et comme s'il eût voulu animer les troupes [21] : ils les montrent aux soldats, qui aussitôt se mettent à faire leurs prières, et à implorer l'assistance des Dieux. On étoit alors vers le commencement de l'été, lorsque la fin du mois du juin amène le solstice; les brouillards épais, qui se levoient de la rivière, couvroient la campagne d'une telle obscurité, que toute l'armée des ennemis en étoit enveloppée, et qu'on ne pouvoit y discerner aucun objet : on entendoit seulement un bruit confus de voix d'hommes et de hennissements de chevaux, qui s'élevoit jusqu'au sommet de la colline, et qui annonçoit assez qu'une grosse armée ne campoit pas loin de là.

Les Corinthiens, après avoir gagné la cime du coteau, mirent leurs boucliers à terre, et

commencèrent à se reposer. Cependant, le soleil qui tournoit déjà avoit élevé les vapeurs si haut, que l'air le plus épais, s'étant comme accumulé et condensé sur les sommets des montagnes, les avoit entièrement obscurcies, et que la plaine, purgée et nettoyée, parut à découvert. Alors on vit clairement la rivière de Crimèse, et les ennemis qui commençoient à la passer en cet ordre de bataille : les chars à quatre chevaux, préparés pour le combat avec un appareil épouvantable, marchoient à la tête ; après ces chars, venoit un corps de dix mille hommes d'infanterie pesamment armée et toute couverte de boucliers blancs. A la magnificence de leurs armes, à la lenteur de leur marche, et à leur bon ordre, on conjecturoit que c'étoient les Carthaginois naturels ; ils étoient suivis des troupes des autres nations, qui marchoient pêle-mêle, avec beaucoup de confusion et de désordre.

Timoléon voyant que la rivière lui livroit des ennemis en tel nombre qui lui plairoit de les attaquer, et ayant fait remarquer à ses troupes toute l'armée séparée par le fleuve, les uns étant déjà passés et les autres se disposant à le faire, il ordonna à Démarate de fondre, à la tête de la cavalerie, sur les Carthaginois, et de les mettre en désordre avant qu'ils eussent le temps de se ranger en bataille ; et, des-

cendant dans la plaine avec l'infanterie, il forma ses ailes des autres troupes de Sicile, mêlées avec une partie des soldats étrangers, réserva autour de lui, pour son corps de bataille, les Syracusains avec l'élite des soldats mercenaires, et demeura quelque temps sans faire de mouvement, pour considérer l'attaque de sa cavalerie.

Quand il vit que les chars qui étoient à la première ligne des ennemis, empêchoient sa cavalerie de percer jusqu'au bataillon des Carthaginois, et d'en venir aux mains avec lui, et que, pour ne pas être entièrement rompue, elle étoit obligée de tourner continuellement, et de revenir plusieurs fois à la charge après s'être ralliée, alors Timoléon, se couvrant de son bouclier, cria à son infanterie de le suivre et de bien espérer; et sa voix parut non seulement plus forte que de coutume, mais entièrement surnaturelle, soit que la passion, à l'approche du combat et dans l'ardeur qui le transportoit, eût augmenté ses forces, ou qu'un dieu, comme le crurent la plupart, eût joint sa voix à la sienne[22]. Ses troupes ayant répondu avec allégresse à son cri, et l'ayant pressé de les mener promptement à l'ennemi, il envoie ordre à sa cavalerie d'abandonner l'attaque des chars, et de prendre les Carthaginois en flanc, fait serrer

le premier rang de son bataillon, bouclier contre bouclier, et ordonnant aux trompettes de sonner, il charge les ennemis avec furie. Les Carthaginois soutiennent le premier choc sans s'ébranler, et comme ils avoient de bonnes cuirasses et des casques d'airain, et qu'ils étoient tout couverts de leurs boucliers, ils repoussent facilement les traits et les javelines. Mais quand on en vint à l'épée et aux coups de mains, où l'adresse ne décide pas moins que la force, tout à coup on voit éclater du haut des montagnes des tonnerres effroyables, mêlés d'éclairs embrasés, et bientôt les nuages obscurs, qui couvroient les coteaux et les collines, tombant sur les deux armées avec un déluge de pluie et de grêle et un orage de vents impétueux, et prenant les Grecs par derrière, donnent dans le visage des Barbares, et leur éblouissent les yeux, tant par les coups redoublés de cette tempête de pluie et de grêle, que par l'éclat des traits enflammés qui partent continuellement du sein de ces nuages.

Toutes ces choses incommodoient extrêmement les Barbares, surtout les moins aguerris; mais rien ne leur nuisoit davantage que les éclats de tonnerre qui les effrayoient, et dont le bruit mêlé avec celui que cette

pluie impétueuse et cette grêle faisoient sur leurs armes, les empêchoit d'entendre les ordres de leurs officiers. D'ailleurs, les Carthaginois naturels, qui n'étoient pas armés à la légère, mais, comme on l'a déjà dit, qui portoient des armes d'un très-grand poids, ne pouvoient ni avancer, ni se soutenir dans la fange; l'eau, dont leurs cottes d'armes étoient pénétrées, les rendoient encore plus pesants, les empêchoient de combattre avec l'agilité nécessaire, et donnoient aux Grecs la facilité de les renverser; et quands ils étoient une fois par terre, ils ne trouvoient aucun moyen de se relever avec leurs armes dans des bourbiers si glissants. Car le Crimèse, déjà grossi par la pluie, et encore plus enflé par le nombre prodigieux des troupes qui le traversoient, s'étoit débordé considérablement, et la plaine qu'il inondoit avoit partout des trous et des ravins remplis d'eau qui ne couroit plus; de sorte que les Carthaginois, qui tomboient dans ces trous, ne s'en tiroient qu'après de grands efforts et avec beaucoup de peine.

Enfin, l'orage continuant toujours, et les Grecs ayant renversé et taillé en pièces quatre cents hommes qui formoient le premier rang de leur bataillon, tout le reste prit la fuite. On en tua quantité dans la plaine; il y en eut plusieurs qui, entraînés par l'impétuosité du

fleuve, et poussés contre ceux qui passoient encore, furent engloutis; et le plus grand nombre qui cherchoit à gagner les coteaux, fut rattrappé par l'infanterie légère qui en fit un grand carnage. De dix mille hommes qui furent tués à ce combat, il y en eut trois mille de Carthaginois naturels (*a*); perte irréparable pour Carthage : car c'étoient les plus nobles, les plus riches et les plus braves de tous les combattants; et il n'y avoit point de mémoire que dans une seule bataille il eût jamais péri un si grand nombre de Carthaginois. Car dans toutes leurs guerres, ils se servoient de troupes espagnoles, numides et de Libye, et payoient, pour ainsi dire, toutes leurs défaites du sang étranger.

Les Grecs connurent la qualité des morts à la magnificence de leurs dépouilles. On trouva une si grande quantité d'or et d'argent, que l'on ne faisoit aucun cas du fer ni du cuivre, et qu'on ne se donnoit pas la peine de les ramasser. On passa la rivière sur leurs sommiers; on s'empara de leur camp et de tout leur bagage; quantité de prisonniers furent détournés par les soldats, et ceux qu'on amena en commun montèrent encore jusqu'à cinq mille, et il y eut bien deux cents chars

(*a*) Diodore de Sicile n'en met que 2,500, liv. XVI, c. 80. *A. L. D.*

de pris. Mais le plus beau et le plus magnifique de tous les spectacles, étoit celui qu'étaloit la tente de Timoléon, remplie de toutes sortes de riches dépouilles, parmi lesquelles on remarquoit mille cuirasses et dix mille boucliers, d'un travail exquis et d'une beauté merveilleuse. Le petit nombre de ceux qui étoient occupés à ramasser ces dépouilles, et la quantité innombrable des richesses qu'ils trouvoient, firent qu'on ne put élever de trophée que trois jours après le combat.

Timoléon, avec les nouvelles de sa victoire, envoya à Corinthe les plus belles armes qui se trouvèrent parmi le butin; car il vouloit que sa ville fût louée et admirée de tous les hommes, qui verroient que c'étoit la seule de toutes les villes de la Grèce où les plus beaux temples étoient ornés, non pas de dépouilles grecques, et d'offrandes teintes encore du sang de la nation, et propres seulement à entretenir le deuil en renouvelant un souvenir funeste, mais de dépouilles barbares qui, par de belles inscriptions, faisoient connoître et la force de ceux qui les avoient remportées et leur piété; car elles disoient,
« Que les Corinthiens et Timoléon leur gé-
« néral, après avoir affranchi du joug des
« Carthaginois les Grecs qui habitoient la Si-
« cile, avoient appendu ces armes dans les

« temples, pour en rendre des grâces im-« mortelles aux Dieux ».

Timoléon laissant dans le pays ennemi, les troupes étrangères pour achever de piller et de saccager toutes les terres des Carthaginois, s'en retourna à Syracuse. En arrivant, il bannit de la Sicile, les mille soldats qui l'avoient abandonné comme il alloit au combat, et avant le coucher du soleil, il les obligea à sortir de Syracuse. Ces malheureux passèrent en Italie, où ils furent trahis et égorgés par les Bruttiens, punition exemplaire que les Dieux vengeurs firent de leur perfidie.

Cependant Mamercus, tyran de Catane, et Icétas, soit qu'ils portassent envie aux grands succès de Timoléon, soit qu'ils le craignissent comme un homme intraitable, et sur lequel les tyrans ne pouvoient jamais compter, firent secrètement une ligue avec les Carthaginois, et leur écrivirent d'envoyer promptement une nouvelle armée et un général, s'ils ne vouloient être entièrement chassés de la Sicile. Giscon vint donc avec soixante-dix vaisseaux, et prit avec lui quelques troupes auxiliaires de Grèce. Les Carthaginois n'avoient jamais eu des Grecs à leur service, mais alors remplis d'admiration pour leur valeur, ils commencèrent à les regarder comme des troupes invincibles.

Leur rendez-vous fut dans la Messenie, où ils égorgèrent d'abord quatre cents soldats étrangers que Timoléon y envoyoit; et s'étant mis en embuscade dans les terres des Carthaginois, près d'un lieu appelé Hieres [23], ils taillèrent en pièces tous les mercenaires qui étoient avec Euthyme de Leucade; et cet événement fit qu'on ne s'entretenoit que des faveurs que la fortune accordoit à Timoléon. Car les soldats d'Euthyme étoient du nombre de ceux qui, avec Philodème de la Phocide et Onomarque, avoient pillé le temple de Delphes [24]; et comme ce sacrilége les avoit rendus l'objet de la haine publique, et que tout le monde les fuyoit comme des gens maudits, ils alloient errants et vagabonds par le Péloponèse, lorsque Timoléon à son départ les prit dans ses troupes, parce qu'il manquoit de soldats. Quand ils furent arrivés en Sicile, ils remportèrent la victoire dans toutes les occasions où ils combattirent sous lui. Mais après ces grands combats, la guerre preque finie, ne laissant plus rien à faire de considérable, Timoléon les envoya aux endroits qui avoient encore besoin de quelque secours; et alors abandonnés de la fortune, ils périrent malheureusement, non pas tous à la fois, mais les uns après les autres; la justice divine ayant voulu faire par là comme

son apologie, en montrant que, si elle avoit différé de punir ces derniers sacriléges, ce n'étoit qu'en faveur de Timoléon, afin que les bons ne souffrissent pas de la punition des méchants. Ainsi la bienveillance et la protection dont les Dieux le favorisoient, n'éclatèrent pas moins, et ne furent pas moins admirées dans ses mauvais succès, que dans ses plus grandes victoires.

Mais le peuple de Syracuse étoit fort irrité des railleries des tyrans sur cette défaite; car Mamercus, qui se piquoit d'être poète, et qui avoit fait des tragédies, se glorifia si fort de cet exploit, qu'ayant suspendu dans les temples les boucliers des vaincus, il les accompagna de cette inscription en deux vers élégiaques très-piquants : « Ces riches pavois « tout éclatants d'or, d'ivoire et de pour- « pre (*a*), nous les avons pris avec de petits « boucliers très-simples ».

Pendant que ces choses se passoient, Timoléon étoit allé mettre le siége devant Calaurie [25]; et Icétas profitant de son absence, se jeta dans les terres de Syracuse, où il pilla et saccagea tout; et en se retirant avec un butin considérable, il passa près de Calaurie pour braver Timoléon qui n'avoit que peu de

(*a*) C'étoient des boucliers que ces sacriléges avoient pris dans le temple de Delphes.

troupes. Ce dernier le laissa passer, et se mit ensuite à sa poursuite avec sa cavalerie et son infanterie légère. Icétas, alors passe le Damyrias (*a*), et campe sur l'autre bord, résolu de défendre le passage. La rapidité du fleuve et ses bords escarpés lui donnoient cette audace. A l'aspect de ce péril, une merveilleuse émulation et une jalousie d'honneur s'emparant des officiers de Timoléon, retardèrent le combat, et pensèrent jeter le désordre dans son armée; car aucun d'eux ne vouloit avoir la honte de marcher après son compagnon, et chacun se piquoit de vouloir frayer le chemin aux autres : ainsi, s'entre-poussant pour se devancer, ils marchoient pêle-mêle avec beaucoup de confusion. Timoléon, pour éviter les suites fâcheuses que cette rivalité pouvoit avoir, fit tirer au sort ceux qui marcheroient les premiers : il prit les anneaux de chacun, les mit dans le pan de sa robe; et après les avoir bien mêlés, le premier qu'il tira se trouva heureusement avoir pour cachet un trophée. A cette vue, tous ces jeunes capitaines jettent des cris de joie, et sans attendre qu'on acheve de tirer, ils courent de toute leur force, passent rapidement le fleuve, et chargent les ennemis qui ne pouvant soutenir leur impétuosité, sont

(*a*) Ou Lamyrias.

renversés et mis en fuite. On les dépouilla tous de leurs armes, et il y en eut environ mille de tués.

A quelques jours de là, Timoléon marcha contre la ville des Léontins, où il prit Icétas, son fils Eupolémus, et Euthyme, général de sa cavalerie, qui lui furent amenés pieds et poings liés par leurs soldats. Icétas et son fils furent punis de mort comme tyrans et comme traîtres; et Euthyme, quoique fort distingué à la guerre, par son courage et par sa valeur, ne put pourtant obtenir grâce, à cause d'une raillerie qu'on l'accusoit d'avoir faite contre les Corinthiens; car on prétend que, lorsque ces derniers se mirent en campagne pour les attaquer, il dit aux Léontins dans un discours public : « Que ce n'étoit pas « une chose bien redoutable ni bien terrible, « que des femmes corinthiennes quittant leurs « maisons, se missent aux champs [26] ». Tant il est vrai que la plupart des hommes sont plus sensibles aux injures qu'aux actions, et supportent plus difficilement le mépris que la perte. Car que les ennemis emploient les voies de fait, cela est pardonnable à cause de la nécessité; mais les injures et les railleries, on les regarde toujours comme des marques, ou d'une haine extraordinaire et personnelle, ou d'une insigne méchanceté.

Dès que Timoléon fut de retour à Syracuse, on fit venir dans l'assemblée du peuple la femme et les filles d'Icétas; et on les condamna à la mort. Il me paroît que de toutes les actions de Timoléon, c'est ici la plus cruelle et la plus blâmable; car toute la haine de cette sentence doit retomber sur lui, n'y ayant aucune apparence que ces malheureuses femmes eussent été condamnées, s'il avoit voulu l'empêcher; mais il voulut sans doute les abandonner au ressentiment du peuple qui ne cherchoit qu'à venger Dion, son premier libérateur. Car c'étoit Icétas même qui avoit fait jeter dans la mer, Arete, femme de Dion, sa sœur Aristomaque et son fils encore enfant, comme nous l'avons écrit plus amplement dans la vie de Dion [27].

Timoléon marcha ensuite à Catane contre Mamercus qui l'attendit en bataille sur le bord de l'Abolus [28]. Le combat fut long et rude. Enfin, Mamercus, défait et mis en fuite, laissa sur la place plus de deux mille morts, dont la plus grande partie étoit des troupes de Phénicie que Giscon avoit envoyées à son secours.

Après cette défaite, les Carthaginois demandèrent la paix qui leur fut accordée, à condition, « Qu'ils ne tiendroient que les « terres qui étoient au-delà du Lycus [29]; qu'ils

« laisseroient la liberté à tous ceux du pays, « d'aller s'établir à Syracuse avec leurs fa- « milles et leurs biens; et qu'ils ne conserve- « roient avec les tyrans, ni alliance, ni in- « telligence ». Ce traité acheva de désespé- rer Mamercus, qui, n'ayant plus aucune ressource en Sicile, résolut de passer en Italie pour revenir avec un renfort de Lucaniens contre Timoléon et l'armée de Syracuse. Mais ceux qui passoient avec lui, ayant fait re- tourner ses galères, et étant revenus en Si- cile, livrèrent Catane à Timoléon; et Ma- mercus fut obligé de se réfugier à Messine chez Hippon qui en étoit le tyran.

Timoléon le suivit et l'assiégea par mer et par terre. Hippon, qui se vit pressé, voulut se retirer sur un vaisseau, mais il fut pris par les Messéniens mêmes, qui l'ayant entre leurs mains, l'exposèrent sur le théâtre, et firent sortir tous leurs enfants des écoles pour venir voir, comme le plus agréable et le plus beau de tous les spectacles, la punition d'un ty- ran; il fut battu de verges, et mis à mort.

Mamercus, voyant qu'il n'y avoit plus de sûreté pour lui à Messine, se rendit à Timo- léon, à condition qu'il seroit jugé par les Sy- racusains, et que Timoléon ne seroit pas son accusateur. Il fut donc conduit à Syracuse, et mené devant le peuple. Là il essaya de

prononcer un discours qu'il avoit préparé depuis long temps; mais remarquant que l'assemblée faisoit grand bruit pour ne pas l'entendre, et n'espérant plus de pardon, il jette son manteau, et courant de toute sa force à travers le théâtre, il va se fendre la tête contre un des degrés, pour se donner la mort. Son désespoir n'eut pas le succès qu'il désiroit : il fut repris encore vivant, et il souffrit le supplice dont on punit les brigands et les voleurs.

C'est ainsi que Timoléon détruisit les tyrannies, et sapa les fondements des guerres et des séditions. Aussi cette île qu'il avoit trouvée tellement aigrie et effarouchée par ses malheurs, que ses propres habitants ne pouvoient plus la supporter, devint par ses soins si douce et si aimable, que les étrangers accouroient en foule pour venir habiter un pays que ses citoyens avoient abandonné. Agrigente et Geles [30], deux grandes villes, qui, après la guerre des Athéniens, avoient été ravagées et saccagées par les Carthaginois, furent rétablies et habitées; l'une par Mégillus et par Phéristus qui y vinrent d'Elide; et l'autre par Gorgos qui s'y transporta de l'île de Céos, et qui tous trois rassemblèrent les anciens habitants. Timoléon ne leur donna pas seulement toutes sortes de sûretés, afin qu'ils

pussent y vivre en paix et sans aucune crainte, mais il leur fournit encore toutes les commodités, entrant dans leurs besoins, avec une cordialité et une tendresse qui le firent aimer de ces villes comme leur fondateur.

Cette affection étoit commune à toutes les autres villes. Il n'y avoit ni traité de paix, ni établissement de loi, ni partage de terres, ni réglement de police, qui fussent bien faits, si Timoléon ne s'en étoit mêlé, et ne les avoit finis lui-même. On le regardoit en tout comme le maître-ouvrier qui, après que les ouvrages sont achevés, peut seul y mettre la dernière main, et leur donner cette perfection et cette grâce toute divine qui en font le véritable prix.

La Grèce avoit environ dans le même temps, plusieurs grands personnages qui s'illustroient par leurs exploits; un Timothée, un Agésilas, un Pélopidas, un Epaminondas surtout qui étoit celui pour lequel Timoléon avoit le plus d'estime, et qu'il tâchoit le plus d'imiter. Mais il n'y a pas une de leurs actions, même dans ce qu'elles ont de plus éclatant, où l'on ne remarque le travail et la peine; jusque-là que plusieurs ont été suivies ou de repentir ou de blâme; au lieu que, parmi toutes celles de Timoléon, si l'on en excepte l'extrémité où il se porta

contre son frère, il n'y en a pas une où l'on ne puisse, comme dit Timée, s'écrier en appliquant ce vers de Sophocle :

> De quelles grâces nompareilles
> La déesse Cypris,
> Ou son aimable fils,
> Ont-ils revêtu ces merveilles?

Car, comme les poëmes d'Antimaque [31] et les portraits de Denys [32], tous deux Colophoniens, quoique pleins de nerfs et de force, laissent voir d'abord le travail et la contrainte; et que les tableaux de Nicomaque [33] et les vers d'Homere, avec toutes les perfections et toutes les grâces dont ils brillent, ont encore celle-ci, qu'ils paroissent faits avec facilité, et n'avoir coûté ni travail ni peine [34]; il en est de même des exploits d'Epaminondas et de ceux d'Agésilas, quand on les compare à ceux de Timoléon. On remarque dans ceux-là qu'ils sont l'effet du travail et de la difficulté, au lieu que dans ceux-ci on voit toujours la beauté accompagnée d'une heureuse liberté et d'une facilité incomparable; de sorte que ceux qui en jugeront bien et sans prévention, seront forcés d'avouer que c'est l'ouvrage, non de la force, mais de la vertu que la fortune a pris plaisir à seconder.

Cependant Timoléon attribuoit lui-même

à la fortune tous ses grands succès; car, en écrivant à ses amis de Corinthe, et en parlant aux Syracusains, il disoit souvent qu'il avoit une grande obligation à cette Déesse [35], de ce que, voulant sauver la Sicile, elle avoit attaché cette gloire à son nom, plutôt qu'à celui d'un autre; et c'est pourquoi il dédia chez lui une chapelle « à la fortune qui « préside au cas fortuit [36] », lui fit des sacrifices, et consacra sa maison entière à la Déesse sacrée. Les Syracusains lui avoient donné la plus belle maison de la ville, pour reconnoître les grands services qu'il leur avoit rendus. Ils lui donnèrent aussi une maison de campagne très-belle et très-agréable, où il vivoit ordinairement avec sa femme et ses enfants qu'il avoit fait venir de Corinthe; car il ne retourna point dans son pays [37]; il ne se mêla aucunement dans les troubles et dans les séditions dont la Grèce fut agitée, et ne se livra point à l'envie qui menace toujours les hommes d'état, et qui est l'écueil le plus ordinaire où les grands capitaines, par une ambition insatiable d'honneurs et de puissance, vont se briser; mais il demeura toujours à Syracuse, jouissant des biens qui étoient l'ouvrage de sa vertu et de sa valeur, et dont le plus grand, sans comparaison, étoit la satisfaction de voir tant de villes et

tant de milliers d'hommes lui devoir leur repos et leur félicité.

Cependant comme il est nécessaire, pour me servir de la comparaison de Simonide, que toute alouette ait une huppe sur la tête; il ne l'est pas moins que dans tout état gouverné par le peuple, il se trouve quelque accusateur. Aussi parmi les orateurs démagogues de Syracuse, il s'en trouva deux, Laphistius et Démenete, qui s'attachèrent à Timoléon. Le premier l'ayant assigné à comparoître en justice à certain jour, et lui ayant demandé des cautions, le peuple voulut se soulever contre ce malheureux. Timoléon s'y opposa, et dit : « Qu'il ne s'étoit exposé volontairement à tant de dangers, et qu'il n'avoit essuyé tant de travaux et tant de fatigues, que pour mettre chaque citoyen de « Syracuse en droit de faire observer les lois ». Démenete en pleine assemblée l'avoit accusé de plusieurs malversations pendant son généralat. Timoléon ne s'amusa pas à réfuter ces calomnies; mais il s'écria : « Qu'il rendoit « grâces aux dieux de ce qu'ils avoient exaucé ses prières, et qu'enfin il voyoit les Syracusains jouir de la pleine liberté de tout « dire, comme il l'avoit demandé ».

Timoléon, ayant donc été celui de tous les Grecs de son temps, qui, de l'aveu de tout

le monde, avoit exécuté les plus grandes choses, et le seul qui, dans ses glorieux exploits, avoit surpassé même les grandes idées que les sophistes et les orateurs étaloient avec tant de pompe dans leurs discours d'apparat pendant les fêtes solennelles, pour exhorter les Grecs aux plus hasardeuses entreprises, il fut encore le seul que la fortune, par une faveur particulière, jeta pur et net du sang de ses concitoyens, hors de ces grands maux qui de tout temps avoient affligé la Grèce. Il fit éprouver sa force et son habileté aux Barbares et aux tyrans, et il donna aux Grecs et à ses amis des marques continuelles de sa douceur et de sa justice. Il eut encore cet avantage bien rare et bien singulier, que les trophées qu'il érigea ne coûtèrent à ses concitoyens ni une robe de deuil, ni une seule larme; et en moins de huit ans, il rendit la Sicile à ses peuples, purgée et délivrée de tous les maux, de tous les dégoûts et de toutes les misères et calamités qui l'avoient affligée pendant si long-temps. Enfin, après tant de prospérités, déjà fort avancé en âge, il sentit sa vue s'affoiblir, et peu de temps après, il la perdit entièrement. Ce n'est pas qu'il eût rien fait qui lui eût attiré cette disgrâce, ni que la fortune changée à son égard eût cherché à le maltraiter, comme si elle l'a-

voit méconnu [38]; mais c'étoit en lui, à mon avis, une maladie héréditaire, et une suite naturelle de sa longue vie. Car on dit que plusieurs de sa famille avoient ainsi perdu la vue dans leur vieillesse. Cependant Athanis écrit que, dans le temps qu'il faisoit la guerre à Hippon et à Mamercus, et qu'il étoit campé à Mylles (*a*), tout d'un coup il lui vint une taie sur les yeux, qui fit dès-lors présumer qu'il ne seroit pas long-temps sans les perdre. Il ne voulut pas abandonner le siége; au contraire, il le pressa vivement jusqu'à ce qu'il eût les tyrans en sa puissance. Ce même historien ajoute que dès qu'il fut de retour à Syracuse, il quitta le commandement après en avoir obtenu la permission des citoyens, auxquels il représenta que toutes leurs affaires étoient aussi heureusement terminées qu'ils le pouvoient souhaiter.

Or, que Timoléon ait supporté cette perte sans abattement et avec courage, ce n'est pas une chose bien surprenante, ni qu'on doive tant admirer dans un homme comme lui; mais ce qu'il y a de merveilleux et qui mérite l'admiration de tous les hommes, c'est la considération, le respect et la reconnois-

(*a*) Mylles, ville située, suivant Strabon, sur la côte septentrionale de la Sicile, du côté de l'orient, près du promontoire de Pelore. *A. L. D.*

sance que tous les Syracusains conservèrent pour lui après son malheur. Ils ne se contentoient pas de lui rendre de fréquentes visites; ils menoient encore chez lui, soit à la ville soit à la campagne, tous les étrangers qui passoient chez eux, afin qu'ils vissent leur bienfaiteur; et ils se glorifioient en leur présence de ce qu'un si grand personnage avoit préféré de passer sa vie avec eux sans être seulement tenté de retourner dans sa patrie, et méprisant l'entrée éclatante et glorieuse que lui avoient préparée ses grandes victoires et ses succès.

Mais de toutes les grandes choses qui furent écrites ou faites pour sa gloire, une des plus considérables fut le décret par lequel le peuple de Syracuse ordonna que, toutes les fois que la Sicile seroit en guerre avec les étrangers, elle prendroit un général à Corinthe. Il recevoit aussi, dans les assemblées publiques, une espèce de distinction tres-honorable, et qui marquoit parfaitement la vénération qu'on avoit pour lui. Les Syracusains jugeoient seuls les affaires ordinaires; mais toutes les fois qu'il en survenoit d'extraordinaires et de difficiles, ils l'appeloient à leur secours. Il traversoit la place sur un char à deux chevaux, se rendoit au théâtre, et monté sur ce char, il étoit introduit dans

l'assemblée. A son arrivée, le peuple se levoit, et le saluoit tout d'une voix : il leur rendoit leur salut; et après avoir donné quelques moments à ce torrent d'acclamations et de louanges, il entendoit l'affaire dont il étoit question, et donnoit son avis, qui étoit toujours confirmé par les suffrages du peuple. Ses gens le remenoient ensuite au travers du théâtre; et les citoyens, après l'avoir reconduit jusques hors des portes avec les mêmes acclamations et les mêmes battements de mains, expédioient les autres affaires qui ne demandoient pas sa présence.

Ayant donc ainsi passé ses vieux jours, aimé, honoré et respecté de tout le monde, comme le père commun, il fut emporté par une légère maladie (*a*), toujours mortelle dans un âge si avancé. On donna quelques jours aux Syracusains pour l'appareil de ses funérailles, et aux étrangers le temps de venir de tous côtés honorer ses obsèques, qui furent célébrées avec la plus grande magnificence. Des jeunes gens, choisis par le sort, chargèrent sur leurs épaules son lit très-richement paré, et le portèrent à travers la place, où peu de temps auparavant étoient

(*a*) Il mourut la dernière année de l'olympiade cx, trois cent trente-cinq ans avant l'an premier de l'ère chrétienne.

élevés les palais, ou plutôt les forteresses des tyrans. Des milliers d'hommes et de femmes l'accompagnoient en ordre, tous couronnés de fleurs, et vêtus de robes blanches; de sorte que cette marche paroissoit moins un convoi qu'une procession pour quelque fête solennelle. Les cris et les larmes qu'on mêloit aux bénédictions et aux louanges du défunt, n'étoient ni un honneur accordé à l'usage, ni un devoir concerté et exigé, mais une tendre expression des plus justes regrets, et un témoignage sincère de la vive reconnoissance et de la véritable affection que l'on conservoit pour lui.

Enfin, le lit fut mis sur le bûcher, et Démétrius, celui de tous les hérauts d'alors, qui avoit la voix la plus forte, prononça le décret qui avoit été dressé et qui étoit conçu en ces termes : « Le peuple de Syracuse a voulu que « Timoléon de Corinthe, fils de Timodème, « fût enterré aux dépens du public, et qu'on « employât aux frais de ses funérailles, jus- « qu'à la somme de deux cents mines (*a*); et « pour honorer davantage sa mémoire, il a « ordonné qu'on célébrera, à perpétuité, le « jour anniversaire de sa mort, des jeux de « musique, des combats gymniques [39], et des « courses de chevaux; parce qu'après avoir

(*a*) Environ 17,778 fr. de notre monnoie. *A. L. D.*

« exterminé les tyrans, défait en plusieurs
« batailles les Barbares, et repeuplé les plus
« grandes cités qui étoient abandonnées et
« désertes, il a donné de bonnes lois aux Si-
« ciliens [40].

Cette publication faite, on déposa ses cendres dans un magnifique tombeau au milieu de la place. Quelque temps après, les Syracusains l'entourèrent de grands portiques, et y bâtirent de belles salles qu'ils donnèrent à la jeunesse pour ses lieux d'exercice, et qu'ils appelèrent du nom même de *Timoléon*; et pour eux, continuant d'observer les lois et la forme de gouvernement qu'il avoit si sagement établies, ils jouirent d'une grande prospérité, dont rien ne troubla le cours pendant une longue suite d'années [41].

FIN DE LA VIE DE TIMOLÉON.

NOTES.

[1] Nypsée étoit un homme de beaucoup de prudence et de valeur. Le jeune Denys l'avoit choisi pour général de ses troupes; il se rendit en effet maître de Syracuse, mais il vouloit la garder pour lui.

[2] Tous les Siciliens n'étoient pas colonie de Corinthe, mais seulement les Syracusains, qui avoient été fondés par Archias le Corinthien, la seconde année de l'olympiade xj, 733 ans avant l'ère chrétienne. Plus de 300 ans avant l'arrivée des Grecs en Sicile, cette île avoit été habitée par des Phéniciens et par d'autres Barbares.

[3] Plutarque suit ici d'autres auteurs que Diodore de Sicile, qui écrit que Timoléon tua lui-même son frère dans la place publique. Ceci se passa vingt ans avant que Timoléon fût nommé général de l'armée que les Corinthiens envoyèrent à Syracuse.

[4] Le mot de Téléclide est plein de raison, comme tiré du fond de la philosophie. Car nos actions montrent la nature du principe qui nous fait agir. Si Timoléon avoit abusé de sa charge, on auroit dû croire qu'il n'avoit tué son frère que par envie, et pour se mettre à sa place; au lieu qu'en usant bien de ce grand pouvoir, on ne pouvoit douter qu'il ne se fût porté à cette action par la seule haine de la tyrannie. Diodore de Sicile met ce mot dans un plus grand jour en le rapportant de cette manière: Ἐάν μὲν καλῶς ἄρξῃ τῶν Συρακουσίων, κρίνειν αὐτὸν τυραννοκτόνον, ἐὰν δὲ πλεονεκτικώτερον, Ἀδελφοῦ φονέα. « Si tu gouvernes « bien les Syracusains, nous te croirons le meurtrier « d'un tyran, et si tu les gouvernes mal pour ton

« profit particulier, nous te croirons le meurtrier de « ton frère ».

5 Selon la coutume de ces premiers temps, le marié faisoit un présent à la mariée; et cette coutume est bien marquée dans Homère. Ce présent se faisoit le troisième jour des noces, lorsque la mariée se laissoit voir sans voile; c'est pourquoi Plutarque l'appelle *ἀνακαλυπτήριαν*.

6 Icétas manquant de vivres devant Syracuse, se retiroit vers les Léontins avec ses troupes. Denys sortit de sa place, le poursuivit, et attaqua son arrière garde; mais Icétas étant revenu sur ses pas pour la soutenir, battit Denys, lui tua trois mille hommes; et en le poursuivant toujours il entra dans la ville, dont il s'empara. Denys ne conserva que le quartier de l'Ile.

7 Ces ambassadeurs n'étoient pas sur ces galères, ils avoient été envoyés auparavant sur une galère à Métaponte, où Timoléon étoit abordé.

8 Les vaisseaux des Carthaginois les laissèrent passer, croyant que cela se faisoit de concert avec leurs officiers qui étoient dans la ville, et que ces neuf galères s'en retournoient à Corinthe, et qu'il n'en restoit qu'une pour mener Timoléon à Syracuse à l'armée d'Icétas.

9 On sait que Carthage étoit une colonie de Tyr, ville de Phénicie. Or les Phéniciens passoient pour les plus grands fourbes du monde, jusque-là que leur perfidie avoit passé en proverbe; car on disoit *fraus punica*. Et cette réputation est bien ancienne, puisqu'on la trouve déjà établie dans Homère, Odyss. liv. xiv, où Ulysse dit : « Quand la huitième année fut « venue, il se présente à moi un Phénicien très-ins- « truit dans toutes sortes de ruses et de fourberies,

« insigne fripon, qui avoit fait une infinité de maux « aux hommes ».

[10] Adranum étoit une petite ville au-dessous du mont Etna, sur le fleuve d'Adranus, qui coule de cette montagne. L'un et l'autre, la ville et le fleuve, portent le nom du Dieu *Adranus*, qui y étoit adoré, et qui y avoit un temple magnifique gardé par mille chiens. On croit, disent les éditeurs d'Amyot, que c'est le Dieu Mars.

[11] Denys commença à régner la première année de l'olympiade 103, fut attaqué par Dion la quatrième année de l'olympiade 105, et il abandonna la citadelle, et fut envoyé à Corinthe par Timoléon la première année de l'olympiade 109.

[12] Plutarque, en disant que ce siècle ne produisit aucun ouvrage ni de la nature, *ni de l'art*, qu'on puisse égaler à ce chef d'œuvre de la fortune, veut faire entendre par ces mots *ni de l'art*, que les poètes tragiques n'avoient pu représenter dans leurs tragédies, de catastrophe plus singulière, ni plus terrible, que celle que la fortune fit voir dans la vie de Denys. On saît qu'on a vu, dans les tragédies, des rois réduits à une extrême misère, et à la dernière mendicité. Ce jugement de Plutarque est beau, et méritoit d'être expliqué. Amyot ne l'a nullement entendu.

[13] Le vieux Denys se piquoit de poésie, et c'étoit le plus méchant poète du monde. L'oracle lui avoit prédit qu'il mourroit « quand il auroit vaincu ceux « qui valoient mieux que lui ». Il appliqua cela aux Carthaginois; c'est pourquoi il ne voulut pas se servir contre eux de toutes ses forces. Mais ayant composé une tragédie, il l'envoya à Athènes pour y disputer le prix. Les Athéniens le déclarèrent vainqueur par une lâche flatterie. Denys eut tant de joie de ce grand succès, qu'il fit préparer un grand festin, où

il fit une telle débauche, qu'il en tomba malade et mourut. Voilà l'oracle bien accompli, mais qui l'auroit deviné?

[14] Les impatients traitent d'étranger et d'inutile tout ce qui retarde la narration des faits qu'ils sont avides de savoir; ce qui s'oppose à leur curiosité, leur paroît insupportable. Et les gens chargés d'affaires n'estiment que les fonctions auxquelles ils sont accoutumés; et ne pouvant disposer de leur temps, ils regardent les plus belles choses comme inutiles, et ne lisent point; ou s'ils lisent quelquefois, ce n'est, pour me servir d'une image de Platon, que comme des esclaves fugitifs qui craignent leur maître.

[15] Il y en avoit quatre, l'île ou la citadelle, qui étoit entre les deux ports; l'Achradine, peu séparée de l'île; Tyché, appelée ainsi à cause du temple de la Fortune; et Néapolis ou la Ville-Neuve. Tite-Live, Diodore, Plutarque, et d'autres auteurs y en ajoutent une cinquième qu'ils appellent Epipoles, *Epipolæ*. C'est pourquoi Strabon écrit que Syracuse étoit anciennement composée de cinq villes, πεντάπολις γὰρ ἦν τὸ παλαιόν.

[16] On ne voit pas pourquoi Plutarque auroit mis des boucliers de Phénicie. Il y a de l'apparence que *Φοινικίοις* n'est pas ici un patronymique, et ne doit pas être écrit par une capitale, mais par un simple φ, pour dire des boucliers éclatants de pourpre, comme on voit plus bas, *ἀσπίδας ὀρφνογραφεῖς*.

[17] Aux environs de Syracuse, il y avoit le marais *Lysimelia*, et le marais *Syraco*, et c'est ce dernier qui a donné le nom de la ville. Ces marais rendoient l'air de Syracuse très-malsain.

[18] Ces mille talents font près de cinq millions de

notre monnoie, mais cette somme me paroît bien forte. Tous ces gens ramassés auroient-ils pu fournir tant d'argent? Je croirois qu'il y a une erreur dans le nombre. Peut-être Plutarque avoit-il écrit trois cents talents.

19 Gélon avoit défait Amilcar, qui étoit venu en Sicile avec deux cents vaisseaux, et trois cent mille hommes, la deuxième année de l'olympiade lxxv.

20 Le Crimèse ou Cremise, fleuve de Sicile vers le couchant. Bochart prétend qu'il fut ainsi nommé par les Phéniciens du mot *Carmes* pour *Carphes*, qui signifie de l'*ache*, parce que cette sorte de plante croissoit abondamment dans tout ce quartier-là; c'est pourquoi une petite ville, qui étoit à l'embouchure du Crimèse, fut appelée *Sélinonte*, et un petit fleuve qui l'arrose, *Sélinus*, qui est le nom grec de cette sorte de persil appelé *ache*.

21 Plutarque rapporte ici de ces signes qui sont fréquents dans Homère. Puisque l'histoire s'en sert et les rapporte comme des vérités, qui s'étonnera qu'un poète les emploie dans les fictions de la poésie?

22 Ce passage sert encore à justifier Homère, et à faire voir que dans ses fictions, qui paroissent les plus outrées et les plus poétiques, il ne fait que suivre les opinions reçues.

23 Il n'y a dans la Sicile, aucune place appelée Hières. C'est pourquoi le texte a paru suspect au P. Lubin, qui a cru qu'il falloit lire, Ἰετάς: au lieu de ἱερας *près d'un lieu appelé Hiètes*. Car Stephanus *de Urbib.* dit qu'*Hiètes* est un château de la Sicile; et le même P. Lubin croit que c'est le même qu'on appelle aujourd'hui *Laio*, dans la partie de

l'île appelée Valle di Mazara, à trente milles de Palerme vers le midi.

[24] Leur sacrilége donna lieu à la guerre qu'on appela *Sacrée*. Les Amphictyons ayant condamné les peuples de la Phocide à une amende de plusieurs talents, pour avoir ravagé la campagne de Cirrha, qui étoit consacrée à Apollon; et ces peuples ne pouvant la payer, tout leur pays alloit être adjugé à ce Dieu. Un des principaux de la Phocide, nommé *Philomèle*, et non pas *Philodème*, fils de Théotime, assembla le peuple, se mit à la tête, s'empara du trésor du temple de Delphes, s'en servit pour lever des soldats, et commença une guerre qui dura dix années avec des événements fort divers. Philomèle vaincu périt dans sa fuite. Onomarque, qui prit sa place, fut tué par ses troupes, et son corps mis en croix. Son frère Phylle, qui lui succéda, fut consumé par une phthisie, qui le prit tout d'un coup. Le commandement passa à Phalèce, fils d'Onomarque; mais il en fut bientôt dépouillé, et périt en Crète. De tous ces sacriléges, il n'y en eut presque point qui ne mourût de mort violente. Leurs femmes, qui avoient mis sur elles les ornements que leurs maris avoient pillés dans le temple, moururent malheureusement; l'une, pour avoir mis le collier d'Hélène, mourut dans une honteuse prostitution; et une autre, pour avoir mis celui d'Hériphyle, fut brûlée toute vive dans sa maison, où son propre fils, devenu furieux, avoit mis le feu. Cette guerre commença la dernière année de l'olympiade cv, et fut terminée par Philippe, la première année de l'olympiade cviij.

[25] Ce n'est pas Calaurie, petite île dans le Sinus Argolicus, près du promontoire de Scyllée. Moins encore faut-il corriger *Caulonie*, qui étoit une ville d'Italie dans le pays des Locres Epizéphyriens; car Timoléon ne quitta pas la Sicile. On voit par la suite

même que c'étoit une ville de Sicile, mais on en ignore la situation.

[26] C'est une espèce de parodie d'un vers de la *Médée* d'Euripide, où cette princesse dit, vers 243

Κορίνθιαι γυναῖκες, ἐξῆλθον δόμων,
μή μοί τι μεμψῆσθε.

« Femmes de Corinthe, si je suis sortie de ma « maison, ne me le reprochez pas ». Euthyme en détourne plaisamment le sens; de Κορίνθιαι γυναῖκες, qui est un vocatif dans Euripide, « femmes de Co« rinthe, il en fait un nominatif, « les femmes de « Corinthe », et du mot ἐξῆλθον, qui est la première personne du singulier de l'*aoriste*, « je suis sortie », il en fait la troisième personne du pluriel, « sont « sorties ». Cette parodie coûta cher à Euthyme.

[27] Par cet endroit et par un autre, que nous avons déjà vu, il semble que la vie de Dion avoit été écrite avant celle-ci. Cependant on voit dans la vie de Dion, que Plutarque parle comme si celle-ci étoit la première; car il dit, « comme nous l'avons écrit dans la « vie de Timoléon ». Il se peut faire que dans l'une et dans l'autre, cela ait été ajouté après coup, et par rapport à l'ordre dans lequel on donnoit ces vies, qui a été différent.

[28] Plutarque est le seul, que je sache, qui nomme ce fleuve *Abolus*. Dans Ptolémée et ailleurs, il est nommé *Alabus*, *Alabis* ou *Alabon*; c'est un fleuve près d'Hybla, entre Catane et Syracuse.

[29] Diodore donne aussi le nom de Lycus à ce fleuve; mais son vrai nom est *Halycus*: il couloit entre les villes d'Agrigente et de Sélinonte; et baignoit les murs d'Héraclée, surnommée Minoa, que les habitants appellent maintenant Platani. *A. L. D.*

[30] Agrigente, à quelques lieues d'Héraclée, du côté de l'orient, sur le fleuve qui porte son nom. Géles, à la même distance d'Agrigente, à l'orient, sur la rivière du même nom. Ces villes sont sur la côte méridonale de la Sicile. *A. L. D.*

[31] Antimaque étoit un poète épique, qui vivoit du temps de Socrate et de Platon. Il avoit fait la *Thebaïde*. Les anciens lui reprochent qu'il étoit *dur et enflé*. Voici le jugement qu'en a fait Quintilien, dans le premier chapitre de son dixième livre. *Contrà in Antimacho vis et gravitas, et minime vulgare eloquendi genus habet laudem; sed quamvis ei secundas fere grammaticorum consensus deferat, et affectibus et jucunditate, et dispositione, et omnino arte deficitur, ut plane manifesto appareat, quanto fit aliud proximum esse, aliud secundum.* « Au contraire, Antimaque a de la force et de la solidité; et son élocution, qui n'est nullement commune, a son prix, et est digne de louange; mais, quoique les grammairiens, d'un consentement général, lui aient déféré le second rang après Homère, il est certain qu'on ne trouve dans ses ouvrages ni sentiments, ni agrément, ni ordre, et qu'il manque absolument d'art; ce qui fait voir manifestement l'énorme différence qui est entre approcher de ce grand poète, et n'être que le second après lui ».

[32] Les portraits de Denys; c'est ainsi qu'il faut traduire: car Denys étoit un peintre qui ne faisoit que des portraits, et jamais des tableaux; c'est pourquoi on l'appeloit *Anthropographus*, peintre d'hommes. Pline, xxxv, 10. *Contrà Dionysius nihil aliud quam homines pinxit; ob id Anthropographus cognominatus.*

[33] Nicomaque, très-grand peintre, étoit fils et élève d'Aristodème. On achetoit ses tableaux des sommes immenses, *tabulæ singulæ oppidorum venibant opibus*, dit Pline. Ce que Plutarque dit ici, que ses ta-

bleaux paroissoient aisément faits, et n'avoir coûté ni travail ni peine, est conforme à ce que le même Pline écrit, que personne ne peignoit si promptement que lui, *nec fuit alius in arte velocior*; ce qui marque une grande facilité, et en voici une preuve : Aristrate, tyran de Sicyone, l'avoit choisi pour orner de tableaux un monument qu'il faisoit élever au poète Télesse; et il étoit convenu du prix avec lui, à condition que tout l'ouvrage serait fait et parfait un tel jour. Nicomaque ne se rendit sur le lieu que peu de jours avant celui où il devoit livrer l'ouvrage. Le tyran irrité alloit le faire punir, mais le peintre tint parole; et dans ce peu de jours, il acheva ses tableaux, « avec un art « admirable et une merveilleuse célérité ». *Celeritate et arte mira*. Pline.

[54] Voici un grand éloge que Plutarque donne à Homère. Avec toutes les grâces et les perfections dont brillent ses vers, ils en ont encore une très-grande; c'est qu'ils paroissent aisément faits, et qu'on n'y découvre ni travail ni peine. Cependant aujourd'hui cette même facilité que Plutarque trouve si admirable et si digne de louange, quelques critiques la tournent en blâme, et s'imaginent que ces vers, parce que la peine et le travail n'y paroissent pas, sont méprisables, et qu'on en feroit mille comme ceux-là dans un jour. Mais l'expérience de tous les siècles a démenti ce jugement de nos modernes peu judicieux, et a confirmé celui de Plutarque : car aucun poète, depuis Homère, n'a pu attraper cette heureuse facilité. Aussi Quintilien a fini l'éloge qu'il fait de ce poète, par ces paroles remarquables, qu'il a surpassé la portée de l'esprit humain, *ut magni fit viri virtutes ejus, non æmulatione, quod fieri non potest, sed intellectu sequi*. Liv. x, chap. 1.

[55] Timoléon ne disoit pas qu'il rendoit grâces à Dieu, mais *à la Fortune*, qu'il exprime par le mas-

culin, τῷ Θεῷ; et c'est ce qui a trompé les interprètes qui ne se sont pas souvenus que les anciens donnoient souvent les deux genres aux Dieux et aux Déesses. Sans aller plus loin, dans ce même endroit, deux lignes plus bas, Plutarque dit, ἱερῷ δαίμονι, au démon sacré, c'est-à-dire à la Fortune; mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus difficile dans cet endroit de Plutarque; on n'a qu'à lire ce qui suit.

56 Il n'y a peut-être pas dans toutes ces vies de passage qui ait été plus mal entendu, et qui mérite mieux d'être expliqué. Plutarque entre ici dans la distinction que les philosophes ont faite entre la Fortune τύχην, et le cas fortuit αὐτόματον; la Sicile délivrée, voilà l'ouvrage de la Fortune; la Sicile délivrée par Timoléon, voilà le cas fortuit, αὐτόματον, l'ouvrage de τύχης αὐτοματίας; car elle pouvoit être délivrée par un autre, comme par lui. Expliquons plus au long cette différence par quelque exemple. Le retardement de la mort de Socrate vint de ce que l'on couronna la poupe du vaisseau sacré la veille du jour où il fut condamné; voilà un coup de la Fortune, mais qui avoit ses causes marquées, tout ce qui étoit arrivé auparavant, et qui avoit fait différer cette céremonie. Mais que ce couronnement du vaisseau arrive justement la veille du jour que Socrate est jugé, et qu'il retarde sa mort, voilà le cas fortuit αὐτόματον, qui paroît être indépendant, quoique dans le vrai, il ne soit pas moins dans l'ordre de la providence, que les événements qui paroissent les plus réglés et les plus déterminés. Prenons encore un exemple dans cette vie de Timoléon. Qu'un homme dont le père a été assassiné, trouve vingt ans après dans un temple l'assasin de son pére, et qu'il le tue, voilà un coup de la fortune. Mais qu'il le tue dans le moment que cet assassin va tuer Timoléon, et qu'il lui sauve la vie, voilà le cas fortuit. Voilà pourquoi Timoléon dédie

dans sa maison une chapelle à la Fortune, sous le nom d'*αὐτοματίας* « qui préside au cas fortuit ».

57 Mais comment les Corinthiens souffrirent-ils que Timoléon, qu'ils avoient fait général de leurs troupes, et qui étoit le plus grand ornement de leur ville et de toute la Grèce, renonçât à sa patrie, et s'établît pour toujours à Syracuse? Il me semble que la mère devoit être jalouse de la gloire de la fille.

58 Plutarque ajoute ceci pour prévenir les soupçons du peuple, toujours superstitieux, et qui s'imagine ordinairement que les maux si marqués qui arrivent aux hommes, et surtout aux grands personnages, sont la punition de quelque faute qu'ils ont commise, de quelque crime qu'ils ont fait. Au reste le mot qu'il emploie pour exprimer le caprice de la Fortune, donne l'idée d'une personne ivre qui maltraite ses meilleurs amis.

59 C'étoient des jeux où l'on proposoit des prix pour le vainqueur. Les jeux gymniques de la course, de la lutte et autres exercices, se faisoient ordinairement après les funérailles, comme dans Homère et dans Virgile. Les Syracusains remettent ceux de Timoléon à l'anniversaire, et ils y ajoutent des jeux de musique, c'est-à-dire des jeux où les poètes et les musiciens disputoient le prix de leur art.

40 Les Syracusains avoient des lois écrites par Dioclès. Timoléon ne fit que les corriger. Il conserva celles qui ne regardoient que les contrats et les testaments, parce qu'apparemment on y suivoit les usages de la Grèce; mais il changea tout ce qui regardoit le gouvernement, parce que tout avoit été bouleversé par la tyrannie; et il se servit pour cet effet des conseils de Céphalus, Corinthien, qui étoit d'un savoir profond et d'une prudence consommée.

41 Il me semble pourtant que le cours de cette prospérité fut bien troublé ou bien interrompu, trente ans après, par les horribles cruautés d'Agathoclès, qui se rendit le tyran de Syracuse, et qui fit mourir les principaux citoyens. Diodore, liv. xix.



PAUL EMILE.

Amyot, édition. 1587.

PAUL ÉMILE.

Quand je commencai à écrire les Vies des Hommes Illustres, ce fut pour l'amour des autres; et présentement je les continue et je m'y arrête pour l'amour de moi-même, regardant toujours dans cette histoire comme dans un miroir, et tâchant d'y orner ma vie, et de la conformer aux vertus de ces grands personnages qui nous y sont représentés[1]. Car il me semble proprement que je vis avec eux dans un commerce habituel, lorsque les prenant les uns après les autres, et les logeant, pour ainsi dire, tous chez moi, et examinant à loisir leurs mœurs, leur esprit, leur caractère, et toutes leurs qualités, je considère combien chacun d'eux est grand et admirable[2]; et je choisis parmi leurs plus belles actions, celles qui sont les plus dignes d'être connues et imitées.

Dieux! quel plus grand plaisir l'homme peut-il avoir?[3]

Et quel moyen plus sûr et plus efficace pour la réforme de nos mœurs?

Démocrite écrit que nous devons toujours prier les Dieux de rencontrer dans notre che-

min des images heureuses, et d'être plutôt frappés par les espèces qui sont bonnes et convenables à notre nature, que par celles qui sont mauvaises et qui ne peuvent que nous perdre ou nous égarer. Par là ce philosophe introduit dans sa philosophie une opinion qui n'a nulle ombre de vérité, ni de vraisemblance, et qui plonge les hommes dans une foule d'erreurs superstitieuses [3]. Pour moi, au lieu de faire aux Dieux de ces prières qui ne peuvent que leur déplaire par leur folie et par leur vanité, je lis continuellement l'histoire; et m'occupant uniquement à composer ces vies, je remplis mon âme des images des hommes les plus illustres et les plus vertueux. Et si le commerce de ceux avec qui je suis obligé de vivre, produit en moi quelque disposition vicieuse, dépravée ou indigne d'un honnête homme, je tâche de la chasser et de la rejeter, comme ces espèces ennemies et malfaisantes; et pour cet effet, j'épure ma pensée, que je porte libre et dégagée de toute passion sur ces grands exemples de vertu, exemples si bons, si heureux et si conformes à notre nature. C'est dans cette vue que j'ai résolu de vous présenter aujourd'hui les Vies de Timoléon et de Paul Emile, qui ont été tous deux si parfaitement animés de la même valeur et du même esprit, et si éga-

lement secondés par la fortune dans l'exécution de leurs hautes entreprises, qu'ils laisseront lieu de douter si c'est à leur bonheur ou à leur génie pour la guerre, qu'ils ont dû tous leurs glorieux succès.

La plupart des historiens conviennent que la maison des Emiliens étoit patricienne et des plus anciennes de Rome. Le premier de leur race, et celui qui laissa le nom à tous ses descendants, ce fut le fils de Pythagore le philosophe (*a*), Mamercus, auquel on donna le surnom d'*Emilius*, à cause de la douceur et de la grâce de son langage; au moins c'est le sentiment de ceux qui ont voulu faire honneur à Pythagore de l'éducation de Numa.

Tous ceux de cette famille, qui ont acquis de la gloire et de la réputation, ont vu leur vertu toujours heureusement secondée par la fortune. Il n'y a eu d'abandonné par elle que Lucius Paulus qui, à la défaite de Cannes, signala en même temps et sa prudence et sa valeur; car n'ayant pu détourner Varron son collègue, du dessein de donner le combat, il partagea avec lui le péril, sans partager sa fuite; et pendant que celui qui, à toute force, avoit voulu combattre, abandonnoit le

(*a*) Il ajoute *le philosophe*, pour le distinguer de Pythagore l'athlète. Beaucoup de gens les ont confondus.

champ de bataille, celui qui ne combattoit que malgré lui, tint ferme, et se fit tuer au milieu des ennemis 4.

Ce Lucius Paulus eut une fille, nommée Emile, qui fut mariée au grand Scipion, et un fils, qui, comme lui, fut appelé Paul Emile; c'est celui dont j'écris la vie. Il commença à entrer dans le monde dans un temps où florissoient plusieurs grands personnages (*a*), qui faisoient alors le plus de bruit par leurs vertus et par leurs exploits; et il y parut avec distinction, quoiqu'il ne suivît point la même route, ni n'adoptât les mêmes goûts que les autres jeunes-gens de son rang: car il ne s'exerça point à l'éloquence pour réussir par le barreau, et renonça de bonne heure aux brigues, aux sollicitations, aux caresses, aux embrassades, et autres pareils moyens dont la plupart se servoient pour gagner la faveur du peuple; en s'insinuant dans ses bonnes grâces par leur empressement. Ce n'est pas que la nature ne l'eût doué de toutes les qualités nécessaires pour s'avancer par l'une et par l'autre de ces deux voies; mais il trouvoit qu'il étoit plus

(*a*) Les Sempronius, les Albinus, les Fabius Maximus, les Marcellus, les Scipion, les Fulvius, les Sulpicius, les Céthégus, les Métellus, Caton le censeur, et autres grands hommes. Quelle ville! quel siècle!

noble et plus digne de lui, de parvenir et de s'illustrer par la valeur, par la justice, et par un ferme attachement à tous ses devoirs, qualités par lesquelles il surpassa tous les jeunes gens de son âge.

La première charge considérable qu'il demanda, ce fut celle d'édile, et il fut préféré à douze concurrents, tous d'une si grande naissance et d'un si grand mérite, qu'il n'y en eut pas un qui, dans la suite, ne parvînt au consulat.

Ayant été associé au collége des augures (*a*), qui sont un certain nombre de prêtres auxquels les Romains confient le soin et l'intendance des divinations qui se tirent des oiseaux et de tous les signes et prodiges célestes, il rechercha si bien les premiers usages (*b*) de sa patrie, et rétablit avec tant de soin jusqu'aux moindres cérémonies des anciens sur ce qui regardoit le culte divin dans l'exercice de cette profession, que ce sacerdoce, qui n'étoit estimé et recherché qu'à cause du rang et de l'autorité qu'il donnoit [5], et du titre qui y étoit attaché, devint alors un des états les plus

(*a*) Tous les jeunes gens de distinction qui vouloient s'avancer dans le gouvernement, étoient associés à ce collége.

(*b*) Il y avoit bien des rites et des cérémonies qu'il falloit observer. *Voyez* la vie de Numa.

élevés et les plus considérables, et justifia par là cette opinion des philosophes, que la religion n'est autre chose que la science de servir les Dieux [6]. Il s'acquittoit de toutes les fonctions de ce ministère avec toute la vigilance, l'étude et l'application dont il étoit capable, sans se laisser alors distraire par aucune occupation; et comme il avoit grand soin de ne rien innover, il étoit aussi fort attentif à ne rien oublier et à ne rien omettre, contestant tous les jours avec ses collègues sur les moindres choses, et leur représentant que, quand même on pourroit penser que les Dieux indulgents ne se trouveroient point offensés de ces négligences, la ville pourroit se trouver mal enfin de les avoir souffertes et pardonnées : *car personne*, disoit il, *ne commence par un grand crime à troubler le gouvernement*; mais dès qu'on se relâche et qu'on néglige dans un état de faire observer avec la dernière exactitude les plus petites règles, on autorise bientôt la nonchalance et la négligence dans les plus grandes, et on ouvre la porte à un torrent d'injustices qu'on ne peut plus arrêter.

Il ne fut ni moins exact ni moins sévère à rétablir et à faire observer tous les anciens réglements de la discipline militaire, et à maintenir dans l'ordre, aussi bien les troupes

que les citoyens. Jamais, pendant qu'il commanda les armées, on ne le vit flatter ou caresser ses soldats; il ne faisoit pas comme la plupart des généraux qui, à force de complaire aux troupes et de leur tout souffrir, font pour ainsi dire, un honteux trafic de leur charge, et achètent un second généralat aux dépens du premier. Mais tel qu'un prêtre, qui auroit soin d'enseigner ses statuts, et de prescrire les cérémonies de quelque grand sacrifice, il formoit, il instruisoit lui-même les troupes, et leur expliquoit jusqu'aux moindres devoirs de leur profession; se montrant terrible et inexorable à ceux qui désobéissoient, et tenant pour maxime que vaincre ses ennemis, n'est presque que la suite et que l'accessoire de la discipline et de l'instruction des soldats. Ainsi il affermissoit sa patrie, et la mettoit en état de résister aux tempêtes qui pourroient l'assaillir.

Les Romains faisoient alors la guerre du côté de l'orient contre Antiochus-le-Grand, et les premiers de leurs généraux avoient pris le chemin de l'Asie [7], lorsqu'une nouvelle guerre s'éleva du côté du couchant : toute l'Espagne se révolta (*a*). Paul Emile y est envoyé en qualité de préteur; et dans cette

(*a*) L'Espagne avoit été remise sous l'obéissance des Romains par Scipion Nasica.

charge, il ne se contente pas, comme les autres préteurs, de six licteurs qui portoient devant eux les faisceaux et les haches, il en prend douze, et marche ainsi avec toute la majesté des consuls. Dans cette expédition il défit deux fois les Barbares en bataille rangée, et leur tua trente mille hommes [8]. Cet exploit me semble d'autant plus glorieux pour lui, qu'il fut uniquement dû à sa bonne conduite : car pour avoir bien su choisir le champ de bataille, et pour avoir pris ses ennemis au passage d'une rivière (*a*), il procura une victoire aisée à ses soldats. Plus de deux cent cinquante villes lui ouvrirent volontairement leurs portes. Il pacifia bientôt la province, et après s'être assuré de sa fidélité, il retourna à Rome sans avoir augmenté sa fortune d'une drachme pendant son généralat : car non-seulement il étoit peu empressé à amasser du bien, mais il dépensoit encore généreusement celui qu'il avoit eu de sa famille, et qui n'étoit pas considérable; aussi mourut-il si pauvre, qu'à peine trouva-t-on après sa mort de quoi payer la dot de sa femme.

Il avoit épousé en premières noces, Papi-

(*a*) D'autres ont traduit : « et pour avoir passé à « propos une rivière ». *A. L. D.*

:, fille de Papirius Maso (a), qui avoit été
msul. Après avoir vécu long-temps avec
le, il la répudia, quoiqu'elle lui eût donné
s enfants d'un mérite distingué; car elle
oit mère du célèbre Scipion et de Fabius
aximus. On ignore aujourd'hui la cause de
divorce. Mais dans cette matière, il me
mble qu'il n'y a rien de plus vrai que ce
'un Romain, qui venoit de répudier sa
nme, dit à ses amis qui lui en faisoient des
roches et qui lui demandoient : « Votre
femme n'est-elle pas sage, n'est-elle pas
elle, ne vous a-t-elle pas donné de beaux
enfants » ? Pour toute réponse à ces ques-
ns, il leur montra son soulier, et les ques-
nnant à son tour : « Ce soulier, leur dit-il
n'est-il pas beau, n'est-il pas tout neuf,
n'est-il pas bien fait ? Cependant aucun de
vous ne sait où il me blesse ». En effet, il
a des femmes qui se font répudier pour des
ltes qui éclatent dans le public; mais il y
a d'autres qui, par l'incompatibilité de
ır humeur, par de secrets dégoûts qu'elles
usent, et par plusieurs fautes légères, mais
i reviennent tous les jours et qui ne sont
nnues que du mari, produisent à la longue

a) Il avoit été consul, et avoit vaincu les Corses,
1 de Rome 522. Le grec porte *Mnason*, mais Tite-
'e l'appelle *Masson*. *A. L. D.*

un si grand éloignement et une aversion si insupportable, qu'on ne peut plus vivre avec elles, et qu'il faut enfin se séparer.

Paul Emile s'étant ainsi séparé de Papirie, épousa une autre femme dont il eut deux fils qu'il garda dans sa maison : les deux qu'il avoit de son premier mariage, passèrent par adoption dans les maisons les plus riches et les plus illustres de Rome; son aîné, dans celle de Fabius Maximus, qui avoit été cinq fois consul; et le plus jeune, dans celle de Scipion l'Africain, qui étoit son cousin (*a*), et dont il lui fit d'abord prendre le nom. De ses deux filles, l'une fut mariée au fils de Caton, le censeur; et l'autre à Tubéron (*b*), personnage très-vénérable par sa vertu, et celui de tous les Romains, qui se maintint dans sa pauvreté avec le plus de magnanimité et de constance. Ils étoient seize de la même famille, qui n'avoient pour eux tous qu'une petite maison à la ville, et une petite terre à la campagne, où ils vivoient ensemble autour du même foyer, avec leurs enfants et leurs femmes, du nombre desquelles étoit cette fille de Paul Emile[10]. Quoique née d'un père qui avoit été deux fois consul, et qui

(*a*) Car Scipion l'Africain avoit épousé une Emilie.

(*b*) AElius Tubero, qui eut d'elle un fils, Q. AElius ... rand stoïcien.

avoit remporté deux fois l'honneur du triomphe, non seulement elle n'avoit pas honte de la pauvreté de son mari, mais elle admiroit et respectoit en lui la vertu qui le rendoit pauvre. Au lieu qu'aujourd'hui si les parents et les frères ne séparent leurs possessions et leurs héritages par de grandes rivières, par des forteresses et par différents climats, et s'ils ne mettent encore entre eux des régions entières, ils se trouvent trop voisins, et ne cessent de se faire une cruelle guerre. Voilà de belles leçons que l'histoire donne à ceux qui voudront les méditer, et les considérer attentivement pour en profiter.

Paul Emile, nommé consul, alla faire la guerre aux Liguriens qui habitent au pied des Alpes [11], et qui sont aussi appelés Ligustins, nation courageuse et d'ailleurs très disciplinée et très-aguerrie par les guerres continuelles qu'elle avoit eu à soutenir (a) contre les Romains, à cause du voisinage. Car elle occupe l'extrémité de l'Italie, au bout des Alpes que baigne la mer de Toscane, vis-à-vis de l'Afrique; et elle est mêlée avec les Gaulois et avec les Ibériens de la côte maritime. Profitant alors des avantages de sa situation, elle armoit en course plusieurs vaisseaux corsaires, qui écumoient toute cette

(a) Pendant quatre-vingts ans.

mer jusqu'aux colonnes d'Hercule, et ruinoient entièrement le commerce des Gaules, de l'Espagne et de l'Italie.

Quand Paul Emile entra dans leur pays, ils étoient quarante mille hommes sous les armes, et il n'en avoit que huit mille au plus à leur opposer. Cependant malgré cette grande différence de nombre, il les attaqua, les mit en fuite, et les renferma dans leurs murailles [12]. Alors content de sa victoire, il leur offrit des conditions pleines de douceur et d'humanité; leur faisant entendre que ce n'étoit pas l'intention des Romains d'exterminer leur nation, qu'ils regardoient comme un rempart contre les courses des Gaulois qui cherchoient toujours les occasions d'entrer en Italie. Les Liguriens, se confiant en sa parole, lui remettent leurs villes et leurs vaisseaux. Paul Emile se contenta de démanteler leurs villes; mais il leur ôta tous leurs vaisseaux, et ne leur laissa que quelques barques à trois bancs de rames. Il mit en liberté quantité de prisonniers qu'ils avoient faits sur mer et sur terre, tant Romains qu'étrangers.

Voilà ce qu'il fit de plus considérable l'année de son premier consulat. Depuis ce temps, il fit connoître plusieurs fois qu'il en désiroit un second, et le demanda même dans les formes; mais n'ayant pu l'obtenir, il se tint tranquille,

et s'appliqua uniquement aux fonctions du sacerdoce et à l'éducation de ses enfants. Il les fit instruire, non seulement dans les disciplines romaines, comme il y avoit été instruit, mais encore avec plus de dépense et plus de faste dans toutes les disciplines grecques; tenant toujours auprès d'eux avec les grammairiens, les rhéteurs et les sophistes, des sculpteurs, des peintres, des écuyers, des veneurs et des piqueurs habiles. Lorsqu'il n'étoit point retenu par quelque affaire publique, il assistoit lui-même à leurs études et à leurs exercices, témoignant par ses soins assidus que de tous les Romains, il étoit celui qui avoit pour ses enfants le plus d'amour et de tendresse.

Pour revenir aux affaires publiques, les Romains étant alors engagés dans une cruelle guerre contre Persée, roi de Macédoine, se plaignoient hautement de leurs généraux[13], et leur reprochoient que, par leur incapacité et par leur peu de courage, ils exposoient leurs armes au mépris et à la risée du public, et recevoient de leurs ennemis plus de maux qu'ils ne leur en faisoient. D'autres généraux venoient de chasser de toute l'Asie Antiochus (*a*) qui, pour ses exploits, obtint le surnom de Grand, et l'avoient renfermé au-delà

(*a*) Il y avoit déjà dix-sept ans.

du mont Taurus, et réduit à se trouver heureux de pouvoir acheter la paix au prix de quinze mille talents[14]. Peu de temps auparavant, on avoit ruiné les forces de Philippe en Thessalie, et délivré les Grecs du joug des Macédoniens[15]; et Annibal même, à qui aucun roi ne pouvoit être comparé, ni pour la puissance, ni pour l'audace, avoit été vaincu (*a*). C'étoit donc une honte insupportable qu'ils fussent si long-temps aux prises avec le roi Persée, comme avec un ennemi capable de tenir tête à Rome, lors même qu'il ne combattoit contre eux qu'avec les méprisables restes de la défaite de son père Mais les Romains se trompoient en ce point, et ne prenoient pas garde que Philippe, par sa défaite, bien loin d'affoiblir les Macédoniens, avoit rendu leur armée et plus forte et plus aguerrie; et c'est ce qu'il ne sera pas inutile d'expliquer en peu de mots en remontant un peu plus haut.

Antigonus, le plus puissant des capitaines et des successeurs d'Alexandre[16], après avoir acquis pour lui et pour ses descendants le titre de roi, eut un fils appelé Démétrius, qui fut père d'Antigonus II, surnommé Gonatas. De cet Antigonus sortit un fils qui fut appelé Dé-

(*a*) Il avoit été vaincu en Afrique par Scipion. *A. L. D.*

métrius, du nom de son aïeul, et qui, n'ayant régné que peu de temps, mourut et laissa Philippe son fils fort jeune. Les principaux d'entre les Macédoniens, craignant l'anarchie, prennent Antigonus, neveu du roi défunt, lui font épouser sa veuve, le nomment tuteur du jeune prince et général de ses armées; et dans la suite, charmés de sa modération et de sa douceur, ils lui donnent le nom de roi. C'est le même qu'on appela *Doson* (*a*) par plaisanterie, parce qu'il promettoit toujours, et ne donnoit jamais rien.

Après la mort de cet Antigonus, son pupille, le jeune Philippe, monta sur le trône; et quoiqu'il fût encore enfant, il se fit un nom parmi les plus grands rois, et donna de lui de si grandes espérances, qu'on ne doutoit point qu'il ne rétablît la Macédoine dans sa première splendeur, et qu'il n'arrêtât les progrès de la puissance romaine qui s'élevoit contre toutes les nations. Mais ayant été défait par Titus Flaminius, dans un grand combat (*b*) près de la ville de Scotuse, et étant alors entièrement découragé, il se remit à la discrétion des Romains, et se trouva heureux d'en

(*a*) *Doson* est un futur, qui signifie, *qui donnera*.

(*b*) Plutarque a décrit ce combat dans la vie de Titus Flaminius.

être quitte pour une modique amende (a). Mais bientôt après, indigné de sa condition, et trouvant que devoir sa couronne à une grâce spéciale des Romains, c'étoit plutôt l'état d'un vil esclave à qui tout est indifférent, pourvu qu'il vive plongé dans les délices et dans les voluptés, que celui d'un prince qui a de la fierté et du courage, il tourna toutes ses pensées du côté de la guerre, et fit avec autant de ruse que de secret tous ses préparatifs. Laissant les villes frontières et les villes maritimes dans un état de foiblesse et d'abandon, afin qu'on ne se défiât point de lui, il assembla une grosse armée dans les hautes provinces, et remplit d'armes, d'argent et de troupes les forteresses du plat pays, les villes et les châteaux les plus avancés dans la Macédoine, tenant, pour ainsi dire, la guerre renfermée dans ses états avec toutes les provisions et les munitions nécessaires pour son entretien [17]. Car il avoit dans ses arsenaux des armes pour trente mille hommes, huit millions de mesures de blé dans ses magasins; et outre cela il avoit amassé autant d'argent comptant qu'il en falloit pour soudoyer dix ans entiers dix mille soldats étrangers qui tien-

(a) L'amende fut de mille talents, près de cinq millions, dont la moitié comptant, et l'autre moitié en dix ans.

droient la campagne. Mais il n'eut pas la satisfaction d'exécuter, ni même de commencer ces grands projets, il mourut accablé par la douleur et par le repentir; car il découvrit que, malheureusement séduit par les calomnies de Persée, son fils aîné, il avoit fait mourir injustement son autre fils Démétrius, beaucoup plus digne de lui succéder.

Persée, en héritant du royaume de son père, hérita aussi de la haine qu'il avoit pour les Romains; mais avec sa bassesse de courage et ses mœurs corrompues, il n'étoit pas capable de soutenir un si grand fardeau. Livré à toutes les passions les plus déréglées, et plein de vices, il auroit fait douter de ce qui dominoit le plus en lui, s'il n'avoit fait éclater par-dessus tout, une horrible avarice et un amour insatiable pour l'argent. On dit même qu'il n'étoit pas fils de Philippe, et que la femme de ce prince l'ayant pris à une couturière d'Argos, nommée Gnathænia, qui venoit d'accoucher, le présenta à son mari comme un fruit de son mariage. Et l'on tient que ce fut principalement cette raison qui l'obligea à poursuivre la mort de Démétrius, de crainte que la maison royale, se voyant un héritier légitime, ne découvrît cette supposition. Cependant malgré son naturel vil et bas, entraîné par le bon état de ses affaires

comme par un torrent, il ne laissa pas de faire la guerre et de la soutenir quelque temps avec succès; car il battit des consuls romains, défit de grosses armées, ruina leurs flottes, et leur prit plusieurs vaisseaux. Le consul Publius Licinius (*a*) fut le premier qui entra à main armée dans la Macédoine; Persée le défit dans un combat de cavalerie, lui tua deux mille cinq cents hommes de ses meilleures troupes, et fit six cents prisonniers [18]. S'étant embarqué secrètement, il alla attaquer à l'improviste la flotte romaine, qui étoit à la rade près d'Orée (*b*), la battit, et s'empara de vingt vaisseaux de charge, en coula à fond un grand nombre d'autres qui étoient pleins de blé, et se rendit encore maître de quatre galères à cinq rangs de rames. Il repoussa, dans un autre combat, le consul Hostilius (*c*), qui vouloit forcer les passages de la contrée d'Elimie (*d*), pour pénétrer dans la Macédoine, et lorsque ce même Hostilius, dérobant sa marche, fut entré secrètement

(*a*) Publius Licinius Crassus, consul 2, l'an de Rome 582.

(*b*) Orée, ville de l'île d'Eubée, sur la côte de la mer Egée.

(*c*) A. Hostilius Mancinus, l'année suivante.

(*d*) Contrée de la Macédoine, sur la côte de la mer Adriatique.

par la Thessalie, Persée alla à sa rencontre, et lui offrit le combat, qu'il n'osa accepter. De là, montrant du mépris pour les Romains, et voulant occuper son loisir, il alla faire une course dans les pays des Dardaniens, leur tua plus de dix mille hommes, et emmena un très-gros butin. Dans le même temps, il sollicitoit les Gaulois qui habitent le long du Danube, et qu'on appelle Basternes, nation belliqueuse et forte, surtout en cavalerie. Il pratiquoit aussi les Illyriens par le moyen de leur roi Gentius, et les pressoit par ses ambassadeurs de faire alliance avec lui, et d'entrer dans cette guerre. Le bruit même se répandit que ces Barbares, gagnés à force d'argent, se préparoient à descendre par la Gaule inférieure, le long de la mer Adriatique, pour entrer en Italie[19].

Ces nouvelles fâcheuses firent sentir aux Romains que ce n'étoit plus le temps d'accorder le commandement des armées à la brigue ou à la faveur, et qu'ils devoient choisir eux-mêmes un général qui eût de la sagesse, de l'expérience et du courage; en un mot, qui fût en état de conduire une grande guerre; et tel étoit, sans contredit, Paul Émile, qui avoit déjà près de soixante ans, mais à qui l'âge n'avoit en rien diminué les forces. D'ailleurs, il étoit appuyé par des

gendres et par des enfants déjà capables d servir, et porté par un grand nombre de pa rents et d'amis qui avoient beaucoup d'au torité et de puissance, et qui tous d'un commune voix le pressoient de répondre au vœux du peuple qui l'appeloit au consulat. I y montra d'abord de l'opposition, et ne cher choit qu'à se dérober aux empressements d ce peuple, comme n'étant plus en état d commander. Mais voyant que chaque jour o s'assembloit en foule à sa porte, qu'on l'appe- loit à la place publique, et qu'on crioit hau- tement contre lui pour se plaindre de se refus, il se rendit enfin à de si fortes instan- ces; et paroissant parmi ceux qui briguoien cette dignité, il sembla moins aller recevoi le commandement des armées, qu'assurer et donner aux Romains la victoire, dès là qu'il étoit descendu dans la place en se laissant vaincre par ses concitoyens [20]. Aussi fut-il reçu par tout le peuple avec tant de marques d'affection et de joie, et avec de si grandes espérances, qu'en lui donnant le consulat pour la seconde fois, on ne voulut pas que les con- suls tirassent au sort les provinces, comme c'étoit l'usage; mais on lui décerna, préféra- blement à son collègue, le commandement de l'armée de Macédoine [21]. On raconte que le jour même qu'il fut nommé général pour aller

ire la guerre contre Persée, comme il s'en
tournoit chez lui, accompagné de tout le
peuple qui le suivoit pour lui faire honneur,
il trouva sa fille Tertia, encore petit enfant,
qui fondoit en larmes; il l'embrasse et lui de-
mande le sujet de ses pleurs. Tertia le ser-
rant avec ses petits bras: « Vous ne savez
donc pas, mon père, lui dit-elle, que nôtre
Persée est mort ». Elle parloit d'un petit
chien qu'elle élevoit et qui avoit ce nom.
Paul Emile, frappé de ce mot, lui dit: « A la
bonne heure, ma chère enfant, j'accepte
de bon cœur cet augure ». C'est ainsi que
Cicéron le rapporte dans ses livres de la Di-
vination.

C'étoit alors la coutume que ceux qui
avoient été nommés consuls, témoignassent
leur reconnoissance au peuple, et lui fissent
de leur tribunal même, un discours pour le
remercier. Paul Emile convoqua donc une
assemblée; mais au lieu de suivre l'usage
reçu, il dit: « qu'il avoit demandé son pre-
« mier consulat pour l'amour de lui-même,
« parce qu'il avoit besoin de cet honneur;
« mais qu'il acceptoit le second pour l'amour
« d'eux et à leur prière, parce qu'ils avoient
« besoin d'un général; que par conséquent,
« il ne leur avoit aucune obligation, et qu'ils
« ne devoient attendre de lui aucune com-

« plaisance; que s'ils croyoient qu'il y eû
« quelqu'autre capitaine plus capable qu
« lui de bien conduire cette guerre, il se dé-
« partoit volontiers du commandement; e
« que s'ils avoient en lui une entière con-
« fiance, ils ne s'amusassent donc point à con
« trôler ses actions, et à lui prescrire dan
« leurs vains discours ce qui étoit du devoi
« de sa charge; enfin à trancher des géné-
« raux; mais qu'ils fissent en silence tout c
« qu'il croiroit utile pour le succès de la guerre
« et que, s'ils continuoient à vouloir com-
« mander à leur commandant, ils ne feroien
« que se rendre toujours plus ridicules, e
« exposer de plus en plus leurs armes à l
« risée de leurs ennemis[22] ».

On ne pourroit croire combien ces parole pleines de fierté excitèrent de respect pou lui dans tous les esprits, et firent concevoi pour l'avenir de grandes espérances. Chacun se réjouissoit de ce qu'on avoit eu le courag de laisser là les flatteurs, et de choisir un gé néral plein de noblesse et de franchise: tan le peuple romain, pour dominer, et pour s rendre plus grand que tous les autres peuples étoit esclave de la vertu et zélé partisan d tout ce qui est beau et honnête.

Le vent favorable que Paul Emile eut pen dant son voyage, la diligence qu'il fit, e

la facilité avec laquelle il se rendit dans son camp, tout cela doit certainement être mis sur le compte de la fortune; mais pour ce qui est des glorieux succès qu'il eut dans cette guerre, quand je vois qu'une partie en est due à son audace, une autre à sa prudence, une autre à l'affection avec laquelle ses amis le secondèrent dans toutes les occasions, et une autre enfin, à la fermeté et à la constance avec laquelle il se maintint dans les plus grands périls, et prit toujours le bon parti dans les conjonctures les plus difficiles, j'avoue que parmi tous ses exploits, je n'en trouve pas un d'éclatant et de remarquable, qu'on puisse imputer à la fortune qu'on vante tant en lui, comme on peut le faire pour d'autres capitaines; à moins qu'on ne veuille prendre, pour un effet de la fortune de Paul Émile, l'avarice de Persée, qui, de peur de tirer quelqu'argent de ses coffres, laissa perdre et ruiner tous les grands préparatifs que l'on avoit faits avec tant de soin pour cette guerre, et renversa les espérances qu'en avoient conçues les Macédoniens. En effet les Basternes, sollicités de sa part, vinrent à son secours avec dix mille hommes de cheval, qui chacun, à la manière de leur pays, avoit un fantassin combattant à ses côtés[23]. On étoit convenu de la paye que devoient avoir ces

vingt mille hommes; car cette nation n'étant accoutumée ni à labourer la terre, ni à nourrir des troupeaux, ni à faire le commerce, vit de la guerre; et sa seule occupation, son unique métier, c'est de passer sa vie à combattre et à vaincre. Ces Barbares étant arrivés dans la Médique (*a*), et ayant été joints par quelques troupes que le roi avoit envoyées au-devant d'eux, on vit des hommes d'une taille si prodigieuse, si adroits à tous les exercices du corps et à bien manier les armes, et si fiers et si audacieux en paroles pleines de bravades et de menaces, que les Macédoniens sentirent augmenter leur courage, et se persuadèrent que les Romains, bien loin d'attendre de si terribles ennemis, ne pourroient pas même soutenir leurs regards, et seroient effrayés de leur démarche étrange et épouvantable. Persée avoit relevé le courage et les espérances de ses troupes par ce renfort; mais lorsqu'il fut question de payer ces Barbares, et de donner mille pièces d'or à chaque capitaine, et autant à proportion à chaque cavalier et fantassin[24], alors ce prince venant à supputer toutes ces sommes, et voyant la prodigieuse quantité d'or qu'il falloit délivrer, se laisse emporter à son avarice;

(*a*) Contrée de la Thrace, entre le fleuve Strimon et le fleuve Mésius.

la tête lui tourne, il ne sait plus où il en est, il refuse et renvoie ce secours : on eût dit qu'il étoit venu là plus tôt à dessein d'épargner pour les Romains, comme leur économe, que de leur faire la guerre comme leur ennemi ; et qu'il se croyoit obligé de leur rendre un compte exact des sommes qu'il auroit dépensées.

Cependant il ne falloit que l'exemple de ces mêmes Romains pour l'instruire; car avec cent mille hommes effectifs portant les armes (*a*), et prêts à exécuter les ordres de leur général, ils avoient encore un bagage et un équipage infini ; et lui, pour résister à une si grande puissance, et pour soutenir une guerre pour laquelle ses ennemis nourrissoient tant de bouches, même inutiles, il s'amusoit à serrer son argent, et n'osoit non plus y toucher que s'il eût appartenu à un autre. C'est ainsi qu'agissoit un prince qui n'étoit point né d'un Lydien, ni d'un Phénicien, instruits à l'avarice par le commerce ; mais qui descendoit d'Alexandre et de Philippe (*b*), et qui se disoit l'imitateur de leur vertu, sans daigner se souvenir que ces grands hommes, en pratiquant toujours cette maxime, « que l'on « doit acheter la victoire par l'argent; et non

(*a*) Tite-Live, liv. xliv, ch. 21, ne dit pas que l'armée romaine fût si nombreuse. *A. L. D.*

(*b*) Il vouloit qu'on crût qu'il en descendoit, mais il n'en descendoit point.

« pas l'argent par la victoire », avoient presque subjugué le monde entier. Aussi dit-on que ce n'étoit pas Philippe qui prenoit les villes des Grecs; mais l'or de Philippe. Et Alexandre, se préparant pour son expédition des Indes, et voyant les Macédoniens si chargés de butin qu'ils pouvoient à peine se remuer, fit brûler ses chariots les premiers et tout son équipage (*a*), et persuada aux autres d'en faire autant, et de brûler ces riches dépouilles, afin qu'ils fussent plus libres pour toutes les fonctions de la guerre, et plus dispos pour ce voyage, comme des hommes qui auroient brisé les entraves qui les retenoient. Persée, au contraire, se gorgeant d'or, et en gorgeant encore ses enfants et tout son royaume, ne voulut pas en sacrifier une petite partie pour se tirer d'un si grand péril, et préféra d'être mené en triomphe captif avec tout son or, et de faire voir aux Romains toutes les richesses qu'il avoit épargnées pour eux. Non-seulement il renvoya les Gaulois en leur manquant de parole, mais après avoir fait un traité avec Gentius, roi des Illyriens, qui devoit lui envoyer des troupes, moyennant trois cents talents, il se priva encore de ce secours par sa perfidie. Il envoya d'abord en Illyrie dix talents qui furent remis à Gentius,

(*a*) Quinte-Curce décrit cette action dans son livre vj.

et le reste fut compté dans Pella à ses ambassadeurs ; mais comme on devoit le faire transporter sur des voitures, Persée fit dire secrètement à ceux qui le conduisoient, de marcher à petites journées et d'attendre ses ordres sur la frontière, avant que de le délivrer aux Illyriens. Cependant l'ambassadeur (*a*) qu'il avoit auprès de Gentius pour s'assurer encore davantage de la fidélité de ce prince, le pressoit de rompre avec les Romains et de commettre contre eux quelqu'acte d'hostilité. Gentius, qui avoit déjà touché dix talents comme des arrhes, et qui avoit des nouvelles que le surplus de la somme étoit en chemin, se laissa persuader, et violant tous les droits divins et humains, il fit emprisonner les deux ambassadeurs (*b*) que Rome venoit de lui envoyer, pour rechercher son alliance[25].

Persée, informé de cet éclat, jugea bien qu'il n'étoit plus nécessaire de lui donner de l'argent pour le faire déclarer contre les Romains, puisqu'il venoit de leur donner des gages si sûrs de son inimitié, et que par cette injustice si criante, il avoit attiré sur lui une tempête qu'il n'étoit plus en son pouvoir de conjurer. Il fit donc revenir son convoi, et priva ce malheureux des trois cents talents

(*a*) Cet ambassadeur se nommoit *Panthaucus*.

(*b*) M. Perpenna et L. Pétillius.

qui lui avoient été promis ; et peu de temps après, ce Barbare ayant été enlevé du milieu de ses états avec sa femme et ses enfants, comme des oiseaux de leur nid, par le préteur Anicius qui y avoit été envoyé avec des troupes, Persée s'en mit peu en peine, et ne fit rien pour le secourir[26]. Paul Emile arrivé en Macédoine pour faire la guerre contre un tel ennemi, n'eut que du mépris pour sa personne; mais il fut étonné de ses forces et de ses grands préparatifs. Ce prince avoit quatre mille chevaux, et bien près de quarante mille hommes d'infanterie, et son camp étoit situé près de la mer, au pied du mont Olympe, dans des lieux qui paroissoient inaccessibles, et où il s'étoit encore si bien retranché et fortifié, qu'il s'y croyoit dans une entière sûreté, et qu'il espéroit de voir Paul Emile se consumer par la longueur du temps et par les excessives dépenses qu'il seroit obligé de faire. Cependant le général romain cherchoit continuellement dans son esprit toutes sortes d'expédients et de moyens pour faire avec succès quelque entreprise; mais voyant que son armée, corrompue par la licence où on l'avoit laissé vivre, supportoit impatiemment ses délais, et que les soldats entreprenant sur ses fonctions, s'emportoient jusqu'à marquer dans leurs discours ce qu'il auroit dû faire,

il les reprit très-sévèrement (*a*), leur défendit de s'immiscer en rien dans ce qui ne les regardoit pas, et leur ordonna de n'avoir d'autres pensées ni d'autres soins que de se tenir prêts, eux et leurs armes, pour se servir, à la manière des Romains, de leur épée, quand leur général leur en donneroit l'ordre et l'occasion. Il commanda ensuite que les sentinelles qu'on posoit la nuit fissent la garde sans armes [27], afin que se voyant hors d'état de repousser l'ennemi qui viendroit les surprendre, ils fussent plus vigilants, et que le soin de leur vie les forçât à combattre avec plus de force contre le sommeil. Mais tout son camp manquoit d'eau, et ses troupes souffroient extrêmement de cette disette; car on ne trouvoit, le long de cette côte de la mer, que quelques sources qui en fournissoient peu, et encore étoit-elle mauvaise.

Dans cette extrémité, Paul Emile, qui voyoit devant lui le mont Olympe très-haut, et tout couvert d'arbres verts et touffus, jugea, par la quantité et par la qualité de ces arbres, qu'il y avoit nécessairement dans les creux de cette montagne des sources d'eau vive, et fit faire des soupiraux au pied, et creuser des puits qu'on vit dans un moment

(*a*) Tite-Live rapporte le discours qu'il leur fit en cette occasion., xliv, 34.

remplis d'une eau très-claire et très-belle, qui, suivant sa pente, et profitant des ouvertures qu'elle trouvoit, couloit d'autant plus rapidement, qu'elle sortoit des lieux où elle étoit serrée et pressée. Il y a cependant des auteurs qui assurent qu'il n'y a point de sources d'eau contenues et renfermées dans les lieux d'où elles coulent, et que leur irruption ne vient point de ce qu'on leur a tracé un chemin; mais que c'est une génération, une création qui se fait subitement par une espèce de congélation et d'épaississement de la matière humide, qui se convertit en eau; car, disent-ils, la vapeur, en s'épaississant et en se condensant par sa propre fraîcheur, se change tout d'un coup en eau, lorsque serrée et pressée dans les lieux profonds de la terre, elle trouve du jour, et devient fluide: ce qu'ils confirment par l'exemple des mamelles des femmes; car les mamelles ne contiennent pas, comme des vaisseaux, un lait tout prêt à couler; mais en changeant et attirant la nourriture en elles-mêmes, elles forment et produisent le lait dans le moment qu'elles le rendent par le bout. Tout de même, les lieux frais et humides de la terre ne renferment point une eau cachée, et n'ont point de réservoirs où soient renfermées des sources, des fontaines et des rivières, qui n'attendent que le moment

de sortir et de couler; mais en serrant et comprimant la vapeur et l'air, ils les convertissent en eau dans le moment même qu'ils les épreignent. Ainsi on voit que tous les endroits que l'on creuse, rendent l'eau facilement et en abondance, comme les mamelles rendent le lait, quand on les suce. Et la raison en est que, par cette espèce d'attouchement et de remuement, la terre pétrissant, s'il faut ainsi dire, et condensant la vapeur, la change en eau et la rend fluide, au lieu que tous les endroits, qui ne sont point fouillés et pressés demeurent comme oisifs sans pouvoir rendre une seule goutte d'eau, parce qu'ils manquent de ce mouvement, qui seul a la vertu de la produire.

Ceux qui enseignent une telle doctrine, donnent lieu aux philosophes sceptiques de soutenir qu'il n'y a pas même de sang dans les animaux, qu'il s'y engendre dans le moment qu'ils sont blessés, et que cette création se fait par le changement des esprits et des chairs que le mouvement fond et rend liquides. Mais les uns et les autres sont démentis par l'expérience de ceux qui travaillent dans les mines et dans les carrières : car ils trouvent tous les jours, au fond de ces abîmes, des sources et des rivières qui ne s'assemblent pas peu à peu et goutte à goutte, comme il le faudroit nécessai-

rement, si elles devoient leur naissance à cette sorte de violence qu'on fait à la terre, en la remuant ; mais elles jaillissent tout à coup et en abondance. Il arrive même souvent, quand on coupe des montagnes ou de gros rochers, qu'il en sort tout à coup une grande quantité d'eau qui tarit de même, sans qu'on puisse en trouver une goutte, quoique l'on continue le travail. Mais en voilà assez sur cette matière.

Paul Emile se tint quelques jours en repos, sans faire le moindre mouvement ; et l'on prétend qu'il n'y a point d'exemple que deux armées si nombreuses aient été si long-temps en présence dans une pareille inaction. Enfin, à force de chercher et de s'informer, il apprit qu'il y avoit un chemin qui n'étoit pas gardé, et qui, en traversant la Perrhébie, menoit à la ville de Pythium, et gagnoit la forteresse appelée *Petra*[28]. Alors Paul Emile, plus rempli de confiance sur ce que ce chemin n'étoit pas gardé, que de crainte sur ce qu'il étoit très-escarpé et très-difficile, assembla le conseil. Scipion, surnommé Nasica, gendre de Scipion l'Africain, et qui eut ensuite tant d'autorité dans le sénat, se leva le premier, et s'offrit à y conduite des troupes pour tourner l'ennemi. Fabius Maximus, fils aîné de Paul Emile, quoique tout jeune encore, se présenta pour lui disputer cet honneur.

Paul Emile, ravi de cette noble émulation, leur donna un détachement, moins considérable, à la vérité, que ne le rapporte Polybe, mais tel que Scipion lui-même l'écrit dans une lettre (*a*) qu'il adresse à quelque roi, et où il lui fait une relation exacte de cette expédition. Il y avoit trois mille hommes de pied des bandes d'Italie, et cinq mille hommes de troupes choisies, qui composoient l'aile gauche. Scipion y joignit cent vingt cavaliers, parmi lesquels il en mêla deux cents des troupes d'Harpalus, qui étoient Crétois et Thraces. Avec ce détachement, il se mit en marche, prenant le chemin de la mer, et alla camper près de la ville d'Héraclée, feignant de vouloir s'embarquer pour aller prendre les ennemis par les derrières [18]. Mais après que ses troupes eurent pris de la nourriture, et que la nuit fut venue, il déclara aux officiers son véritable dessein; et quittant le chemin de la mer, il marcha la nuit même, sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'il fût arrivé sous les murailles de Pythium, où il fit reposer ses soldats fatigués du chemin. C'est l'endroit où le mont Olympe est le plus haut; car on assure qu'il a de hauteur plus de dix stades, comme cela étoit marqué dans une inscrip-

(*a*) Ce livre de Polybe et la lettre de Scipion sont perdus.

tion faite par le géomètre même, qui avoit pris la peine de le mesurer, et qui étoit conçue en ces termes :

« Le mont Olympe, à l'endroit du Py-« thium, où Apollon est adoré, a de hauteur « prise perpendiculairement dix stades, et un « arpent moins quatre pieds (*a*), et c'est moi-« même Xénagore, fils d'Eumélus, qui l'ai « mesuré très-exactement; après quoi je « prends congé de vous, grand Dieu, et je « vous prie de m'accorder vos faveurs ».

Il y a pourtant des géomètres qui assurent qu'il n'y a ni montagne plus haute, ni mer plus profonde que de dix stades [30]. Mais Xénagore ne paroît point avoir pris cette hauteur par estimation seulement, et en la mesurant des yeux; il paroît qu'il y a apporté tout le soin possible, et employé les règles et les instruments de son art.

Scipion passa donc le reste de la nuit près de ce temple. Cependant Persée, voyant Paul Emile tranquille dans son camp, ne se doutoit en aucune manière du danger qui le menaçoit; mais tout-à-coup un transfuge de Crète, se dérobant des troupes de Scipion, alla le tirer de cette sécurité, en lui apprenant le circuit que faisoient les Romains pour le sur-

(*a*) Cela fait environ douze cent soixante et dix pas.

prendre. Persée effrayé ne remua pourtant pas son camp, il se contenta de détacher dix mille soldats étrangers, avec deux mille Macédoniens, sous la conduite de Milon, auquel il ordonna de faire toute la diligence possible, pour occuper les hauteurs. Polybe écrit que les Romains tombèrent sur eux pendant qu'ils dormoient. Mais Scipion rapporte qu'il y eut un combat fort rude et fort douteux sur le haut de la montagne; que lui-même il perça de sa javeline un soldat Thrace, qui l'avoit joint fièrement, et en étoit venu aux mains avec lui; que les ennemis étant forcés de toutes parts, et Milon ayant pris honteusement la fuite sans armes et en simple tunique, il les avoit poursuivis sans aucun danger, et avoit mené sa troupe victorieuse dans la plaine; que les fuyards étant arrivés dans le camp de Persée, y répandirent une si grande terreur, que ce prince délogea sur l'heure même, et se retira par ses derrières, saisi de frayeur, et presque sans espérance. Il falloit pourtant, ou qu'il s'arrêtât devant les murailles de Pydne, pour tenter le hasard d'une bataille, ou qu'après avoir partagé ses troupes dans ses places, il se résolût à voir pénétrer dans son pays une guerre qui, si elle y étoit une fois entrée, n'en seroit sortie qu'avec

beaucoup de peine, et après une grande effusion de sang.

Pendant que Persée, incertain du parti qu'il doit prendre, flotte dans ce doute, ses amis lui représentent que son armée est très-supérieure à celle des Romains; que ses troupes sont résolues de bien faire, ayant à défendre leurs femmes et leurs enfants; qu'étant lui même le témoin de toutes leurs actions, et combattant à leur tête, elles redoubleront leur courage, donneront à l'envi des marques de leur valeur. Ces raisons raniment ce prince. Il assied son camp dans le même endroit, se prépare à donner bataille, n'oublie rien pour profiter de l'avantage des lieux, assigne à chacun son poste, et donne tous les ordres, résolu d'attaquer les Romains dès qu'ils paroîtroient.

Le lieu où il campoit étoit une campagne rase et unie, très-propre à mettre en bataille un corps de gens de pied pesamment armés; à droite et à gauche, il y avoit des coteaux qui, touchant les uns aux autres, offroient une retraite sûre à l'infanterie légère et aux gens de trait, et leur donnoient aussi moyen de dérober leur marche, et d'aller envelopper l'ennemi; et tout le front étoit couvert de deux rivières, de l'Eson et du Leucus,

qui n'étoient pas alors bien profondes à cause de la saison, car on étoit sur la fin de l'été [31], mais qui devoient embarrasser la marche des Romains.

Paul Emile, ayant donc rejoint le détachement de Scipion, marche en ordre de bataille; mais quand il fut arrivé à la vue des Macédoniens, et qu'il eut considéré la bonne disposition de leur armée et le nombre de leurs troupes, il en fut étonné, et fit halte pour penser à ce qu'il avoit à faire. Les jeunes officiers, pleins d'ardeur et d'impatience pour le combat, s'avancent à la tête des troupes, s'approchent de lui, et le conjurent de donner sans différer davantage. Scipion, dont la confiance étoit augmentée par le succès qu'il venoit d'avoir sur le mont Olympe, se distingue sur tous les autres par son empressement, et fait de plus fortes instances. Paul Emile, ne faisant que rire de son ardeur, lui répond : « Je ne demanderois non plus qu'à « combattre, si j'étois aussi jeune que toi; « mais le grand nombre de victoires que j'ai « remportées, m'ayant fait remarquer les fau- « tes des vaincus, m'empêche d'aller avec « des troupes harrassées et encore hors d'ha- « leine, attaquer une armée qui nous attend « en bon ordre, et qui a eu le temps de se re- « poser [32] ».

En achevant ces mots, il commanda que les troupes qui étoient à la tête de l'armée, et qui se trouvoient exposées à la vue de l'ennemi, se missent en bataille, et présentassent un front comme pour combattre, et que celles qui étoient à la queue dressassent le camp, et le fermassent d'une clôture [33]. Après quoi, faisant défiler peu à peu les bataillons de la tête, en commençant par les derniers qui étoient les plus voisins des travailleurs, il eut bientôt rompu son ordre de bataille, et retiré toute son armée dans ses retranchements, sans confusion, sans désordre, et sans que l'ennemi s'en fût aperçu.

La nuit étant venue, et les troupes ayant pris leur repas, on ne songeoit qu'à s'aller reposer, lorsque tout à coup la lune, qui étoit dans son plein, et déjà fort haute, commença à s'obscurcir; et la lumière lui manquant peu à peu, elle changea plusieurs fois de couleur, et s'éclipsa enfin toute entière [34]. Les Romains, selon leur coutume, se mettent à frapper avec grand bruit sur des bassins d'airain, pour rappeler sa lumière, et allument un nombre infini de torches et de flambeaux qu'ils élevent vers le ciel. Les Macédoniens ne font rien de semblable; mais tout leur camp est saisi d'épouvante et d'horreur, et un bruit sourd se répand dans toute l'armée,

que ce prodige les menace de la perte du roi.

Pour ce qui est de Paul Emile, il n'étoit pas absolument ignorant sur cette matière ; et il avoit souvent entendu parler des anomalies de l'écliptique, qui, après certaines révolutions fixes et marquées, précipitent la lune dans l'ombre de la terre, et la cachent entièrement, jusqu'à ce qu'ayant franchi tout l'espace obscurci par cette ombre, elle se remontre au soleil, et reçoive sa lumière. Cependant, comme il rapportoit tout à la Divinité, qu'il aimoit à honorer les Dieux par des sacrifices, et qu'il se mêloit aussi de l'art de la divination, il n'eut pas plutôt vu la lune reprendre sa première clarté, qu'il lui sacrifia onze jeunes taureaux. Le lendemain au point du jour, il immola à Hercule jusqu'à vingt bœufs, sans pouvoir trouver dans ces victimes aucun signe favorable; mais enfin, au vingt-unième, il en vit un qui lui promettoit la victoire, s'il ne faisoit que se défendre sans attaquer. En même temps, il voue à ce même Dieu une hécatombe et des jeux publics, et ordonne à ses capitaines de mettre son armée en bataille ; mais afin que ses troupes, qui étoient tournées vers le levant, n'eussent pas le soleil dans les yeux, comme elles l'auroient eu, s'il eût combattu

le matin, il voulut attendre que le soleil eût un peu tourné, et qu'il penchât vers le couchant; et pour gagner ce temps, il se reposoit dans sa tente toute ouverte du côté de la plaine où étoit le camp des ennemis.

Sur le soir, pour obliger les Macédoniens à commencer l'attaque, on prétend qu'il se servit de cette ruse : il fit chasser de leur côté un cheval débridé; quelques soldats Thraces s'en saisirent, et voulurent le mener dans leur camp; des soldats romains les poursuivirent comme pour le reprendre, et ce fut ce qui engagea le combat. D'autres disent que des soldats Thraces, commandés par un officier, nommé Alexandre, chargèrent quelques Romains qui revenoient du fourrage; que sept cents Liguriens coururent au secours de ces fourrageurs; que les Macédoniens envoyèrent des troupes pour soutenir les Thraces, et que les renforts qu'on envoyoit aux uns et aux autres grossissant toujours, la bataille se trouva enfin engagée. Paul Emile, comme un sage pilote, jugeant, par l'agitation et par le mouvement qu'il voyoit dans les deux camps, combien grande seroit la tempête qui se préparoit, sortit de sa tente, et parcourut les rangs pour encourager les soldats, et les exhorter à bien faire. Scipion, poussant son cheval jusqu'au lieu où se faisoit l'escarmouche, vit

toute l'armée des ennemis qui s'ébranloit pour charger.

Les Thraces, dont la seule vue imprimoit la terreur, marchoient les premiers. C'étoient des hommes d'une taille prodigieuse, qui portant devant eux des boucliers d'une blancheur éblouissante, les jambes armées de fortes bottines, vêtus de hoquetons noirs, et présentant de longues piques revêtues de fer, s'avançoient fièrement et en bon ordre. Après eux, venoient les troupes étrangères, armées différemment, chacune suivant l'usage de leur pays, et mêlées des troupes de Péonie. Après ce corps d'étrangers, marchoient les bataillons des Macédoniens naturels, la fleur et l'élite de tout ce qu'il y avoit de plus brave jeunesse, et la plus éprouvée dans les combats. La bonne mine de ces formidables bandes étoit relevée par leurs hoquetons de pourpre tout neufs, et par l'éclat de leurs armes dorées, qui éblouissoient les yeux ; à mesure qu'elles prenoient leur place, on voyoit sortir du camp les phalanges des Chalcaspides, qui, bardés de fer, et couverts de leurs pavois de cuivre, paroissoient tout étincelants de feu, et remplissoient d'éclairs toute la plaine. Les montagnes voisines retentissoient du bruit et des cris de ces fiers combattants, qui s'exhortoient les uns les autres. Ils mar-

chèrent en cet ordre avec tant d'audace et de vitesse, que les premiers qui furent tués, tombèrent à deux cent cinquante pas seulement du camp des Romains [35].

La charge étant donc commencée, Paul Emile s'avance aux premiers rangs, et trouve que les capitaines macédoniens ont enfoncé le fer de leurs piques dans les boucliers des Romains, qui malgré leurs efforts, ne peuvent parvenir jusqu'à eux avec leurs épées; et il voit en même temps toute la première ligne de leurs soldats joindre leurs boucliers, et présenter leurs piques. Ce rempart d'airain et cette forêt de piques, impénétrable à ses légions, le remplissent d'étonnement et de crainte. Il ne se souvient point d'avoir jamais vu un spectacle si capable d'effrayer, et depuis ce temps-là, il a souvent parlé de l'impression que cette terrible vue fit sur lui, jusqu'à le faire presque désespérer de la victoire. Mais, pour ne pas décourager ses troupes, il leur cacha son épouvante; et leur montrant un visage gai et serein, il parcourut à cheval tous les rangs sans casque et sans cuirasse.

Au contraire, le roi de Macédoine se laissant emporter à sa frayeur, comme l'écrit Polybe, se sauva à toute bride dès le commencement du combat, et se retira dans la

ville de Pydne, sous prétexte d'aller faire un sacrifice à Hercule, comme si Hercule étoit un Dieu à recevoir les timides sacrifices des lâches, et à exaucer des vœux coupables. Seroit-il juste en effet que celui qui ne tire point, donne dans le but; que celui qui n'ose attendre l'ennemi, remporte la victoire; en un mot, que celui qui n'agit point, réussisse, et que le méchant soit heureux? Mais ce Dieu recevoit favorablement les prières de Paul Emile, parce que Paul Emile lui demandoit la victoire les armes à la main, et qu'en combattant toujours, il l'appeloit à son aide. Cependant un certain Posidonius qui, s'il l'en faut croire, vivoit dans ce temps-là 36, et s'étoit trouvé à cette bataille, et qui a écrit l'histoire de Persée en plusieurs livres, témoigne que ce prince ne se retira ni par lâcheté, ni sous prétexte d'aller faire un sacrifice; mais que la veille de la bataille, il fut blessé à la jambe d'un coup de pied de cheval; et que le lendemain, dès qu'il vit le combat engagé, quoiqu'il fût très-incommodé de sa blessure, et que tous ses amis fissent tous les efforts pour le retenir, il commanda qu'on lui amenât un des chevaux qu'il avoit coutume de monter et alla sans cuirasse se jeter dans le fort de la mêlée à la tête de sa phalange; et que là, les traits pleuvant de tous côtés au-

tour de lui, il fut atteint d'une javeline toute de fer, qui à la vérité ne le blessa pas de la pointe, mais lui effleura le côté gauche, en glissant de telle roideur, qu'elle déchira ses habits, et lui fit une meurtrissure noire et sanglante, dont la marque dura fort longtemps. Voilà ce que Posidonius écrit pour la justification de Persée.

Les Romains qui avoient attaqué la phalange macédonienne, ne pouvant parvenir à la rompre, un officier des Péligniens, nommé Salius, prit l'enseigne de sa compagnie, et la jeta au milieu des ennemis. Les peuples d'Italie ne trouvent pas de plus grande honte ni de plus grand crime à la guerre que d'abandonner leur drapeau. Les Péligniens donc se jettent à corps perdu sur ce bataillon. Il se fait là des exploits inouis de part et d'autre, et un carnage effroyable. Les Romains tâchent de couper avec leurs épées les piques des Macédoniens, ou de les repousser avec leurs boucliers, ils essaient avec les mains de les arracher ou de les détourner pour se faire une entrée; mais les Macédoniens se serrant toujours, et tenant à deux mains leurs piques, présentent ce rempart de fer, et donnent de si grands coups à ceux qui les approchent, que, perçant boucliers et cuirasses, ils renversent les plus hardis des Péligniens et des

Marruciens ; qui, sans aucun ménagement, alloient comme des bêtes féroces s'enferrer eux-mêmes, et couroient à une mort qu'ils voyoient devant leurs yeux.

Toute la première ligne étant taillée en pièces, la seconde découragée commença à se ralentir; elle ne prit pas à la vérité la fuite; mais au lieu d'avancer, elle faisoit sa retraite vers le mont Olocre. Paul Émile, dit Posidonius, voyant ce mouvement, déchira ses vêtements de désespoir de ce que ces premières troupes étant rendues, les Romains craignoient d'affronter cette phalange qu'on ne pouvoit ni rompre ni entamer, et qui, présentant un front hérissé de piques, tel qu'un retranchement impénétrable, se maintenoit invincible, et inspiroit la terreur. Mais enfin, l'inégalité du terrein et la grande étendue du front de la bataille, ne permettant pas à l'ennemi de présenter partout cette haie de boucliers et de piques, il remarqua que la phalange des Macédoniens étoit forcée de laisser des ouvertures et des intervalles, et qu'elle reculoit d'un côté, pendant qu'elle avançoit de l'autre; comme cela arrive nécessairement dans les grandes armées, lorsque les troupes, ne faisant pas toutes le même effort, combattent aussi avec différents succès.

Pour profiter de cette occasion, il parcourt rapidement les rangs ; et séparant ses soldats par pelotons, il leur ordonne de se jeter dans les espaces vides que laissoit la phalange ennemie, et de ne plus l'attaquer tous ensemble de front et d'un commun effort, mais par troupes détachées, et par différents endroits à la fois 37. Cet ordre donné aux officiers, et par les officiers aux soldats, les Romains pénètrent d'abord dans les intervalles, et mettent par là l'ennemi hors d'état de se servir de ses longues piques ; ils le prennent en flanc et en queue par où il étoit découvert : dans un moment, cette phalange est rompue ; et toute sa force, qui ne consistoit que dans son union, et dans l'impression qu'elle faisoit toute ensemble, s'évanouit. Lorsqu'il fallut combattre d'homme à homme ou par bandes séparées, les Macédoniens, avec leurs petites épées, frappoient sur les boucliers des Romains, qui étoient très-forts et très-solides, et qui les couvroient depuis la tête jusqu'aux pieds ; et au contraire, ils n'opposoient que de petits pavois aux épées des Romains, qui étoient lourdes et massives, et maniées avec tant de force et de roideur, qu'elles ne portoient et ne déchargeoient point de coup, qui ne perçât ou ne fît voler en éclats, et boucliers et cuirasses, et qu'on

ne vit couler le sang. Avec ce désavantage, ils ne résistèrent qu'avec beaucoup de peine, et furent enfin renversés.

Ce fut dans cet endroit (*a*) que se firent les plus grands efforts, et où les Romains trouvèrent le plus de résistance. Ce fut là aussi que Marcus, fils de Caton, et gendre de Paul Emile, après avoir fait des prodiges de valeur, perdit malheureusement son épée qui lui échappa de la main. Ce jeune homme nourri dans toutes sortes de bonnes disciplines, et qui se sentoit obligé de donner à un aussi grand homme que son père, des preuves signalées d'un grand courage et d'une vertu extraordinaire, étoit persuadé qu'il valoit mille fois mieux mourir, que de se reprocher d'avoir, lui vivant, abandonné une si honorable dépouille au pouvoir des ennemis ; il se met à parcourir tout le champ de bataille ; et quand il voit quelqu'un de ses amis, ou quelque soldat de sa connoissance, il l'appelle, lui raconte en peu de mots ce qui lui étoit arrivé, et le conjure de le secourir. Dans un moment, il assemble autour de lui une troupe de gens hardis et déterminés, qui le suivent tête baissée, et qui traversant impétueuse-

(*a*) Plutarque continue de parler des mêmes troupes, c'est-à-dire de la phalange macédonienne ; on s'y est trompé.

ment leurs bataillons (*a*), se jettent à corps perdu sur les Macédoniens : après des efforts extraordinaires et un carnage horrible, ils les poussent ; et demeurés maîtres du terrein, ils se mettent à chercher cette épée qu'ils trouvent enfin avec beaucoup de peine ensevelie sous des monceaux d'armes et de morts. Ravis de cette bonne fortune, et poussant des cris de victoire, ils s'élancent avec une nouvelle ardeur sur ceux des ennemis qui font encore ferme, tant qu'enfin, les trois mille Macédoniens, qui composoient cette phalange jusque-là invincible, furent tous taillés en pièces, sans qu'aucun d'eux quittât son rang, et cessât de combattre jusqu'au dernier soupir.

Après cette défaite, tout le reste de l'armée prit la fuite, et on tua un si grand nombre d'ennemis, que toute la plaine jusqu'au pied de la montagne, étoit couverte de morts ; et que le lendemain les Romains, passant le fleuve du Leucus, trouvèrent ses eaux encore teintes de sang : car on dit qu'il périt dans ce combat, du côté des Macédoniens, plus de vingt-cinq mille hommes ; les Romains n'en perdirent que cent, comme l'écrit Posidonius ; ou même que quatre-vingts, comme Scipion le

(*a*) Cette troupe de jeunes Romains ne fend pas les bataillons des Macédoniens, mais les bataillons romains, pour se jeter sur les ennemis.

marque dans ses lettres [38]. Cette grande bataille fut décidée si promptement, que le combat ayant commencé vers la neuvième heure, la victoire se déclara avant la dixième (*a*). Le reste du jour fut employé à courir après les fuyards que l'on poursuivit jusqu'à cent vingt stades (*b*), et on ne revint que bien avant dans la nuit. Tous les valets de l'armée coururent au-devant de leurs maîtres en poussant de grands cris de joie, et les ramenèrent aux flambeaux dans leurs tentes qu'ils avoient illuminées, et couvertes de festons de lierre et de couronnes de laurier [39].

Mais au milieu de cette grande victoire, le général étoit plongé dans une extrême affliction : car de deux fils qu'il avoit à ce combat, le plus jeune ne paroissoit point ; c'étoit celui qu'il aimoit le plus tendrement, et que la nature sembloit avoit favorisé plus que tous ses frères, en le douant des plus rares perfections. Et comme il étoit plein de courage et ambitieux d'honneur, et d'ailleurs sans expérience, à cause de sa grande jeunesse (*c*), on ne doutoit point qu'il ne se fût perdu en

(*a*) C'est-à-dire que le combat commença à trois heures après midi, et finit avant quatre heures.

(*b*) Quinze mille pas.

(*c*) Tite-Live écrit que Scipion étoit alors dans sa dix-septième année.

se jetant trop inconsidérément au milieu des ennemis dans la plus grande chaleur du combat.

Comme son père étoit dans cette inquiétude et dans cette affliction, le bruit de son deuil se répandit bientôt dans tout le camp ; et sur l'heure même, les Romains, qui prenoient leur repas, se levent et courent avec des torches allumées ; les uns vont droit à la tente de Paul Emile, les autres sortent dans le champ de bataille, et se mettent à chercher parmi les morts. Un morne silence règne dans le camp, et toute la plaine retentit des cris de ceux qui appellent à haute voix Scipion, avec une douleur extrême : car jusqu'au moindre soldat, tout le monde le regardoit avec admiration, persuadé que, dès cette première jeunesse, il pouvoit déjà commander des armées, et gouverner des peuples, n'y ayant aucun homme de son temps, qui fût ni plus heureusement né, ni mieux pourvu de toutes les qualités nécessaires à un grand capitaine et à un sage politique.

Enfin, comme la nuit étoit déjà fort avancée, et qu'on désespéroit de le retrouver, il revint de la poursuite des fuyards, accompagné seulement de deux ou trois de ses camarades, et tout couvert du sang encore chaud de l'ennemi ; tel qu'un généreux chien de chasse, qui ne revient qu'avec les mar-

ques de la curée, il s'étoit laissé emporter bien loin à la victoire qui l'entraînoit, par une amorce à laquelle il ne pouvoit résister. C'est ce Scipion qui, dans la suite, fut appelé Africain et Numantin, pour avoir ruiné Numance et Carthage, et qui étant devenu sans comparaison le premier des Romains en vertu, le fut aussi en autorité et en puissance. La fortune différant donc de faire payer à Paul Emile la faveur qu'elle lui avoit faite, lui laissa goûter toute la joie de sa victoire, sans aucun mélange de peine ni de douleur.

Cependant Persée, continuant sa fuite, avoit passé la ville de Pydne, et tâchoit de gagner celle de Pella avec toute sa cavalerie qui s'étoit sauvée de la bataille sans aucun échec ; les gens de pied, qui fuyoient en désordre, l'ayant rencontré sur le chemin, se mettent à accabler d'injures ces cavaliers, les appelant lâches et traîtres ; et poussant plus loin leur ressentiment, ils les renversent de cheval, et en blessent un fort grand nombre. Le roi, qui craignoit les suites de ce désordre, quitte le grand chemin ; et pour n'être pas reconnu, il plie son manteau royal, le met devant lui, détache son diadême de sa tête, le porte à la main ; et afin de pouvoir s'entretenir avec ses amis, il met pied à terre, et

mène son cheval par la bride. Mais ceux qui le suivoient, sous prétexte l'un de rattacher ses brodequins, l'autre de boire, et celui-là de faire baigner son cheval, demeurent la plupart derrière, et s'enfuient chacun de son côté, moins pour se dérober à la violence de leurs ennemis, que pour se mettre à couvert de la fureur de leur prince, qui, troublé et effarouché de ses malheurs, ne cherchoit qu'à rejeter sur les autres la cause de sa défaite.

Mais après que Persée, entré sur le minuit dans Pella, eut tué de sa main à coups de poignard les deux gardes de son trésor, Euctus et Edéus, qui étant allés au-devant de lui pour le recevoir, avoient eu la hardiesse de lui représenter les fautes qu'il avoit faites, et avec une liberté hors de saison, lui avoient donné leurs conseils sur ce qu'il devoit faire pour se relever; alors tous ses serviteurs, qui étoient demeurés autour de lui, l'abandonnèrent. Il ne resta auprès de sa personne que les seuls Evandre de Crete, Archédamus d'Etolie, et Néon le Béotien. Et de toutes ses troupes, il n'y eut que les soldats de Crète qui le suivirent, non par aucune affection qu'ils eussent pour lui, mais alléchés par ses richesses, comme les abeilles par le miel. Car il faisoit toujours suivre des trésors immenses,

et il leur permit de piller quantité de coupes, d'urnes et d'autres vases d'or et d'argent jusqu'à la valeur de cinquante talents [40].

Il alla d'abord à Amphipolis, et de là à Galepsus, et sa frayeur étant diminuée, il retomba dans son ancienne maladie qui étoit née avec lui, je veux dire dans son avarice sordide; il se mit à se plaindre à ses amis que, par mégarde, il avoit abandonné à ses soldats de Crète des vases d'or qui avoient appartenu à Alexandre-le-Grand, et que ce nom lui rendoit très-précieux; et il pria et conjura avec larmes ceux qui les avoient entre leurs mains, de les lui rendre pour de l'argent, offrant de les payer plus qu'ils ne valoient. Ceux qui connoissoient son naturel, ne furent pas trompés par cet artifice, et virent bien qu'il attaquoit les Crétois avec les armes des Crétois [41]; mais ceux qui se fièrent à sa parole et qui lui rendirent leurs vases, les perdirent; car il ne leur en paya pas la valeur. Ainsi ayant butiné sur ses amis environ trente talents qui devoient bientôt tomber au pouvoir de ses ennemis, il passa dans l'île de Samothrace, et se réfugia dans le temple de Castor et de Pollux.

Les Macédoniens ont toujours eu la réputation d'avoir beaucoup de fidélité et d'amour pour leurs rois: mais alors, comme leur der-

nier rempart étant abattu, et n'y ayant plus pour eux aucune ressource, ils se remirent à la discrétion de Paul Emile, et en deux jours, ils le rendirent maître de toute la Macédoine : ce qui semble confirmer le sentiment de ceux qui attribuent à la faveur de la fortune tous les grands succès de cette expédition. Il y a même certainement quelque chose de miraculeux et de divin dans ce qui lui arriva pendant un sacrifice : car, comme il sacrifioit dans Amphipolis, les entrailles de la victime étant déjà offertes et les libations faites, la foudre, tombée tout à coup sur l'autel, consuma le sacrifice et le consacra.

Mais ce que la renommée fit en cette occasion paroît tenir beaucoup plus du prodige, et marquer plus précisément la protection des Dieux. En effet, quatre jours après que Persée eut été défait près de Pydne, comme le peuple romain assistoit dans le cirque, à des courses de chevaux, tout d'un coup il se répandit un bruit dans les premiers degrés du théâtre, que Paul Emile avoit vaincu Persée dans un grand combat, et subjugué toute la Macédoine. Ce bruit devint public dans un moment, et aussitôt on vit éclater une joie extraordinaire, accompagnée de grands cris de victoire et de battements de mains, et qui dura la journée entière dans toute la ville.

Le lendemain, quand on voulut approfondir cette nouvelle, on ne put jamais remonter jusqu'à la source, ni en découvrir l'auteur; il parut que c'étoit un bruit sourd qui, sans aucun fondement, avoit frappé en même temps tous les esprits, et couru de bouche en bouche; et alors toute la joie que l'on en avoit conçue commença à s'évanouir; mais peu de jours après, cette nouvelle ayant été confirmée par l'arrivée à Rome des courriers que Paul Emile avoit dépêchés, on ne pouvoit se lasser d'admirer ce bruit avant-coureur qui avoit publié une vérité par un mensonge [42].

On rapporte à cette occasion que la nouvelle du grand combat que les peuples d'Italie donnèrent sur le fleuve de Sagra (*a*), fut portée le même jour dans tout le Péloponèse, et que la défaite des Perses à Mycale fut encore sue à Platée aussi promptement. Presque aussitôt après la bataille que les Romains gagnèrent contre les Tarquins appuyés de tous les peuples du Latium, on vit à Rome deux jeunes gens parfaitement beaux et d'une taille très-avantageuse, qui arrivoient de l'armée, et qui détailloient toutes les circonstances de ce combat; on ne douta point que ce ne fus-

(*a*) Le combat où les Locriens et ceux de Rhège, avec dix mille hommes, défirent cent trente mille Crotoniates. Cicéron, liv. xj *de la Nature des Dieux*; Justin, liv. xx, ch. 3, et Strabon, liv. vj.

sent Castor et Pollux. Le premier qui les rencontra près de la fontaine qui est à l'entrée de la place romaine, où ils faisoient rafraîchir leurs chevaux couverts d'écume, et tout fumants de sueur, leur ayant témoigné la surprise où il étoit, laissa entrevoir que cette diligence extraordinaire lui rendoit cette nouvelle suspecte. Alors ces jeunes gens lui touchèrent doucement la barbe en riant, et, sur l'heure même, de noire qu'elle étoit, elle devint blonde : ce prodige confirma la vérité de leur rapport, et fit donner à cet incrédule le surnom d'*Ænobarbus* (*a*), qui signifie l'*homme à barbe couleur de cuivre*.

Mais ce qui est arrivé de nos jours peut servir à confirmer la vérité de ces anciennes histoires [43]. Lorsque Lucius Antonius se révolta contre Domitien, et que Rome alarmée s'attendoit à une guerre terrible du côté de la Germanie, le peuple, tout à coup, et de son pur mouvement, se mit à publier que les Romains avoient remporté une signalée victoire; et, dans un instant, le bruit courut par toute la ville qu'Antonius avoit été tué, et qu'il n'étoit pas resté la moindre partie de son armée [44]. Cette nouvelle parut si constante et si vraie,

(*a*) Cet homme se nommoit *Lucius Domitius*. Néron tiroit son origine de la branche des Ænobarbus. *Voyez* Suétone. *A. L. D.*

que la plupart des magistrats firent publiquement des sacrifices pour remercier les Dieux; mais quand on voulut rechercher celui qui l'avoit dite le premier, et que cette nouvelle si circonstanciée, renvoyée de l'un à l'autre, échappa à toutes les perquisitions, et se perdit dans la foule comme dans une vaste mer, on vit bien qu'elle n'avoit aucun fondement solide; elle se dissipa aussi facilement qu'elle s'étoit formée; mais Domitien s'étant mis aussitôt en marche avec des troupes pour punir le rebelle, reçut en chemin des lettres qui lui apprenoient sa victoire, et on trouva qu'elle avoit été gagnée le jour même que le bruit en avoit couru, quoique le champ de bataille fût éloigné de Rome de plus de vingt mille stades (*a*). C'est un fait public, et que personne n'ignore.

Pour reprendre le cours de notre histoire, Cnéus Octavius, lieutenant de Paul Emile, et qui commandoit la flotte, étant abordé à Samothrace, n'arracha pas Persée de cet asile par respect pour les dieux Castor et Pollux; mais il tâcha de lui ôter tous les moyens de s'embarquer et de prendre la fuite. Cependant, malgré toutes ses précautions, Per-

(*a*) Les vingt mille stades feroient huit cents lieues, à vingt-cinq stades par lieue. Mais c'est une faute dans le texte, car il n'y a pas une distance aussi grande de la haute Allemagne à Rome; elle n'est que de deux cent cinquante lieues. *A. L. D.*

sée gagna secrètement un certain Oroandès de Crète, qui avoit un vaisseau marchand, et l'engagea à le recevoir avec toutes ses richesses. Le Crétois, suivant en cette rencontre le génie de sa nation, embarqua sur le soir tout l'or et l'argent que le temps permit de lui porter, manda à Persée qu'il n'avoit qu'à se rendre vers le milieu de la nuit sur le port, près du promontoire appelé *Demetrium*, avec ses enfants et les gens qui lui étoient absolument nécessaires pour le service de sa personne; mais il fit voile dès l'entrée de la nuit.

L'heure du rendez-vous approchant, Persée se glissa, avec des peines infinies, par une fenêtre très-étroite, traversa un jardin, et sortit par une vieille masure avec sa femme et ses enfants, peu propres à supporter une si grande fatigue. Mais on ne sauroit exprimer sa douleur et son désespoir, lorsqu'un homme, qui le rencontra errant sur la côte, lui eut dit qu'il venoit de voir le vaisseau d'Oroandès voguant en pleine mer, car le jour commençoit à poindre. A cette funeste nouvelle, ce malheureux prince jeta un profond soupir, qui auroit touché de compassion le cœur le plus barbare; et ne conservant plus d'espérance, il se mit à courir pour regagner les murailles (*a*), non plus en se cachant, car il étoit

(*a*) Tite-Live écrit qu'il alla se cacher dans le coin obscur du temple.

découvert, mais en faisant tous ses efforts pour y arriver avant les Romains, avec sa femme, et Philippe, son fils aîné; il avoit confié ses autres enfants à Ion de Thessalonique, qui avoit été son favori, et qui le trahit dans sa mauvaise fortune; car il livra ses enfants à Octavius; ce qui fut la principale cause qui l'obligea, comme une bête féroce à qui on a enlevé ses petits, à se remettre et à se livrer lui-même à ceux qui les avoient entre les mains.

Il avoit une particulière confiance en Scipion, et il le demandoit pour se rendre à lui; mais comme il ne parut point, ce prince se mit à déplorer son malheur; et, après avoir considéré quelque temps l'inévitable nécessité où il se trouvoit réduit, il se rendit à Octavius, et fit voir en cette occasion qu'il avoit en lui une maladie encore plus honteuse que son avarice, l'amour de la vie, par laquelle il se priva lui-même du bien que la fortune laisse toujours aux malheureux, dont elle ne peut abattre le courage: c'est la compassion qu'on a de leur état. Car, ayant prié qu'on le menât à Paul Emile [45], ce général des Romains sortit de sa tente, accompagné de ses amis, et alla au-devant de lui les yeux baignés de larmes, comme au-devant d'un grand personnage, qui, par la seule volonté des Dieux,

étoit tombé dans une affreuse calamité qu'il n'avoit pas méritée [46]. Mais Persée, donnant un indigne spectacle, s'humiliant lui-même jusqu'à baiser la terre, et embrassant les genoux de Paul-Emile, laissa échapper des paroles lâches et des prières honteuses, que ce général ne put ni souffrir ni entendre; car, le regardant avec un visage où étoient peintes la tristesse et l'indignation : « Malheureux que « vous êtes, lui dit-il, pourquoi déchargez-« vous la fortune du plus grand reproche que « vous puissiez lui faire? et pourquoi la justi-« fiez-vous en faisant des choses qui prouvent « que vous méritez vos malheurs, et que « vous étiez indigne de vos prospérités pas-« sées? Pourquoi ravalez-vous ma victoire, « et diminuez-vous la gloire de mes exploits, « en vous montrant si lâche et si petit, que « les Romains ne peuvent que rougir d'avoir « eu un tel adversaire? Apprenez donc que « la vertu malheureuse attire le respect de ses « ennemis, et que la lâcheté, quelque heu-« reuse qu'elle puisse être, n'attire que le mé-« pris des Romains [47] ».

Malgré la sévérité de cette remontrance, il le releva, et lui ayant tendu la main, il le confia à Tubéron; ensuite, menant avec lui ses fils, ses gendres, et les fils des principaux officiers de son armée, il rentra dans sa tente, où

il demeura long-temps recueilli en lui-même, sans rien dire; ce qui étonnoit tous ceux qui étoient présents. Enfin, il rompit le silence, et se mettant à parler des caprices de la fortune et des révolutions des choses humaines : « Se « peut-il, mes enfants, dit il[48], qu'un homme « se laisse tellement aveugler à la prospérité, « qu'il s'élève et s'enorgueillisse pour avoir « dompté des nations, ruiné des villes, et « subjugué des royaumes, surtout lorsque la « fortune elle-même, par ces marques si sen- « sibles d'instabilité, et par ces grands exem- « ples de la foiblesse naturelle aux hommes, « prend soin de l'avertir, lui et tous ceux qui « font la guerre, de ne rien regarder comme « solide et permanent? En effet, quel temps « choisira-t-on pour avoir une confiance cer- « taine et bien assurée, quand le moment « même de la victoire force à redouter le pou- « voir infini de la fortune, et que, dans le « comble de la joie et du bonheur, là se trou- « vent les plus grands sujets de défiance, tou- « tes les fois qu'à la lumière d'un raisonne- « ment bien sain et bien épuré, on considère « le cours immuable de la destinée qui n'é- « pargne personne, et qui renverse aujour- « d'hui celui-ci, et demain celui-là? Quand « la moindre partie d'une heure a suffi pour « abattre la maison d'Alexandre, qui étoit

« parvenue au plus haut degré de la puissance,
« et qui avoit assujéti la plus grande partie de
« l'univers ; quand nous foulons aux pieds
« cette maison jadis si florissante, et que des
« princes naguère environnés d'une armée si
« formidable, composée de tant de milliers
« d'hommes de pied, et d'une cavalerie si nom-
« breuse, sont réduits à recevoir leur nourri-
« ture journalière de la main même de leurs
« ennemis, oserons-nous nous flatter que nos
« affaires auront un cours de fortune constant
« et durable, et qui sera à l'épreuve du temps?
« Ne rabaisserez-vous donc point, mes en-
« fants ? c'est à vous que je parle, ne rabais-
« serez-vous point cette fierté et cette ar-
« rogance qu'inspire la victoire ? et ne vous
« humilierez-vous point en portant vos pen-
« sées sur l'avenir, en attendant ce qu'il plaira
« à Dieu de vous envoyer à chacun de vous,
« pour contrebalancer cette prospérité pré-
« sente? » Après plusieurs autres réflexions semblables, il renvoya ces jeunes gens corrigés et domptés par ces graves discours, comme par un frein qui réprimoit leur emportement et leur audace.

Après avoir envoyé son armée dans des quartiers pour la refaire [49], il partit aussitôt pour aller visiter la Grèce, et pour se donner un plaisir aussi glorieux pour lui-

même qu'utile à ce pays. En passant dans les villes, il soulageoit les peuples, réformoit leur gouvernement, et leur faisoit des largesses, donnant aux uns du blé, aux autres de l'huile; car on dit qu'on trouva dans les magasins du roi une si grande abondance de toutes ces provisions, que les hommes à qui les donner manquèrent plus tôt qu'elles ne furent épuisées.

En passant à Delphes, il vit une grande colonne carrée de pierre blanche, préparée pour y mettre une statue d'or de Persée; il commanda qu'on y mît la sienne, disant que « c'étoit aux vaincus à céder la place aux « vainqueurs ».

Comme il visitoit le temple de la ville d'Olympie, il admira les dons qui y sont consacrés; mais il fut si touché de la beauté de la statue de Jupiter, qu'on dit qu'il s'écria que « ce Jupiter de Phidias étoit le véritable Ju- « piter d'Homère[50] ».

Après que les dix commissaires[51] que Rome lui envoyoit pour régler avec lui les affaires de la Macédoine, furent arrivés, il rendit aux Macédoniens toutes leurs terres, déclara que leurs villes étoient libres[52], leur conserva leurs lois et leurs priviléges, avec la permission de créer leurs magistrats, et ne leur im-

posa que cent talents (*a*) de tribut annuel, qui n'étoit pas même la moitié de ce qu'ils payoient à leurs rois.

Il fit célébrer ensuite des jeux publics, auxquels il avoit fait inviter les peuples et les rois de l'Asie, et qu'il avoit annoncés lui-même aux principales villes de Grèce, offrit de magnifiques sacrifices aux Dieux, et donna des fêtes superbes, dont il prenoit la dépense dans le trésor du roi; mais le bon ordre qu'on y observa ne fut dû qu'à lui seul; car, ayant à recevoir tant de milliers d'hommes, il témoigna un si juste discernement et une connoissance si exacte de la qualité de tous les conviés, que chacun y fut logé, placé et traité selon son rang et son mérite, et qu'il n'y eut personne qui n'eût à se louer de sa délicatesse; de sorte que les Grecs ne pouvoient se lasser d'admirer que, dans les jeux mêmes, il portât tant d'exactitude et de soin, et qu'un homme, qui faisoit de si grandes choses, ne négligeât pas la moindre bienséance dans les plus petites.[53] Mais la plus grande satisfaction qu'il éprouva, ce fut de voir qu'au milieu de tant d'apprêts si magnifiques et de tant de specta-

(*a*) Environ 494,000 fr. de notre monnoie. Tite-Live confirme ce que dit Plutarque sur le tribut qu'ils payoient à leurs rois. *A. L. D.*

cles capables de fixer l'attention, on ne trouvoit rien de plus merveilleux et de plus digne d'admiration que lui-même ; et comme on vantoit sa magnificence et la belle ordonnance de ses fêtes et de ses jeux, il dit : « Qu'il n'ap-
« partenoit de bien ordonner un spectacle et
« un festin, qu'à celui qui étoit capable de
« bien ordonner une bataille, et que le même
« homme qui savoit rendre une armée formi-
« dable à ses ennemis, savoit aussi rendre une
« fête agréable à ses conviés ».

En louant sa magnificence et sa délicatesse, on ne louoit pas moins son désintéressement et sa magnanimité ; car il ne daigna pas même voir la quantité immense d'or et d'argent qui se trouva dans les trésors du roi, mais il la fit remettre entre les mains des trésoriers, pour la porter dans l'épargne. Il permit seulement à ses fils, qui aimoient l'étude, de retenir pour eux les livres de la bibliothèque de Persée, et en distribuant les prix de la valeur, il ne donna à son gendre Tubéron qu'une coupe d'argent du poids de cinq livres [54]. C'est ce même Tubéron qui, avec seize personnes de sa famille, comme nous l'avons dit, vivoit d'une petite terre qui suffisoit à leur entretien. On dit que cette coupe fut la première pièce de vaisselle d'argent qui entra dans la maison des Eliens ; en-

core fallut-il que la vertu et l'honneur l'y introduisissent : jusqu'à ce moment, eux et leurs femmes n'avoient eu dans leurs meubles ni or ni argent.

Quand Paul Emile eut réglé toutes les affaires de la Macédoine, il prit congé des Grecs; et, après avoir exhorté les Macédoniens à ne pas oublier qu'ils devoient aux Romains leur liberté, et à la conserver par la bonté de leur gouvernement et par l'union, il partit pour l'Epire, avec un décret du sénat qui lui ordonnoit d'en abandonner au pillage à ses troupes toutes les villes qui s'étoient révoltées pour embrasser le parti du roi. Voulant donc les surprendre (*a*) en même temps, sans qu'elles pussent se douter de son dessein, il fit venir de chaque ville dix des principaux citoyens, et, après leur avoir ordonné de lui apporter à certain jour tout l'or et l'argent qu'ils avoient dans leurs maisons et dans les temples, il leur donna à chacun un détachement de troupes avec un officier, sous prétexte d'aider à chercher et à ramasser tout cet argent. Le jour venu, toutes ces troupes, à même heure, se répandent dans les villes, pillent et enlèvent tout; de sorte que, dans

(*a*) On peut voir dans Tite-Live de quelle manière cela fut exécuté. xlv. 34.

un moment, il y eut bien cent cinquante mille hommes réduits en esclavage, et soixante-dix villes saccagées; mais de tout ce pillage et de cette destruction générale, quand le butin fut partagé, il n'en revint à chaque soldat, pour sa part, qu'onze drachmes[55]; aussi n'y eut-il personne qui ne fût effrayé et consterné de l'issue de cette guerre, en voyant que, de toutes les dépouilles d'une nation entière, il n'en revenoit qu'une si petite portion à chacun.

Paul Emile, après cette expédition qui avoit répugné à la douceur et à l'humanité de son caractère, descendit à la ville d'Oricum, où il s'embarqua avec son armée; et étant arrivé à l'embouchure du Tibre, il remonta cette rivière sur la galère du roi Persée: elle étoit à seize rangs de rames, et on l'avoit décorée des armes captives, et des plus riches étoffes de pourpre trouvées parmi le butin. Tous les Romains, sortis au-devant de cette galère, l'accompagnoient en foule de dessus le rivage; à voir ce spectacle, on eût dit que c'étoit quelque grande fête publique, ou plutôt que tout ce peuple payoit par avance à son général les honneurs du triomphe qu'il avoit si bien mérités. Mais les soldats, qui avoient vu d'un œil avide les immenses trésors du roi, et qui n'en avoient pas eu toute la part qu'ils s'étoient

promise, en conservoient un vif ressentiment, et étoient mal disposés pour Paul Emile; ils lui reprochoient publiquement qu'il les avoit traités avec trop de dureté et trop d'empire, et ne se montrèrent pas trop ardents à lui procurer, par leurs suffrages, le triomphe qu'il poursuivoit avec beaucoup d'empressement.

Servius Galba, qui avoit servi sous lui en Macédoine, en qualité de tribun dans la seconde légion, et qui le haïssoit personnellement, s'étant aperçu de cette mauvaise disposition, osa dire publiquement qu'on ne devoit pas lui accorder le triomphe. Il fit répandre parmi les troupes plusieurs calomnies contre son général; et, après avoir aigri davantage leurs esprits, le jour de l'assemblée, comme le triomphe lui alloit être décerné tout d'une voix, il s'avança, et demanda aux tribuns un autre jour, parce qu'on étoit à la huitième heure (a), et que les quatre heures qui restoient ne lui suffisoient pas pour développer tous ses chefs d'accusation. Les tribuns lui ayant ordonné de parler sur l'heure même, s'il avoit quelque chose à dire, il commença un long discours plein d'injures et de reproches, et consuma ainsi le reste de la journée.

La nuit venue, les tribuns congédient l'as-

(a) Deux heures de l'après-midi. *A. L. D.*

semblée. Les soldats, plus fiers
lents, se rangent du côté de Ga
encore animés et excités les u
le lendemain, avant le point du
parent du Capitole, où l'assem
indiquée par les tribuns. Dès
parut, on alla aux suffrages
la première tribu rejeta la p
triomphe[56]. Le bruit de cette in
répandu parmi le peuple et dan
sont tous pénétrés de douleur
Paul Emile avec tant d'indignit
exhale son ressentiment en plai
roles inutiles; mais les princip
se récriant sur tant d'insolence
à arrêter promptement cette au
licence effrénée du soldat, qu
toutes sortes de violences et d'in
ne le réprime en cette occasion
l'empêche de priver Paul Emile
dûs à sa victoire. En même tem
la presse, montent en foule au
conjurent les tribuns d'arrêter
jusqu'à ce qu'ils aient fait leur
tions aux soldats.

Tout le monde s'étant donc
grand silence ayant succédé a
tumulte, Marcus Servilius, h
laire, et qui avoit tué en com

vingt-trois ennemis qui l'avoient provoqué, s'avance au milieu de l'assemblée, et dit[57]: « Je « connois aujourd'hui mieux que jamais tous « les talents militaires de Paul Emile, puis- « qu'avec une armée si pleine de licence et « de révolte, il a pourtant fait de si belles et « de si grandes actions. Mais je ne saurois assez « admirer le peuple, qui, après avoir témoigné « tant de joie dans ses triomphes de l'Illyrie et « de l'Afrique (*a*), s'envie à lui-même la sa- « tisfaction de voir le roi de Macédoine, et « toute la gloire d'Alexandre et de Philippe, « menés captifs devant le char des Romains; « et n'est-ce pas une chose bien étrange et « bien inouie, qu'après que, sur les premiers « bruits de cette victoire, encore fort dou- « teuse et fort incertaine, vous avez fait des « sacrifices aux Dieux pour leur demander, « avec de ferventes prières, que vous puis- « siez bientôt recevoir la confirmation de « cette nouvelle, et voir de vos propres yeux « ce que vous n'osiez encore croire, présen- « tement que votre général, de retour, vous « apporte une victoire sûre, et dont vous ne

(*a*) M. Reiske propose de lire, « de ses triomphes « sur les Illyriens et les Liguriens. » En effet on a vu, au commencement de la vie de Paul Emile, que ce général avoit triomphé des Liguriens. L'erreur a été facile, parce que les deux mots grecs ne diffèrent que d'une lettre. *A. L. D.*

« pouvez plus douter, vous refusiez à ces « mêmes Dieux les honneurs et la reconnois- « sance que vous leur devez, et que vous vous « priviez vous-mêmes d'une joie si bien fon- « dée, comme si vous craigniez d'envisager « la grandeur de vos succès, et que vous fus- « siez touchés de pitié pour le roi de Macé- « doine ? Encore vaudroit-il mieux que ce « fût par compassion pour ce prince, que par « envie contre votre général, que vous vous « opposassiez à ce triomphe. Mais, continua- « t-il, prenez-y garde; la malignité et l'envie « de quelques mal-intentionnés se portent par « votre patience jusqu'à un tel abus et à une « licence si effrénée, que celui qui n'a jamais « vu d'épée nue ose décider des triomphes, « et qu'un homme qui a le teint frais et uni, « pour avoir toujours été nourri à l'ombre « comme une fille, juge du courage et de la « lâcheté de vos généraux devant vous, que « tant de campagnes et tant de blessures ont « si bien instruits et rendus les seuls capables « de juger de ces matières ».

En même temps, entr'ouvrant sa robe, il montre sur sa poitrine les cicatrices sans nombre des blessures qu'il avoit reçues; se tournant ensuite, il se découvre par mégarde plus que la bienséance ne le permettoit; et voyant rire Galba : « Tu ris de l'état où tu me vois,

point sans quelque sorte de crainte et d'horreur. A la suite de ces chariots remplis d'armes, marchoient trois mille hommes portant l'argent monnoyé dans sept cent cinquante vases, contenant chacun le poids de trois talents [59], et soutenus par quatre hommes. Ces trois mille hommes étoient suivis d'un grand nombre d'autres qui portoient les urnes et les cuvettes d'argent, les gobelets en forme de cornes, les coupes et les flacons, tous embellis et préparés pour être bien vus, et aussi remarquables par leur grandeur que par la beauté de l'ouvrage.

Le troisieme jour, dès le matin, parurent les trompettes, sonnant, non point les airs d'une marche, ou d'une revue, mais ceux dont les Romains se servent pour animer les troupes au combat. Ils étoient suivis de cent vingt taureaux qu'on avoit engraissés; leurs cornes étoient dorées, et leurs corps ornés de bandelettes et de guirlandes; les jeunes hommes qui les conduisoient pour les immoler, étoient ceints de tabliers bordés de pourpre; et après eux, marchoient de jeunes garçons qui portoient les vases d'or et d'argent nécessaires pour le sacrifice.

On voyoit passer ensuite la monnoie d'or, portée, comme la monnoie d'argent, dans des vases qui contenoient chacun trois ta-

lents, et qui étoient aussi soutenus par quatre hommes; il y en avoit soixante-dix-sept. Ces vases étoient suivis de ceux qui portoient la coupe sacrée d'or massif, que Paul Émile avoit fait faire du poids de dix talents, et qu'il enrichit de pierres précieuses[60]. On portoit à la suite les coupes appelées les *Antigonides*, les *Séleucides* et les *Thériclées*[61], et toute la vaisselle d'or de Persée.

Immédiatement après, on voyoit le char de ce prince, avec ses armes, surmontées de son bandeau royal; à peu de distance, suivoient ses enfants, avec leurs gouverneurs, leurs précepteurs, et tous les officiers de leur maison, qui, fondant tous en larmes, tendoient leurs mains au peuple, et enseignoient ces enfants à lui tendre aussi leurs petites mains captives, et à tâcher de le fléchir par leurs supplications et par leurs prières. Ils étoient deux garçons et une fille; leur âge tendre les empêchoit de sentir toute la grandeur de leur calamité, et on avoit d'autant plus de pitié de ces malheureux, qu'ils étoient plus insensibles à un si terrible changement de fortune. La compassion qu'on en avoit fut même si grande, que peu s'en fallut qu'on ne laissât passer le roi Persée sans le regarder; car la pitié attachoit tellement les yeux des Romains sur ces tendres enfants,

qu'il n'étoit pas en leur pouvoir d'en détourner la vue : la plupart même versoient des larmes ; et tous, également attendris, ne regardoient ce spectacle qu'avec un plaisir mêlé de douleur, jusqu'à ce qu'ils furent entièrement passés.

Le roi Persée marchoit après ses enfants et toute leur suite; il étoit enveloppé d'un manteau noir, et portoit des pantouffles à la macédonienne. Il étoit aisé de voir, à son air et à sa démarche, que l'excès de ses maux lui faisant tout craindre, et ne lui laissant aucune espérance, lui avoit aliéné l'esprit. Il étoit suivi d'une troupe de ses amis et de ses courtisans, qui marchoient la tête baissée, et qui, fondant tous en pleurs, et les regards toujours fixés sur lui, faisoient assez connoître aux spectateurs que, peu touchés de leurs propres infortunes, ils ne sentoient que les malheurs de leur roi.

On dit que Persée avoit envoyé prier Paul Emile de ne le pas donner en spectacle aux Romains, et de lui épargner l'affront d'être mené en triomphe. Ce général, pour se moquer sans doute de sa lâcheté et de l'amour qu'il avoit pour la vie, répondit : « La grâce « qu'il me demande étoit en son pouvoir, et « l'est encore aujourd'hui, s'il le veut » ; c'étoit lui faire entendre qu'il devoit préférer la mort à la honte. Mais il n'eut pas le courage



Médaille du Cabinet Impérial.

Tom. 4. P. 162.

le se la donner ; et s'étant laissé leurrer et mollir par de vaines espérances, il eut la douleur de se voir lui-même au nombre de ses dépouilles, orner le triomphe du vainqueur.

Après cette foule d'officiers et de gens attachés à Persée, on voyoit passer quatre cents couronnes d'or, que les villes avoient envoyées à Paul Emile, par des ambassadeurs, comme le prix de sa victoire.

Enfin, Paul Emile paroissoit monté sur un char superbe et magnifiquement orné. Quand il n'y auroit eu que sa personne, il étoit très-digne d'attirer tous les regards, sans toute cette majesté et cette pompe qui l'environnoient ; vêtu d'une robe de pourpre brochée d'or, il tenoit dans la main droite une branche de laurier. Toute son armée suivoit son char par compagnies en bon ordre, portant aussi des branches de laurier, et chantant tantôt des chansons à la romaine, pleines de traits satiriques et de railleries contre leur général [62], et tantôt des chants de triomphe, remplis de la gloire et des grands exploits de Paul Émile, qui étoit admiré et honoré de tout le monde, sans qu'aucun homme de bien portât envie à son élévation et à son éclat.

Mais peut-être faut-il penser qu'il y a quelque démon jaloux qui est chargé par le destin de retrancher toujours quelque chose des pros-

pérités trop grandes et excessives, et de mêler la vie des hommes, de manière qu'il n'y en ait aucun qui la reçoive pure et exempte de tous maux ; et que ceux-là, comme dit Homère, se trouvent les plus favorablement traités, à qui les biens et les maux sont départis avec une si juste mesure, que les derniers n'excèdent pas les autres [63]. En effet, de quatre fils qu'avoit Paul Emile, les deux du premier lit, Scipion et Fabius, étoient passés dans d'autres familles, comme nous l'avons expliqué; et des deux autres, qu'il avoit eus de sa seconde femme, et qui étoient élevés dans sa maison, l'aîné, qui avoit quatorze ans, mourut cinq jours avant son triomphe, et le dernier, qui n'en avoit que douze, mourut trois jours après.

Il n'y eut pas un seul Romain qui ne fût sensiblement touché de l'affliction de ce malheureux père, et tous frémirent d'horreur et de crainte, en voyant la cruauté de la fortune, qui, sans aucun égard, sans aucun respect et sans la moindre honte, avoit introduit un si grand deuil dans une maison pleine de prospérité et de joie, et qui retentissoit d'actions de grâces et du bruit des sacrifices, et avoit mêlé les larmes et les regrets avec les chants de triomphe et les cris de victoire.

Cependant Paul Emile, se servant de sa

maison, et faisant réflexion que les hommes n'ont pas seulement besoin de fermeté et de courage contre les armes des ennemis, mais aussi contre toutes les attaques de la fortune, sut tellement balancer les divers événements qui lui arrivoient en même temps, que, trouvant les maux effacés par les biens, et les malheurs de sa maison compensés par les prospérités publiques, il ne fit rien voir qui abaissât la grandeur, et qui ternît l'éclat de sa victoire; car, après avoir rendu à son fils aîné les honneurs de la sépulture, il fit son entrée triomphale sans faire paroître aucun abattement; et le second étant mort après son triomphe, il convoqua l'assemblée du peuple, et parla, non point en homme qui avoit besoin de consolation, mais en homme qui consoloit ses concitoyens trop affligés de son infortune. Il leur dit: « Que, de toutes les choses purement humaines, il n'en avoit jamais craint aucune, et que, de toutes celles qui viennent de la part des Dieux, celle qu'il avoit toujours le plus redoutée, c'étoit l'inconstance et l'immuable variété de la fortune, qui même lui étoit devenue plus suspecte dans cette guerre; car, par la raison qu'elle avoit secondé et favorisé toutes ses actions comme un vent propice, il s'étoit aussi toujours attendu à quelque tempête et à quel-

« que changement. En effet, ajouta-t-il,
« étant parti de Brunduse, je traverse en un
« jour la mer Ionienne, et j'arrive à Corcyre;
« de là, je n'emploie que cinq jours pour aller
« à Delphes. Après avoir sacrifié au dieu
« qu'on y adore, je me rends encore en cinq
« jours dans la Macédoine : je prends le com-
« mandement de l'armée; je la purifie avec
« les cérémonies et les sacrifices ordinaires;
« je la mène aux ennemis, et en quinze jours,
« je termine glorieusement cette grande
« guerre. Me défiant donc de la fortune à
« cause de ce torrent de prospérités, et
« voyant que je n'avois plus rien à craindre,
« et que nul péril ne me menaçoit de la part de
« l'ennemi, je m'imaginois que pour me faire
« mieux sentir sa puissance, elle m'attendoit à
« mon retour, où je ramenois une armée vic-
« torieuse, des dépouilles infinies, et des rois
« captifs. Cependant, j'arrive heureusement
« auprès de vous, et j'ai le plaisir de voir la ville
« dans la joie, dans les fêtes et les sacrifices.
« Cette continuation de bonheur augmente
« ma défiance; car je savois fort bien que la
« fortune n'est pas accoutumée à prodiguer
« ainsi gratuitement aux hommes ses plus
« grandes faveurs toutes pures, et sans que
« l'envie y mêle sa malignité. Mon âme, tou-
« jours inquiète et alarmée, dans l'attente de

« quelque sinistre avenir dont notre ville pou-
« voit être menacée, ne s'est vu délivrée de
« ses frayeurs que lorsque cette déesse jalouse
« m'a précipité dans cette calamité domesti-
« que, et m'a forcé d'ensevelir coup sur coup
« de mes propres mains, pendant les jours sa-
« crés de mon triomphe, mes deux fils, les
« seuls que je m'étois réservés pour héri-
« tiers de mon nom et de ma gloire. Me voilà
« donc désormais presque entièrement hors
« d'atteinte à ses coups, et j'espère que le
« bonheur dont vous jouissez, vous demeu-
« rera ferme et stable; car la fortune s'est
« assez vengée des faveurs que vous en avez
« reçues, par les maux qu'elle m'a faits; et
« elle doit être satisfaite d'avoir rendu le vain-
« queur un exemple aussi sensible de la foi-
« blesse et du néant de l'homme, que le
« vaincu, avec cette différence pourtant, que
« Persée vaincu a encore ses enfants, et que
« Paul Emile vainqueur est privé des siens [64] ».

Tels furent les généreux discours que Paul Emile tint au peuple, et qui étoient l'effet d'une magnanimité qui lui étoit naturelle, et qui n'avoit rien d'affecté. Quelque compassion qu'il eût des malheurs de Persée, et quelque porté qu'il fût à le servir, il n'eut d'autre crédit que de le faire transférer de la prison publique dans un lieu plus propre, et de lui procurer une

demeure où il pût mener une vie moins dure[65]. Il y fut étroitement gardé, et la plupart des auteurs prétendent qu'il s'y laissa mourir de faim. Il y en a d'autres qui racontent sa mort d'une manière bien plus étrange et plus tragique; car ils disent que les soldats qui le gardoient, étant irrités depuis long-temps contre lui, et n'ayant pas la permission de l'outrager et de le maltraiter ouvertement, s'avisèrent de l'empêcher de dormir, et que, se relayant les uns les autres, et observant les moments où il s'assoupissoit, ils l'empêchèrent toujours de fermer l'œil, jusqu'à ce qu'enfin, épuisé par ces veilles continuelles, et ne pouvant plus y résister, il mourut. Deux de ses enfants moururent aussi, et le troisième, nommé Philippe, devint un excellent tourneur, et un très-bon ouvrier en toutes sortes de petits ouvrages qui demandent une grande délicatesse de main; il apprit aussi la langue romaine, qu'il parla et écrivit si parfaitement, qu'on ne trouva personne plus propre que lui à remplir la charge de greffier, et qu'il servit les magistrats en cette qualité avec beaucoup de réputation et de louange.

Les exploits de Paul Emile dans la Macédoine eurent un grand avantage, et qui fut très-propre à lui attirer la reconnoissance du peuple, c'est que, par sa victoire, il rapporta

tant de richesses dans le trésor public, que le citoyen ne paya plus aucun tribut jusqu'au temps d'Hirtius et de Pansa, qui furent consuls vers la première guerre d'Auguste et d'Antoine 66. Mais ce qu'il y a de particulier et de remarquable en lui, c'est qu'étant recherché et honoré du peuple avec toute sorte de distinction, il demeura toujours attaché au sénat et à la noblesse, et ne fit et ne dit jamais rien pour complaire à la multitude; car sur tout ce qui concernoit le gouvernement de la république, il fut toujours de concert et d'intelligence avec la meilleure et la plus saine partie des citoyens; et c'est ce qu'Appius reprocha quelque temps après à son fils Scipion l'Africain, lorsque, se trouvant alors les premiers de la ville, ils briguoient tous deux la charge de censeur. Appius, dans ses sollicitations, parut toujours environné des sénateurs et des nobles, dont la famille des Appiens avoit toujours tenu le parti. Au contraire, Scipion, quoique grand par lui-même, cherchoit à augmenter sa puissance, et à parvenir aux honneurs par la faveur et par la protection du peuple. Le jour de l'élection, Appius voyant entrer dans la place Scipion, escorté d'un grand nombre d'hommes de néant, qui étoient d'ailleurs gens de cabale et très-propres à exciter la populace, et à emporter

par leurs criailleries, par leurs menées, et au besoin par les voies de fait, tout ce qu'ils auroient voulu, il s'écria de toute sa force : « O « Paul Emile! gémis, gémis présentement dans « les entrailles de la terre, de ce que le hérault « Emilius et Licinius [67] le séditieux, condui- « sent ton fils à la dignité de censeur ! »

Mais la différence qu'il y eut entre Scipion et Paul Emile son père, c'est que Scipion eut la faveur du peuple en sacrifiant tout pour lui; au lieu que Paul Emile, tenant toujours pour l'aristocratie, ne fut pourtant pas moins aimé et recherché de ce même peuple, que ceux qui briguoient avec le plus d'empressement ses bonnes grâces et sa protection, et qui cherchoient le plus à lui complaire. C'est ce qui parut assez par tous les honneurs qu'il en reçut, et surtout par la dignité de censeur que ce peuple lui conféra; dignité la plus grande et la plus sacrée qui fût dans Rome, et celle dont le pouvoir étoit le plus étendu [68]; car, avec tous les autres droits qui lui étoient attribués, elle avoit encore celui de faire la recherche des vies et mœurs des citoyens. Les censeurs chassoient du sénat un sénateur qui se conduisoit mal, et y faisoient entrer ceux qu'ils en jugeoient dignes [69]; ils punissoient les chevaliers qui se déshonoroient par quelques vices, en les notant d'infamie, et en leur

ôtant leur cheval. Ces magistrats faisoient aussi l'estimation des biens des particuliers, et le dénombrement du peuple. Dans la censure de Paul Emile, par le dénombrement qui fut fait, il se trouva trois cent trente-sept mille quatre cent cinquante-deux citoyens.

Il fit prince du sénat Marcus Æmilius Lépidus, qui avoit eu déjà quatre fois le même honneur. Il ne chassa de cet auguste corps que trois sénateurs, qui n'étoient pas même des plus considérables. Il se montra aussi fort doux et fort modéré dans la revue des chevaliers, aussi bien que son collègue Philippe. Après avoir réglé tout ce qui regardoit son office de censeur, et disposé de tout ce qu'il y avoit de plus grand dans la république, il fut attaqué d'une maladie qui parut d'abord fort dangereuse, mais qui, dans la suite, s'adoucit, et menaça seulement d'être longue et rebelle. Les médecins lui ayant conseillé de changer d'air, il s'embarqua pour Elée (*a*), où il demeura long-temps près de la mer, dans une maison solitaire et tranquille.

Les Romains se plaignirent bientôt de son absence; et dans leurs théâtres, au milieu de leurs plaisirs, ils témoignèrent souvent, par leurs cris et par leurs regrets, l'impatience,

(*a*) La même que Vélie, dans la Laconie, sur la côte de la mer.

ou plus tôt le besoin pressant qu'ils avoient de le revoir. Enfin, une fête solennelle ayant ramené un sacrifice auquel il ne pouvoit se dispenser de se trouver; et sa santé, lui paroissant d'ailleurs assez bien rétablie, il revint à Rome, et offrit le sacrifice, avec les autres prêtres, au milieu d'une foule innombrable de peuple qui s'empressoit autour de lui, pour lui témoigner sa joie. Le lendemain il fit un autre sacrifice particulier pour remercier les Dieux de sa guérison; il rentra ensuite chez lui, et s'étant couché 70, tout à coup, avant qu'il pût s'apercevoir du moindre changement, il perdit connoissance, tomba dans une espèce de délire, et mourut (*a*), le troisième jour, rassasié d'honneurs, et comblé de toutes les choses qui passent pour contribuer le plus à la félicité.

Ses funérailles se célébrèrent avec la plus grande magnificence; et sa vertu y fut honorée des ornements les plus riches et les plus rares dont on puisse décorer un convoi. Ces ornements ne consistoient ni dans l'or, ni dans l'ivoire, ni dans l'ambitieuse somptuosité du reste de l'appareil, mais dans l'affection très-sincère, dans les véritables

(*a*) Il mourut l'an de Rome 593, cent cinquante-huit ans avant l'ère chrétienne. Il avoit alors soixante-huit ans.

regrets, et dans la vive reconnoissance que témoignoient à sa mémoire, non seulement les citoyens, mais les ennemis mêmes. Des Ibériens, des Liguriens et des Macédoniens, qui se trouvèrent alors à Rome, les plus jeunes et les plus forts aidèrent à porter son lit funèbre [71], et les plus âgés, pleurant à chaudes larmes, le suivoient en l'appelant leur bienfaiteur et le sauveur de leur patrie; car non seulement dans le temps de ses victoires, il les avoit traités avec toute sorte de douceur et d'humanité; mais depuis encore, il avoit toujours continué de leur faire du bien, et de leur montrer autant d'intérêt que s'ils eussent été ses amis ou ses parents.

On dit que tout le bien qu'il laissa montoit à peine à la somme de trois cent soixante dix milles drachmes, dont il fit héritiers ses deux fils; mais Scipion, qui étoit le plus jeune, et qui par adoption, étoit entré dans la maison de Scipion l'Africain, une des plus riches de Rome, abandonna sa part à son frère aîné [72]. Telles furent la vie et les mœurs de Paul Émile.

FIN DE LA VIE DE PAUL ÉMILE.

COMPARAISON
DE TIMOLÉON ET DE PAUL ÉMILE.

Ces deux grands hommes ayant été tels que l'histoire vient de nous les représenter, il est aisé de voir qu'en les comparant ensemble, on ne trouvera pas entre eux des différences bien essentielles et bien marquées; car d'abord, ils ont eu l'un et l'autre à soutenir des guerres contre des ennemis d'une grande réputation; l'un contre les Macédoniens et l'autre contre les Carthaginois. Le premier a subjugué la Macédoine, et renversé toute la fortune d'Antigonus, qui s'étoit maintenu florissante pendant une suite non interrompue de sept rois; et le second a chassé de la Sicile tous les tyrans, et rendu la liberté à cette île. Peut-être voudra-t-on insinuer, à l'avantage de Paul Emile, qu'il eut affaire à Persée, lorsque les forces de ce roi étoient les plus redoutables, et qu'il avoit déjà battu les Romains; au lieu que Timoléon attaqua Denys déjà foible, et hors d'état de lui résister : et qu'on soutiendra d'un autre côté à la gloire de Timoléon, qu'il dompta plusieurs

tyrans, et brisa toutes les forces de Carthage, non pas comme Paul Emile avec des troupes aguerries et disciplinées, mais avec une poignée de gens ramassés et de soldats mercénaires, incapables d'ordre et de discipline, et accoutumés à ne faire à la guerre que ce qu'il leur plaisoit. Or d'avoir eu les mêmes succès avec des forces si inégales, c'est ce qui distingue le général, et c'est à lui seul qu'en est due la louange.

L'un et l'autre ont suivi la justice dans toutes leurs actions, et ont conservé leurs mains pures dans l'administration de leurs charges. Mais il semble qu'en cela même il y a cette différence entre eux, que Paul Emile a été formé à cette justice et à ce désintéressement par les lois et par les mœurs de sa patrie; au lieu que Timoléon s'y est formé lui-même, malgré les exemples corrompus qu'il avoit devant les yeux. Et une preuve certaine de cette vérité, c'est que du temps de Paul Emile, tous les Romains étoient d'une égale modestie, tous également remplis de crainte et de respect, non-seulement pour leurs lois, mais encore pour leurs concitoyens mêmes. Au lieu qu'en Grèce, de tous les généraux et de tous les capitaines qui avoient été à l'expédition de Sicile, il n'y en avoit pas un qui ne fût entièrement désordonné et corrompu.

si l'on en excepte Dion. Encore la plupart des gens soupçonnoient-ils Dion d'aspirer à la monarchie, et de songer à établir à Syracuse, une royauté semblable à celle de Lacédémone. L'historien Timée assure que les Syracusains renvoyèrent Gylippe même avec honte et ignominie, parce qu'ils avoient reconnu en lui une avarice extrême, et une insatiable avidité; et quant aux injustices et aux infidélités que Pharax le Spartiate, et Callippus l'Athénien, commirent dans l'espérance de s'assujettir la Sicile, elles sont écrites par plusieurs historiens. Cependant quelles gens étoient-ce que Pharax et Callippus? et quelles étoient les forces qu'ils avoient à leur disposition pour concevoir de si hautes espérances? Le premier avoit été réduit à faire sa cour à Denys, déjà chassé de Syracuse, et Callippus étoit un des officiers qui commandoient les troupes étrangères dans l'armée de Dion. Au lieu que Timoléon, envoyé pour général aux Syracusains qui le demandoient avec grande instance, et n'ayant pas à mendier des troupes, mais sûr de trouver une armée toute prête, qu'on devoit lui confier entièrement, ne se proposa d'autre fin dans ce commandement, que la destruction de tous ces tyrans pleins de cruauté et d'injustice.

Une chose admirable encore dans Paul

Emile, c'est qu'ayant ruiné, et renversé un si grand empire, il n'augmenta pas son bien d'une seule drachme, qu'il ne toucha point à ces grands trésors, et qu'il ne voulut pas même les voir, quoiqu'il comblât les autres de présents, et qu'il fît à tous de grandes largesses. Je ne dis pas par là que Timoléon doive être blâmé d'avoir accepté une belle maison à la ville, et une maison à la campagne; car ce n'est pas une chose honteuse de recevoir après de si grands services; mais il est plus glorieux de refuser, et c'est le comble de la vertu, qui montre, quand elle en trouve l'occasion, qu'elle n'a pas besoin, et qu'elle peut se passer de ce qu'on lui offre. Et comme des corps, les uns sont propres à supporter le chaud, et les autres le froid; mais les plus forts sont ceux qui peuvent supporter également l'un et l'autre, et qui ne sont nullement altérés des changements des saisons, il en est de même des âmes: les plus saines et les plus fortes sont celles que la plus grande fortune ne peut élever ni enorgueillir, et que les plus grands malheurs ne sauroient humilier ni abattre. Et à cet égard, Paul Emile paroît plus parfait que Timoléon; car dans une grande calamité et dans la douleur extrême que lui causoit la perte de ses enfants, on ne le vit jamais ni plus petit, ni moins ferme que dans

sa plus grande prospérité; au lieu que Timoléon, après s'être porté contre son propre frère à une action d'une générosité peu commune, ne put jamais s'affermir par sa raison contre sa douleur; mais abattu par la tristesse et par le repentir, il fut vingt ans entiers sans oser se montrer dans les tribunaux et dans les assemblées du peuple. Or il faut avoir honte de tout ce qui est honteux, et le fuir: mais de craindre et d'éviter avec tant de soin toute sorte de blâme, c'est la marque d'un esprit, qui véritablement est doux et simple, mais qui n'a ni force, ni grandeur.

FIN DE LA COMPARAISON DE TIMOLÉON ET DE PAUL ÉMILE.

NOTES.

[1] L'HISTOIRE est le miroir le plus fidèle que l'on puisse consulter pour s'orner soi-même, et pour se corriger de ses défauts. Il semble que Plutarque ait emprunté cette idée des *Adelphes* de Térence, acte iij, sc. 4, où Déméa dit:

> Denique
> Inspicere, tanquam in speculum, in vita omnium
> Jubeo; atque ex aliis sumere exemplum sibi.

Car, comme écrit Tite-Live dans sa préface: *Hoc illud est præcipue in cognitione rerum salubre ac frugiferum, omnis te exempli documenta in illustri posita monumento intueri: inde tibi tuæque reipub. quod imitere, capias, inde fœdum inceptu, fœdum exitu quod vites.*

[2] Ceux qui ne sont pas versés dans la lecture des poëtes Grecs, perdent une infinité de grâces qui sont répandues dans le style de Plutarque, et qui consistent dans l'allusion qu'il fait à des passages célèbres de ces poëtes, dont il emprunte les expressions. Il y en a une sensible dans ce passage, qui est tiré du livre xxiv de l'Iliade, vers 629, où Homère dit:

> Ἤτοι Δαρδανίδης Πρίαμος θαύμαζ' Ἀχιλῆα,
> Ὅσσος ἔην, οἷός τε. θεοῖσι γὰρ ἄντα ἐῴκει.

« Le repas fini, Priam commence à considérer Achille, « et à voir combien il est grand et admirable; car il « ressembloit véritablement aux Dieux ». Cette application relève infiniment la grandeur des héros dont Plutarque parle.

[3] Démocrite enseignoit que la vue avoit lieu de cette manière: que les objets visibles produisoient leur image dans l'air voisin, que cette image en produisoit une seconde, une troisième, toujours plus petite, et qu'enfin la dernière en produisoit une toute semblable dans l'œil. C'est ce qu'il appeloit « voir par « la rencontre des images ou espèces ». Il ne se contentoit pas de cela, il assuroit encore que l'on pensoit de la même manière, selon que ces images frappoient l'imagination; qu'il y en avoit de bonnes et de mauvaises, et que les unes menoient au bien, et les autres au mal. Philosophie ignorante et insensée, qui ne peut plonger les hommes que dans la superstition et dans l'erreur. Plutarque profite admirablement de cette folie de Démocrite, et substitue avec beaucoup d'esprit, à la place de ces ridicules images ou espèces, les images des hommes vicieux ou vertueux que l'histoire nous présente, et qui ont véritablement beaucoup de force pour nous porter au vice ou à la vertu.

[4] Depuis Lucius AEmilius, qui étoit consul l'an de Rome 270, jusqu'à Lucius Paulus, père de Paul Emile, et qui périt à la bataille de Cannes, l'an de Rome 537, il y a eu plusieurs hommes illustres de la famille des Emiliens qui ont gagné de grandes batailles, et triomphé; et je m'étonne que ceux qui ont entrepris d'écrire les vies des hommes illustres, n'aient parlé que de ce dernier et de son fils, dont nous lisons la vie.

[5] Il n'y avoit rien de plus grand que l'autorité des augures; ils avoient le pouvoir de congédier les assemblées convoquées par l'ordre des premiers magistrats, et de casser tout ce qui y avoit été fait. Un augure n'avoit qu'à dire « à un autre jour », et tout étoit suspendu. Ils pouvoient obliger les consuls à se défaire de leur charge. Ils avoient le droit de traiter avec le peuple, d'accorder ou de refuser tout ce qu'il leur

plaisoit, d'abroger les lois qui avoient été faites; enfin, rien de tout ce que les magistrats faisoient au dedans et au dehors, ne pouvoit être approuvé sans leur autorité. *Cicer.* dans le 2.e livre des Lois.

6 Socrate et Platon ont dit que la religion ne regarde que le culte des Dieux; et ils ont parfaitement enseigné en quoi consiste ce culte; on n'a qu'à voir l'*Eutyphron*.

7 Cette guerre contre Antiochus, roi de Syrie, commença vers l'an de Rome 561, vingt-quatre ans après la bataille de Cannes. Le consul Glabrion, et après lui, les deux Scipions, dont l'aîné voulut bien servir de lieutenant à son frère, prirent le chemin de l'Asie. Tite-Live décrit cette guerre, liv. 37.

8 Tite-Live ne parle que d'une occasion, où Paul Emile força les retranchements des Espagnols, leur tua dix-huit mille hommes, et fit trois mille trois cents prisonniers. Liv. xxxvii, c. 57.

Ibid. Le même historien dit qu'il avoit été battu, l'année précédente, par les Lusitaniens, et qu'il perdit alors six mille hommes. *A. L. D.*

9 Plutarque suit ici l'opinion de ceux qui prétendent que l'aîné de Paul Emile fut adopté par le fils de Fabius Maximus, qui fut appelé *Cunctator*. D'autres assurent qu'il ne le fut que par son petit-fils. Il fut appelé Quintus Fabius Æmilianus, et eut pour fils Quintus Fabius, qui fut un grand orateur. Le plus jeune fut adopté par le fils de Scipion l'Africain, et appelé Scipio Æmilianus.

10 Voici comme en parle Valère Maxime: *Sexdecim eodem tempore Ælii fuerunt, quibus una domuncula fuerat eodem loco quò nunc sunt Mariana monumenta, et unus in agro Veiente fundus, minus multos cultores desiderans, quam dominos habebat.*

« Il y eut dans le même temps seize Eliens, qui n'a-
« voient pour eux tous qu'une petite maison à la ville,
« dans l'endroit où sont présentement les monuments
« de Marius, et une petite terre dans le territoire de
« Veïes, qui avoit plus de maîtres qu'elle ne deman-
« doit de gens pour la cultiver ».

[11] Paul Emile fut nommé consul pour la première fois, l'an de Rome 571; mais il n'alla faire la guerre aux Liguriens que l'année suivante; aussi Tite-Live dit: *L. Æmilius Paulus, prorogato ex consulatu imperio, principio veris in Ligures Ingaunos exercitum introduxit.* Les Liguriens sont les peuples qui habitent la côte depuis la rivière de Gènes jusqu'à Monaco.

[12] Plutarque ne décrit point cette action; je m'en étonne, car elle est grande et belle. Paul Emile étoit assiégé dans son camp par les Liguriens; il avoit demandé du secours; mais n'espérant pas d'en recevoir, il se délivre lui-même et bat les ennemis. La conduite de ce général mérite d'être lue dans Tite-Live, liv. xl. 25, etc.

[13] La seconde guerre de Macédoine contre Persée commença l'an de Rome 582, 169 ans avant l'an 1.er de l'ère chrét. Les Romains se plaignoient de P. Licinius Crassus, de A. Hostilius Mancinus, et de Q. Martius Philippus, qui firent traîner cette guerre pendant les trois années de leur consulat.

[14] Tite-Live met douze mille talents attiques, qu'il devoit payer en douze ans, c'est-à dire mille talents par an: *Argenti probi duodecim millia talenta dato intrà duodecim annos pensionibus æquis.* Liv. xxxviij. 37. Les douze mille talents Attiques faisoient plus de cinquante-neuf millions de notre monnoie actuelle; mais Plutarque en met quinze mille, qui en font environ soixante-quatorze.

[15] Quinctius Flaminius défit Philippe en Thessalie, lui tua huit mille hommes, fit cinq mille prisonniers, et après sa victoire, fit publier par la voix d'un hérant dans les jeux Isthmiques, que tous les Grecs étoient libres.

[16] Antigonus, le plus puissant des capitaines et des successeurs d'Alexandre, étoit fils d'un Macédonien appelé Philippe, de la race des Téménides, qui n'avoit rien fait de mémorable, et qui laissa deux fils, Antigonus et Démétrius. Antigonus eut un commandement dans les troupes sous Philippe et sous Alexandre; il tua Eumène, enleva Babylone à Seleucus; et son fils Démétrius ayant défait la flotte de Ptolémée à Cypre, il fut le premier des successeurs d'Alexandre qui osa ceindre le diadême, et prendre le titre de roi. Voici sa généalogie:

Philippe de la race des Téménides.
Antigonus premier, qui épousa Stratonice, fille de Corrhæus.
|
Démétrius Poliorcètes; de sa première femme, appelée Phila, il eut
|
Antigonus II, surnommé Gonatas, et Stratonice.
|
Démétrius II, et un fils naturel, nommé Alcyonée: de cet Alcyonée sortirent,
| |
Philippe. Antigonus III, surnommé Doson, et Echecratès.
|
Persée et Démétrius.
|
Philippe, Alexandre et une fille, qui furent menés en triomphe avec leur père. Alexandre et la fille moururent en prison, et Philippe vieillit à Rome

dans de vils emplois. Ainsi finit cette race d'Antigonus, après avoir régné 119 ans.

17 Dans ce passage, que les traducteurs n'ont point entendu, Plutarque considère la guerre comme un athlète qu'on tiendroit renfermé dans une salle, avec toutes les provisions nécessaires pour l'entretenir et pour l'engraisser. Il semble que Plutarque ait emprunté cette idée du discours qu'Euménès fait au sénat, pour lui découvrir les grands préparatifs de Persée. Tite-Live, xlij. 11. *Itaque Persea hereditarium à patre relictum bellum, et simul cum imperio traditum, jamjam primùm alere ac fovere omnibus consiliis.* Tout ce discours mérite d'être lu, car il explique presque tout ce que Plutarque rapporte ici.

18 Tite-Live décrit au long ce combat à la fin du livre xlij. Persée vainqueur offrit la paix aux vaincus, aux mêmes conditions que s'il avoit été vaincu lui-même; mais les Romains la refusèrent. *Romana constantia vicit in consilio*, dit Tite-Live, *ita tunc mos erat in adversis vultum secundæ fortunæ gerere, moderari animos in secundis.* « La constance romaine « l'emporta dans le conseil; c'étoit alors l'usage de « témoigner de l'audace et de la fierté dans la mau- « vaise fortune, et de se modérer dans la prospérité ». Polybe, qui rapporte la même chose, loue cette coutume; mais il ajoute avec beaucoup de sagesse, « qu'on peut raisonnablement douter que cela soit « praticable en toute occasion.

19 Ces bruits étoient très-vrais. Polybe, auteur contemporain, écrit tout ce qui se passa dans les ambassades que Persée envoya à Gentius, qui demanda trois cents talents, près de 1,500,000 fr. de notre monnoie.

20 C'est le sens de ce passage de Plutarque, qu'on

avoit mal expliqué. Il veut faire entendre que les Romains regardèrent comme un présage sûr de la victoire, celle qu'ils remportoient sur Paul Emile, en le forçant à accepter le consulat. Ce passage de Plutarque peut donner du jour à celui de Tite-Live, à la fin de la sect. 22 du liv. xliv. *Ac prope certa spè cominatos esse, etc.*

21 Tite-Live écrit le contraire. *Itaque designatos exemplo sortiri placuit provincias, etc. Consulum, Æmilio Macedonia, Licinio Italia evenit.* xliv, 17. Et Paul Emile lui-même, dans le discours qu'il fit: *Mihi sortito provinciam Macedoniam*, xliv. 22.

22 Tout ce discours n'est pas entièrement conforme à celui que Paul Emile fait dans Tite-Live, xlv. 22; mais il est imité en quelque sorte, et il faut même lire celui de Tite-Live, pour bien entendre celui de Plutarque. Les mauvais succès qu'avoient eu les précédents consuls, pendant trois années de suite, avoient si fort irrité les esprits, que chacun prenoit la liberté de blâmer leur conduite, et de décider de ce qu'il falloit faire ou ne pas faire. Paul Emile, avant son départ, veut refréner cette licence; et c'est en cette occasion qu'il dit ce beau mot, qui devroit être gravé dans l'esprit de tous les princes et de tous les généraux d'armée. *Non sum is, qui non existimen admonendos duces esse; imo eum qui de sua unius sententia omnia gerat, superbum judico magis quam sapientem.* « Je « ne suis pas homme à croire que les généraux ne « doivent pas recevoir des avis; au contraire, je suis « très-persuadé que celui qui veut tout faire de sa « tête, sans prendre conseil de personne, est plus « orgueilleux que sage ».

23 Tite-Live décrit fort bien ce cavalier et ce fantassin. *Veniebant*, dit-il, *decem millia equitum, par numerus peditum, et ipsorum jungentium cursum, quis, et invicem prolapsorum equitum vacuos capientium ad*

pugnam equos. Ce sont les mêmes que César décrit dans ses Commentaires, livre 1 de la *guerre des Gaules*, en parlant des troupes d'Arioviste.

Ibid. Les Romains avoient dans leurs armées un établissement à peu près semblable à celui des Basternes. Des cavaliers prenoient chacun en croupe un fantassin, qui, au premier signal, s'élançoit à terre pour combattre; en sorte que tout à coup du milieu d'un corps de cavalerie, il sortoit une troupe de soldats qui jetoient le désordre parmi les cavaliers ennemis. Ces fantassins, choisis dans les légions, et distingués par leur force et leur agilité, se nommoient vélites. Cette institution eut lieu sur la proposition d'un simple centurion, nommé Navius, dans la seconde guerre Punique. Voy. Tite-Live, livre xxvi, c. 4. *A. L. D.*

24 Tite-Live marque ce que chacun devoit avoir, xliv. 26. *Hi pacti erant, eques denos præsentes aureos, pedes quinos, mille dux eorum.* « Ils étoient convenus « que les cavaliers auroient chacun dix pièces d'or « comptant, les fantassins cinq, et leurs capitaines « mille ». Les mille pièces d'or valoient, suivant les éditeurs d'Amyot, 24,625 liv.

25 Ce récit n'est pas intelligible, comme il est rapporté par Plutarque; soit qu'il n'ait pas eu assez de soin d'instruire ses lecteurs de la conduite de Persée, à l'égard de Gentius, soit qu'il manque quelque chose au texte. J'y ai suppléé par Tite-Live et par Polybe; car la fidélité de la traduction ne doit pas s'étendre jusqu'à laisser des endroits défectueux, et à renvoyer son lecteur très-ignorant des choses dont on veut l'instruire.

26 Tite-Live raconte cette guerre d'Illyrie, livre xliv. 30, 31. Anicius emmena prisonniers Gentius, sa femme Etléva, ses deux fils Scerdilète et Pleurat,

et son frère Caravante, avec les principaux Illyriens. Cette expédition fut faite en trente jours; et on sut plus tôt à Rome qu'elle étoit finie, qu'on n'avoit su qu'elle étoit commencée.

[27] Plutarque dit que Paul Emile commanda que les sentinelles qu'on posoit la nuit fissent la garde *sans pique*, et Tite-Live, *sans bouclier*; ce dernier en donne cette raison, que tenant le bouclier droit devant eux, et étant appuyés sur leur pique, et la tête posée sur ce bouclier, ils s'endormoient tout debout. J'ai mis *sans armes*, parce que cela exprime mieux ce qu'on veut dire. Tite-Live ajoute une chose que Plutarque ne devoit pas oublier; c'est qu'en cette occasion, Paul Emile introduisit la coutume de relever la garde; avant cela on y étoit tout le jour. Paul Emile voulut que celle qui étoit posée le matin, fût relevée à midi.

[28] Paul Emile apprit qu'il y avoit un chemin qui n'étoit pas gardé, de deux marchands de Perrhébie, dont la sagesse et la fidélité lui étoient connues. Cependant les mêmes hommes disent dans Tite-Live, que le chemin n'étoit pas difficile, mais qu'il étoit gardé.

[29] Plutarque ne devoit pas oublier ici, que Paul Emile avoit envoyé le préteur Octavius avec une flotte à Héraclée, pour faire croire à Persée qu'on alloit ravager la côte maritime, et pour l'obliger par là à décamper. Car autrement, comment Scipion pouvoit-il feindre de s'embarquer? Tite-Live n'a eu garde d'oublier cette particularité, qui fait toute la vraisemblance. *Prætorem Octavium arcesitum, exposito quid pararet, Heracleam cum classe petere jubet, et mille hominibus decem dierum cocta cibaria habere.* Héraclée étoit peu éloignée de la côte du golfe Thermaïque, dans la mer Egée.

[30] Les géomètres qui assurent qu'il n'y a ni montagne plus haute, ni mer plus profonde que de dix stades, ont grand tort, au moins pour ce qui est des montagnes ; car dans les Pyrénées, il y en a qui ont plus de douze cents toises de hauteur.

Ibid. Celle de Chimboraco au Pérou a 3,220 toises au dessus du niveau de la mer. Voy. la Table des hauteurs par M. de Lalande. *A. L. D.*

[31] *Tempus anni post circumactum solstitium erat.* Tite-Live xliv, 36, et dans la suite il dit que la bataille se donna le lendemain d'une éclipse de lune, qui arriva la nuit du trois au quatre septembre. Mais alors les mois étoient si déréglés, que cette éclipse, marquée au quatre septembre, arriva le 21 juin à notre calendrier.

[32] On doit lire ce que Scipion Nasica dit à Paul Emile, et ce que Paul Emile lui répondit tout de suite et le lendemain, pour lui rendre compte des raisons qui l'avoient empêché de combattre ce jour-là : il n'y a rien de plus beau, ni de plus propre à former un capitaine. Tite-Live xliv. 36, 37 et 38.

[33] Il est bon de conférer ce passage avec celui de Tite-Live xliv. 37. Ils se servent l'un à l'autre de commentaire ; mais celui de Plutarque est plus clair. Paul Emile ne veut pas donner la bataille, avant que d'avoir derrière lui un camp retranché, et il en dit lui-même la raison, qui mérite d'être lue.

[34] Tite-Live dit que cette éclipse fut prédite la veille, par un tribun de soldats, appelé C. Sulpicius Gallus ; et sa prédiction étant accomplie, les soldats Romains le regardoient presque comme un Dieu. *Romanis militibus Galli sapientia prope divina videri.*

[35] Plutarque n'explique pas ici bien nettement

l'ordre de bataille des Macédoniens, et malheureusement nous n'avons plus le livre où Polybe avoit décrit cette bataille. Il est impossible d'y suppléer par Tite-Live; car, outre qu'une partie de l'endroit de son liv. xliv, où il l'expliquoit, est perdu, on voit que Plutarque et lui ne conviennent ni sur le nom, ni sur l'ordre des troupes. Tite-Live met les premiers, ceux qu'il appelle *cetratos*, parce qu'ils étoient armés de petits boucliers de cuir. Après eux, il met ceux qu'il nomme *clypeatos*, ou les *aglaspides*, qui sont apparemment ceux que Plutarque appelle *chalcaspides*, « armés de boucliers d'airain »; et après ceux-ci, au milieu de la bataille, il met la phalange qu'il appelle *leucaspide*, « phalange aux boucliers « blancs », et ce fut cette phalange qui causa le plus de peine aux Romains avec ses longues et pesantes piques. Pour l'affaire des Péligniens, dont il va être question, elle se passa, selon Tite Live, contre les *cetrati*, et non pas contre la phalange, qui fut attaquée par Albinus à la tête de la seconde légion. Je ne m'attacherai donc point à éclaircir cet endroit, qui me paroît très-obscur, et que les officiers les plus consommés auroient peut-être bien de la peine à comprendre.

36 Le Posidonius dont parle Plutarque, ne peut être Posidonius d'Apamée, philosophe et historien, qui avoit continué l'histoire de Polybe; car ce Posidonius alla à Rome sous le consulat de Marcellus, cent dix-huit ans après cette bataille. C'étoit sans doute un écrivain supposé, qui ignorant les temps, avoit pris le nom de Posidonius; aussi Plutarque fait-il connoître qu'il lui étoit suspect, en disant, « qui, s'il « l'en faut croire, vivoit dans ce temps-là ».

37 Tite-Live écrit que ce fut là la cause du gain de la bataille. *In medio secunda legio immissa dissipavit phalangem, neque ulla evidentior causa victoriæ*

quam quod multa passim prælia erant, quæ fluctuantem turbarunt primo, deinde disjecerunt phalangem. Il raconte ensuite comment cela se fit; et ajoute que si les Romains avoient continué d'attaquer cette phalange de front et tous ensemble, ils se seroient enferrés, et n'auroient jamais pu la rompre. xliv. 41.

38 Les Romains convenoient, dit Tite-Live, que jamais ils n'avoient tué tant de Macédoniens dans un combat. Il y en eut vingt mille de tués, et onze mille de prisonniers. Les Romains ne perdirent que cent hommes, suivant Posidonius, ou même que quatre-vingts, comme Scipion le marque dans ses lettres; mais il y a lieu de croire qu'on n'entendoit parler que des Romains proprement dits; car Plutarque nous dit plus haut, que les Pélignіens et les Marruciens qui attaquoient la phalange macédonienne, alloient, comme des bêtes féroces, s'enferrer eux-mêmes, et se livroient à une mort certaine, et que la première ligne étant taillée en pièces, la seconde découragée commença à se ralentir. *A. L. D.*

39 C'étoit la coutume des Romains. César écrit, dans le 3.e liv. de la Guerre civile, qu'il trouva dans le camp de Pompée, les tentes de Lentulus et de quelques autres couvertes de lierre. *L. etiam Lentuli et nonnullorum tabernacula protecta hedera.*

40 Tite-Live en dit la raison. Persée abandonna cette argenterie au pillage, parce qu'en la distribuant lui-même, il auroit fait plus d'ennemis que d'amis. *Cretenses spem pecuniæ sequuti, et quoniam in dividendo plus offensionum quàm gratiæ erat, quinquaginta talenta iis posita sunt in ripa diripienda.* xliv. 45. Cela se passa sur le bord du Strymon, quand Persée partit d'Amphipolis, pour aller à Galepsus. Les 50 talents valoient environ 247,000 fr. de notre monnoie actuelle. Amphipolis et Galepsus étoient deux

villes de Thrace. Il arriva le même jour à Galepsus, et le lendemain à Samothrace.

41 « Il attaquoit les Crétois, avec les armes des « Crétois; c'est-à-dire avec la fraude et le mensonge; car c'étoit un ancien proverbe, « les Crétois toujours « menteurs », comme on le voit dans Callimaque. On peut dire aussi, que comme les Crétois ne suivoient Persée que pour le piller, il ne leur faisoit non plus cette proposition, que dans le même dessein.

42 Plutarque appelle ce bruit menteur, parce que, lorsqu'il courut, on ne pouvoit avoir encore aucunes nouvelles de ce combat, et que c'étoit un bruit forgé et inventé. Les courriers qui apportèrent la nouvelle de la victoire, étoient Fabius Maximus, fils de Paul Emile, L. Lentulus et Q. Métellus, qui arrivèrent à Rome le vingtième jour après le combat.

43 Il n'y a point de siècles où l'on n'ait des exemples de ces sortes de nouvelles, sues ou publiées dans des lieux fort éloignés, le jour même que les actions dont elles parloient sont arrivées. Grotius attribue cela aux démons, qu'il fait les courriers de ces nouvelles prématurées. Car sur ce que, dans la Bible, Dieu fait voir au prophète Ezéchiel, qui étoit à Babylone, le siége que le roi de Babylone mettoit devant Jérusalem, il écrit: *Facile Deo fuit res quæ tam longe gerebantur sub ipsum tempus prophetæ ostendere, cùm id etiam dæmones, Deo sinente, fecerint; sicut Cornelio sacerdoti in Venetis agenti ostensa fuit tota series Pharsalici prælii, teste Lucano et Gellio, Apollonio vero Tyanæo cædes Domitiani.* Ezéch. chap. xxiv. Il est étonnant qu'un aussi grand homme que Grotius ait donné dans ces ridicules superstitions.

44 Suétone, dans la vie de Domitien, chap. vj, raconte une particularité qui pouvoit bien avoir donné lieu à ce bruit; car il dit que le jour du combat,

on vit à Rome un aigle embrasser avec ses ailes la statue de Domitien, et jeter des cris comme des cris de joie. Il n'en falloit pas davantage au peuple, pour fonder sur cela la nouvelle de la mort d'Antonius. Lucius Antonius étoit alors gouverneur de la haute Allemagne, aujourd'hui le territoire de Mayence.

45 Il me semble que Plutarque abrége trop ici sa narration, et renvoie son lecteur peu instruit, en oubliant des circonstances importantes; car il parle comme si Paul Emile étoit à Samothrace. Octavius embarqua Persée sur le vaisseau amiral, avec tout l'argent qui étoit resté à ce malheureux prince, le ramena à Amphipolis, et de là, il l'envoya au camp de Paul Emile, après avoir écrit à ce général qu'il alloit arriver lui-même. Paul Emile envoya au-devant de lui son gendre Tubéron. Persée, vêtu de noir, entra dans le camp avec son fils. Paul Emile le voyant, se lève de son siége et lui tend la main; Persée se jette à ses pieds, il le relève, et ne souffre pas qu'il embrasse ses genoux.

46 Selon Plutarque, Paul Emile étoit stoïcien; il croyoit que les hommes n'étoient pas libres, et qu'ils étoient entraînés par la force de la destinée qu'on ne pouvoit changer. Cependant Tite-Live le fait parler de manière qu'il ne paroît pas avoir pris parti entre la liberté de l'homme, et la nécessité du destin; car il dit à Persée: *Utcumque tamen hæc, sive errore humano, seu casu, seu necessitate inciderunt.* « De quelque manière que ces choses soient arrivées, soit « par la faute des hommes, soit par hasard, soit par « la fatale destinée ». Il embrasse là les trois opinions qui partageoient alors les philosophes. « La faute des « hommes », voilà la liberté, selon les académiciens. « Le hasard », voilà le sentiment d'Epicure. « La « fatale destinée ou la nécessité », voilà l'opinion de Zénon et des stoïciens.

47 Tite-Live raconte autrement cette conversation de Paul Emile avec Persée; et ce que Paul Emile dit me paroît plus grand et plus naturel. Persée ne fit que pleurer, et ne répondit pas une seule parole. Paul Emile lui parla toujours en grec.

48 Le discours qu'on va lire est fait sur celui qui est dans Tite-Live, et qui n'est que de quatre ou cinq lignes, xlv, 8. Tite-Live remarque que Paul Emile, après avoir parlé en grec à Persée, parla en latin à ses enfants.

49 Paul Emile envoya auparavant son fils Fabius Maximus, qui étoit de retour de Rome, et L. Posthumius, chacun de leur côté, pour achever de réduire quelques places; et en partant, il laissa le commandement du camp à Sulpicius Gallus.

50 Voilà une grande louange pour Phidias, d'avoir si bien exprimé l'idée d'Homère; mais elle est encore plus grande pour Homère, d'avoir si bien conçu toute la majesté du Dieu; aussi donnoit-on à ce grand poète la louange « d'être le seul qui eût vu ou fait voir les « Dieux ». *Solum vidisse, aut ostendisse formas Deorum.* Tite-Live ne dit qu'un mot, mais il y a bien de la grandeur: *Olympiam ascendit ubi et alia quidem spectanda visa, et Jovem, velut præsentem intuens, motus animo est.* « Paul Emile monta à Olympie, « où il vit beaucoup de choses dignes d'être remar- « quées; mais voyant le Jupiter, il fut ému, comme « s'il avoit vu ce Dieu lui-même ». Au reste, ce Jupiter de Phidias étoit d'ivoire, et d'une si prodigieuse grandeur, que, quoiqu'assis et dans un temple fort exhaussé, il touchoit presque au plancher; de manière que s'il se fût levé, il auroit emporté le toit.

51 Tite-Live nomme ces dix commissaires, et marque les ordres qu'ils avoient du sénat, et qui font

bien connoître la grande sagesse de cette auguste assemblée, xlv. 17, 18.

[52] Tite-Live remarque qu'il supprima les fermes des mines et des revenus des terres, et il en donne une raison bien sage; c'est qu'elles ne pouvoient être tenues que par des publicains, et que partout où il y a des publicains, là le droit public est vain et sans force, et les peuples sont opprimés. *Nam neque sine publicano exerceri posse, et ubi publicanus est, ibi aut jus publicum vanum, aut libertatem sociis nullam esse.* Il déclara que leurs villes étoient libres, *ut omnibus gentibus appareret*, dit Tite-Live, *arma populi Romani, non liberis servitutem, sed contrà servientibus libertatem afferre.* « Afin que les nations « apprissent que les armes du peuple Romain n'ap- « portoient pas la servitude aux libres, mais au con- « traire la liberté aux esclaves ».

[53] La conduite de Paul Emile étoit d'autant plus admirable, qu'alors les Romains étoient encore assez grossiers, et peu faits à donner de si belles fêtes. Tite-Live, xlv. 32. *Ita factum est ut non magnificentiam tantum, sed prudentiam in dandis spectaculis, ad quæ rudes tum Romani erant, admirarentur.*

[54] La livre romaine, que l'on appeloit *pondo*, n'étoit que de douze onces, et valoit cent drachmes. Ainsi cette coupe que Paul Emile donna à son gendre Tubéron, valoit environ 445 fr. de notre monnoie.

[55] Il ne revint à chaque soldat qu'onze drachmes, qui ne font que 9 fr. 78 cent. de notre monnoie, et cela est très modique. Mais il faut que ce passage de Plutarque soit corrompu; car Tite-Live écrit qu'il y eut pour chaque cavalier quatre cents deniers, c'est-à-dire près de 356 fr. et deux cents deniers, environ 178 fr. pour chaque soldat. *Tantaque præda fuit ut*

in equitem quadringeni denarii, peditibus duceni dividerentur.

[56] Quelle bizarrerie ! Ils accordent le triomphe à Anicius et à Octavius, et le refusent à Paul Emile, à qui les deux autres n'auroient osé eux-mêmes se comparer. Tite-Live en dit la raison : *Intacta invidia media sunt, ad summa fere tendit.* « L'envie passe « par dessus les choses médiocres, et ne s'attache qu'à « celles qui sont élevées ».

[57] Le discours de Marcus Servilius qu'on va lire, est beaucoup plus étendu dans Tite-Live. Plutarque en a tiré des idées ; c'est un grand plaisir de les comparer, et cette étude n'est pas infructueuse. Marcus Servilius avoit été consul et général de la cavalerie.

[58] Ce passage avoit été mal traduit. Galba ne rioit pas des blessures de Servilius, mais il rioit de l'enflure des parties qu'il montroit. Tout cet endroit est fort bien éclairci dans Tite-Live, xlv. 39. *Nudasse deinde se dicitur, et quo quæque vulnera accepta bello retulisse. Quæ dum ostentat, adapertis forte quæ velanda erant, tumor inguinum proximis risum movit. Tum, hoc quoque quod ridetis, inquit, in equis dies noctesque persedendo, habeo. Nec magis me ejus, quam cicatricum harum pudet, pœnitetque, etc.*

[59] C'est le poids du petit talent romain, qui pesoit soixante livres. Ces vases, avec l'argent monnoyé, faisoient 11,780,049 fr de notre monnoie. Les gobelets en forme de corne, dont il va être question, rappeloient ces temps reculés où l'on faisoit des vases à boire avec des cornes d'animaux. Les éditeurs d'Amyot observent que c'est de là que vint à Bacchus le surnom de *cornu*. *A. L. D.*

[60] Le talent d'or ne valoit alors que dix fois celui d'argent ; ainsi chaque talent d'or faisoit un peu plus

de 53,333 fr. ; et les soixante dix-sept vases contenoient 12,520,006 fr. dans le rapport actuel de l'or avec l'argent, qui est de quinze à un, il faut mettre un tiers de plus à cette somme. La coupe sacrée, d'or massif, du poids de six cents livres, car le talent pesoit soixante livres, valoit un peu plus de 533,333 fr. Cette magnifique coupe, enrichie de pierres précieuses, fut consacrée à Jupiter. *A. L. D.*

61 Les coupes appelées les antigonides, les séleucides, étoient ainsi appelées des noms d'Antigonus et de Séleucus, anciens rois de Macédoine, qui s'en étoient servis; et les thériclées avoient eu ce nom d'un excellent ouvrier, nommé Thériclès, qui les avoit faites.

62 C'étoit une licence que le triomphe donnoit. Nous avons encore de ces brocards qui furent chantés au triomphe de César, quand il triompha des Gaules. *Suétone*, xlix.

63 Plutarque a ici devant les yeux le passage du dernier livre de l'Iliade, où Homère dit qu'il y a aux côtés du trône de Jupiter deux tonneaux, l'un rempli de maux, et l'autre de biens; que les malheureux sont ceux à qui il ne donne que du premier; mais que ceux pour qui il mêle de l'un et de l'autre, sont les plus fortunés; car pour celui des biens purs, il n'est réservé que pour les Dieux.

64 On peut comparer ce discours avec celui qu'on lit dans Tite-Live. Il n'y a rien de plus agréable que cette comparaison. Tite-Live appelle le discours de Paul Emile *memorabilis oratio et romano principe digna*. « Un discours mémorable, et digne d'un gé-« néral Romain ».

65 Quintus Cassius eut ordre du sénat de mener Persée et son fils Alexandre à Albe, où il fut gardé,

et où on lui fournit de l'argent et des meubles, et on lui donna des gens pour le servir.

66 Cela fait l'espace de cent vingt-cinq ans. Voilà des victoires aussi utiles que glorieuses. Les anciens ne sont pas d'accord sur les sommes que Paul Emile versa dans le trésor public. Valérius Antias avoit évalué celles de l'or et de l'argent monnoyé plus haut que Plutarque car il les supposoit d'environ un million et demi de plus. Tite-Live qui dit, c. 40, liv. xlv, que tout cet argent étoit porté sur des chariots, et non pas par des hommes, le fait monter à une somme plus considérable. Velleius Paterculus est de son sentiment. Il est vrai qu'il paroît que les deux derniers parlent de toutes les sommes que Paul Emile versa dans le trésor public, et que Pline, liv. xxxiij, c. 3, évalue à deux cent trente millions de sesterces, qui font plus de quarante-neuf millions de notre monnoie. Au reste si du temps de Tite-Live, on n'étoit pas d'accord sur ces sommes, nous ne devons pas prétendre aujourd'hui les connoître précisément. Ce qui mérite ici le plus notre attention, c'est l'usage que ces grands capitaines faisoient des richesses qui étoient le fruit de leurs victoires; ils n'en retenoient rien pour eux; ils les versoient dans le trésor public; elles soulageoient le peuple, et faisoient un fonds pour les nouvelles guerres qui pouvoient survenir. *A. L. D.*

67 Quelques-uns ont fait un nom propre de l'épithète φιλόνικος, comme si Plutarque avoit dit « de ce « que le hérault Emilius, Licinnius et Philonicus»; mais je suis persuadé qu'ils se sont trompés : comme Plutarque a désigné Emilius par l'épithète de *hérault*, qui marque sa profession, il désigne de même Licinnius par celle de φιλόνικος, *séditieux, mutin*, qui marque son caractère; et cela répond à ce qu'il vient de dire de ces hommes de néant qui accompagnoient Scipion.

68 Paul Emile fut censeur avec Quintus Marcius Philippus, quatre ans après son second consulat, l'an de Rome 589, la première année de l'olympiade 154. La dignité de censeur fut, dans sa création, très-peu considérable; car elle ne fut établie que pour faire le dénombrement du peuple; mais elle devint bientôt très-grande et d'un pouvoir étonnant. Tite-Live, en parlant du consulat de Gréganius Macérinus, et de Quintius Capitolinus: *Idem hic annus censuræ initium fuit, rei à parva origine ortæ. Quæ deinde tanto incremento aucta est ut morum disciplinæque Romanæ penes eam regimen, senatus equitumque centuriæ decoris, dedecorisque discrimen sub ditione ejus magistratûs, publicorum jus privatorumque locorum, et vectigalia populi Romani sub nutu atque arbitrio essent.* Il y avoit toujours deux censeurs; ils étoient cinq ans en charge, et en sortoient après avoir fait le dénombrement du peuple.

69 Ils y faisoient entrer ceux qu'ils en jugeoient dignes, c'est le sens du mot grec, si on lit προσγράψαι, mais si on lit προγράψαι; il faut traduire, « ils mettoient « à la tête de la liste des sénateurs, celui qu'ils en « jugeoient le plus digne». C'est à-dire que celui dont ils lisoient le nom le premier, dans la revue qu'ils faisoient, devenoit prince du sénat; les censeurs pouvoient l'un et l'autre. Mais j'aime mieux la première leçon: car le pouvoir de faire un sénateur, est plus grand que celui de faire d'un sénateur le premier de son ordre; et c'est la base et le fondement de l'autre.

70 Le mot κατακλιθεὶς ne signifie pas dans Plutarque, « s'étant mis à table », mais « s'étant couché ». Paul Emile ne pouvoit pas se mettre à table au retour de son sacrifice, où il avoit mangé; car le sacrifice étoit suivi du festin.

71 Valère Maxime nous apprend que les Macédoniens, qui portèrent le lit de Paul Emile, étoient les principaux de la Macédoine, qui demeuroient à Rome en qualité d'ambassadeurs; et il fait sur cela une réflexion qui mérite d'être lue. *Quod aliquanto majus videbitur si quis cognoscat lecti illius frontem Macedonicis triumphis fuisse adornatam. Quantum enim Paulo tribuerant, propter quem gentis suæ cladium indicia per ora vulgi ferre non exhorruerunt? Quod spectatum funeri speciem alterius triumphi adjecit.* « Ce que firent ces Macédoniens paroîtra encore « plus grand, si l'on considère que le devant de ce lit « funèbre étoit orné de tableaux, où étoient repré-« sentés les triomphes que le défunt avoit remportés « de la Macédoine. En effet, quelle vénération et quel « respect ne marquèrent pas à Paul Emile des hom-« mes qui, pour l'amour de lui, n'eurent pas horreur « de porter eux-mêmes, au travers de tout un peuple, « les marques des défaites de leur nation? Ce spec-« tacle fit que ses funérailles parurent moins un convoi « qu'un nouveau triomphe ». Je voudrois que Plutarque n'eût pas oublié un mot de Paul Emile, que rapportoit l'historien Sempronius Asellio, qui l'avoit ouï dire à son fils Scipion, sous lequel il étoit tribun de soldats au siége de Numance. Scipion disoit qu'il avoit souvent ouï dire à Paul Emile, son père, qu'un bon général ne donnoit jamais de bataille que dans la dernière nécessité, ou lorsqu'il trouvoit une occasion très-favorable. *Tunc se patrem suum audisse dicere L. Æmilium Paulum, nimis bonum imperatorem signis collatis non decertare, nisi summa necessitudo, aut summa ei occasio data esset.*

72 Que Paul Emile, dit M. Dacier, issu d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons de Rome, et d'une maison illustre par les plus grandes charges et par les plus grands emplois, n'ait hérité de ses pères qu'un bien si médiocre, cela fait honneur à

cette longue suite d'aïeux; mais qu'il ait persévéré lui-même dans cette médiocrité jusqu'à la mort, et qu'après avoir renversé le plus grand empire du monde, porté des richesses immenses dans le trésor ; et comblé ses soldats de largesses, il n'ait pas augmenté son bien d'une seule drachme, cela lui fait honneur à lui-même. Il n'y a rien de si honorable qu'une pauvreté volontaire, qui vient de magnanimité. Que l'on considère bien la vie des grands personnages, je suis persuadé que les plus grands ont été les plus pauvres, et j'en trouverois des preuves, même dans notre histoire.

Ibid. En conservant cette dernière note, je crois devoir observer, que M. Dacier n'a pas remarqué que Plutarque n'étoit pas d'accord avec lui-même, puisqu'il a dit, au commencement de la vie de Paul Emile, que ce grand homme mourut si pauvre, qu'à peine trouva-t-on après sa mort de quoi payer la dot de sa femme. Les éditeurs d'Amyot, en relevant cette erreur de Plutarque, ajoutent: au reste Diodore de Sicile évalue sa fortune au double, car il porte à 60 talents, environ 296,296 fr., la part qui revenoit à Scipion, et qu'il abandonna à son frère Fabius, moyennant quoi, il le rendit aussi opulent qu'il l'étoit lui-même. Il avoit déjà fait présent à sa mère Papyria de toutes les richesses mobiliaires de sa grand'mère adoptive, AEmilia, femme de Scipion l'africain *l'ancien*; ce qui lui avoit attiré les louanges et les bénédictions de toute la ville; il n'avoit pas moins été généreux à l'égard des deux filles du même Scipion.
A. L. D.



PÉLOPIDAS.

Amyot, édition. 1587.

PÉLOPIDAS.

L'ANCIEN Caton, entendant un jour des gens louer extrêmement un homme qui témoignoit une témérité sans bornes dans toutes les actions de la guerre, et qui se jetoit inconsidérément dans les plus grands périls, dit « qu'il y avoit bien de la différence entre es« timer la vertu, et mépriser la vie : » parole pleine de sagesse et de vérité. En effet, on raconte que dans l'armée d'Antigonus, il y avoit un soldat d'une valeur étonnante, mais malsain de corps, et d'une complexion très-mauvaise. Le roi lui ayant demandé la cause de sa pâleur, il lui avoua qu'il avoit une maladie secrète. Ce prince recommanda expressément à ses médecins, que s'ils avoient quelque remède, on n'oubliât rien pour le soulager, et qu'on en eût tous les soins possibles. Ce soldat si brave fut guéri ; mais il ne rechercha plus autant les dangers, et fut moins audacieux dans les batailles ; de sorte qu'Antigonus, surpris de ce changement, lui en fit des reproches. Le soldat ne lui en cacha pas la véritable cause, et lui dit : « Seigneur, « c'est vous seul qui m'avez rendu moins

« hardi en me délivrant des maux qui me ren-
« doient la vie odieuse ». Et c'est à quoi se rapporte un mot d'un Sybarite, qui dit des Spartiates, « que ce n'étoit pas une grande mer-
« veille s'ils cherchoient à mourir dans les
« combats pour se délivrer de tant de tra-
« vaux, et pour s'affranchir d'une discipline
« si austère et si rigoureuse ». Mais il ne faut pas s'étonner que des Sybarites, peuples affoiblis et comme fondus par le luxe et par la mollesse [1] aient pensé que ceux qui méprisoient la mort, le faisoient, non par l'amour qu'ils eussent pour l'honneur et pour la vertu, mais par la haine qu'ils avoient pour la vie. Il n'en étoit pas de même des Lacédémoniens : bien vivre et bien mourir pour eux, c'étoit vivre et mourir vertueusement, comme le témoigne cette ancienne épitaphe :

« Ceux-ci sont morts, persuadés que le
« bonheur ne consiste ni à vivre, ni à mou-
« rir, mais à faire l'un et l'autre avec
« gloire ».

Car ce n'est ni une chose blâmable de fuir la mort, quand on aime la vie sans honte et sans bassesse, ni une chose louable non plus de la souffrir constamment, quand on ne la souffre que par le dégoût qu'on a pour la vie.

De là vient que, dans Homère, les plus

hardis et les plus vaillants de ses guerriers marchent au combat les mieux armés, et que les législateurs des Grecs punissent celui qui a jeté son bouclier, et non celui qui a abandonné son épée ou sa pique; pour nous apprendre par là que le soin de se couvrir, ou de se défendre, est préférable à celui de frapper son ennemi, surtout pour ceux qui gouvernent des états, ou qui commandent des armées.

En effet, si pour me servir de la comparaison d'Iphicrate (*a*), l'infanterie légère ressemble aux mains, la cavalerie aux pieds, le corps de bataille à la poitrine; et si le général tient lieu de la tête, ce général qui s'abandonne à l'impétuosité de son courage, et qui se hasarde mal-à-propos, n'expose et ne néglige pas tant sa vie, qu'il expose et néglige celle de tous ceux dont le salut est attaché au sien (*b*). C'est pourquoi Callicratidas (*c*), quoique d'ailleurs grand personnage, ne répondit pas bien au

(*a*) Iphicrate, général des Athéniens.

(*b*) Le grec ajoute, *et au contraire*, sans s'expliquer davantage. Il veut dire que celui qui a soin de se conserver, a soin aussi de conserver ceux qu'il commande. Mais cela ne m'a pas paru necessaire; ce qui précède le dit assez.

(*c*) Callicratidas, général des Lacédémoniens. Il succéda à Lysandre.

devin qui le conjuroit de prendre garde à lui, parce que les entrailles des victimes n'étoient pas favorables et le menaçoient, lorsqu'il dit « que Sparte ne tenoit pas à un seul homme ». Car il est bien vrai que Callicratidas, combattant sous les ordres de quelqu'un sur terre ou sur mer, n'étoit qu'un seul homme; mais commandant une armée il rassembloit en lui la force et la puissance de ceux qui lui obéissoient; de sorte que celui en la personne duquel tant de milliers d'hommes pouvoient périr n'étoit plus un seul homme.

Le vieil Antigonus, sur le point de donner un grand combat naval près de l'île d'Andros répondit bien mieux à celui qui lui disoit que les ennemis avoient beaucoup plus de vaisseaux que lui : « Et moi, lui dit-il, « pour combien de vaisseaux me comptes-« tu » ? Relevant ainsi la dignité du général comme elle le mérite, quand elle est accompagnée de l'expérience et du courage, dont le premier devoir est de sauver celui qui sauve tous les autres.

C'est ce qui doit faire estimer le beau mot de Timothée (a) : un jour que Charès montroit aux Athéniens les blessures qu'il avoit reçues pendant qu'il étoit leur général, et son bouclier qui avoit été percé d'un coup

(a) Timothée, général des Athéniens.

de pique : « Et moi, s'écria Timothée, lors« qu'au siége de Samos, un trait vint tom« ber auprès de moi, j'eus honte de m'être « ainsi exposé en jeune homme, et plus qu'il « ne convenoit au chef d'une si grande ar« mée » ! En effet dans toutes les occasions où le danger du général est d'un grand poids pour le succès d'une affaire, il doit payer de sa personne, et aller tête baissée, sans se ménager et sans écouter ceux qui disent qu'un bon général doit mourir de vieillesse, ou du moins mourir vieux ; mais lorsque l'avantage qui reviendra de sa victoire ne peut être que médiocre, et qu'au contraire par sa défaite tout est perdu, il n'y a personne qui demande de lui qu'il fasse l'action d'un soldat, qui peut entraîner la perte du capitaine.

Voilà l'avant-propos que j'ai cru devoir mettre à ces vies de Pélopidas et de Marcellus, deux grands généraux, qui périrent par leur témérité. Car étant pleins de bravoure, et ayant orné leur patrie par des exploits éclatants, contre des ennemis très-redoutables, puisque l'un fut le premier qui vainquit Annibal jusque-là invincible, et que l'autre défit en bataille rangée les Lacédémoniens, maîtres de la terre et de la mer, ils n'épargnèrent nullement leur vie, et se firent tuer sans nécessité, lorsque leur pays avoit le plus

grand besoin de tels hommes et de si vaillants capitaines. C'est pourquoi, en suivant les ressemblances qui se trouvent entre eux, nous en avons composé ce parallèle.

Pélopidas, fils d'Hippoclus, étoit, comme Epaminondas, d'une des plus illustres familles de Thèbes. Nourri dans une grande opulence, et devenu, encore jeune, seul héritier d'une maison très-riche et très-florissante, il commença d'abord à secourir de son bien ceux qui en avoient besoin, et qui en étoient dignes, pour faire connoître qu'il étoit véritablement le maître de ses richesses, et non pas leur esclave. Car du plus grand nombre des hommes, dit Aristote, les uns ne se servent pas de leur bien par avarice, et les autres en abusent par débauche et par prodigalité, et passent ainsi leur vie, ceux-ci, plongés dans les voluptés, et ceux-là abîmés dans les soins de leur négoce. Tous les Thébains, pleins de reconnoissance, se servirent de l'humanité et de la générosité de Pélopidas ; mais il ne put jamais porter Epaminondas à accepter ses offres, et à user de son bien. Il lui fut plus aisé d'imiter sa pauvreté ; à son exemple, il se fit gloire d'être vêtu simplement, d'avoir une table frugale, d'aimer le travail, et de se montrer simple et ouvert dans les plus grands emplois, comme

le Capanée d'Euripide (*a*), « Qui possédant « de grandes richesses, n'étoit nullement plus « fier ». Pélopidas auroit eu honte de dépenser pour sa personne plus que le moins aisé des Thébains.

Pour Epaminondas, la pauvreté lui étoit familière, et il l'avoit reçue comme un héritage de ses pères; mais il se la rendit encore plus familière et plus légère en se livrant à la philosophie et en choisissant d'abord le genre de vie le plus simple et le plus uni.

Pélopidas fit un mariage avantageux, et eut beaucoup d'enfants; mais n'en devenant pas plus empressé de s'enrichir, ni plus avare de son temps, qu'il donnoit tout à sa patrie, il diminua considérablement son bien. Un jour que ses amis l'en reprenoient et lui disoient « qu'il négligeoit une chose très-« nécessaire, qui est d'avoir beaucoup de « bien. Très-nécessaire, vraiment, leur ré-« pondit-il, mais pour Nicodème que voilà », en leur montrant un homme de ce nom, qui étoit manchot et aveugle [2].

Epaminondas et lui étoient également nés pour toutes les vertus. Mais Pélopidas prenoit plus de plaisir à exercer son corps, et Epaminondas à cultiver son esprit. C'est pourquoi ils employoient tout leur loisir, l'un à

(*a*) Dans les *Suppliantes* d'Euripide, v. 861.

la palestre et à la chasse, et l'autre à la conversation et à l'étude de la philosophie. Mais parmi toutes les grandes et belles choses qu'ils ont faites et qui leur ont acquis tant de gloire, les gens de bon sens ne trouvent rien de si beau ni de si glorieux pour eux que d'avoir conservé, depuis le commencement jusqu'à la fin de leur vie, leur union et leur amitié entière, et cela au milieu de tant de combats, de tant de charges qu'ils ont exercées, soit dans les armées, soit dans le gouvernement de la république. Car si quelqu'un après avoir considéré l'administration d'Aristide et de Thémistocle, celle de Cimon et de Périclès, celle de Nicias et d'Alcibiade, et vu combien elles ont été pleines de dissensions, de jalousies et de rivalités, veut ensuite jeter les yeux sur l'affection que Pélopidas et Epaminondas ont toujours eue l'un pour l'autre, et sur l'honneur et le respect qu'ils se portoient, il reconnoîtra évidemment que ces deux grands hommes méritent beaucoup plus d'être appelés compagnons et frères dans le gouvernement de la république et dans le commandement des armées, que ceux-là qui, se faisant plus la guerre les uns aux autres qu'ils ne la faisoient à leurs ennemis, n'ont travaillé toute leur vie qu'à se détruire. La seule véritable cause de cette modération, c'étoit

la vertu, qui leur faisoit mépriser dans toutes leurs actions, la gloire et les richesses qu'accompagne toujours la funeste envie, mère des querelles et des divisions. Embrasés tous deux d'un amour vraiment divin pour la vertu qui les porta à rendre par leur administration leur patrie plus puissante et plus florissante, ils regardoient toujours les succès l'un de l'autre comme leurs propres succès.

La plupart des auteurs écrivent pourtant que leur amitié ne commença qu'à l'expédition de Mantinée [3], lorsque les Thébains envoyèrent du secours aux Lacédémoniens, encore leurs amis et leurs alliés. Dans le combat qui se donna, se trouvant placés l'un près de l'autre dans le corps de l'infanterie, ils avoient à combattre contre les Arcadiens; l'aile des Lacédémoniens où ils étoient vint à donner, et fut rompue; mais Pélopidas et Epaminondas, ayant joint leurs boucliers, et se serrant ensemble, repoussèrent vaillamment tous ceux qui se présentoient, jusqu'à ce que Pélopidas ayant reçu sept grandes blessures, tomba sur un monceau de morts amis et ennemis. Epaminondas, quoiqu'il le crût mort, se mit au-devant de lui pour défendre son corps et ses armes, et combattit longtemps contre un grand nombre d'Arcadiens, résolu de mourir plutôt que d'abandonner

son compagnon, et de le laisser au pouvoir des ennemis; mais blessé d'un coup de pique dans la poitrine, et le bras percé d'un coup d'épée, il alloit succomber, lorsqu'Agésipolis, roi des Spartiates, vint de l'autre aile à son secours, et les sauva tous deux contre toute espérance.

Depuis cette bataille, les Lacédémoniens traitèrent en apparence les Thébains d'amis et d'alliés; mais en effet, ils eurent pour suspecte la puissance et la grande élévation de leur ville. Surtout ils conçurent une haine implacable contre la faction d'Isménias et d'Androclide, et dans laquelle étoit entré Pélopidas, parce qu'ils la regardoient comme trop populaire et trop amie de la liberté 4. Archias, Léontidas et Philippe, qui étoient de la faction opposée à Isménias, tous trois riches, pleins d'ambition, et fort portés pour l'oligarchie, ayant pénétré cette disposition des Lacédémoniens, proposèrent à Phœbidas, qui passoit à Thèbes avec des troupes, de s'emparer de la citadelle appelée Cadmée, d'en chasser ceux qui tenoient le parti opposé, et de la mettre sous la main des Lacédémoniens, en y établissant le gouvernement des nobles. Phœbidas se laisse persuader : pendant les fêtes de Cérès (*a*), il exécute son

(*a*) Les femmes célébroient dans la citadelle ces

entreprise contre les Thébains, qui ne s'attendoient point à cet acte d'hostilité, et se rend maître de la citadelle [5]. Isménias est enlevé et conduit à Lacédémone, où on le fit mourir bientôt après [6]. Pélopidas, Phérénicus, Androclide et plusieurs autres (*a*) ayant pris la fuite, sont condamnés au bannissement. Epaminondas demeure en repos dans Thèbes, parce qu'on le méprisoit à cause de sa philosophie, comme un homme qui vivoit éloigné des affaires, et aussi à cause de sa pauvreté, comme un homme qui n'avoit nul pouvoir.

La nouvelle de cet attentat portée à Sparte, les Lacédémoniens privèrent Phœbidas du commandement et le condamnèrent à une amende de dix mille drachmes (*b*), mais ils ne laissèrent pas de retenir la Cadmée et d'y avoir garnison. Tous les autres Grecs furent étonnés d'une contradiction si étrange, d'autoriser une entreprise et d'en punir l'auteur [7];

fêtes, qu'on appeloit les *thesmophories*; elles avoient pour objet de perpétuer le souvenir des deux plus grands bienfaits que les Grecs eussent reçus de Cérès, l'établissement des lois, comme l'indique le nom même de la fête, et en même temps l'invention de l'agriculture. *A. L. D.*

(*a*) Au nombre de quatre cents.

(*b*) Dans le grec, cent mille drachmes, environ 88,889 fr. de notre monnoie. *A. L. D.*

et les Thébains, privés de leur ancien gouvernement, et asservis par Archias et par Léontidas, reconnurent qu'ils ne pouvoient être délivrés d'une tyrannie, qu'ils voyoient appuyée de toutes les forces des Lacédémoniens, ni espérer de la ruiner, si on n'ôtoit à Sparte l'empire de la terre et de la mer.

Cependant Léontidas ayant appris que les bannis s'étoient retirés à Athènes, et qu'ils y étoient bien accueillis du peuple, et honorés de tous les honnêtes gens, leur dressa secrètement des embûches par le moyen de quelques hommes inconnus qu'il y envoya; il fit tuer en trahison Androclide, mais il manqua les autres. En même temps les Athéniens reçurent des lettres de Sparte qui leur défendoient de recevoir les bannis, de les exciter et aider, et leur ordonnoient de les chasser comme gens déclarés ennemis communs de la Grèce par tous les alliés. Mais les Athéniens, à qui l'humanité étoit une qualité propre et naturelle, et qui d'ailleurs vouloient témoigner leur reconnoissance aux Thébains, qui avoient tant contribué à rétablir dans Athènes le gouvernement populaire, en ordonnant par un décret public que si quelque Athénien faisoit passer sur les terres de Béotie des armes destinées contre les tyrans, aucun Béotien ne fît semblant de le

voir ni de l'entendre, et ne se mît en devoir de s'y opposer, les Athéniens, dis-je, guidés par ces deux sentiments, ne firent rien contre les Thébains.

Pélopidas, quoiqu'alors fort jeune, alla trouver les bannis l'un après l'autre, et les ayant tous assemblés, il leur fit un discours où il leur représenta, « qu'il n'étoit ni séant « ni juste qu'ils regardassent d'un œil tran- « quille leur patrie captive et prisonnière, et « que, comme trop contents d'avoir eux-mê- « mes la vie sauve, ils dépendissent toujours « des décrets d'Athènes, soumis, et faisant « servilement leur cour à ceux qui avoient le « talent de bien parler et de mener le peuple; « mais qu'il falloit tout hasarder pour le plus « grand de tous les sujets, en prenant pour « modèle l'audace et la vertu de Thrasybule; « et que comme ce dernier étoit parti de « Thèbes pour aller détruire les tyrans d'A- « thènes, eux de même devoient partir d'A- « thènes pour aller rendre à Thèbes sa pre- « mière liberté ».

Persuadés par ces discours, ils envoyèrent secrètement à Thèbes apprendre à ceux de leurs amis, qui y étoient restés, ce qu'ils avoient résolu : ces amis approuvèrent extrêmement leur dessein. Charon, qui étoit un des principaux de la ville, leur offrit sa mai-

son ; Philidas trouva le moyen de se faire greffier d'Archias et de Philippe, qui étoient polémarques ; et pour Epaminondas, il y avoit déjà du temps qu'il travailloit à inspirer aux jeunes gens une noble fierté et un grand courage ; car dans les lieux d'exercice, il leur ordonnoit toujours de s'attaquer aux Lacédémoniens, et de lutter contre eux ; et quand il les voyoit s'applaudir et s'enorgueillir de les avoir vaincus et terrassés, il les réprimandoit et leur disoit, « qu'ils devroient bien plutôt « avoir honte de se rendre ainsi volontaire« ment les esclaves de ceux sur lesquels ils « avoient un si grand avantage dans les com« bats [8] ».

Le jour pour l'exécution du projet étant pris, les bannis trouvèrent à propos que Phérénicus, après avoir assemblé tous les conjurés, s'arrêtât au bourg de Thriasie (*a*), qu'un petit nombre des plus jeunes se hasardat à entrer dans la ville ; et que s'il leur arrivoit d'être surpris par les ennemis, et de périr en cette occasion, les autres se chargeassent de faire en sorte que ni leurs enfants ni leurs pères ne manquassent de rien pendant leur vie. Pélopidas fut le premier qui se présenta pour entrer dans la place, et après lui, Melon, Damoclide et Théopompe, tous quatre des

(*a*) C'étoit un bourg près du mont Cithéron.

premières maisons de Thèbes, tous liés ensemble par une étroite amitié et une fidélité à toute épreuve, et tous rivaux de gloire et d'honneur. Se trouvant au nombre de douze, ils embrassent leurs compagnons, qu'ils laissent à Thriasie; et après avoir envoyé un courrier à Charon pour l'avertir de leur arrivée, ils se mettent en marche, vêtus de simples vestes, menant avec eux des chiens de chasse, et tenant à la main des pieux à soutenir des rêts, afin que ceux qui les rencontreroient en chemin, ne se doutassent de rien, et qu'ils les prissent pour des chasseurs égarés.

Leur courrier étant arrivé à Thèbes, et ayant appris à Charon qu'ils étoient en chemin, ce dernier ne changea point de sentiment à l'approche de ce danger; et comme il étoit homme de bien et d'honneur, il prépara sa maison pour les recevoir. Parmi les conjurés, il y avoit un certain Hipposthénidas, qui n'étoit pas un méchant homme, qui même aimoit sa patrie, et qui de tout son cœur auroit voulu servir les bannis; mais il n'avoit ni l'audace, ni la fermeté que demandoient une occasion si périlleuse, et les grandes affaires qui se tramoient. Hipposthénidas donc, envisageant le grand combat qu'il falloit livrer sur l'heure même, juge enfin, à force de ré-

flexions, que ce qu'ils alloient faire, *c'étoit* en quelque façon aller heurter l'empire des Lacédémoniens, et entreprendre de détruire leur puissance, en suivant des espérances fort incertaines, et appuyées sur une poignée de bannis. Comme surpris tout à coup d'un vertige, et ne pouvant débrouiller tant de difficultés et d'obstacles qui se présentent en foule à son esprit, il se retire dans sa maison sans rien dire, et dépêche un de ses amis à Melon et à Pélopidas pour les prier de différer leur entreprise, et de s'en retourner à Athènes en attendant un temps plus favorable [9].

Cet envoyé se nommoit Chlidon; il s'en va chez lui en diligence, tire son cheval de l'écurie, et commande à sa femme de lui apporter la bride. Sa femme ne sachant où elle étoit, et ne pouvant la trouver, dit qu'elle l'a prêtée à un voisin. Chlidon s'emporte; on en vient aux injures, et de là aux malédictions. Sa femme vomit contre lui les imprécations les plus affreuses, et prie les Dieux que son chemin lui soit funeste, à lui, et à ceux qui l'ont envoyé; de sorte que Chlidon, ayant perdu par cette altercation la plus grande partie du jour, et tirant même de ce qui venoit d'arriver une sorte de mauvais augure, renonce à ce voyage, et va d'un autre côté [10].

Voilà comment il tint à peu qu'on ne man-

quât l'occasion d'exécuter la plus grande et la plus belle des entreprises. Pélopidas et ses compagnons ayant pris des habits de paysans, et s'étant partagés, entrèrent par différentes portes dans la ville, pendant qu'il faisoit encore jour. Comme on étoit alors au commencement de l'hiver, il régnoit un petit vent de bise, et il tomboit de la neige ; ce qui contribua à les mieux cacher, chacun étant retiré dans sa maison à cause du froid [11]; mais ceux qui étoient dans le secret reçurent les bannis, et les menèrent droit à la maison de Charon, où ils se trouvèrent, bannis ou autres, au nombre de quarante-huit.

Du côté des tyrans, Philidas, greffier des polémarques, étoit du complot, comme nous l'avons déjà dit, et n'oublioit rien pour le faire réussir. Il y avoit déjà quelque temps qu'il avoit promis à Archias et à sa compagnie de leur donner ce jour-là un souper magnifique, où il devoit leur amener les plus belles femmes de la ville. Son dessein étoit de les livrer, affoiblis par la débauche et plongés dans le vin, entre les mains des conjurés.

Ils se mettent donc à table ; et, comme ils étoient déjà animés et bien près de l'ivresse, il leur vient, on ne sait comment, une nouvelle, vraie au fond, mais vague et peu circonstanciée, que les bannis étoient cachés

dans la ville. Philidas fait tous ses efforts pour détourner la conversation ; mais Archias envoie un de ses officiers (*a*) à Charon, lui donner ordre de venir le trouver sur l'heure. Il étoit déjà tard : Pélopidas et les conjurés se préparoient alors, et avoient pris leurs cuirasses et leurs épées ; tout à coup on entend frapper à la porte : quelqu'un y va ; et ayant appris de l'officier qu'il venoit de la part des polémarques qui mandoient Charon, il rentre tout troublé leur annoncer ce terrible ordre. Il n'y eut pas un d'eux qui ne pensât d'abord que la conjuration étoit découverte, et qu'ils étoient tous perdus avant que d'avoir pu exécuter aucun exploit digne de leur courage. Néanmoins ils furent d'avis que Charon obéît à cet ordre, et qu'il se présentât aux gouverneurs avec une assurance qui le mît à l'abri du soupçon.

Charon, homme ferme et intrépide dans les dangers qui ne menaçoient que lui, fut alors effrayé du danger de ses amis ; et craignant aussi qu'on ne le soupçonnât de quelque trahison, si tant de braves citoyens, qu'il avoit reçus dans sa maison venoient à périr, il va au moment de sortir dans l'appartement de sa femme, prend son fils unique qui étoit

(*a*) Plutarque, dans le *Traité de l'Esprit familier de Socrate*, écrit qu'il y envoya deux de ses gardes.

encore enfant, et qui, en beauté et en force, surpassoit tous ceux de son âge, le remet entre les mains de Pélopidas, et lui dit : « Si « vous venez à découvrir que je vous aie tra- « his, ou que j'aie usé de la moindre perfi- « die, traitez cet enfant en ennemi, et ven- « gez-vous sur lui de la mauvaise foi du « père, sans en avoir aucune pitié ».

La plupart ne purent s'empêcher de verser des larmes, en voyant la vive douleur de ce père affligé, et la grandeur de son courage; et ils témoignèrent tous qu'ils étoient fâchés qu'il pût croire que parmi eux il y eût quelqu'un assez lâche et assez étonné du danger présent, pour le soupçonner de quelque perfidie, ou pour l'accuser de mauvais succès; et ils le conjurèrent unanimement de ne pas laisser son fils parmi eux, mais de l'éloigner, et de le mettre à couvert de ce qui pourroit arriver, afin de conserver, à ses amis et à sa ville, un vengeur, s'il étoit assez heureux pour échapper aux tyrans. Charon protesta qu'il n'éloigneroit point son fils; « car, dit-il, « quelle vie pour lui, s'il nous survivoit, et « quelle délivrance plus honnête qu'une fin « glorieuse et sans reproche, avec son père « et ses amis? (a) » En même temps, il fait

(a) Voyez, dans le *Traité de l'Esprit familier de Socrate*, les paroles admirables qu'il adressa à son fils.

sa prière aux Dieux, embrasse tous les conjurés, et sort.

En chemin, il travaille à se remettre, et à composer son visage et sa voix pour paroître dans un état différent de celui où il se trouvoit. Comme il fut à la porte de la maison du festin, Archias et Philidas viennent au-devant de lui, et lui demandèrent : « Charon, quels « sont ces gens qui, à ce qu'on nous a dit, « viennent d'arriver, qui sont cachés dans la « ville, et qui sont appuyés par quelques-uns « de nos citoyens? » Charon fut d'abord un peu troublé; mais après avoir demandé à son tour quels pouvoient être ces gens dont on leur a annoncé l'arrivée, et quels étoient ceux qui les receloient dans leurs maisons, et voyant qu'Archias ne pouvoit rien dire de certain, il connut bien que cette nouvelle ne venoit que de quelqu'un qui n'étoit pas bien informé, et leur dit : « Prenez bien garde que « ce ne soit une fausse alarme qu'on ait voulu « vous donner pour troubler vos plaisirs. Je « ne laisserai pas de m'en informer avec soin, « et de me tenir sur mes gardes; car peut-« être ne faut-il rien négliger ». Philidas le loua de sa prudence, et, remenant Archias dans sa salle, il le replonge dans la débauche, et fait durer le repas en faisant toujours attendre les femmes qu'il avoit promises aux convives.

Charon de retour chez lui, trouve ses amis tout préparés, non à vaincre, ni à sauver leur vie, mais à mourir glorieusement, après avoir fait un grand carnage de leurs ennemis; il dit à Pélopidas la vérité telle qu'elle étoit, mais il la déguisa aux autres, en inventant plusieurs choses dont il disoit qu'Archias l'avoit entretenu [18].

A peine cette première tempête étoit-elle dissipée, que la fortune leur en excita une seconde; car, sur ces entrefaites, il arriva d'Athènes un courrier de la part d'Archias, grand pontife de cette ville, qui écrivoit à Archias de Thèbes, son hôte et son ami, non une nouvelle fausse et fabriquée sur des soupçons, mais un détail circonstancié de toute la conjuration, comme on le reconnut ensuite. Ce courrier fut mené d'abord à Archias, qui étoit déjà noyé de vin, et en lui rendant sa dépêche, il dit : « Seigneur, celui qui vous écrit « ces lettres, vous conjure de les lire sur-le-« champ, parce qu'il y est question d'affaires « très-importantes ». Archias se mettant à rire : « A demain les affaires », dit-il; et prenant les lettres, il les mit sous son chevet, et reprit la conversation qu'il avoit commencée avec Philidas. Ce mot, *à demain les affaires*, passa en proverbe, et est encore aujourd'hui en usage parmi les Grecs.

L'occasion paroissant donc très-favorable, les conjurés sortent, et se partagent en deux bandes : les uns, sous la conduite de Pélopidas et de Damoclide, vont contre Léontidas et Hypatas, qui étoient voisins [13]; et les autres, ayant à leur tête Charon et Melon, vont contre Archias et Philippe. Ils mettent sur leurs cuirasses des robes de femme, et sur leurs têtes des couronnes de pin et de peuplier qui leur cachoient tout le visage. Dès qu'ils furent à la porte de la salle du festin, tous les convives firent un grand bruit et de grands cris de joie, pensant que c'étoient les femmes qu'ils attendoient. Les conjurés ayant regardé tout autour de la salle, et bien remarqué tous ceux qui étoient assis, tirent leurs épées, et se jetant au travers des tables sur Archias et sur Philippe, ils parurent ce qu'ils étoient. Philidas obligea un petit nombre des conviés à se tenir en repos, leur promettant qu'ils n'auroient aucun mal. Tous les autres, qui voulurent se lever et se mettre en défense avec les polémarques, furent tués sans beaucoup de peine, comme des gens qui étoient pleins de vin.

L'affaire fut plus difficile du côté de Pélopidas; car ils alloient contre un homme sobre et hardi. En arrivant, ils trouvent la porte de sa maison fermée, parce qu'il étoit couché;

ils heurtent long-temps sans que personne réponde. Enfin, un esclave les ayant entendus, se lève et descend pour ouvrir; il n'eut pas plutôt tiré le verrou et entr'ouvert, que, se jetant tous en foule, ils poussèrent la porte avec roideur, renversèrent l'esclave, et montèrent à la chambre de Léontidas. Celui-ci, au bruit de tant de gens qui couroient, se douta de ce que ce pouvoit être; il saute de son lit, et empoigne son épée, mais oublie d'éteindre les lampes de veille; ce qui, dans les ténèbres, auroit jeté de la confusion parmi les conjurés, et auroit pu le sauver. Mais étant vu clairement à une grande lumière, comme en plein jour, il alla au-devant d'eux pour défendre la porte; et frappant d'abord Céphisodore, qui entroit le premier, il l'étendit mort à ses pieds; il s'attacha ensuite à Pélopidas, qui le suivoit. La porte, qui étoit étroite, et le corps de Céphisodore, qui embarrassoit l'entrée, rendit ce combat long et difficile; mais enfin Pélopidas fut le vainqueur, il tua Léontidas. De là, ils vont tous ensemble chez Hypatas; ils entrent dans sa maison comme dans celle de Léontidas. Hypatas, entendant le bruit, se sauve dans la maison voisine; mais ils l'atteignirent et le tuèrent.

Cette grande entreprise heureusement terminée, ils vont joindre la troupe de Melon, dépêchent des courriers dans l'Attique aux bannis qui y étoient restés, appellent tous les Thébains à la liberté, et arment tous ceux qu'ils rencontrent, enlevant des portiques les dépouilles qui y étoient suspendues, et enfonçant les boutiques des armuriers et des fourbisseurs. Epaminondas et Gorgidas viennent à leur secours avec leurs armes, accompagnés d'un assez grand nombre de jeunes gens, et de quelques vieillards des plus honnêtes qu'ils avoient ramassés.

Déjà toute la ville étoit remplie de frayeur et de trouble, toutes les maisons étoient éclairées, et les rues pleines de gens qui alloient et venoient. Le peuple n'étoit pas encore assemblé, mais tout consterné de ce qui venoit d'arriver, et ne sachant encore rien de certain, il attendoit le jour avec impatience: aussi trouva-t-on que les capitaines des Lacédémoniens avoient fait une grande faute, de n'être pas tombés sur eux pendant ce désordre; car la garnison étoit de quinze cents hommes, et ils avoient encore beaucoup de gens de la ville qui s'étoient rangés de leur côté; mais effrayés des cris qu'ils entendoient, des feux qui paroissoient par toutes les mai-

sons, et du tumulte de tout ce peuple qui couroit çà et là, ils demeurèrent en repos, et se contentèrent de garder la citadelle.

Le lendemain, à la pointe du jour, arrivent de l'Attique les bannis avec leurs armes. On convoque une assemblée du peuple, et Epaminondas et Gorgidas y mènent Pélopidas, et sa troupe environnée de tous les sacrificateurs qui portent dans leurs mains les bandelettes sacrées, et qui exhortent les citoyens à secourir leur patrie et leurs Dieux. A ce spectacle, toute l'assemblée se lève avec de grands cris et des battements de mains, et reçoit ces hommes comme ses bienfaiteurs et ses libérateurs. Dès ce même jour, Pélopidas, nommé gouverneur de la Béotie, avec Melon et Charon, attaque la citadelle, et l'environne de tranchées et de forts, pour chasser les Lacédémoniens, et pour remettre la Cadmée en liberté avant qu'il pût arriver du secours de Sparte; et il ne le prévint que de bien peu de temps; car les Lacédémoniens ayant rendu la place, et s'en retournant selon leur capitulation, trouvèrent à Mégare Cléombrotus, qui venoit à Thèbes avec une puissante armée[14]. Les Spartiates firent le procès aux trois harmostes (*a*), ou capitaines,

(*a*) Ils appeloient *harmostes* les capitaines qu'ils envoyoient commander dans les places.

qui avoient capitulé. Hermippidas et Arcissus furent punis de mort, et le troisième, nommé Dysaoridas, fut condamné à une si grosse amende, que, ne pouvant la payer, il se bannit lui-même du Péloponèse.

Cet exploit de Pélopidas fut appelé, par tous les Grecs, le frère germain de celui de Thrasybule, à cause de leur parfaite ressemblance, tant par les grandes vertus des hommes qui les avoient entrepris, et par les grands périls dont ils étoient environnés, que par les combats qu'il fallut livrer, et encore par la fin glorieuse dont la fortune les couronna [15]; car on trouveroit difficilement d'autres hommes qui, avec une si petite poignée de gens, et des moyens si foibles, aient heurté une si grande puissance, et qui, ayant vaincu par leur seul courage et par leur seule audace, aient procuré à leur patrie de plus grands biens. Mais cette action fut rendue encore plus glorieuse et plus éclatante par le changement qu'elle produisit dans les affaires; car la guerre, qui rabaissa l'orgueil de Sparte, et qui lui ôta l'empire de la terre et de la mer, fut l'ouvrage de cette seule nuit, dans laquelle Pélopidas, sans prendre ni château ni place, mais entrant lui douzième dans une maison, s'il est permis d'employer la métaphore pour ne dire que la vérité, délia et

rompit les chaînes de l'empire des Lacédémoniens, qui avoient paru jusqu'alors indissolubles.

Les Lacédémoniens étant entrés peu de temps après, avec une puissante armée, dans les terres de la Béotie, les Athéniens effrayés renoncèrent à la ligue qu'ils avoient faite avec les Thébains; et mettant en prison ceux qui tenoient encore leur parti, ils firent mourir les uns, bannirent les autres, et condamnèrent les plus riches à de grosses amendes. Les affaires des Thébains paroissoient donc désespérées, personne ne se présentant pour les secourir. Pélopidas se trouvoit alors général des Béotiens avec Gorgidas; ils cherchent ensemble un moyen de mettre encore les Athéniens aux prises avec les Lacédémoniens, et voici la ruse qu'ils imaginèrent : Il y avoit un Spartiate, appelé Sphodrias, qui jouissoit d'une bonne réputation à la guerre, et qui avoit en effet beaucoup de valeur, mais qui étoit étourdi et léger, très-facile à concevoir de vaines espérances, et plein d'une folle ambition. Cet homme avoit été laissé à Thespies avec un corps de troupes, pour recevoir et protéger les Béotiens qui voudroient se révolter contre Thèbes. Pélopidas lui envoie, de son chef, un marchand de ses amis, chargé de lui donner de l'argent, et de lui faire des

propositions très-propres à flatter sa vanité, et qui le déterminèrent encore plus que l'argent; car il lui dit : « Qu'il devoit s'attacher à de « plus grandes choses, et s'emparer du Pirée « en attaquant les Athéniens à l'improviste, « et lorsqu'ils s'y attendoient le moins; que « rien ne pouvoit être si agréable aux Lacé- « démoniens que de se voir maîtres d'Athènes, « et que les Thébains, irrités contre les Athé- « niens, et les regardant comme des déser- « teurs et des traîtres, ne leur donneroient « aucun secours ». Sphodrias, gagné par ces belles paroles, prend des soldats un peu avant la nuit; et entre à main armée dans l'Attique[16]. Il s'avance jusqu'à Eleusine; mais là, ses soldats commençant à craindre et à se repentir, il fut découvert[17], et s'en retourna à Thespies, après avoir attiré aux Lacédémoniens une guerre qui ne fut ni légère, ni facile à terminer[18]; car, dès ce moment-là, les Athéniens cherchèrent à renouveler l'alliance avec les Thébains, les secoururent de tout leur pouvoir, et armant beaucoup de vaisseaux, ils allèrent partout pratiquant et recevant tous les Grecs qui vouloient secouer le joug de Lacédémone.

Les Thébains de leur côté étoient tous les jours aux mains avec les Lacédémoniens dans la Béotie, et livroient des combats qui, sans

tre décisifs, leur servoient d'apprentissage et
l'exercice dans le métier des armes; de sorte
qu'ils enflammoient de plus en plus leur courage, et fortifioient leurs corps en acquérant,
dans toutes ces différentes rencontres, l'expérience, l'habitude et l'audace. C'est pourquoi on rapporte que le Spartiate Antalcidas
dit fort à propos à Agésilas, qu'on rapportoit
de la Béotie dangereusement blessé : « Vous
« recevez des Thébains le salaire de l'apprentissage que vous leur avez fait faire en leur
« enseignant à faire la guerre malgré eux ».

Cependant ce n'est point Agésilas qui fut
véritablement celui qui forma les Thébains;
ce furent ceux de leurs sages capitaines qui,
les menant aux ennemis avec prudence, et
lorsque l'occasion étoit favorable, les lâchoient
à propos comme de généreux chiens de chasse;
et après leur avoir fait goûter la victoire comme une curée, les retiroient de même, contents de leur courage et de leur ardeur; et
c'est à Pélopidas qu'en est due la principale
gloire : car, dès qu'une fois ils l'eurent mis à
la tête des troupes, ils ne manquèrent jamais
une seule année de l'élire; de sorte que, jusqu'à sa mort, il fut toujours ou capitaine de
la bande sacrée, ou gouverneur de la Béotie.
Et ce fut alors qu'arrivèrent les défaites et les
déroutes des Lacédémoniens à Platée, à Thes-

pies, où Phœbidas, celui qui avoit surpris la Cadmée, fut tué, et à Tanagre, où Pélopidas tua de sa main leur harmoste, ou capitaine général, appelé Panthoïdès [19].

Tous ces grands succès augmentèrent bien la confiance et l'audace des vainqueurs, mais ils ne rabaissèrent pas entièrement la fierté et le courage des vaincus; car ce n'étoient ni batailles rangées, ni combats réglés, mais plus tôt des courses faites à-propos, et comme de simples escarmouches, où les Thébains, tantôt en se retirant, tantôt en poursuivant, avoient remporté quelque avantage. Mais le combat de Tégyre, qui fut comme le prélude de la bataille de Leuctres, éleva bien haut la réputation de Pélopidas, en ne laissant ni à ceux qui partageoient avec lui le commandement de l'armée, aucun moyen de lui disputer la gloire de ce grand succès, ni à ses ennemis aucun prétexte dont ils pussent couvrir leur défaite.

Il avoit des projets sur la ville d'Orchomène (*a*), qui avoit pris le parti des Lacédémoniens, et reçu deux compagnies d'infanterie pour la garder, et il épioit l'occasion de s'en rendre maître. Un jour ayant été averti que la garnison étoit sortie pour faire une

(*a*) Sur le fleuve de Céphise.

course dans la Locride (*a*), il y alla avec des troupes, et mena avec lui le bataillon sacré et une nombreuse cavalerie, espérant de trouver la place sans défense ; mais s'en étant approché, et ayant trouvé que de nouvelles troupes de Sparte avoient relevé la garnison, il ramena son armée par la ville de Tégyre, qui étoit le seul chemin par où il pût passer en côtoyant la montagne ; car tout le plat pays étoit inondé par le Mélas, qui, dès sa source, se divisant dans des étangs et des marais qui portoient bateau, rendoit les chemins de la plaine impraticables [20].

Un peu au-dessous de ces marais, est le temple d'Apollon Tégyréen, et son oracle qui n'a cessé que depuis peu de temps ; il florissoit surtout pendant les guerres des Mèdes, Echecrates en étant alors le grand prêtre : on prétend que ce fut dans ce lieu que naquit Apollon. En effet, la montagne voisine est appelée Délos, et c'est au pied de cette montagne que finissent les inondations du Mélas. Derrière ce temple saillent deux sources très-abondantes d'une eau merveilleuse pour sa douceur et sa fraîcheur. Nous les appelons encore aujourd'hui, l'une *la palme*, et l'autre *l'olive*, comme Latone ayant accouché, non entre deux arbres, mais entre ces deux

(*b*) Du côté du Parnasse.

sources; on voit même près de là le mont Ptoum (*a*), d'où l'on dit que sortit ce furieux sanglier, qui fit une si grande frayeur à cette Déesse. Les histoires de Python et de Tityus, arrivées dans ces mêmes lieux, semblent encore favoriser ceux qui y placent la naissance de ce Dieu. Je passe sous silence beaucoup d'autres preuves sur lesquelles on veut appuyer cette fable; car l'ancienne tradition ne laisse point ce Dieu parmi les génies nés mortels, et qui d'hommes ont été transformés en Dieux, comme Hercule et Bacchus, après avoir dépouillé cette nature corruptible et mortelle; mais il est un des Dieux éternels et non engendrés, s'il faut s'en rapporter aux anciens sages qui ont traité de la nature des Dieux.

Les Thébains donc s'en retournant d'Orchomène par Tégyre, rencontrèrent les Lacédémoniens, qui revenoient de la Locride. Dès qu'ils les aperçurent hors des défilés, un d'eux courant de toute sa force à Pélopidas, lui dit: « Nous sommes tombés entre les mains « des ennemis. Eh pourquoi, répondit-il, « sommes-nous tombés entre leurs mains plus « tôt qu'eux entre les nôtres? » En même temps il commanda à la cavalerie, qui faisoit

(*a*) Au-dessus du lac Copaïde. Il y avoit sur cette montagne un oracle d'Apollon.

l'arrière-garde, de passer de la queue à la tête pour commencer le combat; et de son infanterie qui étoit de trois cents hommes, il en fit un bataillon serré, espérant bien que, partout où ce bataillon donneroit, il enfonceroit les ennemis, quoique supérieurs en nombre.

Les Lacédémoniens avoient deux enseignes de gens de pied. Ephorus dit qu'une enseigne est de cinq cents hommes, Calisthene de sept cents, et plusieurs autres la font de neuf cents, comme Polybe. Leurs polémarques, Gorgoléon et Théopompe, se confiant sur la valeur de ces bandes, les mènent à la charge avec beaucoup d'audace. Le choc commenca par l'endroit où étoient les chefs des deux partis, et il fut très-rude : d'abord les généraux des Lacédémoniens, qui s'étoient jetés sur Pélopidas, furent tués, tous ceux qui étoient autour d'eux étant en fuite, ou morts, ou hors de combat. L'armée de Lacédémone fut tellement épouvantée, qu'elle s'ouvrit pour donner passage aux Thébains, qui auroient pu continuer leur route, et se sauver s'ils avoient voulu; mais Pélopidas, dédaignant de se servir de cette ouverture pour se sauver, marcha contre ceux qui étoient encore en bataille, et il en fit un si grand carnage, que tout le reste effrayé se mit à fuir en désordre. Les Thébains ne les poursui-

virent pas fort loin; car ils craignoient les Orchoméniens qui étoient voisins du lieu du combat, et la nouvelle garnison qui étoit arrivée de Lacédémone à Orchomène. Ils se contentèrent de les avoir rompus, et de faire une retraite glorieuse qui valoit une victoire, puisqu'ils la faisoient au travers d'une armée dissipée et défaite.

Après avoir érigé un trophée et dépouillé les morts, ils retournèrent chez eux, le courage fort élevé, et pleins d'un noble orgueil; car dans tant de guerres que les Lacédémoniens avoient eues, et contre les Grecs et contre les Barbares, il semble qu'il ne leur étoit jamais arrivé d'être défaits par des troupes si inférieures en nombre, ni même d'être battus, à forces égales, en bataille rangée. C'est pourquoi les vainqueurs étoient d'une fierté qu'on ne pouvoit soutenir; et leur réputation seule étonnoit leurs autres ennemis qui, en nombre égal, n'auroient osé se présenter contre les Spartiates.

Ce combat fut le premier qui apprit à tous les Grecs que ce n'est ni l'Eurotas, ni le lieu qui est entre le Babyce et le Cnacion (*a*) qui portent des hommes belliqueux et intrépides;

(*a*) Babyce étoit un pont sur l'Eurotas, et Sparte se trouvoit entre ce pont et la rivière de Cnacion. *A. L. D.*

nais que les grands courages naissent partout où les jeunes gens savent avoir de la honte pour tout ce qui est mauvais, et de l'assurance et de l'audace pour tout ce qui est bon, et où ils craignent plus le moindre affront que tous les périls ensemble : voilà les hommes les plus redoutables à leurs ennemis [21].

On prétend que Gorgidas fut le premier qui leva *le bataillon sacré*, et qu'il le composa de trois cents hommes choisis qui furent soudoyés et entretenus aux dépens de la ville, et qu'on mit en garnison dans la Cadmée; c'est pourquoi il fut appelé *le bataillon de la ville*, parce qu'alors on appeloit les citadelles, des villes. D'autres prétendent que ce bataillon fut composé d'hommes unis entr'eux par une amitié réciproque; et à ce propos on rapporte ce bon mot que Pammenès dit en riant, que le Nestor d'Homère ne s'entendoit pas bien à ranger des troupes en bataille, puisqu'il ordonnoit aux Grecs de se ranger par lignées et par nations, afin, comme il dit, « que la lignée soutînt sa lignée, et la « nation sa nation » ; au lieu qu'il falloit mettre ensemble ceux qui étoient unis entr'eux par une étroite amitié; car les lignées et les nations s'occupent peu les unes des autres dans les grands périls ; tandis qu'un bataillon composé de gens qui s'aiment,

est invincible et ne peut être rompu. L'amour et le respect qu'ils ont les uns pour les autres, les rendent en effet inébranlables dans les plus grands dangers [22]; et cela n'est pas bien étonnant, puisqu'on les voit se respecter plus dans l'absence, que les autres hommes ne se respectent présents; comme le prouve l'exemple de ce jeune homme, qui renversé par terre, et voyant son ennemi lever l'épée pour le percer, le pria et le conjura de la lui enfoncer dans la poitrine, « afin, « dit-il, que celui que j'aime n'ait pas la « douleur et la honte de me voir blessé au « dos «. Aussi dit-on qu'Iolaüs, qu'Hercule aimoit, fut le compagnon de tous les travaux de ce héros, et ne l'abandonna dans aucun danger. De là vint qu'on obligea ces amis d'aller jurer foi et loyauté sur le tombeau d'Iolaüs; et Aristote écrit que cette coutume se pratiquoit encore de son temps [23]. Il est donc très-vraisemblable que ce bataillon fut appelé *sacré*, par la même raison que Platon a appelé ces sortes d'amis, des *amis inspirés d'un Dieu* [24].

On dit que ce bataillon se maintint invincible jusqu'à la bataille de Chéronée, et que Philippe visitant les morts après la victoire, s'arrêta à l'endroit où ces trois cents soldats étoient étendus les uns près des autres tous

percés par devant de grands coups de piques. Rempli d'admiration, et apprenant que c'étoit le bataillon si célèbre de ces amis intimes, il ne put retenir ses larmes, et s'écria : « Périssent « misérablement ceux qui sont capables de « soupçonner que de si braves gens aient ja- « mais pu faire ou souffrir des choses hon- « teuses ».

Enfin, il est constant que ce ne fut point, comme disent les poètes, la criminelle passion de Laïus, qui introduisit dans Thèbes cet amour dont il est question; mais ce furent les législateurs mêmes des Thébains qui l'y établirent; car voulant travailler à amollir et adoucir, dès le premier âge, la trempe trop forte de leur courage, ils mêlèrent le jeu de la flûte parmi les occupations sérieuses et parmi leurs plaisirs; ils mirent cet instrument en honneur, et s'attachèrent en même temps à entretenir au milieu de leurs exercices cet amour vertueux, afin de rendre les jeunes gens plus liants et plus souples, et de dompter la férocité de leurs mœurs. Aussi ce fut avec beaucoup de raison que ces premiers législateurs choisirent pour protectrice de leur ville, la déesse Harmonie, qu'on dit née de Mars et de Vénus, pour faire entendre que partout où les naturels hardis et guerriers sont tempérés par les grâces attrayantes et par

les talents de persuader, là se trouve toujours le gouvernement le plus parfait et le mieux d'accord, parce que les lois de l'harmonie y sont toujours observées.

Pour retourner à ce bataillon sacré, Gorgidas qui le leva, l'ayant en toute occasion répandu dans les premiers rangs de sa bataille, et en ayant toujours couvert tout le front de la phalange de son infanterie, ne fit point paroître le courage de ces hommes choisis, et ne se servit pas utilement de leur valeur, parce qu'il n'en avoit pas formé un seul corps, et qu'il les avoit affoiblis en les désunissant, et en les mêlant avec des troupes bien inférieures et en plus grand nombre [25]. Mais Pélopidas, qui avoit vu éclater leur courage à la journée de Tégyre, où ils combattirent sans être mêlés avec d'autres et toujours autour de lui, ne les sépara et ne les divisa plus; il s'en servoit comme d'un seul corps, à la tête duquel il commençoit toujours la charge dans les plus grandes occasions. Comme nous voyons dans les courses de chariots, que plusieurs chevaux attelés à un char, courent de plus grande vitesse que ceux qui vont seuls, non parce que partant tous ensemble, et faisant un même effort, ils fendent mieux l'air par leur nombre, mais parce que l'émulation et la jalousie échauf-

:nt leur courage et augmentent leur ardeur; pensoit de même que les braves gens, se ervant les uns aux autres comme d'aiguilon, étoient plus utiles et combattoient plus ourageusement ensemble que séparés.

Lorsque les Lacédémoniens, après avoir ait la paix avec tous les autres Grecs, eurent léclaré la guerre aux Thébains seuls, et que e roi Cléombrotus fut entré dans leur pays ıvec dix mille hommes de pied et mille chevaux, les Thébains ne se virent plus en danger de perdre seulement leur liberté, comme lans l'autre guerre, mais ils furent menacés l'une totale destruction; ce qui excita une telle alarme et une si grande terreur, qu'on n'en avoit jamais éprouvé de semblable dans la Béotie. Pélopidas sortant donc de sa maison pour se rendre à l'armée, et sa femme qui l'accompagnoit, pour lui dire les derniers adieux, fondant en larmes, et le conjurant de se conserver : « Ma femme, lui dit-il, voilà « ce qu'il faut recommander aux jeunes gens; « mais pour les chefs, il ne faut leur recom- « mander que de conserver les autres ». Etant arrivé à l'armée, et ayant trouvé les généraux partagés sur ce qu'il falloit faire, il fut le premier qui s'attacha à l'avis d'Epaminondas, qui vouloit qu'on allât présenter la bataille à l'ennemi. Il n'étoit pas alors général,

mais il commandoit le bataillon sacré; et on avoit en lui toute la confiance que méritoit un homme qui avoit donné à sa patrie de si grands gages du zèle et de l'amour qu'il avoit pour sa liberté.

La résolution de livrer le combat étant prise, et les deux armées étant en présence près de Leuctres, Pélopidas eut en songe une vision qui le remplit de trouble. Dans la plaine de Leuctres, sont les tombeaux des filles de Scédasus, qu'on appelle les Leuctrides, à cause du lieu. Ces filles furent violées par des Spartiates qu'elles avoient reçus chez elles; et n'ayant pu survivre à cet affront, elles se donnèrent la mort, et furent enterrées dans la plaine. Le père alla à Lacédémone demander justice d'une action si odieuse et si injuste; et n'ayant pu l'obtenir, il vomit contre les Spartiates les plus affreuses imprécations, et se tua sur le tombeau de ses filles. Il y avoit plusieurs prophéties et plusieurs oracles, qui avertissoient les Spartiates de se donner de garde, et de se mettre à couvert de l vengeance de Leuctres. Mais le peuple n ntendoit pas ce que signifioient ces menaces; l doutoit même du lieu qu'elles désignoient, parce qu'il y a dans la Laconie, près de la mer, un bourg appelé Leuctres; et dans l'Arcadie, près de Mégalopolis, un

autre lieu de même nom. Or, ce grand crime avoit été commis long-temps avant cette bataille de Leuctres.

Pélopidas dormoit donc dans sa tente, lorsqu'il crut voir ces filles de Scédasus fondre en larmes sur leurs tombeaux, et charger de malédictions les Spartiates; et en même temps Scédasus qui lui ordonnoit « d'immoler à ses « filles une jeune vierge rousse, s'il vouloit « remporter la victoire sur ses ennemis. » Cet ordre lui paroît cruel et injuste; il se lève, et communique sa vision aux devins et aux généraux.

Les uns sont d'avis qu'il ne faut pas la négliger ni désobéir à cet ordre, et allèguent les anciennes histoires de Ménœcée, fils de Créon; de Macarie, fille d'Hercule; et de plus récentes encore, comme celle de Phérécide le Sage, qui fut mis à mort par les Lacédémoniens, et dont les rois de Sparte gardent soigneusement la peau par l'ordre de quelque oracle [26]; celle de Léonidas, qui, obéissant à l'oracle, s'immola en quelque façon lui-même pour le salut de la Grèce; et enfin celle de Thémistocle qui, avant la bataille de Salamine, immola trois prisonniers à Bacchus, surnommé Omestes, sacrifices justifiés par les grands succès qui les suivirent. Ils disoient de plus, qu'Agésilas partant des

mêmes lieux d'où étoit autrefois parti Agamemnon, et allant contre les mêmes ennemis, la déesse lui apparut en Aulide pendant son sommeil, et lui demanda sa fille en sacrifice; mais qu'attendri par l'amour qu'il avoit pour elle, et l'ayant refusée, il fut obligé de congédier son armée sans avoir rien fait [27]. Les autres étoient d'un avis tout contraire, et soutenoient qu'un sacrifice si barbare et si injuste, ne pouvoit être agréable à aucun des Dieux, ni à aucune nature supérieure à la nôtre; que les Typhons et les Géants ne règnent pas sur nous, mais le Dieu suprême, père des Dieux et des hommes; qu'il y a de l'impiété à s'imaginer que les Dieux se plaisent au meurtre et au sang; et que, s'ils s'y plaisoient, ils ne seroient plus Dieux, et devroient être abandonnés comme des êtres vicieux et impuissants; car c'est dans les âmes foibles et vicieuses, que naissent et s'impriment des désirs si injustes et si cruels [28].

Les généraux étoient donc divisés d'opinion, et Pélopidas surtout ne savoit à quoi se déterminer, lorsque tout d'un coup une jeune cavale, qui n'avoit point été domptée, et qui s'étoit échappée du haras, et avoit traversé tous les bataillons, venant à passer devant eux, s'arrêta : tous les officiers et les soldats se contentoient de voir et d'admirer

a couleur de ses crins qui étoient d'un roux
rès-clair et très-luisant, la gaieté et la noblesse
le ses allures, et la fierté de ses hennissements;
mais Théocrite le Devin, ne doutant
pas que ce ne fût l'accomplissement du songe,
cria à haute voix à Pélopidas : « Voilà la
« victime qui vient à vous; n'attendons point
« d'autre jeune vierge, mais immolez celle
« que Dieu vous envoie ». Aussitôt, ils se
saisissent de la jeune cavale, la menent sur
es tombeaux des Leuctrides ; et après l'avoir
couronnée, et fait leurs prières aux Dieux,
ls l'égorgent, en témoignant leur joie, et en
épandant dans toute l'armée le bruit de la
vision que Pélopidas avoit eue, et du sacrifice
qu'on venoit de faire.

Le jour du combat, Epaminondas mit son
nfanterie pesamment armée à son aile gauche
qu'il avança et étendit en écharpe, afin que
'aile droite des Spartiates fût obligée de s'éloigner
des autres Grecs leurs alliés, et qu'il
pût l'enfoncer plus facilement en tombant
avec ses plus grandes forces sur Cléombrotus
qui la commandoit [29] ; mais les ennemis,
ayant connu son dessein, changèrent l'ordre
de leur bataille, et commencèrent à étendre
leur aile droite, pour déborder et pour environner
Epaminondas. Dans ce moment, Pélopidas
accourt en diligence à la tête du ba-

taillon sacré; et avant que Cléombrotus puisse étendre son aile, ou la rassembler dans son premier poste, et rétablir ainsi son ordre de bataille, il tombe sur les Lacédémoniens que ce mouvement avoit mis en désordre: les Lacédémoniens, comme plus habiles et plus grands maîtres dans l'art de la guerre que tous les autres Grecs, ne trouvoient pourtant rien de si important dans les combats, que de s'accoutumer à ne pas se déranger, et à ne pas changer son ordre de bataille devant l'ennemi, à faire en sorte que les soldats en toute situation pussent tous servir de capitaines et de chefs de bande, partout où le danger et le besoin se montroient, et qu'ils sussent se tenir toujours ensemble, et combattre sans se séparer. Mais en cette journée, la phalange d'Epaminondas tombant sur cette aile séparée et dérangée, sans s'arrêter aux autres troupes, et Pélopidas arrivant avec beaucoup de vitesse et d'audace, à la tête de ses trois cents soldats, ces attaques confondirent toute leur habileté et toute leur science; de sorte qu'il se fit là un si grand carnage, et il y eut une si grande déroute des Lacédémoniens, qu'on n'en avoit jamais vu de semblable. C'est pourquoi Pélopidas, qui n'étoit pas gouverneur de la Béotie, et qui ne commandoit qu'un petit bataillon, partagea la gloire de cette

journée et de ce grand succès avec Epaminondas qui étoit gouverneur des Béotiens, et avoit le commandement de toute l'armée.

Mais bientôt après (*a*), nommés tous deux gouverneurs de la Béotie, ils entrèrent dans le Péloponèse où ils firent révolter beaucoup de villes contre les Lacédémoniens; Elis, Argos, toute l'Arcadie, et la plus grande partie de la Laconie même. On étoit alors au solstice d'hiver, et à la fin du dernier mois de l'année; de sorte qu'en peu de jours, ils devoient sortir de charge. Car le premier jour du mois suivant, il falloit qu'il cédassent leur place à ceux qui seroient nommés, ou qu'ils encourussent la peine de mort, s'ils la retenoient au-delà de ce terme.

Tous les autres gouverneurs de la Béotie craignant cette loi et redoutant l'hiver, vouloient à toute force ramener l'armée à Thèbes. Pélopidas fut le premier qui, entrant dans le sentiment d'Epaminondas, excita le courage de ses concitoyens, les mena à Sparte, leur fit passer l'Eurotas, prit plusieurs villes des Lacédémoniens, et ravagea tout leur pays, à la tête d'une armée de plus de soixante-dix mille bons soldats, dont les Thébains ne faisoient pas la douzième partie. La grande réputation de ces deux grands hommes faisoit

(*a*) L'année suivante, après la bataille de Leuctres.

que, même sans ordre et sans aucun décret public, tous les alliés se rangeoient avec un respectueux silence sous leurs enseignes, et marchoient sous leur conduite : car il semble que la première et la plus souveraine des lois, c'est la loi naturelle, qui donne pour général à ceux qui ont besoin de protection et de défense, celui qui peut les défendre et les protéger. Comme on voit tous les jours des passagers dans un vaisseau s'emporter contre les pilotes jusqu'à les maltraiter, pendant que la mer est calme, ou qu'ils sont dans un bon port; mais s'ils se trouvent en pleine mer, et menacés d'une tempête, avoir toujours les yeux sur ces pilotes, et mettre en eux toute leur espérance; de même ceux d'Argos, ceux d'Elis et les Arcadiens étoient tous les jours en différent avec les Thébains, et leur disputoient la supériorité et le commandement des armées; mais dès qu'il falloit combattre, ou qu'ils se voyoient dans quelque pressant danger, ils se soumettoient d'eux-mêmes aux généraux Thébains, et obéissoient à leurs ordres.

Dans cette expédition, ils réunirent l'Arcadie en un seul corps de peuple; et ôtant la Messénie aux Spartiates, qui en jouissoient tranquillement, ils y appelèrent les anciens habitants, et repeuplèrent Ithome. Et

comme ils s'en retournoient à Thèbes par Cenchrées, ils défirent les Athéniens qui les avoient attaqués dans les détroits, et qui vouloient leur fermer le passage [30]. Après de tels exploits, tous les autres peuples de la Grèce ne pouvoient se lasser d'exalter leur vertu, et d'admirer leur fortune ; mais l'envie de leurs concitoyens accrue à proportion de la gloire qu'ils acquéroient, leur prépara chez eux une réception qui répondoit mal aux grands services qu'ils venoient de rendre : car à leur retour, on les mit tous deux en justice comme criminels d'état, sur ce qu'ils n'avoient pas obéi à la loi, qui ordonnoit qu'au commencement du premier mois, qu'ils appellent *Boucation*, ils remettroient le commandement aux nouveaux officiers, et qu'ils l'avoient retenu quatre mois entiers au delà du terme, pendant lesquels ils avoient exécuté toutes ces grandes choses dans la Messénie, dans l'Arcadie et dans la Laconie [31].

Pélopidas, mis le premier en jugement, courut par là un plus grand danger : mais enfin, ils furent tous deux absous. Epaminondas supporta avec douceur cette accusation et tentative de ses envieux ; car il faisoit consister la plus grande partie de la force et de la magnanimité dans la patience, surtout en matières d'affaires d'état. Mais

Pélopidas, plus fougueux de son naturel, et excité encore par ses amis, entreprit de se venger; et voici l'occasion dont il se servit.

Ménéclide le Rhéteur étoit un de ceux qui, dans l'entreprise de la Cadmée, étoient entrés avec Melon et Pélopidas dans la maison de Charon. Voyant que les Thébains ne lui faisoient pas le même honneur qu'aux autres conjurés, cet homme qui étoit très-éloquent, mais emporté et méchant, abusa de ses talents pour accuser et pour décrier ceux qui valoient mieux que lui, et ne cessa pas même après le jugement qui venoit d'être rendu; mais il fit tant par ses menées, qu'il éloigna Epaminondas du gouvernement de la Béotie, et l'empêcha long-temps de réussir dans tout ce qu'il entreprit. Pour Pélopidas, il ne put jamais le mettre mal avec le peuple; il prit donc une autre voie, et tâcha de le brouiller avec Charon: car l'envieux regarde comme une consolation et un allégement dans ses maux, lorsque, ne pouvant passer pour aussi homme de bien que ceux à qui il porte envie, il peut au moins les faire paroître moins estimables que ceux qu'il lui plaît de favoriser. Voilà pourquoi il ne cessoit d'entretenir le peuple des actions de Charon, qu'il enfloit le plus qu'il lui étoit possible; et à tout propos il exaltoit les expéditions qu'il avoit faites

pendant qu'il avoit commandé, et les grandes victoires qu'il avoit remportées : surtout il relevoit extrêmement le combat de cavalerie que les Thébains avoient gagné sous la conduite du même Charon, un peu avant la bataille de Leuctres, et il entreprit d'en consacrer la mémoire : voici ce qui lui en fournit l'occasion.

Androcydès de Cyzique, peintre célèbre, faisoit pour la ville de Thèbes un tableau de quelque bataille, et il travailloit à cet ouvrage dans Thèbes même. Mais la révolte des Thébains contre Sparte, et la guerre qui la suivit étant survenues, Androcydès fut obligé de se retirer, et les Thébains gardèrent le tableau qui étoit presque achevé. Ménéclide persuada au peuple de consacrer dans un temple, ou dans quelqu'autre lieu public, ce tableau, avec une inscription qui fît connoître que c'étoit la bataille de Charon, dans la seule vue d'obscurcir par ce moyen la gloire de Pélopidas et celle d'Epaminondas. Mais c'étoit une ridicule et sotte ambition, de préférer à tant et à de si grandes batailles, un seul exploit et une seule victoire où il n'étoit mort du côté des Spartiates, qu'un Gerandas, qui étoit un de leurs moindres citoyens, et quarante autres avec lui, et où l'on n'avoit rien fait de considérable [32].

Pélopidas s'éleva contre le décret que Ménéclide avoit extorqué, l'accusa d'être contre les lois, et soutint que ce n'étoit pas la coutume de Thèbes d'honorer un homme seul pour des succès publics; mais que c'étoit toujours à la patrie qu'on déféroit l'honneur et toute la gloire des victoires. Pendant que dura ce procès, il ne cessa de combler Charon de louanges; mais en même temps, il prouvoit clairement que Ménéclide étoit un envieux et un méchant homme, et demandoit souvent aux Thébains, s'ils n'avoient jamais rien fait de grand. Les Thébains condamnèrent Ménéclide à une si grosse amende, que ne pouvant la payer, il fit dans la suite tous ses efforts pour changer le gouvernement. Ces petites particularités ne sont pas inutiles pour faire connoître la vie et les mœurs des hommes.

Dans ce même temps, Alexandre, tyran de Pheres [33], faisoit ouvertement la guerre à plusieurs peuples de Thessalie, et s'ouvroit secrètement un chemin pour les assujettir tous. Les villes envoyèrent à Thèbes des ambassadeurs, pour demander des troupes et un général. Pélopidas, voyant Epaminondas occupé dans le Péloponèse, s'offrit lui-même pour général aux Thessaliens, ne pouvant souffrir que la capacité qu'il avoit pour la

guerre, et ses autres talents, demeurassent inutiles; et jugeant bien que, partout où étoit Epaminondas, on n'avoit nul besoin d'un autre capitaine.

Il part donc pour la Thessalie avec une armée, se rend maître de Larisse, et oblige Alexandre de venir à ses pieds : là il travaille à le changer et à faire d'un tyran injuste un prince doux et humain. Mais voyant qu'il étoit incorrigible, et d'une brutalité sans exemple, et qu'on se plaignoit tous les jours de sa cruauté, de ses débauches et de son avarice insatiable, il commença à s'emporter véritablement contre lui, et à le menacer. Celui-ci alarmé se dérobe avec ses gardes; et Pélopidas, laissant les Thessaliens à couvert des entreprises du tyran, et en bonne intelligence entr'eux, prend le chemin de la Macédoine, où Ptolémée faisoit la guerre à Alexandre, roi des Macédoniens [34]. Ces deux frères l'avoient appelé pour le faire l'arbitre et le juge de leurs querelles, ou pour le prier d'embrasser le parti de celui qui auroit le meilleur droit.

Pélopidas n'est pas plutôt arrivé, qu'il termine tous leurs différents, rappelle les bannis de part et d'autre, et prenant pour otages Philippe, frère du roi Alexandre, et trente autres jeunes gens des plus grandes maisons

de la Macédoine, il les mène à Thèbes pour faire voir aux Grecs jusqu'où s'étendoit l'autorité des Thébains par la réputation de leurs forces, et par la confiance entière que l'on avoit en leur justice et en leur fidélité. Ce fut ce Philippe (*a*) qui, long-temps après, fit la guerre aux Grecs pour les asservir, et qui alors encore enfant, fut élevé à Thèbes *dans* la maison de Pammenès. De là vient qu'on a cru qu'il étoit devenu l'imitateur d'Épaminondas; et peut-être avoit-il pris de lui son activité à la guerre, et sa promptitude à profiter des occasions; ce qui n'étoit là qu'une petite partie de la vertu de ce grand homme: mais pour sa tempérance, sa justice, sa magnanimité, sa clémence, vertus qui faisoient sa véritable grandeur, Philippe ne les reçut point de la nature, et ne les imita point de lui.

L'année suivante, les Thessaliens se plaignant encore d'Alexandre de Pheres qui troubloit leurs villes, et vouloit s'en rendre maître, Pélopidas y fut envoyé comme ambassadeur avec Isménias. Comme il ne s'attendoit pas à la guerre, il arriva en Thessalie, sans amener des troupes de Thèbes; ce qui le réduisit à la nécessité de se servir des Thessaliens dans les affaires pressantes qui lui survinrent.

(*a*) Le père d'Alexandre-le-Grand.

Dans ce même temps, les troubles et les factions recommencèrent à travailler la Macédoine. Ptolémée venoit de tuer le roi Alexandre son frère, et de s'emparer du royaume. Les amis du défunt appeloient Pélopidas, qui, voulant arriver avant que Ptolémée eût le temps de se reconnoître, mais n'ayant point d'armée, leva à la hâte des soldats mercenaires, pour marcher contre ce prince. Quand ils furent en présence, Ptolémée, à force d'argent, corrompit ses soldats mercenaires, et les obligea à passer de son côté; et en même temps, craignant la réputation et le nom de Pélopidas, il alla au-devant de lui comme au-devant de son supérieur et de son maître, eut recours aux caresses et aux prières, et promit solennellement qu'il garderoit ce royaume pour les frères du défunt; qu'il reconnoîtroit pour amis et pour ennemis les amis et les ennemis des Thébains; et pour sûreté de ses promesses, il donna en otage son fils Philoxène, et cinquante jeunes enfants qui étoient élevés avec lui : Pélopidas les envoya à Thèbes. Mais ne pouvant oublier la perfidie des soldats mercenaires, et averti qu'ils avoient retiré dans la ville de Pharsale la plus grande partie de leurs biens, leurs enfants et leurs femmes, il pensa qu'en

les leur enlevant, il trouveroit le vrai moyen de se venger de l'affront qu'il avoit reçu.

Il assemble donc quelques troupes de Thessaliens, et marche à Pharsale. A peine y est-il arrivé que le tyran Alexandre se présente devant lui avec une puissante armée. Pélopidas, croyant qu'il venoit pour se justifier, et pour répondre aux plaintes des Thébains, va à lui avec Isménias seul, sans autre précaution : ce n'est pas qu'il ne le connût pour un scélérat et pour un homme accoutumé à verser le sang; mais il se flattoit que le respect qu'il auroit pour Thèbes, et la considération de sa dignité et de sa réputation l'empêcheroient de rien entreprendre contre lui. Cependant le tyran les voyant seuls et sans armes, les prend prisonniers, et s'empare de Pharsale [35].

Cette action remplit de terreur et de défiance l'esprit de tous ses sujets, qui se doutèrent bien qu'après une injustice si criante, et une si grande audace, le tyran n'épargneroit plus personne, et se comporteroit, en toutes rencontres, et contre toutes sortes de gens, en homme désespéré, et qui n'avoit plus rien à ménager pour sa vie. A la nouvelle de cette perfidie, les Thébains envoyèrent sur-le-champ une armée en Thessalie; et

comme ils étoient irrités contre Epaminondas, ils nommèrent d'autres généraux [36].

Le tyran mène cependant Pélopidas à Phères, et les premiers jours, il permet à tout le monde de le voir, s'imaginant que sa captivité auroit humilié sa fierté et abattu son courage : mais Pélopidas, voyant les habitants de Phères consternés, ne cessoit de les consoler, et de les exhorter à avoir bonne espérance, leur promettant que le tyran seroit bientôt puni ; et il envoyoit lui dire à lui-même : « Qu'il étoit bien imprudent et bien « injuste de tourmenter et de faire mourir « tous les jours tant de bons citoyens qui ne « lui avoient rien fait, et de l'épargner lui, « sachant bien qu'il ne seroit pas plutôt sorti « de ses mains, qu'il lui feroit porter la peine « due à ses crimes ». Le tyran, étonné de cette grandeur d'âme et de cette assurance : « Pourquoi, dit-il, Pélopidas est-il si pressé de « mourir » ? Ce mot étant rapporté à Pélopidas, il lui envoya cette réponse : « C'est « afin que devenu encore plus l'ennemi des « Dieux et des hommes, tu en périsses beau- « coup plutôt ».

Depuis ce jour, le tyran défendit que personne ne le vît et ne lui parlât. Mais Thébé, sa femme et fille de Jason, qui avoit été aussi tyran de Phères, instruite de la constance et

du courage de Pélopidas, sur le rapport de ceux qui le gardoient, eut la curiosité de le voir et de l'entretenir. Elle se rendit dans sa prison; et d'abord, comme femme qu'elle étoit, elle ne démêla pas la bonne mine et la majesté de ce personnage, dans la calamité où elle le voyoit (*a*), mais jugeant bien, par ses cheveux négligés, par ses méchants habits et par la manière dure dont il étoit traité, qu'il souffroit beaucoup, et qu'il étoit dans une position qui répondoit mal à la gloire de son nom, elle ne put retenir ses larmes.

Pélopidas, ne sachant pas qui elle étoit, fut d'abord surpris; mais après qu'on l'eut nommée, il lui parla le premier, et l'appela du nom de son père; car il avoit connu familièrement Jason, et avoit été de ses amis. Thébé ayant commencé à lui dire : « Pélo- « pidas, que je plains votre femme! Je vous « plains bien davantage, Thébé, lui répon- « dit-il, de ce que n'étant point prisonnière, « vous souffrez un aussi méchant homme « qu'Alexandre ». Ce mot toucha Thébé jusqu'au vif; car elle ne supportoit qu'avec beaucoup de peine la cruauté, les violences et l'insolence du tyran, qui, à toutes ses

(*a*) C'est le sens de ce passage : « les femmes pour « l'ordinaire ne jugent que par l'extérieur ».

autres infamies, ajoutoit encore celle d'abuser du plus jeune des frères de sa femme. C'est pourquoi, allant souvent voir Pélopidas, et se plaignant librement devant lui de tous les outrages qu'elle souffroit, elle s'aigrissoit de plus en plus contre son mari, et remplissoit son cœur de ressentiment, d'audace, de haine et de désir de se venger.

Les généraux des Thébains, qui venoient d'entrer dans la Thessalie, n'ayant rien fait, et ayant même été obligés, par leur incapacité et par leur mauvaise fortune, d'abandonner le pays, et de s'en retourner honteusement et avec perte [37], la ville de Thèbes les condamna chacun à une amende de dix mille drachmes (*a*), et envoya Epaminondas en Thessalie avec une armée. Son arrivée produisit d'abord un grand mouvement parmi les Thessaliens; la réputation de ce général les remplit de confiance; et il s'en fallut bien peu que, dès ce moment, les affaires du tyran ne fussent entièrement ruinées, tant fut grande la frayeur qui s'empara tout d'un coup de ses capitaines et de ses amis, l'ardeur qui porta tous ses sujets à la révolte, et la joie qu'inspira à tous les peuples l'attente de ce qui devoit arriver, personne ne dou-

(*a*) Environ 8,889 fr. de notre monnoie. *A. L. D.*

que les Lacédémoniens et les Athéniens avoient envoyé des ambassadeurs au grand roi pour conclure avec lui une ligue, y envoyèrent aussi de leur côté Pélopidas, choix plein de sagesse, à cause de sa grande réputation [39]. D'abord, dans toutes les provinces du roi où il passa, il étoit très-connu et très-célèbre ; car la renommée n'avoit pas publié ses combats contre les Lacédémoniens dans les premières régions de l'Asie seulement, et de loin en loin ; mais après les premières nouvelles qu'elle y eut répandus de sa victoire à la bataille de Leuctres, informée tous les jours de ses nouveaux succès, elle avoit porté et fait retentir sa gloire jusqu'aux provinces les plus reculées. Ensuite quand il fut arrivé à la cour de Perse, il excita l'admiration des satrapes, des princes et des généraux ; ils disoient tous : « Voilà donc cet homme qui a « ôté aux Lacédémoniens l'empire de la terre « et de la mer, et réduit Sparte à se tenir « entre le Taygete (*a*) et l'Eurotas ; Sparte, « qui, depuis peu encore sous la conduite « d'Agésilas, a fait la guerre aux Perses et « au grand roi, et les a forcés de craindre « pour les royaumes de Suse et d'Ecbatane ».

Artaxerxe, charmé de son arrivée, ne chercha qu'à augmenter sa réputation, et à le

(*a*) Montagne de la Laconie. *A. L. D.*

rendre encore plus grand par tous les honneurs qu'il lui fit rendre, et cela par vanité et par amour propre, voulant faire entendre à ses sujets que les plus grands personnages et les plus vertueux venoient lui faire la cour, et lui rendre hommage comme au plus grand et au plus heureux de tous les rois. Mais après qu'il l'eut admis à son audience, qu'il l'eut vu et qu'il eut entendu ses discours plus forts que ceux des ambassadeurs d'Athènes, et plus simples que ceux des Lacédémoniens, il l'aima davantage; et comme c'est la coutume des rois dans leurs affections, il ne dissimula point l'extrême considération qu'il avoit pour lui, et ne cacha point aux autres ambassadeurs la préférence qu'il lui donnoit, et l'inclination qui le portoit à lui accorder plus de grâces [40]. A la vérité il paroissoit faire plus d'honneur à Antalcidas [41] qu'à tous les autres Grecs : car un jour il prit la couronne qu'il avoit à table, et l'ayant trempée dans des essences précieuses, il la lui envoya. Il ne donna pas à Pélopidas de ces marques de familiarité, mais il lui envoya les présents qui passoient pour les plus riches et les plus magnifiques, et lui accorda de plus toutes ses demandes, « Qui « furent que tous les Grecs seroient libres et « indépendants; qu'on repeupleroit Messène,

« et que les Thébains seroient réputés amis du « roi de père en fils ».

Après des réponses si favorables, il partit, n'ayant accepté de tous les présents du roi, que ce qu'il falloit pour porter chez lui une marque de sa faveur et de sa bienveillance. Son désintéressement aggrava les plaintes qu'on fit contre les autres ambassadeurs des Grecs. Les Athéniens firent le procès à Timagoras, et le condamnèrent à la mort avec justice, s'ils le firent mourir pour la quantité de présents qu'il avoit reçus; car il n'accepta pas seulement de l'or et de l'argent, mais il prit encore un lit magnifique avec des esclaves pour le faire, ceux des Grecs n'étant point assez adroits pour ce service. Il reçut aussi quatre-vingts vaches et des bergers pour les soigner, comme ayant besoin de prendre du lait pour quelque maladie; et enfin à son départ, il se fit conduire en litière jusqu'à la mer aux dépens du roi, qui donna quatre talents (*a*) aux esclaves qui l'avoient porté.

Mais il semble que ce ne furent pas ces présents reçus qui irritèrent le plus les Athéniens, puisqu'Épicrate le porte-faix, ayant avoué dans l'assemblée publique, non-seulement qu'il avoit reçu des présents du roi, mais encore qu'il étoit d'avis qu'on fît un décret

(*a*) Environ 19,753 fr. de notre monnoie. *A. L. D.*

par lequel il seroit ordonné qu'au lieu de neuf archontes qu'on élisoit tous les ans, on éliroit neuf ambassadeurs, qu'on prendroit parmi les plus pauvres d'entre le peuple, et qu'on les enverroit au roi, afin qu'ils revinssent riches, le peuple n'en fit que rire [42]. Mais ce qui les offensa davantage, ce fut que les Thébains eussent obtenu tout ce qu'ils avoient demandé; et en cela ils ne considéroient pas assez la grande réputation de Pélopidas, et ne comprenoient pas combien elle étoit plus forte et plus efficace pour persuader, que toutes les harangues et tous les traits de rhétorique des autres ambassadeurs, surtout auprès d'un prince accoutumé toujours à caresser et ménager les plus forts [43].

L'estime et la bienveillance que les Thébains avoient pour Pélopidas, ne furent pas peu augmentées par cette ambassade qui avoit procuré l'affranchissement des Grecs et le rétablissement de Messene, et il en reçut de grands témoignages à son retour.

Alexandre, tyran de Phères, étoit retombé dans son naturel; il avoit ruiné plusieurs villes de Thessalie, et mis garnison dans celles des Phtiotes, des Achéens, et des Magnésiens. Ces villes, informées du retour de Pélopidas, députèrent en même temps à Thèbes, pour demander un secours de trou-

pes et ce général. Les Thébains firent un décret qui leur accordoit tout ce qu'ils demandoient. Les préparatifs furent bientôt faits, et le général étoit sur le point de partir, lorsque tout à coup le soleil s'éclipsa et des ténèbres épaisses couvrirent en plein jour la ville de Thèbes. Pélopidas, qui vit ses concitoyens troublés de ce signe, ne crut pas devoir les contraindre à partir dans cette frayeur et dans cette consternation, qui leur ôtoient toute espérance, ni exposer sept mille Thébains; mais il se donna lui seul aux Thessaliens; et prenant trois cents cavaliers Thébains ou étrangers qui voulurent le suivre, il partit contre les défenses des devins et malgré les autres citoyens qui vouloient le retenir; car ils croyoient que cette éclipse étoit un signe extraordinaire et qui menaçoit un grand personnage comme lui. Mais outre que Pélopidas étoit aigri contre Alexandre, par le ressentiment des outrages qu'il en avoit reçus, il espéroit trouver un grand désordre et de grandes divisions dans sa maison à cause des entretiens qu'il avoit eus avec Thébé; et ce qui l'excitoit et l'enflammoit encore plus, c'étoit la beauté de l'action même; car tous ses désirs et toute son ambition étoient de faire voir à tous les Grecs que, dans le même temps que les Lacédémoniens

envoyoient à Denys le tyran des généraux et des capitaines, et que d'un autre côté les Athéniens étoient en quelque sorte à la solde d'Alexandre, et lui avoient érigé une statue de bronze comme à leur bienfaiteur, les Thébains étoient les seuls qui faisoient la guerre pour délivrer les opprimés, et pour détruire chez les Grecs tous les gouvernements violens et injustes.

Après avoir assemblé son armée à Pharsale, il marcha contre le tyran : celui-ci, voyant que Pélopidas n'avoit qu'un petit nombre de Thébains, et que de son côté il avoit une infanterie deux fois plus forte que celle des Thessaliens, alla à sa rencontre jusqu'auprès du temple de Thétis. Là, quelqu'un ayant dit à Pélopidas que le tyran venoit à lui avec une grosse armée, *Tant mieux*, lui répondit-il, *nous battrons un plus grand nombre d'ennemis*.

En cet endroit, près du lieu qu'on appelle Cynoscéphales (*tete de chien*), il y avoit deux collines fort élevées et fort droites, qui sont opposées l'une à l'autre au milieu de la plaine. Les deux partis s'ébranlent pour faire occuper ces deux collines par leur infanterie, et en même temps Pélopidas ordonne à sa cavalerie qui étoit fort bonne de charger celle

des ennemis, qui fut bientôt enfoncée ; la cavalerie Thébaine la poursuivoit dans la plaine, lorsqu'on vit tout à coup Alexandre sur le haut des collines, qui avoit devancé l'infanterie des Thessaliens, et qui, tombant rudement sur ceux qui vouloient forcer ces hauteurs et ces retranchements, tuoit les plus avancés, et repoussoit les autres, qui, chargés de blessures, étoient obligés de reculer. Pélopidas, voyant leur détresse, rappela sa cavalerie, lui commanda de fondre sur les ennemis qui étoient en bataille, et prenant son bouclier, il courut à ceux qui combattoient sur les collines.

Il eut bientôt percé son infanterie ; et passant dans un moment de la queue à la tête, il redonna à ses gens une telle vigueur et un tel courage, que les ennemis crurent que c'étoient des troupes toutes fraîches qui les attaquoient. Ils soutinrent deux ou trois charges sans s'ébranler ; mais lorsqu'ils virent que cette infanterie poussoit toujours en avant, et que la cavalerie, revenue de sa poursuite, venoit la soutenir, ils commencèrent à lâcher le pied en se retirant à pas lents, et faisant toujours face : alors Pélopidas voyant de dessus les hauteurs toute l'armée ennemie, qui véritablement n'avoit pas

encore pris la fuite, mais qui commençoit à plier et à se mettre en désordre, s'arrêta quelque temps, cherchant des yeux Alexandre.

Dès qu'il l'eut aperçu à son aile droite où il rallioit et encourageoit ses troupes mercenaires, il ne laissa plus sa raison maîtresse de sa colère; mais enflammé à cette vue, et abandonnant à son ressentiment seul le soin de sa vie et toute la conduite de l'affaire, il devança de bien loin ses bataillons, et courut de toute sa force, en appelant et défiant Alexandre. Le tyran ne répondit point à son défi, et n'osa l'attendre, mais alla se cacher dans le bataillon de ses gardes. Ces soldats mercenaires ayant voulu faire ferme, les premiers rangs furent d'abord enfoncés par Pélopidas, et la plupart tués sur la place; les autres se battant de loin percèrent enfin ses armes, et enfoncèrent leurs piques dans la poitrine de ce général. Les Thessaliens, affligés de le voir dans ce danger, descendirent des collines pour courir à son secours, mais il étoit déjà tombé mort quand ils arrivèrent. Alors l'infanterie et la cavalerie, se tournant sur le corps de bataille, le mirent en déroute, le poursuivirent fort loin, et couvrirent la plaine de morts; car ils tuèrent plus de trois mille hommes. La douleur des Thébains, qui se trouvèrent à la mort de

Pélopidas; les témoignages d'affliction qu'ils lui donnèrent en l'appelant « leur père, leur « sauveur et leur maître dans les plus grandes « et les plus belles choses », n'ont rien qui doive étonner. Mais les Thessaliens et les alliés, après avoir surpassé par leurs décrets en sa faveur tous les plus grands honneurs que l'on puisse rendre à la vertu humaine, témoignèrent encore plus par leurs regrets l'affection qu'ils avoient pour lui. Car on dit que tous ceux qui se trouvèrent à ce combat, n'eurent pas plutôt appris sa mort, que sans quitter leurs cuirasses, sans débrider leurs chevaux, sans même bander leurs plaies, accourant tous avec leurs armes auprès du mort, comme s'il avoit eu encore du sentiment, ils se mirent à entasser autour de son corps les dépouilles des ennemis, coupèrent les crins à leurs chevaux, et se coupèrent à eux-mêmes les cheveux (*a*). Et de ceux qui se retirèrent dans leurs tentes, il n'y en eut pas un qui allumât du feu, ni qui préparât son repas; le silence et la consternation régnoient dans toute l'armée, comme si elle n'avait pas remporté une victoire très-grande et très-glorieuse, mais qu'elle eût été défaite et réduite en servitude par le tyran.

(*a*) On sait que c'étoient là les signes ordinaires de deuil chez les anciens. *A. L. D.*

Dès que la nouvelle de sa mort fut répandue dans les villes, les magistrats, les jeunes-gens, les enfants et les prêtres, en sortirent pour aller recevoir son corps, portant des trophées, des couronnes et des armures toutes d'or; et quand le temps de faire ses funérailles fut venu, les plus âgés des Thessaliens demandèrent aux Thébains la permission de l'inhumer, et de faire seuls ses obsèques. L'un d'eux porta la parole, et dit : « Thé-« bains, nos alliés, nous vous demandons « une grace qui sera pour nous un grand « honneur, et une grande consolation dans « cette affreuse calamité. Ce n'est point Pé-« lopidas vivant que les Thessaliens deman-« dent d'accompagner 44; ce n'est point à « Pélopidas voyant et sentant ce qu'on fait « pour lui, qu'ils veulent rendre les honneurs « dus à son mérite; c'est Pélopidas mort qu'ils « demandent la grace de toucher : si vous « leur accordez le privilége de toucher seuls « son corps, de le laver, de l'orner et de « l'ensevelir, nous vous croirons persuadés « que nous sentons que ce malheur commun « est encore plus grand pour les Thessaliens « que pour les Thébains. Car pour vous, « vous avez perdu seulement un bon général; « et nous, avec ce bon général, nous avons « perdu toute espérance de recouvrer notre

« liberté; car, comment oserons-nous « vous demander un autre capitaine, quand « nous ne vous avons pas rendu Pélopi- « das » ?

Les Thébains, touchés de leurs prières, leur accordèrent leur demande; et jamais il n'y a eu de funérailles plus magnifiques, au moins au jugement de ceux qui ne font pas consister la magnificence dans l'ivoire, l'or, la pourpre, comme un Philistus [45], qui se plaît à louer et à admirer les obsèques de Denys le tyran, qui ne furent, à proprement parler, que comme une pompeuse catastrophe d'une tragédie sanglante, c'est-à-dire de sa tyrannie [46]. De même Alexandre le grand, après la mort d'Héphestion, ne se contenta pas de faire couper les crins à ses chevaux et à ses mulets, il fit encore raser les crénaux des murailles, afin que les villes mêmes parussent être en deuil, en quittant ainsi leurs ornements pour prendre une figure triste et lugubre. Mais toutes ces magnificences affectées n'étant que les ordres de maîtres à qui on n'ose désobéir, et ne s'exécutant que par nécessité et toujours avec une forte envie contre ceux pour qui on les fait, et une haine furieuse contre ceux qui les exigent de force, ne sont jamais les témoignages d'une véritable affection et d'un

honneur sincère, mais l'étalage du faste barbare, du luxe et de l'ostentation de gens qui emploient leur bien et celui des autres à des choses vaines et peu dignes de nos désirs [47]; au lieu qu'un homme d'état, mort dans une terre étrangère, loin de sa femme, de ses enfants et de sa famille, et qui, sans que personne le demande, sans que personne y force, est reçu, accompagné, porté et couronné par tant de peuples, par tant de villes, qui ambitionnent cet honneur, et qui se relayent; voilà ce qu'on peut appeler avec justice le bonheur très-parfait [48]. Car, comme disoit Esope : « La mort qui emporte les « hommes dans leur plus grande prospérité, « n'est nullement malheureuse; au contraire, « elle est très-heureuse; car elle met les « belles actions des gens de bien en sûreté et à « couvert des revers de la fortune [49] ». Mais j'estime encore mieux le mot de ce Spartiate qui rencontrant Diagoras qui avoit vaincu aux jeux olympiques, et qui avoit vu couronner dans ces mêmes jeux ses fils et ses petits-fils, lui dit en l'embrassant : « Meurs, Diagoras, « meurs promptement; car aussi-bien ne monteras-tu pas au ciel ». Cependant y a-t-il quelqu'un qui, mettant ensemble toutes les victoires olympiques et pythiques, osât les comparer à un seul des combats que Pélopidas

donna, et dans lesquels il fut toujours vainqueur? Après avoir passé la plus grande partie de sa vie dans la gloire et dans les honneurs, nommé pour la treizième fois gouverneur et général de la Béotie, il expire au milieu d'un grand exploit qui exterminoit un tyran, et rendoit la liberté à toute la Thessalie.

Si sa mort fut douloureuse à ses alliés, elle leur fut encore plus utile; car les Thébains, ayant appris la perte qu'ils venoient de faire, et enflammés du désir de se venger sans délai, envoyèrent promptement une armée de sept mille hommes de pied et de sept cents chevaux, sous la conduite de Malcitas et de Diogiton, qui, surprenant Alexandre affoibli et consterné de sa défaite, l'obligèrent de rendre aux Thessaliens les villes qu'il leur avoit prises, de laisser les Magnésiens, les Phtiotes et les Achéens en liberté, de retirer ses garnisons de leur pays, et de jurer qu'il obéiroit toujours aux Thébains, et qu'il marcheroit sous leurs ordres contre tous leurs ennemis.

Les Thébains se contentèrent de ces conditions : mais il n'est pas inutile de raconter ici la peine que les Dieux firent souffrir bientôt après au tyran, pour venger Pélopidas. Nous avons déjà dit que sa femme Thébé avoit été instruite par ce grand homme à ne

pas redouter cet éclat extérieur et cet appareil de tyrannie, quoiqu'elle fût environnée des satellites et des bannis qui gardoient le tyran. Thébé, qui avoit profité de ces leçons et qui d'ailleurs craignoit la perfidie et haïssoit mortellement la cruauté de son mari, fait avec ses trois frères, Tisiphon [50], Pytholaüs et Lycophron, le complot de le tuer, et l'exécute de cette manière : le palais du tyran étoit rempli de gardes qui veilloient toute la nuit; il n'y avoit qu'une chambre haute qui étoit gardée par un chien enchaîné, très-dangereux, et qui ne reconnoissoit que le tyran, sa femme, et un seul esclave qui lui donnoit à manger. Le temps pris pour l'exécution étant venu, Thébé enferme ses frères pendant le jour dans une chambre voisine; et entrant seule, selon sa coutume, dans celle d'Alexandre qu'elle trouve endormi, elle sort un moment après, ordonne à l'esclave d'emmener le chien dehors, parce que son mari vouloit dormir en repos; et de peur que l'échelle par où l'on arrivoit à la chambre du tyran, ne fît du bruit quand ses frères monteroient, elle enveloppa de laine les échelons. Tout étant ainsi préparé, elle fait monter doucement ses frères armés de poignards; et les laissant à la porte qui étoit entr'ouverte, elle rentre; et prenant le ci-

meterre qui étoit pendu au chevet, elle le leur montre : c'étoit le signal dont ils étoient convenus, pour marquer que le tyran étoit assoupi et qu'il dormoit tranquillement.

Sur le point de l'exécution, ces jeunes gens se trouvent saisis de frayeur, et n'osent avancer : Thébé se met en colère, les appelle lâches, et leur jure qu'elle va éveiller Alexandre, et lui déclarer leur complot. La honte et la crainte les raniment ; elle les fait entrer, les mène près du lit, et tient elle-même la lampe. L'un prend le tyran par les pieds, qu'il serre de toute sa force, l'autre le prend par les cheveux, et le troisième le frappe à grands coups de poignard, et le tue : mort peut-être trop douce et trop prompte pour un monstre si abominable et si cruel ; mais pourtant proportionnée et conforme à ses injustices et à ses cruautés, si l'on en considère les circonstances et les suites : car c'est le premier des tyrans qui ait été assassiné par sa propre femme. Et après sa mort, son corps fut exposé à toutes sortes d'outrages, foulé aux pieds par ses sujets, et abandonné en proie aux chiens et aux vautours [51].

FIN DE LA VIE DE PÉLOPIDAS.

NOTES.

1 Le luxe et la mollesse des Sybarites alloient au-delà de toute imagination. Ce peuple se glorifioit de n'avoir jamais vu le soleil se lever ni se coucher. Et afin que rien n'interrompît son sommeil, il avoit défendu tous les arts qui s'exercent avec bruit, et avoit proscrit les coqs mêmes. Quand on invitoit des femmes au festin d'un sacrifice, c'étoit un an auparavant, afin qu'elles eussent le temps de préparer des robes magnifiques, et le reste de leur parure. On proposoit des prix aux cuisiniers qui inventeroient les meilleurs ragoûts. Et quand un cuisinier en avoit trouvé quelqu'un d'excellent, il étoit défendu, par une loi expresse, à tous les autres cuisiniers de le faire pendant la première année, afin que l'inventeur eût ce temps-là pour s'enrichir. Un Sybarite voyant un homme fouir la terre, s'écria qu'il en avoit une descente; et un autre Sybarite à qui il raconta ce qu'il avoit vu, dit que de l'entendre, il avoit un mal de côté. Athénée, livre xij, chap. 3.

Ibid. Les Sybarites étoient une colonie de Grecs, qui habitoient la côte orientale du pied de l'Italie, sur le golfe de Tarente, entre les fleuves Sybaris et Crathis. *A. L. D.*

2 Ce mot est fort beau; mais il n'est pas toujours vrai. Il le seroit si tous ceux qui ont de bons bras et de bons yeux, et qui seroient très-capables de bien servir, étoient employés, et qu'on allouât et qu'on payât leurs services. Mais combien les temps difficiles et malheureux font-ils de Nicodèmes, c'est-à-dire, d'aveugles et de manchots? Combien le mauvais choix que font quelquefois ceux qui gouvernent, et les re-

commandations intéressées ou aveugles auxquelles ils ont souvent égard, en font-ils encore? Le bien est donc nécessaire, non seulement aux aveugles et aux manchots, mais encore à ceux que la fortune persécute, et dont elle rend inutiles et les bras et les yeux. Voilà pourquoi Aristote et Platon soutenoient que le bien étoit nécessaire pour faire valoir la vertu, et pour la mettre en œuvre.

[3] Il ne faut pas confondre cette expédition avec celle où se donna la célèbre bataille de Mantinée, dans laquelle Epaminondas fut tué; car cette bataille ne se donna qu'après la mort de Pélopidas; et c'étoit contre les Lacédémoniens: au lieu que dans celle dont Plutarque parle, les Thébains étoient allés au secours des Lacédémoniens leurs alliés. C'étoit avant l'exil de Pélopidas, vers la troisième année de l'olympiade xcviij. Mantinée étoit une ville d'Arcadie, dans le Péloponèse.

[4] Il y avoit alors à Thèbes deux gouverneurs ou polémarques, Isménias et Léontidas, ou, comme l'appelle Xénophon, *Léonthiades*: ils étoient ennemis et avoient chacun leur parti: Isménias tenoit pour la liberté et pour l'état populaire; c'est pourquoi il étoit haï des Lacédémoniens. Les interprètes ont mal démêlé cette histoire, que Xénophon explique fort bien dans le livre V des *Choses grecques*.

[5] Il est impossible, comme je l'ai dit ailleurs, de bien traduire ces vies de Plutarque, si on ne vérifie sur les originaux les histoires dont il parle; ce ne fut point en allant et venant par la Béotie, comme Amyot traduit, que Phœbidas exécuta cette entreprise. Voici le fait: les Lacédémoniens avoient ordonné une levée de dix mille hommes pour les envoyer contre Olynthe; en attendant que cette armée fût prête, ils firent partir Eudamidas avec environ deux mille hommes; et Eudamidas demanda en grâce aux Lacédémoniens

qu'ils donnassent la conduite des autres huit mille hommes à son frère Phœbidas, ce qu'ils lui accordèrent; et ce fut en menant ses troupes à Olynthe, que Phœbidas passa à Thèbes, et campa devant la ville, prés du Gymnase, où Léontidas lui alla faire ces propositions. Phœbidas se laissa persuader, car Léontidas lui fit voir qu'il n'y auroit rien de plus glorieux pour lui, que de se rendre maître de Thèbes, pendant que son frère travailloit à soumettre Olynthe; que par là même il faciliteroit à son frère le moyen de réussir dans son entreprise: car au lieu que les Thébains avoient fait un décret, par lequel il étoit défendu qu'aucun Thébain allât avec lui faire la guerre aux Olynthiens, dès qu'il seroit maître de la citadelle, ils lui donneroient autant de cavalerie et d'infanterie qu'il voudroit pour aller fortifier Eudamidas. Phœbidas se laissa persuader, parce que, dit Xénophon, il cherchoit moins à vivre, qu'à faire quelque action d'éclat, et que naturellement il étoit fort inconsidéré et fort imprudent.

6 Isménias fut enlevé par l'ordre de Léontidas, qui étoit l'autre polémarque; mais il ne fut pas conduit à Lacédémone, il fut mis en prison dans la citadelle, où on lui fit faire son procès par des commissaires qu'on lui envoya. Il y en avoit trois de Lacédémone, et un de chacune des autres villes.

7 Polybe surtout n'a pas manqué de relever un procédé si étrange et si injuste. En parlant des Etoliens qui avoient élu pour préteur, Scopas, auteur de tous les maux qu'ils avoient faits aux Achéens, sans leur avoir déclaré la guerre, il dit, liv. IV, pag. 296, que de ne pas faire la guerre par un décret public, et cependant commettre tous les actes d'hostilité, n'en point punir les auteurs, et au contraire les honorer et les élire pour généraux, c'étoit un acte qui renfermoit toutes les injustices ensemble: c'est ce que les Lacé-

démoniens firent après que Phœbidas se fut emparé de la Cadmée, contre la bonne foi, et contre tous les traités. Ils punirent l'auteur de cette perfidie, et ne retirèrent pas leur garnison; comme si l'injustice étoit effacée par la punition de celui qui l'avoit commise, et comme si c'étoit là satisfaire les Thébains. Les mêmes Lacédémoniens, du temps de la paix d'Antalcidas, firent publier qu'ils laissoient la liberté à toutes les villes, mais ils ne retirèrent pas d'une seule les gouverneurs qu'ils y avoient mis. Après avoir saccagé les Mantinéens et ruiné leur ville, ils dirent qu'ils ne leur avoient fait aucune injustice, parce que d'une seule ville ils les avoient fait passer dans plusieurs. Or, ajoute-t-il, c'est une démence jointe à une malice énorme, de prétendre qu'un homme n'a qu'à fermer les yeux pour empêcher les autres de le voir. L'attachement à cette pernicieuse maxime de politique, a attiré sur ces deux peuples de grandes calamités; et jamais ceux qui voudront prendre de bons conseils et prospérer, ne doivent la suivre, ni dans les affaires publiques, ni dans leurs affaires particulières.

8 Voilà tout le rôle que Plutarque fait jouer à Epaminondas dans cette entreprise. Il la savoit, mais il ne voulut y avoir aucune part, parce qu'il ne vouloit pas, disoit-il, tremper ses mains dans le sang de ses concitoyens, et qu'il savoit bien qu'on ne se tiendroit pas dans les bornes, et que les tyrans ne périroient pas seuls. Plutarque raconte cette histoire plus au long dans le Traité de l'esprit familier de Socrate.

9 Hipposthénidas faisoit réflexion, que quand même on auroit tué les tyrans, les conjurés étoient en trop petit nombre pour venir à bout de la garnison, qui étoit de quinze cents hommes, que deux officiers fort sobres devoient être de garde cette même nuit, et qu'Archias avoit ordonné à ceux de Thespies de se tenir sous les armes ce jour là.

[10] Chlidon alla chercher Hipposthénidas; et ne l'ayant pas trouvé, il alla chez un des conjurés, où il se doutoit bien qu'il le trouveroit; il vouloit leur dire d'envoyer un autre messager à sa place.

[11] Les Lacédémoniens s'étoient emparés de la citadelle vers le milieu de l'été, la troisième année de l'olympiade xcix, et les conjurés la reprirent la première année de l'olympiade c, au commencement de l'hiver. Le froid qu'on éprouvoit alors leur donnoit de plus un prétexte de se cacher le visage.

[12] Pourquoi cette finesse? Cela n'étoit point nécessaire. Aussi Plutarque, dans le Traité de l'esprit familier de Socrate, dit formellement que Charon revint à eux le visage gai, et qu'il leur rapporta à tout ce qu'Archias lui avoit dit.

[13] Léontidas et Hypatas ne soupoient pas chez Philidas, parce qu'Archias, qui attendoit une des premières dames de la ville, n'avoit pas voulu que Léontidas fût du festin. Ainsi Philidas avoit été obligé de séparer les conjurés.

[14] Plutarque me paroît ici étrangler trop sa narration. Comment les conjurés, avec le peu de citoyens qu'ils avoient assemblés, et les bannis qui arrivèrent de l'Attique, auroient-ils pu reprendre la citadelle qui étoit si forte, et où il y avoit quinze cents Lacédémoniens en garnison, avec plus de trois mille Thébains, qui s'étoient réfugiés près d'eux, et qui avoient pris leur parti? Il devoit donc parler des cinq mille hommes de pied, et des cinq cents chevaux que les Athéniens envoyèrent à Pélopidas dès le lendemain matin, sous la conduite de Démophon, et des autres troupes qui arrivèrent de toutes les villes de la Béotie, et qui, avec celles des Athéniens, firent une armée de douze mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux. Voilà l'armée qui fit le siége de la citadelle.

qui se défendit plusieurs jours, et ne se rendit que faute de vivres Voyez Xénophon, liv. v de l'Histoire Grecque, et Diodore de Sicile, liv. xv.

15. Notre histoire nous en fournit un qui fut exécuté dans le dernier siècle, et qu'on peut appeler, avec encore plus de raison, le frère germain de celui de Pélopidas; c'est celui du prince de Monaco. Je rassemblerai ici les principaux traits de l'un et de l'autre, pour faire voir leur parfaite ressemblance. Pélopidas entre dans Thèbes, lui douzième, pour délivrer cette place du joug de Lacédémone, qui y avoit une garnison; ils sont tous déguisés en paysans. Philidas, un des conjurés, donne un grand souper aux officiers de Lacédémone; sur le moment de l'exécution, il se répand un bruit sourd de la conjuration; un des principaux de ces officiers reçoit même des lettres où elle est détaillée, mais il remet au lendemain à lire ces lettres et à s'éclaircir. Pélopidas, auquel s'étoient joints trente-six citoyens, partage sa troupe en deux bandes, dont l'une va attaquer ceux qui étoient à table, et l'autre va contre des autres chefs qui étoient retirés; et par leur courage, ils remettent Thèbes en liberté. Le prince de Monaco entreprend de même de délivrer sa ville du joug des Espagnols, qui en étoient les maîtres. Son complot est éventé. Le commandant Espagnol est averti même du jour qu'il devoit s'exécuter; mais il traite cet avis d'imposture, et promet cependant d'observer le prince, et de se saisir de sa personne et de celle de son fils sur le premier soupçon qu'il donnera de sa conduite. Cela oblige le prince de Monaco à se hâter d'exécuter son entreprise, pour prévenir les mauvais desseins de ce commandant. Il fait semblant de vouloir punir quelques sujets rebelles de deux de ses villes; il les envoie prendre et les fait amener dans ses prisons de Monaco, liés et garrottés, au nombre de trente, qu'il avoit choisi les plus braves et les plus déterminés, et qui étoient du

complot. Cela ne donne nul ombrage au commandant, qui même, à la prière du prince, envoie une partie de sa garnison vivre à discrétion dans les maisons de ces prétendus coupables. Le prince donne un grand souper aux officiers de la garnison, et ordonne que dans la ville on fasse grande chère à tous leurs soldats. Pendant que les Espagnols ne pensent qu'à se réjouir, et qu'ils sont noyés de vin, il tire des prisons ses trente conjurés, et leur donne des armes; quelques habitants des plus braves se joignent à eux, il y ajoute quelques-uns de ses domestiques, et partage toute cette troupe en trois bandes, donne à son fils la première, qui étoit de trente hommes, met à la tête de l'autre, qui étoit de vingt hommes, un brave officier nommé Géronimo Rei, et il prend la troisième, qui étoit de cinquante hommes, tous résolus de périr ou de délivrer leur patrie. Le jeune prince, plein d'ardeur et de courage, va attaquer un corps-de-garde et s'en rend maître. Geronimo Rei attaque un autre corps-de-garde avec le même succès; et le prince de Monaco donne sur le poste principal qui étoit à la place. Le combat est plus rude et plus sanglant de son côté. Il est repoussé deux fois; mais à la troisième charge, il l'emporte, et force le commandant à se rendre prisonnier. De cette manière, il chasse les Espagnols de Monaco, et se met sous la protection de la France. Quand on examine toutes les circonstances de ces deux actions, on les trouve si semblables, qu'on pourrroit presque penser que celle du prince de Monaco a été imaginée sur celle de Pélopidas.

16 Ce récit est plus vraisemblable que ce qu'écrit Diodore de Sicile, livre xv, que ce fut Cléombrotus qui, sans aucun ordre des éphores, persuada à Sphodrias de s'emparer du Pirée.

17 Ils avoient espéré d'arriver de nuit au Pirée;

mais le jour les surprit à Eleusine; se voyant découverts, ils commencèrent à se repentir, et s'en retournèrent pillant et emmenant les troupeaux.

18 Les Lacédémoniens virent bien la conséquence de cet attentat. Les éphores rappelèrent Sphodrias, et le mirent en justice; mais Agésilas, gagné par son fils, qui aimoit tendrement le fils de Sphodrias, le sauva. Ce trait d'histoire est assez curieux, comme Xénophon le raconte dans son livre v.

19 Je crois que c'est la même action dont parle Xénophon dans son cinquième livre; mais le général ou polémarque qui fut tué, il le nomme *Alypétus*: peut-être que *Panthoïdès* n'est pas le nom propre, mais le patronymique, le fils de Panthoüs.

20 Ce que Plutarque dit du Mélas, s'accorde parfaitement avec ce qu'en écrit Strabon dans son neuvième livre. Ce fleuve étoit perdu de son temps, dans des creux, ou dans les marais voisins, près d'Haliarte.

21 Le courage ne consiste qu'à fuir ce qui est mauvais, et rechercher ce qui est bon; et par conséquent le courage est le fruit de l'éducation et une véritable science, comme Platon l'a admirablement prouvé dans le *Lachès*.

22 Tout ce que Plutarque dit ici est admirable; c'est un abrégé de ce que Platon a écrit dans son *Banquet*, où, après avoir enseigné que le meilleur guide pour la bonne vie, c'est l'amour, car ni la naissance, ni les honneurs, ni les richesses, ne mènent au bien comme l'amour; et que l'amour consiste à avoir honte de ce qui est honteux, et à rechercher tout ce qui est honnête, il ajoute que, s'il étoit possible que l'on composât une ville entière ou une armée d'hommes liés par une amitié réciproque, il n'y auroit point de meilleur établissement au monde; car

chacun fuiroit ce qui est honteux, et rechercheroit ce qui est honnête; et dans les combats, une armée ainsi composée, quelque petite qu'elle fût, vaincroit, pour ainsi dire, tous les hommes ensemble. Car un homme ne se résoudra jamais à quitter son poste, ou à jeter ses armes à la vue de celui qu'il aime, et il se fera plutôt tuer que de l'abandonner dans le péril, ou que de ne pas le secourir. En un mot, il n'est point d'homme si lâche, dont l'amour ne fasse un homme divinement inspiré pour la vertu; de sorte qu'il ne sera en rien inférieur à celui qui est naturellement brave; et ce qu'Homère dit qu'un Dieu inspire à certains héros une force extraordinaire, voilà justement l'effet que l'amour produit dans ces hommes, *etc.* *V.* Platon, tom. 3, pag. 178 et 179.

23 Il me semble que cette coutume se pratiquoit dans la Phocide et dans la Béotie, où l'on célébroit avec beaucoup de solennité, les fêtes de l'amour. On faisoit jurer sur le tombeau d'Iolaüs, pour faire voir par l'exemple d'Iolaüs et d'Hercule, qu'il n'y avoit point d'acte de vertu à quoi une tendre amitié ne dût porter. Je n'ai pu trouver l'endroit d'Aristote. Mais par le Traité de l'Amour, qu'on a parmi les œuvres morales de Plutarque, il paroît que cette coutume duroit encore de son temps.

24 Dans le passage du *Banquet* que j'ai rapporté plus haut, Platon dit: « qu'il n'y a point d'homme « si lâche dont l'amour ne fasse un homme divine- « ment inspiré pour la vertu »; mais ce n'est pas ce passage que Plutarque a ici en vue, c'est celui de la page suivante, où Platon dit que celui qui aime, est plus divin que celui qui est aimé, car il est rempli de l'esprit d'un Dieu.

25 Ce jugement de Plutarque est important, et mérite d'être examiné. Je m'en vais dire ma pensée, que je soumets aux officiers consommés dans le métier.

de la guerre, auxquels seuls il appartient de décider sur ce sujet. C'est un principe certain, qu'un corps d'une grande réputation doit combattre seul, sans être mêlé avec des troupes inférieures; ou si on le mêle, il faut que ce soit avec un plus petit nombre de ces troupes foibles; car ce petit nombre fera, ou par émulation, ou par honte, ce que fera le grand, qui lui donnera l'exemple; au lieu que si on le mêle avec avec un plus grand nombre de ces troupes foibles, ce grand nombre venant à se décourager et à plier, entraînera le plus petit, qui ne pourra le ranimer et le rétablir. Ainsi on perdra tout l'avantage que l'on pouvoit attendre de ce corps, s'il avoit combattu seul; c'est la faute que fit Gorgidas, en mêlant ce bataillon sacré avec un plus gros corps de troupes foibles, au lieu que Pélopidas eut de grands succès avec ce même corps, parce qu'il ne le sépara jamais. Il est rare que le bon corrige le mauvais, et l'on voit ordinairement que le mauvais corrompt le bon, surtout si ce mauvais est plus fort et supérieur en nombre. Ce que je dis là, qu'on peut mêler utilement des troupes foibles avec un plus grand nombre de braves troupes, pourroit se confirmer par des exemples tirés non seulement des guerres anciennes, mais de nos guerres modernes, où on l'a pratiqué avec succès. Plutarque a donc eu raison de relever la faute de Gorgidas, qui avoit affoibli ce bataillon sacré, en le mêlant avec un plus grand nombre de mauvaises troupes.

26 Ménœcée se dévoua pour sa patrie. Voyez les *Phéniciennes* d'Euripide, acte III. Et Macarie se dévoua à la mort pour sauver les Héraclides. Voyez les *Héraclides* d'Euripide. A l'égard de Phérécide, je n'ai trouvé nulle part aucun vestige de son histoire.

27 Xénophon écrit dans le septième livre de l'Histoire grecque, que Pélopidas, envoyé en ambassade à la cour du roi de Perse, se fit valoir auprès de lui,

en lui faisant entendre que la haine des Lacédémoniens contre les Thébains, venoit de ce que les Thébains avoient refusé de suivre Agésilas lorsqu'il alla lui faire la guerre, et qu'ils l'avoient empêché de faire un sacrifice à Diane en Aulide, dans le même lieu où Agamemnon, allant en Asie, avoit sacrifié, et après ce sacrifice s'étoit rendu maître de Troie. Voilà ce que dit ce sage historien. Il y a bien de l'apparence que c'étoit un conte dont Pélopidas amusoit le grand roi, pour lui faire croire que s'il n'avoit pas perdu son royaume comme Priam, il en avoit l'obligation aux Thébains, qui avoient empêché ce sacrifice; car si Agésilas eût sacrifié sa fille à Diane comme Agamemnon, la Déesse n'auroit pas manqué de le favoriser du même succès.

[28] C'est un dogme tiré de la philosophie de Pythagore, qui, le premier des Païens, a combattu cette ridicule opinion, que les Dieux se nourrissoient de la chair des hommes qu'on leur immoloit, et qui a fait voir qu'au dessus de nous, il n'y a aucun être qui se serve de nous, comme nous nous servons des animaux. On peut voir les Commentaires d'Hiéroclès, pag. 96 et 325.

[29] C'est le sens du passage grec, qui dit seulement « qu'Epaminondas avança et étendit sa phalange en « écharpe du côté de son aile gauche, etc. ». Les Grecs appeloient phalange de biais, ou phalange « en écharpe, φάλαγγα λοξὴν, celle où une des ailes fortifiée des meilleures troupes, s'avançoit en biais vers l'ennemi, laissant un intervalle entre elle et les autres corps de l'armée, qui reculoient à mesure qu'elle avançoit. Xénophon n'est pas tout-à-fait du sentiment de Plutarque sur la cause du gain de cette bataille; il dit que les Lacédémoniens la perdirent par deux raisons. La première, parce que leur cavalerie étoit très-mauvaise; car il n'y avoit alors que

les gens riches qui nourrissoient des chevaux ; et lorsqu'il survenoit une guerre, on étoit obligé de prendre, pour monter la cavalerie, les premiers chevaux qui se présentoient, et de les donner à des soldats foibles, qui n'étoient pas accoutumés à cet exercice ; au lieu que la cavalerie des Thébains étoit très-bonne et très-aguerrie par les combats qu'elle avoit donnés contre les Orchoméniens et les Thespiens. La seconde raison, c'est que les Lacédémoniens ne donnèrent que douze hommes de hauteur à leur aile droite, au lieu que les Thébains en donnèrent cinquante à leur gauche, dans la pensée que s'ils enfonçoient l'aile droite des Lacédémoniens, où étoit le roi Cléombrotus, le reste ne tiendroit point. Plutarque a suivi ici Diodore de Sicile, qui, en racontant cette bataille dans son quinzième livre, se sert des mêmes termes, et sa narration éclaircit beaucoup celle de Plutarque qui étoit assez obscure.

30 Cet affront arriva aux Athéniens par la faute de leur général Iphicrate, qui, voulant se saisir des passages, n'eut pas l'esprit d'occuper Cenchrées, qui étoit le poste le plus commode et le plus sûr pour empêcher les Thébains de passer.

31 Je m'étonne que Plutarque attribue ceci à l'envie des citoyens, plutôt qu'à l'amour de la discipline et du maintien des lois ; des généraux qui retiennent le commandement de l'armée contre l'ordre de leurs supérieurs, et contre les lois, sont certainement criminels, quelque grandes choses qu'ils aient faites. Tout ce que Pélopidas et Epaminondas firent dans cette expédition, ne pouvoit contre-balancer le danger évident auquel ils exposoient leur patrie.

32 Rien ne marque mieux le caractère de l'envie, que cette préférence que Méneclide donnoit à Charon sur Pélopidas, et sur Epaminondas. Ce Charon étoit certainement un citoyen ordinaire, puisque Xéno-

phon, en parlant des conjurés qu'il avoit reçus chez lui, dit simplement « qu'ils entrèrent dans la maison « d'un certain Charon », παρὰ Χαίρωνι κτλ. On ne parle point ainsi d'un homme de grande réputation.

33 Alexandre, tyran de Phères, venoit d'empoisonner son oncle Polyphron, et de se mettre à sa place. Ce Polyphron avoit tué son frère Polydore. Ils étoient tous deux frères de Jason, qui ayant été nommé général des Thessaliens, s'étoit emparé de la tyrannie, et avoit régné cinq ans. Alexandre étoit fils de Polydore.

34 Amyntas II venoit de mourir; il laissoit trois enfants légitimes, Alexandre, Perdiccas et Philippe, et un fils naturel appelé Ptolémée. Ce dernier fit la guerre à Alexandre, le tua en trahison, et régna trois ans.

35 Polybe blâme extrêmement cette action de Pélopidas, qui, connoissant, dit-il, l'injustice du tyran, et sachant bien que tous les tyrans sont les ennemis irréconciliables de ceux qui tiennent pour la liberté, eut l'imprudence d'aller à lui comme ambassadeur, et par là nuisit beaucoup aux Thébains, et perdit toute la gloire qu'il avoit acquise, pour s'être livré témérairement à ceux en qui il ne devoit avoir aucune confiance.

36 Les Thébains étoient irrités contre Epaminondas, parce qu'à la dernière expédition contre les Lacédémoniens, dans le combat qu'il donna près de Corinthe contre les troupes qui vouloient lui fermer le passage, il avoit épargné les Lacédémoniens, qu'il pouvoit passer au fil de l'épée. Sur cela, ses ennemis l'accusèrent de trahison, lui firent ôter le gouvernement de la Béotie, et furent cause qu'on l'envoya avec les troupes comme simple particulier. Diodore, livre XV.

[137] Le tyran les suivit dans leur retraite avec sa cavalerie, et les harcela honteusement, et leur tua beaucoup de monde. Toute l'armée auroit été défaite, si les soldats n'eussent obligé Epaminondas, qui étoit parmi eux comme particulier, de prendre le commandement. Epaminondas, prenant la cavalerie et l'infanterie la plus légère, fit l'arrière garde; et repoussant l'ennemi, et le chargeant souvent à son tour, il acheva heureusement la retraite, et sauva les Béotiens. Diodore, liv. xv.

[38] C'est le sens de ce passage qui a été très-mal traduit. Epaminondas ne vouloit pas que le tyran modérât ses emportements et ses violences, parce que ce changement auroit pu faire retourner à lui la plupart de ses sujets, à qui ses cruautés avoient fait prendre les armes.

[39] Plutarque fait entendre clairement ici que la sagesse veut qu'on envoie pour ambassadeurs auprès des souverains, des hommes considérables et de la plus grande réputation.

[40] Plutarque dit là une grande vérité, que les rois ne se contraignent point dans leurs affections; ils les déclarent et les montrent souvent même contre leurs intérêts. Artaxerxe auroit bien pu cacher cette prédilection pour Pélopidas, et ne pas offenser ainsi les autres ambassadeurs.

[41] Je ne crois pas qu'Antalcidas fût alors à la cour du roi de Perse. Plutarque s'est trompé, ou bien il avoit écrit: « Il paroissoit faire plus d'honneur à Ti« magoras »; car Timagoras étoit celui que le roi honoroit le plus après Pélopidas. Voyez Xénophon, page 486.

[42] La bassesse de cet emploi a fait croire que le mot σκευοφόρῳ du texte étoit corrompu, parce qu'il

n'est pas vraisemblable que le grand roi eût eu une attention particulière pour un homme si vil, ni qu'un homme si vil se fût mêlé d'ouvrir un avis, comme celui que Plutarque rapporte; c'est pourquoi au lieu de σκευοφόρε, *porte-faix*, on a voulu corriger σακεσφόρε, *secutarii*, *écuyer*. Mais cette correction ne me paroît pas fondée. Le grand roi avoit fort bien pu étendre ses libéralités jusque sur cet homme, quelque vile que fût sa profession. Et l'on sait qu'à Athènes, dans les assemblées, le moindre du peuple pouvoit proposer tout ce qui lui venoit dans la tête. Et plus le personnage est vil, plus l'avis qu'il propose est plaisant et sert au ridicule. Je suis pourtant obligé de dire qu'Aristophane parle de cet Epicrate dans la seconde scène du premier acte de la pièce intitulée Ἐκκλησιάζουσαι, *Concionantes*; et que sur cela le scholiaste dit, que cet Epicrate étoit un harangueur du peuple; et qu'à cause de sa grande barbe il étoit appelé Σακεσφόρος, *écuyer*; et il cite ce passage de Platon, poète comique, ἄναξ ὑπήνης Ἐπίκρατες σακεσφόρε. Mais ce passage de Platon ne prouve nullement que cet Epicrate fût appelé *écuyer*, à cause de sa grande barbe. La grande barbe étoit-elle la marque et le caractère des écuyers? Je crois que le passage de ce scholiaste est corrompu.

43 Plutarque ne dit pas la véritable raison, que Xénophon nous apprend dans son septième livre. Les Athéniens firent mourir Timagoras, parce qu'à son retour, Léon, son collègue dans la même ambassade, l'accusa d'avoir refusé de loger avec lui, et d'avoir été d'intelligence avec Pélopidas. En effet, il avoit confirmé tout ce que Pélopidas avoit dit à l'avantage des Thébains.

44 Si c'eut été à Pélopidas vivant qu'ils eussent voulu rendre de grands honneurs, on pourroit croire

que ce seroit par intérêt, et pour gagner son affection; mais c'est à Pélopidas mort qu'ils veulent rendre ces devoirs; ce n'est donc que par amour et par reconnoissance.

[45] Philistus étoit historien et homme de guerre. Il avoit servi sous le vieux Denys, dont il fit la vie en six livres; il servit encore sous le jeune Denys; et ayant été vaincu par Dion dans un combat, il se tua lui-même. Plutarque le blâme ici avec raison, de s'être amusé à loüer et à admirer la pompe de l'enterrement de Denys le tyran, au lieu qu'il auroit dû la condamner et la détester.

[46] Le grec dit: « qui ne fut que comme l'exode « théâtral d'une grande tragédie, qui fut la tyrannie ». L'exode, c'est la dernière partie de la tragédie, le dénouement de la pièce. On peut voir les remarques sur le douzième chapitre de la Poétique d'Aristote. Plutarque l'emploie dans le même sens, dans la vie d'Alexandre; mais dans la vie de Crassus, il l'emploie dans le sens que lui donnoient les Romains, comme on le verra dans les remarques.

[47] Il n'y a de véritables honneurs que ceux que les peuples rendent de leur franche volonté, par un sentiment intérieur, et par reconnoissance; les honneurs ordonnés ne sont point des honneurs pour le mort, mais des marques de servitude pour ceux qui les rendent.

[48] On doit remarquer la noble simplicité avec laquelle Plutarque rassemble en deux lignes tout ce qui peut relever la gloire de la mort de Pelopidas, et la magnificence de ses obsèques.

[49] Ce jugement est très-vrai, et ne peut être combattu que par l'amour excessif et sans raison, que les hommes ont pour la vie. Dans l'*Eunuque* de Térence,

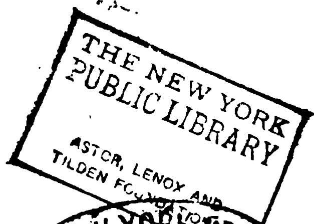
Chérea poussé par ce sentiment naturel, s'écrie dans l'excès de sa joie :

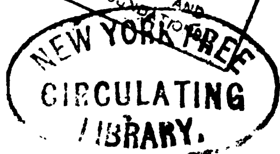
Nunc tempus profectò est cum perpeti me possum interfici,
Ne hoc gaudium contaminet vita ægritudine aliquâ.

« C'est présentement que je mourrois volontiers, « et que je souffrirois qu'on me tuât, de peur qu'une « plus longue vie ne corrompe cette joie par quelque « chagrin ». Act. iij, sc. 5.

50 Tisiphon, l'aîné des trois, succéda à Alexandre, et il régnoit dans le temps que Xénophon écrivoit son histoire, liv. vi. Cet écrivain mourut l'année suivante, qui étoit la première ou la seconde de l'olympiade cv.

51 Ce jugement de Plutarque est remarquable. il ne compte pour rien la mort, mais il compte pour beaucoup les circonstances et les suites. Que ce tyran de Phères soit assasiné, ce n'est pas une punition suffisante pour un tel monstre; mais qu'il soit assassiné par sa femme, et que son cadavre, après avoir essuyé tous les outrages d'un peuple irrité, soit jeté à la voirie, et abandonné aux chiens et aux vautours, voilà le digne salaire de ses injustices et de ses crimes : car dans tous les temps, on a regardé cette fin comme une malédiction due aux injustes et aux scélérats.







Garnerey del. D'Elvaux sculp.

MARCELLUS.

Médaille du Cabinet Impérial.

MARCELLUS.

MARCUS CLAUDIUS, qui fut cinq fois consul, étoit fils de Marcus, et fut le premier de sa maison qu'on appela *Marcellus*, c'est-à-dire *martial*[1], comme l'écrit Posidonius. En effet, il avoit beaucoup d'expérience et de capacité dans l'art militaire; il étoit vigoureux, et plein d'activité, hardi et homme de main, et naturellement porté à la guerre : mais cette fierté et cette ardeur que lui inspiroit son courage, ne paroissoient que dans les combats; dans tout le reste, il étoit modeste, doux et humain, et il aimoit avec tant de passion les lettres grecques et l'éloquence, qu'il admiroit et honoroit ceux qui s'y distinguoient; mais il n'y fit pas autant de progrès qu'il auroit désiré, à cause des grandes occupations qui l'empêchèrent de s'y appliquer entièrement. Car si jamais, comme dit Homère (*a*) Dieu a donné aux hommes, « depuis leur enfance jusqu'à leur « vieillesse, des guerres difficiles à démêler», ce fut aux premiers d'entre les Romains de ce siècle-là. Dans l'enfance, ils eurent à com-

(*a*) Iliad., liv. xiv, v. 86.

battre contre les Carthaginois pour la Sicile; dans l'âge viril, contre les Gaulois pour l'Italie même; et dans la vieillesse, encore contre les Carthaginois et contre Annibal : car ils n'eurent pas, comme les autres, le privilége de l'âge qui dispensoit d'aller à la guerre [a], mais leur noblesse et leur valeur les firent toujours appeler au commandement des armées.

Pour Marcellus, il n'y avoit point de combat auquel il ne fût très exercé et très-adroit; mais il se surpassoit lui-même, et étoit surtout redoutable dans les combats singuliers; jamais il ne refusa aucun défi, et tua tous ceux qui le provoquèrent. En Sicile, voyant son frère Otacilius en danger, il le couvrit de son bouclier, tua tous ceux qui se jetoient sur lui et lui sauva la vie. Par toutes ces belles actions, il mérita, encore jeune, les couronnes et les autres présents dont les généraux récompensent la valeur; et sa réputation croissant de jour en jour, le peuple le nomma édile du premier ordre (*a*), et les prêtres le créèrent augure. C'est une sorte de sacerdoce auquel la loi donne l'intendance de la divination qui se tire des oiseaux.

(*a*) C'est-à-dire, édile curule. Il y avoit originairement deux édiles choisis parmi le peuple, et dans la suite on en nomma deux autres pris dans l'ordre du sénat. *A. L. D.*

Pendant son édilité, il fut obligé, malgré lui, d'intenter un procès. Il avoit un fils fort jeune, qui portoit le même nom que lui, et qui étoit d'une beauté singulière, mais sage et si bien élevé, qu'il faisoit l'admiration de ses concitoyens. Capitolinus, collègue de Marcellus dans l'édilité, homme très-insolent et très-corrompu, osa faire à cet enfant des propositions infâmes. Cet enfant les rejeta d'abord de lui-même, sans en parler à personne; mais voyant qu'il ne se rebutoit point, et qu'il continuoit de le solliciter, il le déclara à son père. Marcellus, outré de cette injure, défère Capitolinus au sénat. Capitolinus emploie toutes sortes de chicanes et de ruses pour éloigner le jugement, et en appelle aux tribuns; mais les tribuns ne recevant point son appel, il prend le parti de nier le fait. Comme il n'y avoit nuls témoins qui eussent entendu les propos qu'il avoit tenus à l'enfant, le sénat ordonna que celui-ci comparoîtroit, et seroit entendu. Dès qu'il se présenta, sa rougeur, ses larmes, et sa pudeur mêlée de colère et d'indignation, firent qu'on ne demanda pas d'autres preuves. Capitolinus fut condamné à une grosse amende envers Marcellus, qui en fit faire une table pour le change toute d'argent, et la consacra aux Dieux [3].

A peine la première guerre punique, qui

avoit duré vingt-deux ans, étoit-elle finie, que Rome se trouva engagée dans une nouvelle guerre contre les Gaulois 4. Les Insubriens, nation celtique, qui habitent en-deçà des Alpes, et qui sont très-puissants par eux-mêmes, avoient appelé encore à leur secours les forces de leurs voisins, et surtout celles des Gaulois, qui vendent leurs services à ceux qui veulent les acheter, et qui sont appelés Gésates (*a*). Ce fut un effet admirable de la bonne fortune de Rome, que cette guerre celtique ne concourût pas avec celle des Carthaginois; et que les Gaulois pendant tout le temps que cette dernière guerre avoit duré, se fussent tenus en repos, comme si véritablement ils avoient attendu pour relever le vaincu, et n'avoient voulu attaquer les Romains qu'après leur victoire, et lorsqu'ils n'avoient plus d'autres ennemis à combattre. Cependant cette guerre ne laissa pas de donner beaucoup de frayeur, tant à cause du voisinage de cette nation, qui venoit contre eux comme de plein pied, qu'à cause de son ancienne réputation et de son courage : car ce sont les ennemis que les Romains ont toujours

(*a*) Polybe, liv. ij, les appelle *Gæsates*, du mot *gæsa*, qui signifie, dit-il, *solde*. D'autres veulent que ce soit le nom de leurs armes. Ils habitoient les Alpes, près du Rhône. *A. L. D.*

e plus redoutés, se souvenant qu'autrefois ls s'étoient rendus maîtres de Rome, et que dès ce temps-là, on avoit fait une loi qui portoit que les prêtres seroient dispensés de prendre les armes, excepté le cas où les Gaulois viendroient encore porter la guerre en Italie.

Mais ce qui marquoit le plus la frayeur des Romains, c'est, d'un côté, les grands préparatifs qu'ils firent dans cette occasion; car on dit qu'on n'avoit jamais vu auparavant, et qu'on ne vit jamais depuis, tant de milliers de Romains en armes (*a*) : et de l'autre côté, les nouveautés qu'ils introduisirent dans leurs sacrifices. Jusqu'alors ils n'avoient jamais rien admis de barbare, ni d'étranger dans leurs mœurs ni dans leurs coutumes, car ils avoient reçu les opinions et les disciplines des Grecs, et dans le service des Dieux et dans tout leur culte, ils ne respiroient que douceur et qu'humanité; mais à l'approche de cette guerre, forcés d'obéir à certains oracles contenus dans les livres des Sibylles, ils allèrent jusqu'à enterrer tout vivants dans le marché aux bœufs deux Grecs, et deux Gaulois de l'un et l'autre sexe, auxquels ils font encore aujourd'hui, dans le mois de novem-

(*a*) Selon Polybe, ils avoient sept cent mille hommes de pied, et soixante-dix mille chevaux.

surnommé Nasica, et Caïus Marcius Figulus. Ces consuls étoient déjà dans les provinces qui leur étoient échues, lorsque Sempronius ayant lu par hasard quelques réglements qui regardoient les usages sacrés, il aperçut une coutume qu'il avoit ignorée, et que voici : « Quand le magistrat, assis hors de la ville « dans une maison ou dans une tente de « louage, pour observer le vol des oiseaux, « est obligé, pour quelque cause que ce soit, « de rentrer dans la ville avant que d'avoir « eu des signes certains, il ne peut plus « se servir de la première place qu'il a « louée, et il doit en prendre une autre d'où « il recommencera ses observations [10] ». C'est apparemment cette particularité que Sempronius avoit ignorée : s'étant mis deux fois à la même place, il avoit nommé ces deux consuls; et ayant ensuite reconnu sa faute, il la déclara au sénat. Le sénat ne méprisa pas cette négligence comme peu importante : il écrivit sur l'heure aux consuls; et ces magistrats quittant aussitôt leurs provinces, revinrent à Rome, et se démirent du consulat. Mais cela n'arriva que longtemps après. A l'époque dont nous parlons, deux prêtres des plus considérables maisons de Rome, Cornélius Céthégus, et Quintus Sulpicius, furent privés du sacerdoce; le

premier, pour avoir présenté les entrailles de la victime contre l'ordre prescrit ; et le dernier, parce que, pendant qu'il offroit un sacrifice, la verge, qui est au haut du bonnet que portent les prêtres appelés Flamines, étoit tombée. Le dictateur Minucius (*a*) venoit de nommer général de la cavalerie Caïus Flaminius, lorsque dans ce moment-là on entendit le cri d'une *souris*; le peuple pour cela seul, les obligea l'un et l'autre à se démettre de leurs charges, et en nomma d'autres à leurs places; et en apportant ainsi, jusque dans les plus petites choses, la dernière exactitude, les Romains ne tombèrent jamais dans la moindre superstition, parce qu'ils ne firent qu'observer les anciennes coutumes, sans y rien changer ni innover [11].

Dès que Flaminius eut déposé le consulat, les magistrats, que les Romains appellent *interreges* [12], nommèrent à sa place Marcellus, qui ne fut pas plutôt élu qu'il prit pour collègue Scipion (*b*). Les Gaulois envoyèrent des ambassadeurs pour faire des propositions d'accommodement, et le sénat inclinant à la paix, Marcellus excita le peuple, et le détermina à la guerre. Cependant après bien

(*a*) Plutarque se trompe ici. Q. Fabius Maximus étoit dictateur, et non pas Minucius.

(*b*) Cnéus Cornélius Scipion.

des difficultés, la paix fut conclue; mais on prétend qu'elle fut rompue tout aussitôt par les Gésates, qui, ayant passé les Alpes au nombre de trente mille, et s'étant joints aux Insubriens, qui étoient en beaucoup plus grand nombre encore, tout pleins d'audace et d'espérance, s'approchèrent d'Acerres, ville assise entre le Pô et les Alpes, et qui étoit assiégée par les Romains [13]. Là, le roi Viridomare (*a*), prenant dix mille Gésates, va faire le ravage dans tout le pays aux environs du Pô.

Marcellus, informé de ces courses, laisse devant Acerres son collègue Scipion, avec toute son infanterie légère et pesamment armée, et le tiers de sa cavalerie; et avec le reste de sa cavalerie, et six cents hommes de pied des plus légèrement armés, il se met à la poursuite de ces dix mille Gésates, sans s'arrêter ni jour ni nuit, jusqu'à ce qu'il les eût joints près de Clastidium (*b*), petit bourg des Gaules, qui depuis venoit d'être soumis aux Romains. Il n'eut pas le temps de faire reposer et rafraîchir ses troupes; car les Barbares furent d'abord avertis de son arrivée, et ils le regardèrent comme déjà battu, voyant le peu d'infanterie qui le suivoit, et ne fai-

(*a*) Plutarque l'a nommé *Britomartus*. *A. L. D.*

(*b*) Entre Milan et Plaisance.

sant pas grand cas de sa cavalerie. Etant fort adroits aux combats à cheval, de même que tous les Gaulois, ils croyoient avoir de ce côté-là un grand avantage, et se voyoient d'ailleurs fort supérieurs en nombre à Marcellus. Ils marchent donc droit à lui avec une impétuosité pleine de fureur et avec de grandes menaces, comme assurés de l'enlever sans résistance : leur roi Viridomare, superbement monté, devançoit ses bataillons et ses escadrons. Marcellus, pour les empêcher d'envelopper sa petite armée, étendit le plus qu'il put ses ailes de cavalerie, et leur fit occuper un grand terrein, en les diminuant et affoiblissant peu-à-peu jusqu'à ce qu'il présentât un front à-peu-près égal à celui de l'armée ennemie.

Comme Marcellus s'ébranloit pour charger, son cheval, effrayé des cris confus des Gaulois, tourna tout d'un coup en arrière, et l'emporta malgré lui. Marcellus, craignant que ce mouvement, pris à mauvais augure par la superstition, ne jette le désordre dans ses troupes, tire promptement la bride à son cheval, et lui faisant achever le tour, se remet en présence, et adore le soleil, pour faire croire que ce mouvement n'est point l'effet du hasard, mais qu'il l'a fait exprès pour cet acte de religion; car c'est la cou-

tume des Romains d'adorer les Dieux en tournant (*a*). Sur le point de se mêler avec les Gaulois, il voua qu'il consacreroit à Jupiter Férétrien (*b*) les plus belles armes prises sur les ennemis. Dans ce moment, le roi des Gaulois l'aperçut; et jugeant bien aux marques dont il étoit revêtu, que c'étoit le général des Romains, il poussa son cheval à toute bride, l'appelant à haute voix pour le défier au combat, et branlant une longue et pesante pique : c'étoit un homme très-bien fait, d'une taille avantageuse, et fort supérieure à celle des autres Gaulois, et si brillant de l'éclat de ses armes enrichies d'or et d'argent, et rehaussées de pourpre et des plus vives couleurs, qu'il paroissoit comme l'éclair.

Marcellus, frappé de cet éclat, parcourt des yeux toute l'armée ennemie; et voyant que les plus belles armes étoient celles de ce roi, il ne doute point que ce ne soient les armes qu'il a vouées à Jupiter. Poussant donc à lui de toute sa force, il perce sa cuirasse avec sa pique; le coup, augmenté par sa vitesse et par la force du cheval, fut si roide, qu'il renversa le roi. Marcellus revient sur

(*a*) Les Romains adoroient en tournant. *Voyez* la vie de Numa.

(*b*) *Voyez* la vie de Romulus.

lui, lui appuie un second et un troisième coup qui achèvent de le tuer; et sautant promptement à terre, il le dépouille de ses armes, et les prenant entre ses bras, il les éleve vers le ciel, et dit : « O Jupiter Férétrien, qui du haut des cieux contemplez et « dirigez les actions et les grands exploits des « capitaines et des généraux dans les sanglantes batailles, je vous prends à témoin que « je suis le troisième général des Romains « qui, ayant défait et tué de ma propre main « le roi et le général des ennemis, vous ai « consacré ses plus belles dépouilles. Accordez-nous donc, grand Dieu, une fortune « semblable dans tout le cours de cette guerre».

Cette prière achevée, la cavalerie romaine se mêla avec la cavalerie et l'infanterie des Gaulois, qui combattoient ensemble et sans être séparées, et remporta une victoire presque incroyable, et aussi singulière que complète. Car on prétend que ni auparavant, ni depuis, on n'a vu un si petit nombre de gens à cheval défaire une cavalerie et une infanterie si nombreuse. Marcellus en tua la plus grande partie, prit leurs armes et leur bagage, et alla rejoindre son collègue, qui ne faisoit pas si heureusement la guerre contre les autres Gaulois devant Milan, qui est une ville très-grande, très-peuplée, et la métropole de

tout le pays. Aussi la défendoient-ils avec la plus grande ardeur, et ils tenoient le consul Scipion comme assiégé 14. Mais Marcellus fut à peine arrivé, que les Gésates apprenant la défaite de leurs troupes et la mort de leur roi, voulurent s'en retourner à toute force. Milan fut pris, et les Gaulois rendirent toutes les autres villes aux Romains, qui leur accordèrent la paix à des conditions raisonnables.

Le sénat décerna à Marcellus seul l'honneur du triomphe, qui fut un des plus admirables, tant par les grandes richesses et la quantité de belles dépouilles, que par le grand nombre et la taille prodigieuse des captifs, et par la magnificence de tout l'appareil. Mais le spectacle le plus agréable et le plus nouveau, fut Marcellus lui-même qui portoit à Jupiter l'armure du roi barbare; car ayant fait couper le tronc d'un chêne (*a*) et l'ayant taillé en forme de trophée, il le revêtit de ces armes, en les arrangeant avec beaucoup d'ordre.

Quand toute la pompe se fut mise en marche, il monta sur un char à quatre chevaux; et prenant ce chêne ainsi ajusté, il traversa toute la ville, les épaules chargées de ce trophée, qui ressembloit à un homme armé, et

(*a*) Les savants sont partagés sur la vraie leçon du texte. *A. L. D.*

qui faisoit le plus bel ornement de ce triomphe. Toute l'armée le suivoit avec des armes magnifiques, en chantant des chansons composées pour cette cérémonie, et des airs de victoire à la louange de Jupiter et de leur général.

Dès qu'il fut arrivé dans cet ordre au temple de Jupiter Férétrien, il dressa ce trophée, et le consacra. Il est le troisième et le dernier capitaine, qui ait eu cet honneur jusqu'à notre temps. Le premier qui remporta ces sortes de dépouilles opimes, ce fut Romulus après avoir tué Acron, roi des Céninéens; le second, ce fut Cornélius Cossus, qui défit et tua Tolumnius, roi des Toscans; et le troisième, ce fut Marcellus après avoir tué Viridomare, roi des Gaulois. Depuis Marcellus, aucun capitaine n'a eu cette gloire. Le Dieu auquel on consacre ces dépouilles, est appelé *Jupiter Férétrien*, selon quelques-uns du mot grec *feretrum*, qui signifie un char, parce que c'est sur un char qu'on lui porte ce trophée avec beaucoup de pompe; car la langue grecque étoit encore alors fort mêlée avec la langue latine. Les autres prétendent que *Férétrien* est un surnom de *Jupiter*, qui signifie proprement *lançant la foudre*; car ce que nous appelons *tuptein*, les Romains l'appellent *ferire* (*frapper*). Enfin, il y en

a aussi qui veulent que ce surnom soit tiré des coups qu'on donne à la guerre; car dans les combats, quand les Romains chargent ou poursuivent l'ennemi, ils crient les uns aux autres, *feri*, *feri*, c'est à-dire *frappe*, *tue*. Les armes que l'on ôte aux ennemis, ils les appellent en général, *dépouilles*; mais celles que le général ôte au général des ennemis qu'il a tué, ils les appellent particulièrement *dépouilles opimes* (*a*). Cependant il y a des auteurs qui écrivent que Numa Pompilius, dans ses commentaires, fait mention des premières, secondes et troisièmes dépouilles opimes; qu'il ordonne que les premières soient consacrées à Jupiter Férétrien; les secondes à Mars, et les troisièmes à Quirinus; et qu'il veut que ceux qui les ont remportées, aient pour les premières, trois cents as (*b*), pour les secondes, deux cents; et cent pour les troisièmes. Mais l'opinion la plus générale et la plus reçue, est que les seules dépouilles honorables qui méritent le nom d'opimes, ce sont les premières, celles qui se gagnent en bataille rangée, et par le général qui tue le

(*a*) *Voyez* la vie de Romulus. *A. L. D.*

(*b*) Les cent as valoient, disent les éditeurs d'Amyot, 52 liv.; ainsi les trois cents feroient un peu plus de 154 fr. de notre monnoie actuelle. *A. L. D.*

énéral des ennemis. En voilà assez sur cette natière.

Les Romains eurent tant de joie de cette ictoire et de la fin de cette guerre, que d'une artie du butin, ils firent faire une coupe d'or u'ils envoyèrent à Delphes à Apollon Pyhien, comme un monument de leur recon-oissance; ils partagèrent aussi libéralement es dépouilles avec les villes qui avoient em-rassé leur cause; et en envoyèrent une rande partie à Hiéron, roi de Syracuse, leur mi et leur allié.

Quelque temps après (*a*), Annibal étant ntré en Italie, Marcellus fut envoyé en Si-ile avec une flotte. Dans la suite arriva la nalheureuse défaite de Cannes, où plusieurs nilliers de Romains furent tués; le peu qui e sauva, se retira à Canuse, et comme l'on 'attendoit qu'Annibal, après avoir défait les lus grandes forces de ses ennemis, marche-oit droit à Rome, Marcellus envoya quinze ents hommes de ses troupes de mer, pour garder la ville; et sur un ordre du sénat, il e rendit à Canuse. Là, s'étant mis à la tête les troupes qui s'y étoient retirées après la bataille, il les fait sortir de leurs retranche-nents, résolu de défendre le plat pays.

Alors, tous les principaux d'entre les Ro-

(*a*) Quatre ans après.

mains et leurs plus grands capitaines avoient péri dans les combats : ils avoient encore Fabius Maximus, grand personnage, homme de bien et plein de capacité ; mais ses précautions et ses réflexions continuelles, pour ne rien hasarder et ne rien perdre, passoient pour défaut de courage, et pour lenteur dans l'exécution. Les Romains le regardant donc comme très propre à la défense, et nullement à l'attaque, eurent recours à Marcellus ; et mêlant sagement son activité et son audace avec la lenteur et la sage prévoyance de Fabius, ils les nommèrent souvent consuls ensemble ; et quelquefois, ils envoyèrent l'un en qualité de consul, et l'autre en qualité de proconsul. Aussi Posidonius écrit que Fabius étoit appelé par cette raison *le bouclier*, et Marcellus *l'épée* des Romains. Et Annibal lui-même disoit « qu'il craignoit Fabius comme « son gouverneur, et Marcellus comme son « ennemi » ; car Fabius l'empêchoit de faire du mal, et Marcellus lui en faisoit.

La victoire d'Annibal avoit inspiré à ses soldats tant d'audace et de sécurité, qu'ils s'éloignoient du camp, et se répandoient dans la campagne. Marcellus tombant sur ces troupes écartées, en faisoit un grand carnage, et diminuoit ainsi les forces de l'ennemi. Il alla ensuite au secours de Naples et de Nole. Après

voir rassuré les Napolitains, et les avoir confirmés dans la bonne disposition où ils étoient d'eux-mêmes pour les Romains, il entra dans Nole où il trouva une grande division, le sénat ne pouvant retenir le peuple, qui à toute force vouloit embrasser le parti d'Annibal. Il y avoit dans la ville un homme des plus illustres par sa naissance, et très-célèbre par sa valeur, qui se nommoit Bandius, et qui s'étoit extrêmement distingué à la bataille de Cannes, où, après avoir tué un grand nombre de Carthaginois, il étoit tombé enfin sur un monceau de morts, le corps tout percé de traits. Annibal, le trouvant en cet état, admira son courage, le fit panser; et après avoir lié amitié avec lui, et lui avoir accordé le droit d'hospitalité, il le renvoya, non-seulement sans rancon, mais chargé de présents. Bandius, pour lui marquer sa reconnoissance, étoit un des plus ardents pour son parti; et fortifiant le peuple, il le portoit à la révolte. Marcellus trouvoit qu'il n'étoit ni pieux, ni juste de faire mourir un homme si considérable, et qui avoit si souvent exposé sa personne, en partageant avec les Romains les plus grands périls dans les batailles qu'ils avoient données. D'ailleurs, Marcellus joignoit à beaucoup de douceur et d'humanité une probité et une courtoisie pleine d'affa-

bilité, et très-capable d'attirer la confiance, et de gagner l'affection de tout le monde, et surtout d'un ambitieux,

Bandius étant allé lui faire sa cour, Marcellus lui demanda qui il étoit. Ce n'est pas qu'il ne le connût depuis long-temps; mais il cherchoit un prétexte et une entrée à la conversation qu'il vouloit avoir avec lui. Bandius lui ayant dit son nom, Marcellus, comme ravi et plein d'admiration : « Quoi, « lui dit-il, vous êtes ce Bandius dont on « parle tant à Rome, comme de celui qui a « combattu si vaillamment à la bataille de « Cannes, et qui seul n'a pas abandonné le « consul Paul Emile, mais a reçu sur son « corps la plupart des traits lancés sur ce gé- « néral » ? Bandius lui ayant répondu que c'étoit lui-même, et lui ayant montré les cicatrices de ses blessures : « Eh, lui dit Mar- « cellus, comment, après nous avoir donné « de si grandes marques de votre amitié, « n'êtes-vous donc pas venu d'abord à nous. « Pensez-vous que nous soyons assez in- « grats, pour ne savoir pas récompenser la « vertu de nos amis, nous qui savons si bien « estimer et honorer celle de nos ennemis « mêmes » ? Après ces paroles flatteuses qu'il accompagna de beaucoup de caresses, il lui fit présent d'un beau cheval de bataille, et lui

donna cinq cents drachmes d'argent (*a*). Depuis ce moment, Bandius servit comme de garde à Marcellus, ne l'abandonna plus, et se montra très ardent à découvrir et à dénoncer ceux qui tenoient le parti contraire. Ils étoient en grand nombre, et avoient résolu, dès que les Romains seroient sortis pour marcher contre l'ennemi, de fermer les portes, de piller leur bagage, et de se rendre aux Carthaginois.

Marcellus, averti de cette conspiration, range ses troupes en bataille dans la ville même, place le bagage à la queue, et fait publier à son de trompe des défenses aux habitants de paroître sur les murailles. Cette solitude trompa Annibal qui, voyant les murailles désertes, ne douta point qu'il n'y eût une grande sédition dans la ville, et plein de confiance, il s'en approchoit avec moins d'ordre et de précaution. Dans ce moment, Marcellus commande qu'on ouvre la porte qui est devant lui; et avec sa meilleure cavalerie, il charge de front l'ennemi, et l'enfonce. Un moment après, on ouvre une seconde porte, l'infanterie sort rapidement en jetant de grands cris. Et comme Annibal veut partager ses troupes, pour faire face à

(*a*) Un peu plus de 444 francs de notre monnoie. *A. L. D.*

cette seconde attaque, on ouvre une troisième porte; tout le reste des troupes romaines sort en même temps, et tombe sur les ennemis étonnés de cette sortie imprévue, et qui se défendoient foiblement contre les premières, à cause de celles qui, en second lieu, étoient tombées sur eux[15].

Ce fut en cette occasion que les troupes d'Annibal plièrent pour la première fois devant les Romains, et qu'elles se laissèrent pousser jusque dans leur camp avec beaucoup de frayeur et une grande perte; car on dit qu'Annibal perdit plus de cinq mille hommes, et que Marcellus n'en eut pas plus de cinq cents de tués. Tite-Live n'ose pas assurer que la défaite ait été si considérable, et qu'il y ait eu tant de morts du côté des Carthaginois; il convient seulement que le succès de ce combat releva infiniment la gloire de Marcellus, et inspira aux Romains, au milieu de leurs malheurs, une audace surprenante, en leur faisant concevoir qu'ils combattoient contre un ennemi qui n'étoit ni invulnérable ni invincible, et qui pouvoit être entamé et battu. C'est pourquoi l'un des consuls de l'année suivante ayant été tué, le peuple appela à sa place Marcellus qui étoit absent, et malgré les magistrats fit différer jusqu'à son retour les comices pour l'élec-

tion [16]. A son arrivée, il est élu consul par tous les suffrages; mais le tonnerre s'étant fait entendre dans le moment, les augures jugèrent que l'élection étoit vicieuse; ils n'osoient pourtant s'y opposer ouvertement, car ils craignoient le peuple; mais Marcellus se démit de lui-même: cela n'empêcha pas qu'on ne lui continuât le commandement; on le nomma proconsul, et il s'en retourna aussitôt à Nole où il commenca par punir tous ceux qui s'étoient déclarés pour les Carthaginois [17].

Annibal vint en diligence pour les secourir, et présenta la bataille à Marcellus. Le général romain ne voulut pas l'accepter; mais quelques jours après, voyant qu'Annibal, qui ne s'attendoit plus à un combat, avoit envoyé la plus grande partie de son armée fourrager et piller le pays, il va l'attaquer brusquement [18], après avoir donné à son infanterie de ces longues piques dont on se sert sur les vaisseaux, et leur avoit appris à en frapper de loin les Carthaginois qui ne combattoient qu'avec des épées fort courtes [19], ou de petits javelots qu'ils ne savoient pas même lancer: aussi tous ceux qui se présentèrent pour tenir tête aux Romains furent-ils contraints de tourner le dos et de fuir en désordre, laissant sur le champ de bataille

cinq mille morts et quatre éléphants, dont deux tués et deux pris vivants [20]. Et ce qui fut encore plus considérable, plus de trois cents cavaliers Espagnols et Numides vinrent se rendre aux Romains [21], désagrément que n'avoit encore jamais éprouvé Annibal : car, quoiqu'il eût une armée composée de plusieurs nations Barbares, et toutes aussi différentes par les mœurs que par le langage, il avoit su cependant jusqu'alors la maintenir en bonne intelligence et dans une étroite union. Ces trois cents cavaliers demeurèrent toujours fidèles à Marcellus et aux autres capitaines qui eurent après lui le commandement des armées.

Marcellus, nommé consul pour la troisième fois, passe en Sicile [22]; car les grandes victoires d'Annibal avoient si fort élevé le courage des Carthaginois, qu'ils pensoient à reconquérir cette île, surtout depuis que la mort d'Hiéronymus, tyran de Syracuse, avoit jeté le trouble et la division parmi les Syracusains [23]; c'est pourquoi les Romains y avoient déjà envoyé une armée sous la conduite d'Appius Claudius [24].

A peine Marcellus avoit il pris le commandement de cette armée de Sicile, qu'un grand nombre de Romains vinrent se jeter à ses pieds, pour implorer son secours dans la ca-

lamité où ils se trouvoient. De tous ceux qui combattirent à la bataille de Cannes, les uns prirent la fuite, et les autres furent faits prisonniers; et ces derniers étoient en si grand nombre, qu'on eût dit qu'il ne restoit pas aux Romains assez de soldats pour défendre leurs murailles. Mais il leur restoit un si grand courage et une telle grandeur d'âme, qu'Annibal offrant de leur rendre leurs prisonniers pour une très-petite rançon, non-seulement ils le refusèrent, mais ils décrétèrent encore qu'on les laisseroit tuer ou vendre hors de l'Italie, sans s'en mettre en peine; et que ceux qui s'étoient sauvés par la fuite seroient envoyés en Sicile avec expresses défenses de rentrer en Italie pendant qu'on auroit la guerre contre Annibal.

Ces malheureux, étant donc venus en foule trouver Marcellus, se prosternèrent à ses pieds en jetant de grands cris et en versant des torrents de larmes, et lui demandèrent la grâce d'être reçus dans son armée, lui promettant qu'ils prouveroient par leurs actions que leur fuite étoit arrivée plutôt par quelque infortune, que par leur lâcheté. Marcellus, touché de leur position, écrivit au sénat, et le pria de lui donner la permission de prendre parmi eux des hommes pour recruter ses légions. Le sénat délibéra long-temps sur

cette demande ; et la chose mûrement considérée, il fit cette réponse en forme de décret : « Que, pour les nécessités de l'état, « les Romains n'avoient nul besoin d'hommes « lâches ; que si Marcellus vouloit se servir « de telles gens, il le pouvoit, mais à condi- « tion qu'il ne donneroit à aucun d'eux, « quoiqu'ils pussent faire, ni couronne ni au- « tre prix dont on récompense la valeur [25] ». Ce décret affligea Marcellus ; après la guerre finie, il ne fut pas plutôt de retour à Rome, qu'il se plaignit hautement au sénat de ce qu'après tous les services qu'il avoit rendus à la république, on n'avoit pas seulement daigné lui accorder la grâce de rétablir l'honneur et d'adoucir l'infortune d'un si grand nombre de citoyens.

Son premier soin dans la Sicile fut de se venger de la perfidie d'Hippocrate, général des Syracusains [26], qui, pour favoriser les Carthaginois, et pour se rendre par leur moyen maître et tyran de la Sicile, avoit, contre la foi des traités, attaqué les Romains près de Léontium, et en avoit tué un grand nombre. Marcellus prit cette place d'assaut, et ne fit aucun mal ni aux habitants, ni aux gens de guerre ; mais tous les déserteurs qu'il y trouva furent battus de verges et mis à mort. Hippocrate envoie à Syracuse cette nouvelle

à laquelle il ajoute des choses fausses; car il fait entendre aux Syracusains que Marcellus a tué soldats et citoyens sans distinction, qu'il n'a pardonné à aucun homme en âge de porter les armes, et qu'il a pillé la ville; et pendant que les Syracusains sont dans la frayeur et dans la consternation, il arrive soudainement, et s'empare de leur ville[27].

Marcellus, informé de cet attentat, part de la ville des Léontins avec toutes ses forces, va camper près de Syracuse, et envoie dans la place des ambassadeurs pour instruire les habitants de tout ce qui s'étoit passé[28]. Mais voyant que tout ce qu'il disoit étoit inutile, et que les Syracusains refusoient de le croire, parce qu'ils étoient gagnés et obsédés par Hippocrate, il se prépare à les attaquer par terre et par mer.

Appius Claudius se met à la tête des troupes de terre, et lui, avec soixante galères à cinq rangs de rames, pleines de toutes sortes d'armes et de traits, outre une terrible machine qu'il avoit fait charger sur huit galères liées ensemble, s'avance vers les murailles, plein de confiance dans le grand nombre de ses batteries, dans l'amas de tout ce qui étoit nécessaire pour le siége, et encore plus dans sa réputation. Mais Archimède ne faisoit pas grand cas de toutes ses machines qui n'étoient

rien au prix de celles qu'il inventoit tous les jours, et qu'il ne donnoit ni comme des chefs-d'œuvres, ni comme des inventions dignes d'une grande estime, mais comme des jeux de sa géométrie, auxquels il ne s'étoit même amusé qu'à la sollicitation et à la prière du roi Hiéron, qui le pressoit toujours de rappeler son art de son essor vers les choses purement intellectuelles, de le rabaisser sur les choses sensibles et corporelles, et de rendre ses raisonnements en quelque façon plus évidents et plus palpables au commun des hommes, en les mêlant par l'expérience avec les choses d'usage.

Cette sorte de mécanique, si vantée et si recherchée, eut pour premiers inventeurs Eudoxe et Archytas qui la mirent en pratique, pour varier et pour égayer la géométrie par cette sorte d'agrément, et pour donner, par des expériences sensibles et instrumentales, la preuve de quelques problêmes qui ne paroissoient pas susceptibles de démonstration par le raisonnement et par la pratique. Tel est le problème des deux moyennes proportionnelles qui ne peuvent être trouvées géométriquement, et qui sont pourtant si nécessaires pour la solution de plusieurs autres problèmes. Ces deux géomètres le résolurent mécaniquement par le

secours de certains instruments appelés *mésolabes*, tirés des sections coniques [29]. Mais après que Platon leur eut reproché avec indignation qu'ils corrompoient et perdoient ainsi l'excellence de la géométrie, en la faisant passer, comme une vile esclave fugitive, des choses immatérielles et purement intelligibles, aux matérielles et sensibles, et en l'obligeant à employer la matière qui demande le travail de la main, et qui est l'objet d'un métier servile et bas, cette mécanique fut séparée de la géométrie comme indigne d'elle; et, longtemps méprisée par la philosophie, elle devint un des arts militaires.

En effet, Archimède avança un jour au roi Hiéron, dont il étoit l'ami et le parent [30], qu'avec une force donnée, on pouvoit remuer un fardeau de quelque poids qu'il fût; et s'applaudissant ensuite de la force de sa démonstration, il osa se vanter que s'il avoit une autre terre que celle que nous habitons, il remueroit celle-ci à sa fantaisie en passant dans l'autre. Le roi, étonné et ravi, le pria d'exécuter lui-même sa proposition en remuant quelque grand fardeau avec une petite force.

Archimède prend une des galères du roi, la fait tirer à terre avec beaucoup de travail, et à force de bras, y fait mettre sa charge

ordinaire, et autant d'hommes qu'elle en peut tenir; et s'étant assis à quelque distance, sans employer le moindre effort, en remuant seulement de la main le bout d'une machine à plusieurs cordes et poulies, il la ramena à lui par terre aussi doucement et aussi légèrement que si elle n'eût fait que fendre les flots. Le roi, étonné du prodigieux effet de ces forces mouvantes, et jugeant par là de la grande puissance de cet art, pria Archimède de lui faire plusieurs sortes de machines et batteries pour les siéges et pour les assauts, tant pour la défense, que pour l'attaque des places. Il ne s'en servit pourtant point, car il passa la plus grande partie de sa vie sans guerre, et gouverna ses états en paix; mais ces grands préparatifs servirent en cette occasion aux Syracusains, à qui elles furent d'un grand secours; et avec les machines, ils eurent encore leur inventeur.

Les Romains montant donc à l'assaut par deux endroits, la consternation et le silence régnoient dans Syracuse par la crainte où l'on étoit de ne pouvoir rien opposer à une si terrible puissance et à de si grands efforts. Mais dès qu'Archimède eut commencé à faire jouer ses machines, elles décochèrent contre l'infanterie toutes sortes de traits et des pierres d'une pesanteur énorme, qui voloient avec

tant de bruit, de roideur et de rapidité, que rien ne pouvant soutenir ce choc, elles renversoient et écrasoient tous ceux qu'elles rencontroient, et jetoient dans tous les rangs un désordre horrible. Et du côté de la mer, il avoit placé sur les murailles de grandes machines qui avançant et abaissant tout d'un coup sur les galères de grosses poutres d'où pendoient des antennes armées de crocs, cramponnoient les vaisseaux; et les enlevant par la force du contre-poids, les lâchoient ensuite, et les abîmoient; il en enlevoit d'autres par la proue avec des mains de fer ou des becs de grue, et, après les avoir dressées sur la poupe, il les plongeoit dans la mer, ou les ramenoit vers la terre avec des cordages et des crocs; et, après les avoir fait pirouetter long-temps, il les brisoit et les fracassoit contre les pointes des rochers qui s'avançoient de dessous les murailles, et écrasoit ainsi tous ceux qui étoient dessus [31]. A tout moment des galères enlevées et suspendues en l'air, tournant avec rapidité, présentoient un spectacle affreux; et quand les hommes qui les montoient étoient dispersés par la violence du mouvement, et jetés fort loin comme avec des frondes, elles alloient se briser contre les murailles, ou, les

machines venant à lâcher prise, elles retomboient et s'abîmoient dans la mer.

La machine que Marcellus faisoit avancer sur ses huit galères liées, étoit appelée *sambyce*, à cause de la ressemblance qu'elle avoit avec l'instrument de musique qui portoit ce nom [34]. Comme elle étoit encore assez loin des murailles, Archimède lâcha contre elle un gros rocher de dix quintaux [35], ensuite un second, puis un moment après, un troisième, qui tous la heurtant avec un sifflement et un fracas épouvantable, renversèrent et brisèrent ses appuis, et donnèrent une telle secousse aux galères qui la soutenoient, qu'elles se lâchèrent et se séparèrent.

Marcellus ne sachant plus que faire, se retira avec ses galères le plus diligemment qu'il lui fut possible, et envoya donner ordre à ses troupes de terre d'en faire autant. En même temps il assembla un conseil de guerre, où il fut résolu que, dès le lendemain avant la pointe du jour, on tâcheroit de s'approcher des murailles; parce que les machines dont Archimède se servoit, ayant beaucoup de force et de portée, enverroient les pierres et les traits fort loin par-dessus leurs têtes; et que s'il en ajustoit contre eux dans cette petite distance, elles lui deviendroient inutiles,

à cause du peu d'espace qui ne laisseroit pas assez de force au coup. Mais Archimède avoit préparé à cet effet, de longue main, des machines qui portoient à toutes sortes de distances quantité de traits proportionnés et des bouts de poutres qui, étant fort courts, demandoient moins de temps pour ajuster. D'ailleurs, il avoit fait aux murailles des trous fort près les uns des autres, où il avoit placé des scorpions qui, n'ayant pas beaucoup de portée, blessoient ceux qui approchoient, et n'en étoient point aperçus.

Quand les Romains eurent gagné le pied des murailles, où ils se croyoient bien à couvert, ils se trouvèrent encore en bute à une infinité de traits, ou accablés de pierres qui tomboient à-plomb sur leurs têtes, n'y ayant aucun endroit de la muraille d'où l'on ne tirât sans cesse sur eux. Cela les obligea à se retirer en arrière; mais ils ne furent pas plutôt éloignés, que de nouveaux traits vinrent les assaillir dans leur retraite; de sorte qu'ils perdirent beaucoup de monde, et que presque toutes leurs galères furent froissées ou fracassées sans qu'ils pussent rendre le moindre mal à leurs ennemis : car Archimède avoit placé la plupart de ses machines à couvert derrière ses murailles; et les Romains accablés de toutes parts, sans voir

d'où partoient les coups, sembloient combattre contre les Dieux.

Cependant Marcellus échappa de ce danger ; et se moquant de ses ouvriers et de ses ingénieurs : « Ne cesserons-nous pas, leur « dit-il, de faire la guerre à ce Briarée de « géomètre qui, en se jouant, enlève nos « navires et les plonge dans la mer comme « des coupes à puiser de l'eau, chasse hon« teusement ma sambyce, et surpasse les « géants à cent mains, dont parle la fable (*a*) ». Il est vrai que tous les Syracusains n'étoient que comme le corps de ces machines et de ces batteries d'Archimède, et que seul il étoit l'âme qui faisoit mouvoir et agir tous ces ressorts ; car les armes de tous les autres demeuroient oisives : il n'y avoit que celles d'Archimède dont sa ville se servît alors, et pour la défense et pour l'attaque. Enfin, Marcellus voyant les Romains si effrayés, qu'à la vue seule d'une petite corde ou de la moindre pièce de bois qui paroissoit sur la muraille, ils prenoient la fuite en criant qu'Archimède alloit lâcher contre eux une effroyable machine, renonça au dessein de prendre la ville d'assaut, cessa toutes les attaques, et laissa achever ce siége au temps en bloquant les Syracusains.

(*a*) *Voyez* Polybe, liv. viij.

Au reste, Archimède avoit une telle grandeur d'âme, un esprit si profond, et une telle abondance, ou plutôt une telle richesse d'inventions géométriques, qu'il ne daigna jamais laisser le moindre écrit de la manière de dresser ces machines qu'il venoit d'employer si heureusement, et qui lui avoient acquis tant de gloire et un si grand nom, qu'il passoit pour un homme doué, non de science humaine, mais de sagesse toute divine; car regardant la mécanique, et en général tout art qui naît du besoin, comme des arts ignobles et de vils métiers, il ne s'appliqua qu'aux sciences dont la beauté et l'excellence ne sont en rien mêlées avec la nécessité, qui ne peuvent jamais être comparées avec toutes les autres, quelles qu'elles soient, et dans lesquelles la démonstration dispute le prix à la beauté de la matière; l'une donnant la grandeur et la majesté, et l'autre opérant la conviction et donnant une force invincible. Car dans toute la géométrie, on ne trouvera point de questions plus difficiles et plus profondes, traitées en termes plus simples, ni expliquées par des principes plus clairs et plus nets que dans les écrits d'Archimède.

Les uns attribuent cette netteté à la facilité et à la clarté de son esprit, et les autres

à l'excès du travail qui fait que les choses qui ont le plus coûté paroissent les plus aisées. En effet, un homme peut bien ne pas trouver de lui-même la démonstration d'une proposition; mais dès qu'il l'a lue dans ses livres, il se persuade aisément qu'il l'auroit trouvée s'il avoit voulu, tant le chemin par où il mène à ce qu'il veut démontrer, est court et facile. C'est pourquoi il ne faut pas rejeter comme incroyable ce qu'on dit de lui, que sans cesse enchanté par une syrène domestique, qui étoit sa géométrie, il oublioit de boire et de manger, et négligeoit tous les soins de son corps; que traîné souvent par force au bain et aux exercices, il traçoit sur les cendres du foyer des figures de géométrie; et enfin que, sur son corps frotté d'huile, il tiroit des lignes avec le doigt, tant il étoit transporté hors de lui-même par le plaisir de cette étude, et véritablement épris de la fureur des muses! Mais quoiqu'il eût inventé beaucoup de belles et excellentes choses, on dit qu'il pria ses parents et ses amis de ne mettre après sa mort, sur son tombeau, pour toute épitaphe, qu'un cylindre circonscrit à une sphère[34], et de marquer au bas le rapport qu'ont entr'eux ces deux solides, le contenant et le contenu[35]. Archimède étant donc

tel que nous venons de le dépeindre, il se conserva lui et sa ville invincibles autant qu'il dépendit de lui.

Marcellus, laissant Appius devant Syracuse avec les deux tiers de l'armée, alla avec l'autre tiers assiéger Mégare (*a*), une des plus anciennes villes de Sicile; il la prit d'assaut, la pilla et la rasa : quelques jours après, il battit Hippocrate à Acriles, et lui tua plus de huit mille hommes, étant tombé sur lui comme il travailloit à se retrancher [36]. Il ravagea une grande partie de la Sicile, reprit plusieurs places qui s'étoient rendues aux Carthaginois, et eut plusieurs rencontres où il défit tous ceux qui osèrent se présenter devant lui.

Quelque temps après, étant retourné devant Syracuse, il fit prisonnier un Spartiate, appelé Damippe, qui sortoit de cette ville par mer (*b*). Les Syracusains, qui souhaitoient fort de le racheter, en firent la proposition à Marcellus. Il y eut à ce sujet plusieurs entrevues et plusieurs conférences, dans l'une desquelles Marcellus remarqua une tour (*c*)

(*a*) Cette ville, anciennement appelée *Hybla*, étoit sur la côte orientale de la Sicile, à quelques lieues au nord de Syracuse. *A. L. D.*

(*b*) Il sortoit pour aller demander du secours au roi Philippe.

(*c*) C'étoit la tour appelée Galéagra.

qui étoit gardée fort négligemment, et où on pourroit cacher quelques hommes, la muraille voisine n'étant pas difficile à escalader. Les rendez-vous fréquents qui eurent lieu au pied de cette tour, l'ayant mis à même de juger de la hauteur de cette muraille par estimation, il fit préparer des échelles, et profita d'une fête que les Syracusains célébroient en l'honneur de Diane, et qu'ils passoient dans la joie et dans les festins; de sorte qu'avant la pointe du jour, sans être aperçu, non seulement il se saisit de la tour, mais il remplit les murailles des environs d'hommes armés, et rompit une des portes de l'Hexapyle. Les Syracusains, éveillés par le bruit, commençoient à se troubler et à se mettre en mouvement, lorsque Marcellus fit sonner à la fois toutes ses trompettes; ce qui jeta une telle épouvante et une si grande frayeur dans les cœurs, que tout le monde prenoit la fuite, croyant qu'il ne restoit pas un seul quartier de la ville qui ne fût au pouvoir de l'ennemi. Il restoit pourtant la plus forte et la plus belle partie, appelée l'Achradine, qui n'étoit pas prise, parce qu'elle avoit ses murailles séparées du reste de la ville qui étoit partagée en deux; on appeloit l'une la Villeneuve, et l'autre Tyché.

Cette entreprise heureusement exécutée,

Marcellus, dès la pointe du jour, descend par l'Hexapyle dans la Ville-neuve; là tous les officiers qui étoient autour de lui le félicitent de son bonheur. Mais quand il eut considéré de-dessus la hauteur, la beauté et la grandeur de cette ville, on dit qu'il répandit des larmes, et qu'il s'attendrit sur son sort, en pensant au changement horrible qui la menaçoit, et à l'état où elle seroit réduite dans un moment par le pillage qu'on alloit en faire; car il n'y avoit pas un capitaine qui eût osé s'opposer aux soldats qui le demandoient. Plusieurs même vouloient qu'elle fût brûlée et rasée; mais Marcellus ne voulut jamais y consentir: ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et malgré lui, qu'il leur abandonna toutes les richesses de cette superbe ville et tous leurs esclaves, leur défendant expressément de toucher à aucune personne libre, et de tuer, outrager, ou faire esclave aucun des Citoyens.

Mais, malgré une si grande modération, il ne laissoit pas de trouver cette ville encore trop maltraitée; et au milieu de ces grands sujets de joie, il ne pouvoit s'empêcher de témoigner de la compassion et de la douleur de ce qu'un seul moment alloit renverser un état si florissant, et faire évanouir une félicité si grande. On prétend que les richesses

qui furent pillées à ce sac de Syracuse, égaloient celles qu'on trouva dans la suite à Carthage ; car le reste de la ville fut pris bientôt après par trahison, et abandonné au pillage, excepté le trésor des rois de Syracuse, qui fut porté à Rome dans le trésor public [37].

Mais ce qui causa la plus vive et la plus sensible affliction à Marcellus, ce fut le malheureux sort d'Archimède. Ce philosophe étoit alors chez lui, appliqué à quelque figure de géométrie, et comme il donnoit à cette méditation, non seulement tous ses yeux, mais encore tout son esprit, il n'avoit entendu ni le tumulte des Romains qui couroient de tous côtés, ni le bruit de la ville prise. Tout d'un coup un soldat se présente à lui, et lui ordonne de le suivre pour venir parler à Marcellus : Archimède refuse d'obéir avant que d'avoir achevé son problème, et d'en avoir donné la démonstration ; le soldat irrité tire son épée, et le tue. D'autres disent que le soldat alla d'abord à lui l'épée à la main pour le tuer ; qu'Archimède le voyant, le pria et le conjura d'attendre un moment, afin qu'il n'eût pas le déplaisir de laisser son problème imparfait, et sans l'avoir démontré ; et que le soldat ne se souciant ni de son problème, ni de sa démonstration, le perça de son épée.

On raconte encore la chose d'une troisième manière : on dit qu'Archimède portant à Marcellus, dans une caisse, quelques instruments de mathématiques, comme des cadrans au soleil, des sphères et des angles avec lesquels il mesuroit à l'œil la grandeur du soleil [38], il fut rencontré par des soldats, qui croyant que c'étoit de l'or, le tuèrent. Mais ce qu'il y a de constant, et dont tous les historiens conviennent, c'est que Marcellus eut une véritable douleur de sa mort; qu'il détourna les yeux de son meurtrier, comme d'un impie et d'un sacrilége; et qu'ayant fait chercher les parents d'Archimède, il leur rendit toutes sortes d'honneurs, et leur accorda sa protection.

Jusqu'alors les Romains avoient fait voir aux autres nations qu'ils étoient très-propres à conduire des guerres, et très-redoutables dans les combats; mais ils n'avoient pas encore donné de grands exemples de justice, de clémence, d'humanité, en un mot, de vertu politique. Il semble que Marcellus fut le premier qui, en cette occasion, prouva aux Grecs que les Romains ne les surpassoient pas moins en justice, qu'en valeur et en prudence; car il montra tant de douceur et d'humanité, à l'égard de ceux qui eurent à traiter avec lui, combla de grâces tant de

villes et tant de particuliers, que si dans les villes d'Enna, de Mégare et de Syracuse, il fut commis quelques actes de cruauté, ce fut plutôt la faute de ceux qui en furent les victimes, que celle de leurs auteurs. Je n'en rapporterai qu'un exemple entre plusieurs. Il y a en Sicile une ville appelée Engyum(a), qui n'est pas grande, mais fort ancienne, et célèbre surtout par l'apparition des déesses qu'on appelle *les Mères* 39. On dit que leur temple est une fondation des Crétois; on y montre de grandes lances et des casques d'airain, dont les uns portent le nom de Mérion, et les autres celui d'Ulysse, qui les ont consacrés à ces déesses. Les habitants de cette ville favorisoient extrêmement les Carthaginois; et Nicias, le premier d'entr'eux, faisoit tous ses efforts pour leur persuader de se tourner du côté des Romains; il parloit dans toutes les assemblées avec beaucoup de liberté, et prouvoit par de bonnes raisons à ceux qui étoient dans les intérêts contraires, qu'ils pensoient fort mal, et qu'ils prenoient un parti qui seroit funeste à leur patrie.

Ceux-ci, craignant l'autorité et la grande réputation de cet homme, résolurent de l'enlever et de le remettre entre les mains des

(a) Vers le milieu de la Sicile, sur les monts Héréens.

Carthaginois. Nicias, ayant eu connoissance de ce projet, et s'apercevant qu'on l'observoit secrètement, eut recours à ce stratagème : il sema dans le public plusieurs propos injurieux aux déesses, et fit voir par plusieurs actions qu'il méprisoit l'opinion générale sur ces divinités, et qu'il regardoit leur apparition comme une fable. Ses ennemis furent ravis de voir qu'il leur fournissoit ainsi de lui-même les raisons les plus capables d'autoriser et de justifier tout ce qu'ils feroient contre lui.

Le jour qu'ils devoient l'enlever étant venu, il y eut par hasard une assemblée dans laquelle Nicias haranguoit le peuple, et lui donnoit ses conseils. Tout d'un coup au milieu de son discours, il se jeta à terre ; et après être demeuré quelque temps dans un silence qui paroissoit la suite de cette espèce d'extase, il lève la tête et la tourne de tous côtés, avec une voix foible et tremblante, qu'il hausse peu à peu. Quand il voit tout le théâtre saisi d'horreur et plongé dans le silence, il se relève, jette son manteau, et déchirant sa tunique, il prend sa course à demi-nu, et gagne une des issues du théâtre, en criant que les Mères le poursuivent : personne n'ose ni le toucher, ni se mettre devant lui, par un scrupule de religion. Tout le monde

donc se détournant et lui faisant place, il arrive à une des portes de la ville, ne faisant plus la moindre action, et ne disant plus la moindre chose qui annonçât un homme furieux ou possédé. Sa femme, qui étoit d'intelligence avec lui, et qui aidoit au stratagème, prend ses enfants entre ses bras, et va d'abord se prosterner aux pieds des autels des déesses comme leur suppliante; ensuite faisant semblant d'aller chercher son mari, comme s'il erroit dans les champs, elle sort tranquillement de la ville sans que personne s'y oppose; et ils se sauvent ainsi tous deux à Syracuse vers Marcellus.

Quelques jours après, Marcellus entre dans Engyum; fait charger de chaînes tous les habitants, comme pour les punir de leur insolence et de leur perfidie. Nicias, qui l'avoit suivi, l'approche, fond en larmes, et embrassant ses genoux, la bouche tendrement collée sur ses mains, il lui demande grâce pour ses concitoyens, en commençant par ses ennemis. Marcellus, attendri et désarmé, pardonna à tous les habitants, ne permit pas que ses troupes commissent le moindre désordre dans la ville, et donna à Nicias une grande étendue de terres, et le combla de présents. Voilà ce qu'a écrit Posidonius le philosophe.

Marcellus, rappelé par les Romains pour la

guerre qu'ils avoient dans leur pays et presqu'à leurs portes, enleva avant son départ les plus belles statues, les plus beaux tableaux, et les meubles les plus précieux qui fussent dans Syracuse, afin qu'après avoir embelli le spectacle de son triomphe, ils servissent d'ornement à la ville [40]. Jusqu'alors Rome n'avoit eu, ni même connu, ces somptuosités et ces curiosités superflues, et l'on ne trouvoit point chez elle ces ornements gracieux et polis, qui marquent le goût et la délicatesse, et qui sont aujourd'hui si recherchés [41]; mais remplie d'armes prises sur les Barbares, et de dépouilles sanglantes, et couronnée de monuments de triomphes et de trophées, elle offroit aux yeux un spectacle qui n'étoit ni riant ni agréable, et qui ne demandoit point des spectateurs polis et nourris dans le luxe; c'étoit partout un tableau effroyable et terrible; et comme Epaminondas appeloit la plaine de la Béotie, *l'orchestre de Mars*, et Xénophon, la ville d'Ephèse, *l'arsenal de la guerre*, il me semble qu'on pourroit de même appeler Rome, pour me servir de l'expression de Pindare, l'*hôtel de Mars* [42]. Aussi Marcellus devint-il plus agréable au peuple, pour avoir rendu sa ville un spectacle admirable, en l'ornant de ces ouvrages de

l'art, qui, dans leur variété renfermoient toute la grâce, tout le bon goût et toute la politesse des Grecs. Fabius Maximus, il est vrai, eut pour lui le suffrage des gens les plus sensés, car il ne déplaça et n'emporta rien de semblable de la ville de Tarente qu'il venoit de prendre; et se contentant de l'or et de toutes les autres richesses utiles, il avoit laissé dans leur place les tableaux et les statues des Dieux, et avoit dit en cette occasion ce mot qui n'a jamais été oublié : « Laissons aux Ta-« rentins leurs Dieux irrités ». Ils faisoient même des reproches à Marcellus, d'abord d'avoir excité contre Rome une haine affreuse lorsqu'il avoit mené en triomphe, non-seulement les hommes, mais les Dieux mêmes captifs; et ensuite de ce que d'un peuple accoutumé à faire la guerre, ou à labourer ses champs, d'un peuple qui ne savoit ce que c'étoit que le luxe et la mollesse, et qui étoit justement comme l'Hercule d'Euripide, « gros-« sier et sans aucun ajustement, mais excel-« lent pour les grandes choses [43] », il en avoit fait un peuple oiseux et babillard, qui ne prenoit plaisir qu'à passer la plus grande partie de la journée à s'entretenir et à discourir des arts et des ouvriers qui y excelloient. Cependant c'étoit de cela même que Marcellus se glorifioit le plus, et même au-

près des Grecs, comme ayant le premier enseigné aux Romains à estimer et à admirer les beautés et les grâces de ces chefs-d'œuvres de la Grèce qu'ils ne connoissoient pas auparavant.

A son retour, ses ennemis s'opposèrent à son triomphe; et lui-même voyant en effet qu'il n'avoit pas terminé la guerre en Sicile, et que son premier triomphe lui avoit attiré l'envie de ses concitoyens, il consentit de ne mener la pompe du grand triomphe que sur le mont d'Albe, et de n'entrer dans Rome qu'avec le petit triomphe, que les Grecs appellent *evan*, et les Romains *ovation*. Dans ce triomphe, le général n'est ni monté sur un char à quatre chevaux, ni couronné de laurier, ni précédé de trompettes; mais il va à pied en pantoufles, au son des flûtes et avec une couronne de myrte, cérémonie qui ne sent point du tout la guerre, et qui est plutôt agréable que terrible. Ce qui est, à mon avis, une très-grande preuve qu'anciennement c'étoit la manière, et non pas la grandeur de l'action, qui distinguoit ces triomphes; car ceux qui avoient vaincu les ennemis en bataille avec grande effusion de sang, étoient honorés de ce premier triomphe martial et terrible, où l'on couronnoit les hommes et les armes de branches de laurier,

comme on le pratiquoit dans les cérémonies que l'on faisoit pour la purification des armées. Mais les capitaines, qui, sans aucuns exploits d'armes, par la seule persuasion et par la force de leur éloquence, avoient réussi dans leurs entreprises, la loi leur accordoit l'honneur de cette seconde pompe pacifique et civile; car la flûte est un instrument consacré à la paix, et le myrte est l'arbrisseau de Vénus, qui, plus que tous les autres Dieux, a de l'horreur pour la violence et pour la guerre.

Ce petit triomphe n'a point été appelé *ovation* du mot *evan*, comme le pensent la plupart des auteurs, c'est-à-dire, des cris qu'on y fait; car on crie et on chante de même dans l'autre triomphe; ce sont les Grecs qui ont rapporté ce mot à un nom qui leur est connu, persuadés qu'une partie de cette pompe a rapport à Bacchus, que nous appelons *Evius* et *Thriambus*. Mais ce n'est pas là la vérité; dans le grand triomphe, c'étoit la coutume des Romains d'immoler des bœufs, et dans le petit triomphe, ils n'immoloient qu'une brebis qu'ils appellent *ovem*, et de là ce petit triomphe a été appelé *ovation*. Et sur ce point il n'est pas inutile de considérer la conduite du législateur de Sparte, qui, dans l'institution des sacrifices, a eu des vues entièrement opposées à celles du législateur

romain. A Sparte, celui qui vient de commander l'armée, et qui a réussi dans ses entreprises, ou par la ruse, ou par la persuasion, sacrifie un bœuf; et celui qui n'a réussi que par la force des armes, immole un coq; car quoique ce peuple fût très-belliqueux, il estimoit pourtant que les succès que l'on devoit à l'éloquence et à la sagesse, étoient plus dignes de l'homme et l'honoroient davantage que ceux que l'on ne devoit qu'à la force et qu'à la violence. Mais je laisse à examiner lequel des deux législateurs a eu raison.

Marcellus étant nommé consul pour la quatrième fois, ses ennemis persuadèrent aux Syracusains de venir à Rome se plaindre de lui au sénat, et l'accuser de leur avoir fait des injustices et des cruautés inouies, et d'avoir violé les traités qu'ils avoient avec les Romains.

Le jour qu'ils arrivèrent, Marcellus étoit par hasard au Capitole où il faisoit un sacrifice. Les Syracusains vont se jeter aux pieds du sénat, qui étoit encore assemblé, et le supplient de les écouter et de leur rendre justice 44. L'autre consul les repoussoit en colère, et prenoit le parti de son collègue absent. Marcellus, informé de ce qui se passoit, vient en diligence, prend d'abord sa place dans le sénat; et comme consul il expédie les affaires

à l'ordinaire. Ces affaires finies, il descend de son siége, et se mettant comme simple particulier, dans le lieu d'où ceux que l'on juge, ont coutume de parler, il se livre aux Syracusains, et leur permet d'intenter leur accusation.

Les Syracusains furent d'abord troublés et effrayés de la dignité et de la confiance de ce personnage, et trouvèrent que s'il étoit redoutable les armes à la main, il étoit encore plus terrible et plus imposant sous la pourpre consulaire. Cependant animés et encouragés par ses ennemis, ils ne laissèrent pas de poursuivre leur accusation, et ils firent un discours mêlé de lamentations et de plaintes, dont le résultat étoit, « que Marcellus leur « avoit fait souffrir des choses que les autres « capitaines épargnent à la plupart des enne- « mis qu'ils ont vaincus ».

A cela Marcellus répondit [45] : « Que pour « tant de torts qu'ils avoient faits aux Ro- « mains, ils n'avoient souffert que les maux « dont il est impossible de garantir des enne- « mis soumis par la force des armes ; que c'é- « toit par leur faute qu'ils avoient été réduits « de cette manière, et pour n'avoir pas voulu « accepter les conditions raisonnables qu'il « leur avoit fait offrir ; qu'ils ne pouvoient « pas dire que les Tyrans les eussent forcés à

« prendre les armes, puisqu'au contraire pour « les prendre, ils s'étoient eux-mêmes soumis « aux Tyrans ».

Les raisons ainsi exposées de part et d'autre, les Syracusains sortirent de la salle, comme c'est la coutume; Marcellus sortit aussi, laissant son collègue présider le sénat; et il se tint à la porte [46] sans donner aucune marque, ni de crainte sur l'événement, ni de ressentiment contre les Syracusains; et sans rien changer à son maintien ordinaire, mais attendant avec beaucoup de douceur et de modestie la décision qu'on alloit rendre.

Après que les avis furent recueillis et que l'on eut jugé en faveur de Marcellus, les Syracusains se jettent à ses pieds, le conjurant avec larmes d'apaiser la colère dont il étoit justement animé contre eux, et de pardonner au reste de la ville qui se souvenoit toujours des bienfaits qu'elle avoit reçus de lui, et qui en conserveroit une éternelle reconnoissance. Marcellus, fléchi par leurs prières, leur pardonna, les admit dans ses bonnes grâces, et continua de faire aux Syracusains tout le bien qu'il lui fut possible; et le sénat ratifia tout ce que Marcellus avoit fait, leur assura la liberté qu'il leur avoit donnée, confirma leurs lois, et les maintint dans la jouissance de tous les biens qui leur restoient. En recon-

noissance, les Syracusains comblèrent Marcellus des plus grands honneurs, et ordonnèrent par une loi expresse, que toutes les fois que Marcellus, ou quelqu'un de sa famille viendroient à Syracuse, les Syracusains se couronneroient de fleurs, et offriroient des sacrifices aux Dieux pour les remercier de son arrivée.

De là Marcellus tourne ses armes contre Annibal. Depuis la défaite de Cannes, presque tous les autres consuls et capitaines n'employoient contre ce Carthaginois d'autre stratagème que de fuir le combat, personne n'osant ni lui donner bataille, ni se présenter devant lui. Marcellus prit une voie toute opposée, persuadé que la longueur du temps qui paroissoit devoir miner peu à peu, et consumer Annibal, auroit plutôt consumé et ruiné l'Italie sans qu'on s'en aperçût; et convaincu que Fabius, toujours attaché à prendre ses sûretés, n'étoit pas propre à guérir cette maladie si pressante de la patrie. Car pour éteindre la guerre, il attendoit que Rome fût consumée et réduite en cendres, comme les médecins ignorants, et timides à donner les remèdes violents, mais nécessaires, attendent que le malade soit entièrement abattu, et que ses forces soient épuisées.

Il reprit d'abord les meilleures places des

Samnites qui s'étoient révoltées ; il y trouva quantité de blé et d'argent, et fit prisonniers trois mille Carthaginois qu'Annibal y avoit laissés pour les garder. Ensuite Annibal ayant tué dans la Pouille (*a*) le proconsul Cneus Fulvius, avec onze tribuns de soldats, et défait entièrement son armée, Marcellus écrivit au sénat pour tâcher de relever le courage et la confiance des citoyens, les assurant qu'il se mettoit en marche, et qu'il alloit chasser Annibal. Tite-Live écrit que ces lettres lues, bien loin de diminuer la tristesse, augmentèrent la crainte, tous les Romains étant persuadés que le danger présent étoit d'autant plus grand, que Marcellus étoit plus grand capitaine que Fulvius (*b*).

Marcellus s'étant donc mis à la poursuite d'Annibal, comme il l'avoit écrit, se jeta dans la Lucanie, où il le trouva campé près de la ville de Numistron sur des hauteurs inaccessibles. Il campa lui-même dans la plaine; et le lendemain, pour lui marquer une plus grande confiance, il mit le premier son armée en bataille. Annibal ne refusa pas le combat, il descendit de ses coteaux, et il y eut là une bataille qui ne fut point décisive, mais qui fut

(*a*) Près de la ville d'Herdonée.

(*b*) Ils craignoient de tout perdre, si Marcellus venoit à être tué. *Voyez* Tite-Live, liv. xxvij.

très-grande et très sanglante; car la charge commença dès la troisième heure (*a*), et à peine la nuit put séparer les combattants.

Le lendemain à la pointe du jour, Marcellus fait sortir ses troupes de ses retranchements, les remet en bataille parmi des monceaux de morts, et provoque Annibal à combattre pour la victoire. Annibal s'étant retiré, il dépouille les morts des ennemis, fait brûler les siens, et se remet en marche. Annibal lui dressa plusieurs embuscades, mais il ne donna dans aucune, et eut toujours de l'avantage dans toutes les escarmouches et dans tous les petits combats qui s'engagèrent, ce qui lui attira de plus en plus l'estime et l'admiration de ses concitoyens : de sorte que les comices pour la nomination des nouveaux consuls approchant, le sénat jugea plus à propos de rappeler de Sicile Lævinus, qui étoit l'autre consul, que de détourner un moment Marcellus si heureusement attaché à Annibal 47. Et dès qu'il fut arrivé, il lui ordonna de nommer dictateur Quintus Fulvius : car le dictateur n'est nommé ni par le peuple, ni par le sénat, mais c'est l'un des consuls ou des généraux, qui s'avançant au milieu du peuple, nomme qui il lui plaît, et de là celui qui est nommé, est appelé dictateur, du mot *dicere*,

(*a*) Neuf heures du matin. *A. L. D.*

qui, dans la langue latine, signifie nommer (*a*). D'autres prétendent que le dictateur est ainsi appelé, parce qu'il ne remet rien aux suffrages du peuple, ni à la pluralité des voix, mais qu'il décide et ordonne de sa propre autorité sans consulter personne. Car les commandements des magistrats que les Grecs appellent des *ordres*, les Latins les nomment *edicta* (*b*), (*édits*).

Lævinus vouloit un autre dictateur que celui que le sénat lui présentoit; et pour ne pas être forcé à le nommer contre son sentiment, il s'embarqua la nuit pour retourner en Sicile. Le peuple nomma donc Quintus Fulvius dictateur, et le sénat écrivit en même temps à Marcellus, pour lui ordonner de le nommer aussi. Marcellus obéit, et confirma la nomination du peuple [48]. Après quoi, on lui continua le commandement, et on le nomma proconsul pour l'année suivante.

Il convint avec le consul Fabius Maximus, que celui-ci iroit assiéger Tarente, pendant que lui-même s'attacheroit à Annibal, et le harceleroit de si près, qu'il l'empêcheroit de secourir la place. Il sortit de ses quartiers, alla chercher près de Canuse Annibal, qui

(*a*) C'est le sentiment de Varron, dans le quatrième livre de *la Langue latine*.

(*b*) C'est l'opinion de Denys d'Halicarnasse.

changeoit tous les jours de camp pour ne pas combattre, le suivit partout, et paroissoit toujours en armes devant lui.

Enfin l'ayant surpris dans la plaine, comme il fortifioit son camp, il harcela tellement ses travailleurs par de continuelles escarmouches, qu'il l'engagea à en venir à un combat; mais la nuit qui survint, les sépara. Le lendemain dès la pointe du jour il parut encore en bataille hors de ses retranchements; de sorte qu'Annibal étonné et affligé, assembla les Carthaginois, et les conjura de donner encore ce combat, pour s'assurer le fruit de tous les autres. « Car vous voyez, leur dit-il, « qu'après tant de batailles gagnées, il ne « nous est pas permis de respirer, et que dans « le sein même de la victoire, nous ne pou- « vons jouir d'aucun repos, si nous ne chas- « sons cet homme ».

Un moment après, les deux armées se chargent avec furie, et il semble que l'événement fit voir que Marcellus ne fut battu en cette rencontre, que pour avoir fait un mouvement mal-à propos et hors de saison 49. Car comme il vit son aile droite fort pressée, il fit passer de la queue à la tête une de ses légions; et ce mouvement mettant le désordre parmi les troupes qui combattoient, donna la victoire à l'ennemi. Il demeura plus de

deux mille sept cents Romains sur la place [50]. Marcellus rentré dans son camp, assembla son armée, et dit « qu'il voyoit bien devant « lui des armes romaines et des corps d'hom-« mes, mais qu'il ne voyoit pas un Romain ». Ses soldats lui demandant pardon de leur faute, il leur répondit, « qu'il ne l'accorde-« roit point à des vaincus, mais qu'il leur « feroit grace s'ils étoient vainqueurs; et que « le lendemain il les remeneroit au combat, « afin que leurs concitoyens apprissent plu-« tôt leur victoire que leur fuite ». En les congédiant, il ordonna que l'on donnât de l'orge au lieu de froment, aux bandes qui avoient tourné le dos et perdu leurs ensei-gnes [51].

Ce discours fit une telle impression sur les soldats, que quoiqu'il y en eût un grand nombre qui souffrissent beaucoup, et qui fussent en danger des coups qu'ils avoient reçus, il n'y en eut pas un à qui ces paroles de leur général ne fussent plus cuisantes que leurs blessures.

Le lendemain, dès l'aube du jour, on exposa la cotte d'armes d'écarlate, qui étoit le signal ordinaire dont on se servoit, pour annoncer le combat; les bandes qui avoient été déshonorées, obtinrent par leurs prières d'être placées à la première ligne, et les tribuns ran-

gèrent ensuite les autres troupes dans leur ordre et dans leur rang. Quand cela fut rapporté à Annibal : « O Dieux ! s'écria-t-il, « que faire à un homme qui ne sait supporter ni la bonne ni la mauvaise fortune ? il « est le seul qui, vainqueur, ne donne aucun relâche à ses ennemis, et vaincu, n'en « prend aucun pour lui-même. Il faut donc « se résoudre à combattre éternellement contre lui, puisqu'heureux ou malheureux, la « honte lui inspire toujours une nouvelle audace, et lui sert comme d'aiguillon (*a*) ».

Les trompettes ayant sonné, les deux armées se choquent. Annibal, qui voit que l'avantage est également disputé, commande que l'on fasse venir des éléphants au front de la bataille, et qu'on les pousse contre les Romains. Cela jette d'abord la terreur et le désordre dans les premiers rangs; mais un des tribuns, nommé Flavius (*b*), prenant l'enseigne d'une de ses compagnies, marche contre ces éléphants, et enfonçant la hampe de son

(*a*) Il doit y avoir une faute dans le texte, car dans les succès ce ne pouvoit pas être la honte qui servît d'aiguillon à Marcellus. Les éditeurs d'Amyot ont adopté avec raison la correction d'un anonyme, dont résulte ce sens : « puisqu'après la victoire, la confiance, après une défaite, la honte, le déterminent « également à de nouvelles tentatives ». *A. L. D.*

(*b*) Tite-Live le nomme C. Décimius Flavius.

enseigne dans le corps du premier, il le détourne; cet éléphant se renverse sur celui qui le suit, le culbute, et culbute aussi les autres. Marcellus alors ordonne à sa cavalerie de se jeter avec toutes ses forces, sur l'endroit qu'il voit en désordre, et de renverser les ennemis [52]. La cavalerie exécute vivement cet ordre; elle tombe sur les Carthaginois avec tant de furie, qu'elle les mène battant jusque dans leurs retranchements, et en fait un massacre horrible. Ce carnage est augmenté par les éléphants, qui tombant morts ou blessés, écrasent par leur poids ceux qui se rencontrent près d'eux, ou retardent leur fuite et les livrent à l'épée des Romains. Il périt dans cette journée huit mille hommes du côté des Carthaginois, et trois mille du côté des Romains; mais de ces derniers, il n'y en eut presque pas un qui ne sortît blessé de ce combat. Ce qui donna le temps à Annibal de décamper la nuit, et de s'éloigner de Marcellus, qui ne se trouvant pas en état de le poursuivre, à cause du grand nombre de ses blessés, se retira à petites journées dans la Campanie, et passa l'été dans la ville de Sinuesse pour refaire ses troupes [53].

Annibal, débarrassé de son ennemi, et pouvant se servir librement de ses troupes, courut le pays des environs sans aucune

crainte, brûlant et ravageant tout sur son chemin. Cela donna lieu à des discours désavantageux contre Marcellus, et fit murmurer contre lui à Rome; ses ennemis, profitant de cette occasion, suscitèrent un tribun du peuple, nommé Publius Bibulus, homme violent et emporté, et d'une éloquence à se faire craindre, et l'obligèrent d'accuser Marcellus. Cet homme avoit déjà tenu plusieurs assemblées pour le décrier, et n'oublioit rien pour faire donner à un autre le commandement de l'armée; « en effet, disoit-il, Marcellus, après « s'être un peu exercé contre Annibal, est « sorti de cette guerre comme d'un gymnase, « pour aller dans des bains chauds se refaire « de ses fatigues [54] ». Marcellus, averti des intrigues de ses ennemis, laissa l'armée à ses lieutenants, et revint à Rome pour répondre à ces calomnies. A son arrivée, il trouva qu'elles avoient servi de base à une accusation déjà formée contre lui. Le jour étant donc pris pour le jugement, et le peuple rassemblé dans le cirque de Flaminius, Bibulus monta à la tribune, et accusa Marcellus avec beaucoup de véhémence. Celui-ci répondit avec simplicité et en peu de mots; mais les premiers et les plus considérables d'entre les citoyens prirent hautement sa défense, et parlèrent avec beaucoup de franchise et de liberté; car ils exhor-

tèrent le peuple à ne pas juger plus mal de Marcellus, que leur ennemi même, en l'accusant de lâcheté, lui qui étoit le seul de leurs généraux qu'Annibal évitoit avec soin, et contre lequel il persévéroit à fuir le combat avec autant d'empressement, qu'il en avoit à le chercher contre les autres. Ces remontrances faites, l'accusateur se trouva si loin des espérances qu'il avoit conçues, que Marcellus non-seulement fut absous de tous les chefs intentés contre lui, mais encore nommé consul pour l'année suivante.

Dès qu'il fut en charge, il alla dans toutes les villes de la Toscane [55], où il calma, par sa seule présence et sans troupes, des mouvements de révolte qui s'y étoient élevés. A son retour, il voulut dédier le temple de l'Honneur et de la Vertu, qu'il avoit fait bâtir des dépouilles de la Sicile; mais en ayant été empêché par les prêtres, qui ne trouvèrent pas qu'il y eût de la dignité à renfermer deux Dieux dans un seul et même temple [56], il en fit construire un autre pour la Vertu [57], très-offensé de l'opposition des prêtres, et la prenant même pour un mauvais augure.

Il y eut dans le même temps plusieurs autres signes qui le troublèrent: des temples frappés de la foudre; des rats qui rongèrent l'or du temple de Jupiter; on rapporte même

qu'un bœuf avoit parlé, et qu'un enfant étoit né avec une tête d'éléphant; et dans tous les sacrifices qu'on fit pour expier ces prodiges, on ne put jamais obtenir des signes favorables [58]. C'est pourquoi les devins le retenoient à Rome, malgré sa vive impatience de se rendre à l'armée; car jamais personne ne souhaita rien avec autant d'ardeur, que Marcellus désiroit d'en venir contre Annibal à une bataille décisive. Il ne pensoit à autre chose nuit et jour; dans ses songes, dans ses conversations avec ses amis et avec ses collègues, et dans ses prières, il ne demandoit qu'à se trouver en présence d'Annibal dans une bataille rangée. Je crois même qu'il eût encore plus volontiers consenti à combattre seul à seul avec lui en champ clos, au milieu des deux armées; et sans la gloire qu'il avoit déjà acquise, et sans toutes les preuves éclatantes qu'il avoit données qu'en maturité et en prudence, il ne le cédoit à aucun autre général, je dirois qu'il s'étoit laissé emporter à une passion de jeune homme, et à une ambition qui ne convenoit plus à un âge aussi avancé que le sien; car il avoit plus de soixante ans, quand il entra dans son cinquième consulat.

Cependant dès qu'on eut achevé les sacrifices et les expiations ordonnées par les devins, il sortit de Rome avec son collègue pour

continuer cette guerre, et alla camper entre les villes de Bantie et de Venuse, d'où il harceloit continuellement Annibal pour l'attirer à un combat [59]. Annibal l'évitoit avec un très-grand soin; mais ayant été averti que les consuls envoyoient des troupes pour assiéger la ville des Locriens, appelés *Epizéphyriens* (a), il leur dressa une embuscade sur le chemin, près de la colline de Pételie, et leur tua deux mille cinq cents hommes [60]. Cet échec transporta Marcellus, et irrita son impatience pour le combat; il lève donc son camp, et s'approche de l'ennemi.

Entre les deux armées il y avoit un tertre élevé, assez fort d'assiette, plein de bois et de broussailles, qui des deux côtés cachoit des trous et des ravins, et d'où couloient beaucoup de fontaines et de ruisseaux. Les Romains s'étonnoient comment Annibal, étant arrivé le premier à un endroit si avantageux, ne l'avoit pas occupé, et l'avoit laissé à ses ennemis. Mais si ce lieu avoit paru propre à Annibal pour y loger des troupes, il lui avoit paru plus propre encore à placer des embûches, et il aima mieux s'en servir à cet usage; pour cet effet, il remplit les bois et les creux de gens de traits et de bons lanciers, ne dou-

(a) Ils étoient ainsi appelés, parce qu'ils habitoient les environs du promontoire Zéphyrium. *A. L. D.*

tant point que la commodité de ce camp n'attirât les Romains.

Il ne se trompa point dans sa conjecture ; bientôt on ne parla plus dans tout le camp des Romains, que d'aller s'emparer de cette colline ; et comme si les soldats avoient été tous généraux, ils décidoient des grands avantages qu'ils raviroient aux ennemis, s'ils occupoient ce poste, ou du moins s'ils y élevoient un fort. Marcellus, touché de ces discours, jugea à propos d'aller en personne reconnoître l'endroit avec quelque cavalerie ; mais auparavant il ordonna au devin de faire des sacrifices. La première victime immolée, le devin fit voir à Marcellus le foie sans tête. On en immola une seconde ; la tête du foie parut grossie tout d'un coup considérablement, et toutes les autres parties se trouvèrent fraîches et dans le meilleur état ; de sorte que les craintes qu'avoit données la première victime, paroissoient effacées par les grandes espérances que donnoit la seconde [61]. Mais les devins en jugèrent autrement, et assurèrent que cela ne faisoit qu'augmenter leurs craintes ; car des signes si favorables et si heureux, qui succédoient aux signes les plus malheureux et les plus funestes, rendoient suspect ce changement subit et hors de saison [62]. Mais comme dit Pindare, « ni

« le feu ni les murs d'airain n'arrêtent la des-
« tinée ».

Marcellus sort du camp, et mène avec lui son collègue Crispinus, son fils Marcellus, qui étoit tribun, et environ deux cent vingt cavaliers, parmi lesquels il n'y avoit pas un seul Romain : ils étoient tous Toscans, excepté quarante Frégellaniens, qui, dans toutes les occasions, avoient donné des preuves de leur courage et de leur fidélité à Marcellus. Sur le haut de ce tertre, qui, comme nous l'avons dit, étoit couvert de broussailles et de bois, les ennemis avoient placé un soldat, qui, sans être vu des Romains, decouvroit tous les mouvements qui se faisoient dans leur armée. Cette sentinelle ayant dit à ceux qui étoient en embuscade ce qui se passoit, ceux-ci laissent approcher Marcellus jusqu'au pied du tertre, et alors se levant tout d'un coup, et l'enveloppant de tous côtés, ils font pleuvoir sur sa troupe une grêle de traits, ou la chargent à coups d'épées et de lances. Les uns poursuivent les fuyards, et les autres s'attachent à ceux qui font de la résistance. Ces derniers étoient les quarante Frégellaniens, qui voyant les Toscans tourner le dos dès le premier choc, se serrèrent tous ensemble, et firent ferme pour défendre et sauver les consuls, jusqu'à ce que Crispinus, blessé de deux traits, eût détourné son cheval pour prendre

la fuite, et que Marcellus, percé d'outre en outre d'un coup de lance, fût tombé mort. Alors le peu des Frégellaniens qui restèrent, laissant là le corps de Marcellus, enlèvent son fils qui étoit déjà blessé, et se sauvent à bride abattue dans leur camp.

Il n'y eut pas dans cette escarmouche beaucoup plus de quarante hommes tués; dix-huit cavaliers et cinq des licteurs qui portoient les haches, furent faits prisonniers. Crispinus mourut de ses blessures quelques jours après[63]. Les Romains n'avoient pas encore éprouvé un pareil désastre, car jamais ils n'avoient perdu dans une seule affaire les deux consuls[64]. Annibal ne fit pas grand cas des autres morts ni des prisonniers; mais ayant su que Marcellus avoit été tué, il courut à l'heure même sur le champ de bataille, et se tenant auprès du mort, il considéra long-temps avec admiration sa bonne mine, sa taille, sa force, sans laisser échapper aucune parole insultante, et sans donner la moindre marque de joie de se voir défait d'un ennemi si redoutable et si dangereux; mais étonné d'une mort si étrange et si peu digne d'un homme comme lui, il lui ôta l'anneau dont il cachetoit ses lettres[65]; et après avoir enseveli magnifiquement son corps, et l'avoir couvert d'étoffes précieuses, il le fit brûler, recueillit ses cendres, les enferma dans une urne d'argent, sur laquelle

il mit une couronne d'or, et les envoya à son fils. Mais quelques Numides ayant rencontré ceux qui les portoient, se jetèrent sur eux pour leur enlever l'urne; ceux-ci la défendirent de leur mieux, de sorte qu'en se battant et en voulant se la ravir les uns aux autres, ils répandirent les cendres. Annibal, en ayant été informé, dit à ceux qui se trouvèrent près de lui : « Vous voyez qu'il n'est « pas possible de rien faire contre la volonté « de Dieu ». Il fit châtier les Numides; mais il ne se mit plus en peine de faire ramasser ces cendres et de les renvoyer, persuadé que c'étoit quelque Dieu qui avoit voulu que Marcellus mourût d'une mort si incroyable, et fût privé des honneurs de la sépulture. Voilà ce qu'en ont écrit Cornélius Népos et Valère Maxime; mais Tite-Live et César Auguste assurent que l'urne fut portée à son fils Marcellus, et qu'on lui fit des obsèques magnifiques [66].

Les ouvrages publics que Marcellus consacra, outre ceux qu'il dédia dans Rome, furent un magnifique gymnase qu'il éleva à Catane, plusieurs statues et tableaux qu'il avoit apportés de Syracuse, qu'il plaça dans le temple des Dieux Cabires, dans l'île de Samothrace, et à Lindos (*a*), dans le temple de Minerve. Dans ce dernier, on voyoit aussi

(*a*) Linde, ville de l'île de Rhodes. *A. L. D.*

la statue de Marcellus avec cette inscription rapportée par le philosophe Posidonius : « Passant, tu vois ici l'image de celui qui « fut la lumière de sa patrie ; c'est Claudius « Marcellus, né d'une famille illustre, et qui « s'étant vu sept fois revêtu de la dignité « consulaire, a souvent rougi la terre du sang « ennemi ».

L'auteur de cette inscription joint aux cinq consulats de Marcellus, la dignité de proconsul dont il fut honoré deux fois. Sa maison dura avec beaucoup de splendeur et d'éclat jusqu'à Marcellus (*a*), qui fut fils de Caïus Marcellus et d'Octavie, sœur d'Auguste, et qui mourut fort jeune, après avoir été édile et avoir épousé Julie, fille de l'empereur son oncle, avec laquelle il ne vécut que peu de temps [67]. Pour honorer sa mémoire, Octavie sa mère lui consacra une bibliothèque (*b*), et Auguste un théâtre, qui furent appelés la bibliothèque et le théâtre de Marcellus.

(*a*) Celui pour qui Virgile fit ces vers si beaux et si touchants, qu'on lit à la fin du sixième livre de l'Enéide. *A. L. D.*

(*b*) Suétone, liv. ij, et Dion, liv. liij, font entendre que ce ne fut pas Octavie, mais Auguste, qui consacra cette bibliothèque. *A. L. D.*

FIN DE LA VIE DE MARCELLUS.

COMPARAISON

DE PÉLOPIDAS ET DE MARCELLUS.

De toutes les choses que les historiens nous ont conservées de Marcellus et de Pélopidas, voilà celles qui nous ont paru les plus dignes d'être écrites. Leur caractère et leurs mœurs mirent entr'eux les plus grandes ressemblances; ils étoient tous deux pleins de valeur, laborieux, courageux et magnanimes; la seule différence qu'on y trouve, c'est que Marcellus fit un grand carnage dans la plupart des villes qu'il prit d'assaut, au lieu qu'Epaminondas et Pélopidas ne versèrent jamais le sang d'aucun homme qu'ils eussent vaincu, et n'ôtèrent la liberté à aucune ville qu'ils eussent prise. On assure même que les Thébains n'auroient pas traité si durement les Orchoméniens, si ces généraux eussent été présents.

Quant à leurs actions, il n'y a rien de plus beau ni de plus grand, que ce que fit Marcellus contre les Gaulois, lorsqu'avec un petit nombre de cavaliers qui se trouvèrent auprès de lui, il défit et mit en déroute une armée

très-forte en infanterie et en cavalerie, ce qu'on ne trouvera pas facilement dans la vie d'aucun autre capitaine, et qu'il tua de sa propre main le général des ennemis. Pélopidas ayant voulu tenter un exploit semblable, ne réussit point, et fut tué lui-même. Cependant on peut fort bien comparer à ces grandes actions, les journées de Leuctres et de Tégyre, qui furent des batailles très-grandes et très-signalées. Il est vrai qu'en fait de surprise et d'embûches, nous ne trouvons rien dans Marcellus qu'on puisse opposer à ce que fit Pélopidas à son retour d'exil, lorsqu'il tua les tyrans de Thèbes; car de tous les exploits exécutés par surprise et par ruse, c'est sans doute le plus mémorable et le plus grand.

On dira peut-être que les Romains avoient en tête Annibal, qui étoit un ennemi très-redoutable; mais les Thébains n'avoient-ils pas contr'eux les Lacédémoniens? Il est pourtant certain que ces Lacédémoniens furent défaits par Pélopidas à Tégyre et à Leuctres, au lieu que Marcellus, suivant Polybe, ne vainquit pas une seule fois Annibal qui paroît s'être maintenu invincible jusqu'à ce qu'on lui eut opposé Scipion. Nous croyons bien avec Tite-Live, César, Cornélius Népos, historiens latins, et avec le roi Juba, historien grec [68], que Marcellus défit en quelques

rencontres et mit en fuite les troupes d'Annibal ; mais tous ces avantages ne furent jamais d'un poids assez considérable pour faire pencher la balance de son côté. Au contraire même, il paroît qu'ils ne furent qu'un leurre et qu'une amorce trompeuse, que ce Carthaginois lui présenta [69] ; mais ce qu'on a toujours admiré avec raison et avec justice, et qu'on ne peut assez louer, c'est qu'après tant d'armées si souvent défaites, après tant de généraux tués, et après le bouleversement presque général de tout l'Empire, Marcellus ait redonné tant de confiance et d'assurance à ses troupes, qu'elles aient osé faire tête à l'ennemi.

En effet, le seul qui à la consternation et à l'épouvante dont les Romains étoient saisis depuis long-temps, fit succéder l'audace et l'impatience de combattre, et qui leur fortifia et éleva le courage jusqu'à les porter non seulement à ne pas céder facilement la victoire, mais à la disputer opiniâtrément et à la rendre toujours douteuse, ce fut Marcellus. Car à ceux que leurs malheurs avoient accoutumés à se trouver heureux, si par la fuite ils pouvoient éviter l'ennemi, il leur apprit à avoir honte de se retirer avec désavantage, à rougir de la seule pensée de reculer [70] et d'abandonner un pouce de ter-

rain, et à sentir une véritable douleur toutes les fois qu'ils n'avoient pas remporté la victoire; et comme Pélopidas ne perdit jamais de bataille pendant qu'il commanda les armées, et que Marcellus remporta plus de victoires qu'aucun général de son temps, il semblera peut-être que celui qui étoit si difficile à vaincre, peut être égalé par le grand nombre de ses exploits à celui qui ne fut jamais vaincu.

D'un autre côté, Marcellus prit Syracuse, et Pélopidas ne put se rendre maître de Sparte; mais, à mon avis, d'avoir pris Syracuse, est un moindre exploit que de s'être approché de Sparte, et d'avoir le premier passé l'Eurotas les armes à la main. On peut dire cependant que cet exploit, ainsi que la bataille de Leuctres, fut plus l'ouvrage d'Epaminondas que celui de Pélopidas, au lieu que Marcellus acquit une gloire qu'il ne partagea avec personne. Il prit seul Syracuse, et défit les Gaulois sans le secours de son collègue; il s'opposa à Annibal, non seulement sans que personne le secondât, mais encore lorsque tous les autres ne cherchoient qu'à l'en détourner et à lui communiquer leur crainte; et changeant seul la face de la guerre, il montra aux Romains le chemin de l'audace, et leur enseigna à faire tête à l'ennemi.

Pour ce qui est de leur mort, je ne loue ni celle de l'un ni celle de l'autre, et je ne puis qu'être affligé et indigné d'une fin si déplorable. Au contraire, j'admire Annibal, qui, dans un si grand nombre de combats qu'on se lasse même à les compter, n'a pas reçu une seule blessure; et j'estime et je loue Chrysantes de la Cyropédie, qui ayant l'épée levée pour frapper son ennemi, et entendant les trompettes sonner la retraite, le lâcha aussitôt, et se retira avec douceur et modestie sans porter le coup [71]. Cependant ce qui rend Pélopidas excusable, c'est qu'étant déjà enflammé de l'ardeur du combat, un noble et généreux désir de se venger allumoit encore son courage. Or, comme dit Euripide, « C'est une très-belle et très-excel-« lente chose à un général d'armée, de rem-« porter la victoire en sauvant sa vie; mais « s'il doit mourir, il lui est glorieux de mou-« rir en laissant sa vie entre les mains de la « vertu (*a*) », car alors, sa mort n'est pas une passion, mais une action [72]. D'ailleurs, avec le ressentiment dont Pélopidas étoit animé, la fin de la victoire qu'il voyoit toute entière dans la mort du tyran, ne le poussoit pas absolument sans raison à cet acte de va-

(*a*) C'est un passage d'une des pièces d'Euripide, qui sont perdues.

leur; et dans tout autre exploit, quel qu'il puisse être, on ne trouvera point un objet plus grand ni plus éclatant.

Il n'en est pas de même de Marcellus; il n'y avoit aucune nécessité pressante, et il n'étoit point dans cette fureur et dans cet enthousiasme qui étouffent la raison et font fermer les yeux aux plus grands périls, mais il se précipita inconsidérément dans le danger et y mourut, non en général d'armée, mais en enfant perdu et en batteur d'estrade, abandonnant ses cinq consulats, ses trois triomphes, toutes les dépouilles qu'il avoit gagnées, et tous les trophées qu'il avoit érigés de la défaite de tant de rois, les abandonnant, dis-je, à des aventuriers espagnols et numides, qui avoient vendu leur vie aux Carthaginois; événement si étrange, que ces soldats mercenaires se reprochèrent en quelque façon à eux-mêmes un bonheur si inespéré, que le premier des Romains en valeur et en courage, le plus grand en autorité et le plus élevé en gloire, fût venu périr si misérablement à la tête de quelques avant-coureurs Frégellaniens.

Or ce que je dis ici, il ne faut pas le prendre comme une accusation contre ces grands hommes, mais comme des reproches que j'adresse pour eux à eux-mêmes et à leur va-

leur, à laquelle ils ont sacrifié toutes leurs autres vertus, en prodiguant ainsi leur sang et leur vie, et comme une plainte très-libre que je leur fais de ce qu'ils sont morts pour eux-mêmes, et non pour leur patrie, pour leurs alliés et leurs amis.

Enfin, Pélopidas fut enterré par ses alliés, pour l'amour desquels il avoit perdu la vie, et Marcellus le fut par ses ennemis mêmes qui l'avoient tué. Le premier de ces deux états est heureux et digne d'envie; mais l'autre est plus grand et plus glorieux; car l'ennemi qui admire et honore la vertu qui lui nuit, fait bien plus que l'ami qui témoigne sa reconnoissance à celle dont il a tiré de grands services. Là se trouve l'honneur pur et net; et ici l'utilité et le besoin ont plus de part à ces devoirs, que la vertu même.

FIN DE LA COMPARAISON DE PÉLOPIDAS ET DE MARCELLUS.

NOTES.

[1] Les Romains aimoient beaucoup les noms et les surnoms tirés de Mars, qu'ils regardoient comme l'auteur de leur origine; de là sont venus *Marcus*, *Marcius*, *Mamers*, *Mamercus* et *Marcellus*.

[2] Les éditeurs d'Amyot observent que la manière dont Plutarque s'exprime ici, n'est pas propre à fixer nos idées sur l'âge militaire des Romains. Tout Romain étoit obligé au service militaire depuis la puberté (dix-sept ans, suivant les ordonnances du roi Servius Tullius) jusqu'à quarante-six ans. Après ce terme ils ne pouvoient plus y être contraints, excepté dans les guerres des Gaulois, où toute exemption cessoit. Quant aux sénateurs, une fois qu'ils étoient entrés dans le sénat, ils ne faisoient plus de service comme particuliers; mais on les employoit pour le commandement des armées, en qualité de consuls, de proconsuls, etc. On sent bien que c'est quand il s'agit d'obéir, et non pas de commander, qu'on réclame des exemptions. Néanmoins la vieillesse ne pouvoit manquer d'être une excuse légitime; et si l'on a vu Paul Émile forcé en quelque sorte, à l'âge de soixante ans, d'accepter le consulat pour faire la guerre à Persée, on reconnoît aisément que c'est une violence faite par l'estime et la faveur publique, et non pas une contrainte prononcée par la loi, puisqu'il ne fut nommé qu'après s'être présenté parmi les candidats. A Lacédémone, l'âge militaire commençoit à la puberté, pour finir vers soixante ans. Chez les Athéniens, les jeunes gens prenoient les armes à dix-huit ans. On les employoit jusqu'à vingt, à la garde de la ville et des forts de l'Attique; ensuite ils servoient dans les armées jusqu'à quarante ans. La nécessité seule obligeoit quelquefois d'aller au-delà. *A. L. D.*

[3] Marcellus vouloit marquer que cet événement étoit arrivé pendant son édilité; car les édiles présidoient à tout ce qui concernoit le commerce. Cependant j'avoue que ce mot ἀργυρομοιβία m'est inconnu, et que je n'en ai vu nulle part aucun exemple. Je recevrois volontiers la leçon d'un manuscrit, ἀργυρᾶ λοιβεῖα, « qui en fit faire des burettes d'argent»; λοιβεῖα étoient les petits vases avec lesquels on faisoit les libations, et que l'on appeloit autrement λοιβίδες et σπονδεῖα.

[4] Plutarque confond ici les temps. La première guerre punique dura vingt-quatre ans; car elle commença l'an de Rome 489, et le traité avec les Carthaginois fut fait l'an 512. Les Gaulois se tenoient encore alors en repos; ils ne commencèrent à remuer que quatre ans après; ils s'avancèrent jusqu'à Rimini; mais les Boyens s'étant mutinés contre leurs chefs, tuèrent les rois Atès et Galatès; et ayant ensuite tourné leurs armes contre eux-mêmes, ils se défirent réciproquement, et ceux qui restèrent de cette défaite se retirèrent chez eux. Cinq ans après, les Gaulois recommencèrent à se préparer à la guerre, sur ce que Flaminius avoit fait partager les terres des Picéniens, qu'ils avoient ôtées aux Senonois, dans la Gaule Cisalpine. Ces préparatifs durèrent long-temps, et ce ne fut que huit ans après ce partage des terres que la guerre commença véritablement, sous les chefs Congolitan et Anéroeste, pendant le consulat de L. Æmilius Papus et de C. Attilius Régulus, l'an de Rome 528, la troisième année de l'olympiade cxxxviij. Polyb. liv. ij. Cet éclaircissement étoit nécessaire pour entrer dans le fait que Plutarque raconte ici.

[5] Ils firent encore le même sacrifice au commencement de la seconde guerre punique qui suivit celle-ci; car Tite-Live parle de ces deux sacrifices, liv. xxij. 57.

Interim ex fatalibus libris sacrificia aliquot extraordinaria facta, inter quæ Gallus et Galla, Græcus et Græca, in foro Boario sub terra vivi demissi sunt in locum saxo conseptum, ibi ante hostiis humanis, minime Romano sacro, imbutum. Par ces mots, *ibi ante, etc.*, il indique le sacrifice fait au commencement de la guerre contre les Gaulois, dont Plutarque parle.

6 C. Attilius Régulus fut tué dans un combat; Congolitan, l'un des rois des Gaulois, y fut aussi tué; l'autre roi, appelé Anéroeste, se tua lui-même de désespoir.

7 Pline, liv. ij, chap. 30. *Lunæ quoque trinæ, ut Cn. Domitio, Caio Fannio Coss. apparuere, quas plerique appellaverunt soles nocturnos.* Et Julius Obsequens, cap. 92. *Cneo Domitio, Caio Fannio Coss. in Gallia tres soles et tres lunæ visæ.* Ce prodige n'est pas bien surprenant, les parélies et les parasélènes sont l'effet de la même cause. Pline écrit, que jusqu'à son temps, on n'avoit jamais vu à la fois plus de trois parélies, mais apparemment on n'avoit pas bien observé. Gassendi écrit qu'en Pologne, l'an 1625, on en vit six. Schénerus observe qu'à Rome, le 20 de mars 1629, il en parut cinq, et l'année suivante, le 24 de janvier, on en vit sept; et il ajoute que rien n'empêche qu'on n'en puisse voir jusqu'à onze. Il en est de même des parasélènes.

8 J'ai déjà averti plus d'une fois que Plutarque se sert souvent de mots poétiques pour rendre son style plus agréable et plus fort; ici il emploie le mot δύσορνις, qui n'est pas du style ordinaire, et qu'il a emprunté de ce passage d'Eschyle, dans sa tragédie des *Sept Chefs contre Thèbes*, v. 844.

Ἡ δύσορνις ἅδε
Ξυνώλεια δορός.

« Ce combat a été malheureusement entrepris « contre les auspices ».

9 Ce que fit ici Flaminius, de n'ouvrir les lettres du sénat qu'après avoir exécuté ce qu'il projetoit, a été imité de nos jours par un grand capitaine; mais cela n'appartient qu'à ces hommes extraordinaires qui trouvent l'occasion d'un grand exploit, et qui sont sûrs d'y réussir. Au reste, la prudence des tribuns et la valeur des soldats romains, furent les seules causes du gain de cette bataille; car le consul Flaminius avoit fait une faute qui devoit la faire perdre. Il avoit mis son armée en bataille sur le bord de la rivière, et ne lui avoit laissé aucun espace derrière, où les troupes pussent se retirer pour se rallier; de sorte que si elles eussent été poussées, elles auroient été obligées de se jeter dans le fleuve. Polybe, liv. ij.

10 Les réglements, que lisoit Sempronius, étoient comme des rituels, où l'on marquoit exactement tout ce qui devoit se pratiquer dans l'élection des magistrats, et dans toutes les autres occasions, et où tous les cas qui pouvoient survenir étoient décidés.

11 La différence qu'on met, par rapport au culte, entre la religion et la superstition, c'est que la religion se tient toujours aux anciens usages, et que la superstition va toujours en changeant ou en ajoutant.

12 Les magistrats que les Romains appellent *interreges*, étoient ceux que le sénat créoit pendant l'interrègne pour nommer un roi, et dans le temps de la république, pour nommer de nouveaux magistrats quand ils n'en avoient pas de légitimes.

13 On s'étoit fort trompé à ce passage; c'étoient les Romains qui assiégeoient Acerres, et non pas les Gaulois. Les Gaulois ne pouvant secourir la place,

firent passer le Pô à une partie de leurs troupes, et allèrent assiéger Clastidium pour faire diversion. *Voyez* Polybe, livre ij, page 121.

[14] Scipion prit Acerres; les Gaulois se retirèrent à Milan; Scipion les y suivit, et en s'en retournant à Acerres, il reçut un échec, qui fut bientôt réparé. Les Gaulois tombèrent sur son arrière-garde, qu'ils taillèrent en pièces, et mirent une partie de l'armée en déroute. Mais Scipion étant revenu sur eux avec son avant-garde, arrêta les fuyards, arracha aux Gaulois la victoire qu'ils avoient déjà remportée, et retourna à Milan, qu'il prit de force. Ce fut là que Marcellus le joignit.

[15] Plutarque ménage ici les sorties de Marcellus, comme un poète les surprises dans une tragédie. Tite-Live raconte la chose un peu différemment, et d'une manière plus vraisemblable, xxiij. 16. Il dit que Marcellus mit son armée en bataille dans la ville, vis-à-vis des trois portes qui regardoient l'ennemi; que vis-à-vis de la porte du milieu, il plaça les légions et la cavalerie romaine; et que vis-à-vis des deux autres portes à droite et à gauche, il plaça les nouveaux soldats, l'armure légère, et la cavalerie des alliés; qu'il mit le bagage derrière, avec un corps pour le garder. Comme l'ennemi approchoit, Marcellus fait ouvrir tout d'un coup la porte du milieu, donne ordre aux trompettes de sonner la charge, et aux troupes de jeter de grands cris, et fait sortir d'abord l'infanterie, et ensuite la cavalerie. Cette première charge ayant mis quelque désordre dans le corps de bataille d'Annibal, les lieutenants de Marcellus sortent en même temps par les deux autres portes, et fondent sur les ailes des ennemis, etc. Tite-Live ne met que deux moments, et Plutarque en met trois.

[16] L. Posthumius Albinus, consul désigné avec Tibérius Sempronius Graechus, fut tué, avec toute

son armée, par les Gaulois, et d'une manière bien singulière. Il devoit passer par une forêt nommée *la Forêt Litane*. Les Gaulois avoient coupé tous les arbres de cette forêt, qui étoient sur son chemin, de telle sorte qu'ils restoient tous debout; mais le moindre mouvement les devoit faire tomber. Quand Albinus fut engagé dans la forêt avec son armée, qui étoit de vingt-cinq mille hommes, les Gaulois qui étoient cachés, poussèrent les arbres qui étoient près d'eux; ceux-ci tombèrent sur les arbres voisins, et tombant ainsi tous presque dans un moment, ils accablèrent hommes et chevaux. Ceux qui échappèrent de cette ruine furent tués par les Gaulois, et le consul périt en combattant. Les Gaulois lui coupèrent la tête; et après avoir vidé le crâne, ils le firent garnir d'or, et s'en servirent dans leurs fêtes pour faire les libations. Tite-Live, xxiij. 24. Cela arriva quelques mois après la bataille de Cannes. Le peuple appela à sa place Marcellus, que le sénat avoit envoyé dans la Campanie pour faire l'échange des armées. Le peuple crut que le sénat l'avoit éloigné exprès, afin qu'il ne fût pas présent pendant les comices, et voulut qu'on attendît son retour. Tite-Live, xxiij. 31.

17 Il avoit d'abord fait couper la tête à soixante-dix habitants de Nole, et confisqué leurs biens au profit du peuple Romain. Plutarque parle ici des ravages que Marcellus fit dans le pays des Hirpins et des Samnites, où il mit tout à feu et à sang. Liv. xxiij, 41.

18 Deux jours avant cette bataille, il y avoit eu un grand combat devant les murailles de Nole. Car comme Annibal s'approchoit pour donner un assaut général à la place, Marcellus sortit contre lui, et renversa d'abord tout ce qui osa lui faire tête. Le combat auroit été très-rude, mais il survint un orage si furieux, qu'il sépara les combattants. Liv. xxiij, 41.

19 On voit ici que les Carthaginois n'avoient que

des épées fort courtes. Nous avons vu dans la vie de Lycurgue, que les Spartiates en avoient de si courtes qu'on en faisoit des railleries, en disant que les bateleurs les avaloient sur les théâtres. Celles des Romains n'avoient pas plus de quatorze ou quinze pouces de lame, et celles des Gaulois n'étoient guère plus longues. D'où sont donc venues ces longues épées dont on se sert aujourd'hui, et avec lesquelles on tue l'ennemi sans le joindre? Plutarque parle en quelqu'endroit des longues épées des Cimbres. Apparemment cet usage est venu des peuples qui combattoient de dessus des chameaux et des dromadaires, et qui par conséquent avoient besoin de longues épées.

20 Il y eut plus de cinq mille hommes tués, six cents prisonniers, dix-huit enseignes de prises avec deux éléphants, et quatre de ces animaux tués, et il n'y eut pas mille morts du côté des Romains. Liv. xxiij. 46.

21 Tite-Live en met mille deux cent soixante et douze; ce qui paroît plus vrai; et je crois qu'il faut rétablir ici ce nombre; car il semble que pour trois cents, Plutarque n'auroit pas dit, « ce qui est plus « considérable ». Cinq mille morts, six cents prisonniers et toutes les autres marques d'une victoire entière, sont certainement plus considérables que trois cents hommes qui se rendent.

22 Ce fut la seconde année de l'olympiade cxlj, l'an de Rome 539, deux cent douze ans avant l'ère chrét. Plutarque oublie ici une troisième victoire que Marcellus gagna contre Annibal devant Nole. Ayant appris qu'Annibal s'approchoit de cette place, il résolut d'aller au devant de lui; dans ce dessein, il fit sortir la nuit Claudius Néron, avec la cavalerie par la porte opposée au chemin par où Annibal venoit à lui, et lui ordonna de faire un grand circuit, de suivre Annibal et de le prendre en queue dès qu'il verroit le combat commencé; on ne sait si Néron

s'égara la nuit, ou s'il n'eut pas assez de temps pour exécuter cet ordre ; mais s'il fût arrivé à point nommé, Annibal étoit entièrement défait. Marcellus seul l'avoit déjà battu; mais n'ayant pas assez de cavalerie, il n'osa le suivre, et fit sonner la retraite. Annibal perdit plus de deux mille hommes, et les Romains moins de quatre cents. Néron rentra le soir dans Nole, après avoir inutilement fatigué ses troupes sans avoir vu l'ennemi. Marcellus le maltraita fort, et lui dit qu'il n'avoit tenu qu'à lui qu'il n'eût rendu ce jour là à Annibal l'échec que les Romains avoient reçu à la journée de Cannes. Liv. xxiv. 17.

[23] Hiéronymus fut tué par ses sujets, dans la ville de Léontium; il étoit fils de Gélon, et petit-fils d'Hiéron. Gélon, son père, mourut le premier. Hiéron, son grand-père, mourut après son fils à l'âge de quatre-vingt-dix ans, et Hiéronymus, qui n'en avoit pas encore quinze, fut tué quelques mois après. Ces trois morts arrivèrent dans les derniers mois de l'année qui précéda ce troisième consulat de Marcellus. Tite-Live fait un beau portrait de la sagesse du grand-père, et de la folie du petit-fils. xxiv. 5, 6.

[24] Les Romains y avoient envoyé Appius Claudius en qualité de préteur. Il y étoit avant la mort d'Hiéronymus, qui se moqua des ambassadeurs qu'il lui avoit envoyés pour le maintenir dans l'alliance des Romains. « Quelle a été, leur dit-il, votre fortune à « la journée de Cannes? Les ambassadeurs d'Annibal « m'en disent des choses incroyables. Je veux en sa- « voir la vérité, pour voir sur cela le parti que j'ai à « prendre ». Réponse assez fière pour un homme qui n'a pas encore quinze ans.

[25] Cette sévérité du sénat paroît étrange dans l'extrémité où les Romains se trouvoient; mais c'est de cette extrémité même qu'il tiroit les raisons de cette conduite. Quel effet ne devoit pas produire sur les

troupes un exemple aussi mortifiant? Les Romains étoient assurés de tirer plus d'avantage de ce décret si rigoureux, qu'ils n'en auroient tiré de tous ces soldats, si Marcellus les avoit fait rentrer dans le service.

[26] Cet Hippocrate et son frère Epicyde étoient Carthaginois de naissance, mais originaires de Syracuse, d'où leur aïeul avoit été banni, et étoit allé s'établir à Carthage, où il se maria. Annibal envoya à Syracuse, en qualité d'ambassadeurs, ces deux frères avec un Carthaginois de grande naissance, nommé Annibal. Ce dernier s'en retourna bientôt avec le traité fait avec le tyran, et les deux autres demeurèrent à sa cour, du consentement d'Annibal, comme ambassadeurs ordinaires.

[27] Hippocrate, avant que d'arriver à Syracuse, trouva bien des obstacles et des traverses, qu'il surmonta avec adresse. Il s'empara de la place, et força les Syracusains à les nommer préteurs son frère et lui. Tite-Live, xxiv. 30. etc.

[28] Hippocrate et Epicyde ne souffrirent pas que les ambassadeurs de Marcellus entrassent dans la place, ils allèrent eux-mêmes leur parler dehors.

[29] Diogène Laërce assure « qu'Archytas fut le pre-« mier qui inventa les mécaniques, en se servant des « éléments de cet art, et qui, aux descriptions de la « géométrie, ajouta tous les mouvements qui se peu-« vent opérer par des machines et par des instruments, « en cherchant par la section du demi-cylindre deux « lignes moyennes et proportionnelles pour la dupli-« cation du cube ; et il fut le premier qui inventa le « cube par la géométrie, comme Platon le dit dans « sa République ». Ce fut du temps du vieux Denys, plus de cent soixante ans avant le siége de Syracuse Nous voyons donc par là, qu'avant Eudoxe et Archy-

tans, les géomètres ne s'étoient point avisés de rendre leur science utile à la société, en l'appliquant à la mécanique. A l'égard d'Eudoxe, on ne sait point ce qu'il avoit fait dans les mécaniques, car on n'a rien conservé de lui.

50 Archimède n'étoit donc pas seulement recommandable par sa grande habileté dans la géométrie, il l'étoit encore par sa naissance, puisqu'il étoit parent d'Hiéron. Cependant Cicéron a parlé de lui avec quelque sorte de mépris, et comme d'un homme de néant. C'est dans le cinquième livre des *Tusculanes*, où, en parlant de Denys le tyran, il écrit: *Non ego jam cum ejus vita, quâ tetrius, miserius, detestabilius excogitare nihil possum, Platonis aut Archytæ vitam comparabo, doctorum hominum et planè sapientium; ex eadem urbe humilem homunculum a pulvere et radio excitabo, qui multis annis post fuit, Archimedem, etc.* « Je ne comparerai point à la vie de ce « tyran, vie la plus infame, la plus malheureuse, et « la plus détestable que l'on puisse imaginer, je ne « lui comparerai point, dis-je, la vie d'un Platon et « d'un Archytas, personnages d'une profonde doc- « trine et d'une parfaite sagesse; mais j'irai chercher « dans sa même ville, un homme de basse naissance, « un homme de néant, Archimède, qui a vécu plu- « sieurs années après lui, je le tirerai de la poussière « de la géométrie; je lui ôterai sa baguette et les « instruments de son art, etc. ». Et tout l'éloge qu'il lui donne dans la suite, c'est *hominis acutissimi*, « d'homme très-ingénieux»; éloge bien médiocre pour un si grand homme: mais il le dégrade et le ravale encore davantage en l'appelant *humilem homunculum*, « un petit homme de bas lieu ». Cela ne ressemble guère au portrait que Plutarque en fait ici, où il le traite *d'homme divin*, pour la vaste étendue et la sublimité de son esprit, et où il l'appelle parent d'Hiéron; ce qui marque qu'il étoit d'une naissance considérable.

J'ai voulu rechercher d'où venoient des sentiments si différents sur le même homme ; en approfondissant cette matière, j'ai trouvé qu'Archimède étoit plus connu du temps de Plutarque que du temps de Cicéron. Cet orateur ne le connoissoit que sur ce que Polybe en a écrit, et Polybe ne parle que de sa mécanique, et ne le donne que comme un excellent ouvrier dans cet art. D'ailleurs, Archimède n'avoit rien fait dans la politique, et ne s'étoit jamais mêlé du gouvernement; il n'avoit jamais pris le timon d'un état; au lieu qu'Archytas avoit commandé sept années de suite les troupes de son pays; et pendant qu'il fut à leur tête, elles ne furent jamais battues; mais une seule fois l'envie ayant prévalu contre lui, et l'ayant obligé de céder le commandement à un autre, elles reçurent un grand échec et furent faites prisonnières. Voilà pourquoi Cicéron met une si grande différence entre Archytas et lui. Il regarde Archimède comme un simple particulier, et comme un ingénieur habile, qui ne s'est jamais élevé aux premiers emplois; et il regarde Archytas comme un grand général qui s'est fort distingué. Or les Romains mettoient la gloire qu'on acquiert dans le commandement des armées, au dessus de tout : mais, en vérité, si l'on considère bien l'action d'Archimède, d'avoir défendu seul si long-temps Syracuse contre l'armée des Romains, commandée par un aussi grand capitaine que Marcellus, je doute qu'Archytas eut jamais rien fait de si grand et de si brillant. Pour ce qui regarde Platon, la préférence que Cicéron lui donne sur Archimède paroît mieux fondée. C'étoit un grand législateur, un grand homme d'état, et un très-grand maître dans la morale et dans la politique.

51 Cette machine avec laquelle Archimède enlevoit les navires de Marcellus, et les précipitoit dans la mer, étoit une espèce de grue appelée *χαριςίων* ou *χαρισίων*. On lit dans Tzetzes, *πῶ βῶ, καὶ χαριςίωνι*

πὰ γᾶν κινῶ πᾶσαν, « que je puisse mettre le « pied ailleurs, et j'enleverai la terre entière avec ma « machine ». Il en est parlé dans les Inscriptions latines, où l'on trouve *Charistionem æreum*. On prétend que c'étoit un géomètre nommé Charistion qui l'avoit inventée, et que l'on s'en servit utilement contre Samos; elle n'étoit donc pas de l'invention d'Archimède.

52 Polybe a décrit cette machine dans son huitième livre, et plusieurs autres écrivains après lui. Mais la plus exacte description, selon le savant Casaubon, est celle qu'on trouve dans les mécaniques d'Athénée, et qui a été faite sur les mémoires d'un certain Damius de Colophone.

53 Le quintal que les Grecs appeloient τάλαντον, étoit de plusieurs sortes. Le moindre étoit de cent vingt-cinq livres. Il y en avoit de cent soixante-cinq, de quatre cents, de mille et de douze cent cinquante. Tout ce que Plutarque dit ici de ces machines d'Archimède, et qui est confirmé par Polybe, auteur contemporain, est merveilleux; notre artillerie qui fait tant de bruit, et qui imite si parfaitement le tonnère, est bien inférieure; elle n'a fait que changer la face de la guerre, et qu'étendre le génie et l'esprit. Il faut remarquer ici en passant, que ni Polybe, ni Tite-Live, ni Plutarque ne disent pas un mot des miroirs ardents avec lesquels on prétend qu'Archimède brûloit les vaisseaux des Romains; c'est une tradition moderne qui n'a nul fondement.

54 C'est ce même tombeau que Cicéron, questeur en Sicile, découvrit et fit voir aux Syracusains, qui ne savoient pas, et qui nioient même qu'il fût chez eux, comme il le raconte dans son cinquième livre des *Tusculanes*. Depuis la mort d'Archimède qui fut tué la seconde année de l'olympiade cxlij, cinq cent quarante-deux ans depuis la fondation de Rome, deux

cent neuf ans avant l'ère chrétienne, jusqu'à la questure de Cicéron, qui alla en Sicile la seconde année de l'olympiade clxxvj, l'an de Rome 678, soixante-treize ans avant l'ère chrét., il n'y a que cent trente-sept ans. Archimède étoit déjà si entièrement oublié de ses concitoyens, malgré les grands services qu'il leur avoit rendus, qu'ils nioient qu'il fût enterré à Syracuse, et qu'ils avoient laissé son tombeau enseveli sous des épines et des ronces, et presqu'entièrement dévoré par le temps. Il fallut qu'il vînt un homme d'Arpinum pour ressusciter ce tombeau et la mémoire du défunt. On dit qu'il avoit demandé qu'on mît sur son tombeau pour toute épitaphe, un cylindre circonscrit à une sphère. Un autre auroit rempli les bases de la colonne de bas-reliefs, où toute l'histoire du siége de Syracuse auroit été sculptée, et où il auroit paru comme un Jupiter foudroyant les Romains. Au lieu de cela il voulut qu'on mît seulement sur son tombeau une sphère dans un cylindre; parce qu'il étoit le premier qui eût démontré la proportion qu'il y a entre l'un et l'autre, proportion que des savants géomètres modernes ont expliquée, selon la méthode d'Archimède même, en montrant la différence qu'il y a entre ces deux figures. Cicéron, qui avoit découvert ce tombeau, dit qu'il y avoit au bas des vers senaires, qui déclaroient qu'on avoit mis sur ce tombeau un cylindre avec une sphère, *qui declarabant in summo sepulcro sphæram esse positam cum cylindro.*

55 Il y a mot à mot, « le rapport ou la raison de « l'excès, dont le contenant solide surpasse le conte- « nu », et ce rapport pouvoit n'être marqué que par ces deux lettres, β, γ, pour signifier que ce rapport étoit comme de deux à trois.

56 Hippocrate étoit sorti de nuit de Syracuse avec dix mille hommes de pied et cinq cents chevaux, pour se joindre à Himilcon, qui avoit débarqué à Héraclée

vingt mille hommes de pied, trois mille chevaux et douze éléphants. Marcellus, parti d'Agrigente dont il s'étoit emparé, tomba sur lui comme il se retranchoit à Acriles, ville voisine de Syracuse. Tite-Live, XXIV. 35.

[57] Si nous n'avions aujourd'hui d'historien de ce siége que Plutarque, il n'y a personne qui ne crût que Marcellus se rendit maître de Syracuse, peu de jours après y être entré, et l'on seroit dans une erreur fort grande. Je crois que l'on peut dire hardiment, qu'il n'y a point d'exemple qu'une ville, déjà occupée par l'ennemi, qui campe entre ses murailles, ait résisté si long-temps, et fait tant de mal à son vainqueur. Ce que Marcellus eut à faire après s'être rendu maître de la Ville-neuve et de Tyché, fut beaucoup plus difficile, et fit voir en lui non seulement un courage héroïque, mais encore toute la prudence d'un grand général. Plutarque n'a pas jugé à propos d'entrer dans ce détail, et il a beaucoup dérobé à la gloire de ce Romain, en passant si légèrement sur une action si grande et si étonnante. Ce que Polybe en avoit écrit, s'est malheureusement perdu. Tite-Live est le seul qui nous ait conservé toutes les particularités de ce siége, liv. XXV. Je crois faire plaisir au lecteur d'en rapporter l'abrégé. Après que Marcellus, à la pointe du jour, fut entré par l'Hexapyle, Epicyde assembla promptement quelques troupes qu'il avoit dans l'île qui joignoit l'Achradine, et marcha contre Marcellus; mais le trouvant trop fort, après une légère escarmouche, il s'enferma dans l'Achradine. Marcellus ayant fait tenter ceux qui gardoient les portes de cette forteresse, et n'en ayant point été écouté, tourna contre le fort appelé Euryale, qui étoit au bout de la ville, et qui commandoit toute la campagne du côté de la terre. Philodème qui en avoit le commandement, ne chercha qu'à amuser Marcellus, en attendant qu'Hippocrate et Himilcon vinssent à son secours.

avec leurs troupes. Marcellus voyant qu'il ne pouvoit se rendre maître de ce poste, campa entre la Villeneuve et Tyché. Quelques jours après, Philodème n'étant point secouru, rendit son fort, à condition qu'il meneroit sa garnison à Epicyde, dans l'Achradine. Cependant Bomilcar, qui étoit dans le port avec quatre-vingt-dix vaisseaux, profitant d'une nuit obscure et orageuse, qui empêchoit la flotte des Romains de pouvoir tenir à l'ancre, sort avec trente-cinq vaisseaux, va à Carthage, apprend aux Carthaginois l'état où Syracuse se trouve réduite, et revient avec cent vaisseaux. Marcellus qui avoit mis des troupes dans Euryale, et qui ne craignoit plus d'être inquiété par ses derrières va assiéger l'Achradine. Sur ces entrefaites arrivent Hippocrate et Himilcon. Hippocrate attaque le vieux camp des Romains où commandoit Crispinus, et Epicyde fait en même temps une sortie sur les postes de Marcellus. Hippocrate fut vigoureusement repoussé par Crispinus, qui le suivit jusque dans ses retranchemens; et Marcellus obligea Epicyde à se renfermer dans l'Achradine. Comme on étoit alors en automne, il s'éleva une peste qui fit de grands ravages dans la ville, et dans les camps des Romains et des Carthaginois. Ces derniers en souffrirent encore plus que les autres. Les Siciliens qui étoient avec eux, se dispersèrent dans leurs villes pour se mettre à couvert; mais les Carthaginois, qui n'avoient point de retraite, périrent presque tous avec leurs chefs Hippocrate et Himilcon. Cependant Bomilcar fait un second voyage à Carthage, et en amène un nouveau secours; car il revient avec cent trente navires, et sept cents vaisseaux de charge. Les vents contraires l'empêchoient de doubler le cap de Pachyne. Epicyde qui craignoit que si ces vents continuoient, cette flotte rebutée ne s'en retournât en Afrique, laisse l'Achradine aux chefs des troupes mercenaires, va trouver Bomilcar, et lui persuade de tenter la fortune d'un combat naval. Marcellus voyant que les troupes des Siciliens grossissoient

tous les jours, et que s'il attendoit, et qu'il se laissât enfermer dans Syracuse, il seroit fort pressé en même temps, et du côté de la terre, et du côté de la mer, résolut, quoique plus foible en vaisseaux, de s'opposer au passage de la flotte carthaginoise. Dès que les vents furent tombés, Bomilcar prit le large pour mieux doubler le cap; mais comme il vit les vaisseaux romains venir à lui en bel ordre, tout d'un coup, on ne sait pourquoi, il prit la fuite, envoya ordre aux vaisseaux de charge de regagner l'Afrique, et se retira à Tarente. Epicyde abandonné gagne Agrigente. Les Siciliens, informés de tout, envoient d'abord des députés à Marcellus pour se rendre, et pour convenir des conditions. Comme on étoit déjà d'accord, ces députés vont pour parler aux habitants de l'Achradine, où ils ne sont pas plutôt entrés, qu'ils obligent ces habitants à se défaire des chefs qu'Epicyde leur avoit laissés. Ces chefs tués, on convoque une assemblée, on y crée de nouveaux officiers, et on en députe quelques-uns à Marcellus. Tout étoit déjà réglé, lorsque les déserteurs, qui étoient dans la forteresse, craignant d'être livrés aux Romains, attirent dans leur parti les troupes auxiliaires, à qui ils font craindre le même sort, prennent les armes, égorgent les nouveaux officiers, font main basse sur tous les Syracusains qu'ils rencontrent, pillent tout ce qu'ils trouvent devant eux, et créent six officiers, trois pour commander dans l'Achradine, et trois dans l'île. Parmi les trois qui commandoient dans l'Achradine, il y avoit un Espagnol, nommé Méric; on trouve moyen de le gagner; il livra la porte qui étoit près de la fontaine d'Aréthuse, et reçut les soldats que Marcellus y envoya. Le lendemain, au point du jour, Marcellus fit une fausse attaque à l'Achradine, pour attirer de ce côté là toutes les forces de la forteresse et de l'île qui y étoit jointe, et afin de faciliter à quelques vaisseaux qu'il avoit préparés, le moyen de jeter des troupes dans l'île qui seroit dégarnie. Cela réussit

comme il l'avoit pensé. Les soldats que ces vaisseaux jetèrent dans l'île, trouvant les postes presque tous dégarnis, et les portes encore ouvertes, s'en emparèrent après un léger combat. Marcellus, averti qu'il étoit maître de l'île et d'un quartier de l'Achradine, et que Méric, avec sa garnison, s'étoit joint à ses soldats, fait sonner la retraite, afin que les richesses des rois ne fussent pas dissipées. Bientôt après on lui ouvre toutes les portes de l'Achradine. Marcellus assemble le conseil, fait un beau discours aux Syracusains; et après avoir mis des gardes au trésor, il abandonne la ville au pillage, etc. Ce fut ainsi que Syracuse tomba au pouvoir des Romains, après trois années de siége.

38 Plusieurs modernes, disent les éditeurs d'Amyot, croient que le mot grec qu'on a traduit par *angles*, signifie des cadrans. Mais le premier sens est préférable. Deux règles qui formeroient entre elles un angle d'un demi-degré, comprendroient et mesureroient en effet la grandeur apparente du diamètre du soleil. Ce passage est d'autant plus précieux qu'il constate une découverte des anciens, qu'on ne croyoit pas remonter à une origine si reculée. *A. L. D.*

39 Je crois que ces Déesses étoient Cybèle, Junon et Cérès. Cicéron, en parlant d'Engyum, ne fait mention que du temple de Cybèle.

40 Plutarque ne parle point d'un grand combat que Marcellus gagna encore en Sicile, avant son départ, où il battit Epicyde et Hannon, leur tua beaucoup de monde, fit beaucoup de prisonniers, et prit huit éléphants. Tite-Live, xxv. 40. *Hæc ultima in Sicilia Marcelli pugna fuit.*

41 Tite-Live fait à cette occasion une réflexion qui me paroît remarquable. « Toutes ces dépouilles étoient « au vainqueur, elles lui appartenoient par le droit

« de la guerre; mais c'est là qu'ont commencé la « coutume d'admirer les ouvrages des Grecs, et la « licence, si commune aujourd'hui, de dépouiller « les lieux saints et les lieux profanes; licence qui « s'est enfin tournée contre les Dieux de Rome, et « contre ce même temple que Marcellus avoit si « magnifiquement orné ». Et il en donne la preuve; c'est que de son temps, on ne voyoit pas la centième partie des ornements que Marcellus avoit consacrés, XXV. 40. Polybe a fait un chapitre, où il examine si les Romains firent bien de transporter à Rome les ornements des villes qu'ils avoient prises; et ce chapitre mérite d'être lu, car il est d'un grand sens. Voyez liv. IX.

42 Epaminondas appeloit la plaine de la Béotie, l'orchestre de Mars, à cause des batailles qui s'y étoient données, et qu'il regardoit comme des exercices et des jeux. Cette idée est belle. Xénophon appeloit la ville d'Ephèse, l'arsenal de la guerre. C'est dans le troisième livre de l'Histoire grecque, où il parle d'Agésilas, qui ayant assemblé son armée à Ephèse, et voulant la bien discipliner, proposa des prix à tous les cavaliers qui feroient mieux l'exercice: on ne voyoit en tous lieux que des gens qui s'exerçoient, qui montoient à cheval, qui tiroient de l'arc. Les marchés étoient pleins de chevaux et d'armes à vendre, toutes les boutiques des forgerons, des fourbisseurs, des brodeurs, regorgeoient d'ouvriers qui travailloient à faire des armes et à les embellir; et ce qui encourageoit encore davantage, on voyoit Agésilas tout le premier, et après lui ses soldats, sortir tous les jours des lieux d'exercice, et aller offrir à Diane les couronnes qu'ils avoient sur leurs têtes. « Car, ajoute ce sage historien, partout où l'on sait « aimer sa patrie, se former à tout ce qui regarde la « guerre et obéir à ses supérieurs, là on ne peut voir « régner que d'heureuses espérances ». Voilà les trois

choses qu'il faut réunir pour former de bonnes troupes, et pour en bien espérer. Le passage de Pindare est au commencement de la seconde ode des Pythiques, où le poète fait à Syracuse cette belle apostrophe: « Cé-« lèbre ville de Syracuse, amas étonnant de plusieurs « villes, hôtel de Mars, où ce Dieu médite ses guerres « sanglantes, divine nourrice d'hommes et de che-« vaux qui n'aiment que le fer ».

43 Le passage d'Euripide est d'une de ses pièces qui sont perdues. Les anciens le citent de la pièce intitulée *Lycymneus*. Le voici :

Φαῦλον, ἄκομψον, τὰ δὲ μέγαθόν,
Πᾶσαν τ' ἐν ἔργῳ περιτεμνόμενον,
Σοφίαν λέσχης ἀτρίβωνα.

« Grossier, sans aucun ajustement, mais excellent « pour les grandes choses, et faisant paroître dans « toutes ses actions une sagesse parfaite, sans être « discoureur ».

44 Plutarque omet ici une circonstance qui méritoit d'être relevée; c'est que les Syracusains étoient à peine arrivés à Rome, que les nouveaux consuls tirèrent au sort les provinces, et que la Sicile échut à Marcellus. Ce fut un coup de foudre pour ces Syracusains qui venoient porter contre lui leurs plaintes. Ils se mettent à pleurer et à jeter de grands cris. Ils disent qu'il faut qu'ils abandonnent la Sicile, et qu'il vaut mieux pour eux se jeter dans les abîmes du mont Etna, ou dans la mer, que de se voir abandonnés au ressentiment du consul, après la démarche qu'ils viennent de faire. On veut obliger les consuls à demander au sénat l'échange des provinces, et Marcellus offre de le faire, mais volontairement; cela est accepté; après quoi les Syracusains, libres de crainte, intentent leur accusation. Liv. xxvj, 29, 30.

45 Quand les Syracusains eurent parlé, Lævinus, l'autre consul, leur ordonna de sortir du sénat. Mais Marcellus les retint, et voulut répondre en leur présence.

46 Tite-Live dit que Marcellus alla au Capitole pour enrôler les soldats, et qu'après la décision, le sénat lui envoya deux sénateurs pour le faire venir au conseil, et que l'on fit entrer en même temps les Syracusains.

47 Le sénat ne le fit pas de son propre mouvement, mais sur les lettres de Marcellus même, qui leur mandoit qu'il n'étoit nullement du bien des affaires qu'il quittât Annibal qui fuyoit. Le sénat, qui n'étoit pas assez imprudent pour interrompre le cours de cette prospérité, prit le parti de rappeler l'autre consul; et en lui envoyant l'ordre de revenir, il lui adressa aussi les lettres de Marcellus, afin qu'il vît pourquoi on le rappeloit plutôt que son collègue qui étoit plus près.

48 Lævinus vouloit nommer M. Valérius Messala, qui commandoit la flotte, et le sénat vouloit Q. Fulvius. Sur la réquisition d'un tribun du peuple, le sénat ordonna que le consul nommeroit celui que le peuple lui ordonneroit; qu'à son refus, ce seroit le préteur de la ville qui nommeroit; et que si le préteur refusoit, ce seroit aux tribuns. Le consul refusa de nommer, défendit au préteur de s'ingérer dans une fonction qui n'appartenoit qu'à lui, et partit pour la Sicile. Les tribuns nommèrent Fulvius par le choix du peuple; mais comme il falloit la nomination du consul, le sénat écrivit à Marcellus, qui suppléa, et qui fit ce que son collègue n'avoit pas voulu faire. Voilà bien des formalités pour violer un usage et anéantir une loi.

49 Le grec dit: « que Marcellus ne fut battu que

« pour s'être servi d'un stratagème hors de saison ». Mais en notre langue nous n'appelons pas *stratagème*, cette manœuvre de faire passer de la queue à la tête un corps de troupes. Tite-Live raconte simplement le fait, il dit que « Marcellus voyant plier son aile « droite et l'élite des alliés, fit passer à la tête la dix- « huitième légion; que les uns pliant lâchement, et « les autres s'avançant mollement pour prendre leur « place, toute la bataille fut mise en désordre, et « enfin culbutée ». Tite-Live ne donne pas le tort à Marcellus, mais aux troupes qui furent commandées pour soutenir cette aile droite, et qui ne firent pas leur devoir. En effet, ce ne fut pas une manœuvre faite mal à propos par Marcellus, de faire passer de la queue à la tête un corps de troupes, pour soutenir une aile qui branle et qui plie; cela s'est toujours pratiqué, et se doit pratiquer toujours. La défaite vint de ce que les troupes qu'il fit passer, ne s'avancèrent que mollement. Plutarque s'est donc trompé ici en blâmant une manœuvre très-sage, et en lui attribuant un échec qui ne vint que de la lâcheté et de la mollesse des soldats: la suite même le prouve.

50 Il demeura sur la place deux mille sept cents Romains ou alliés, parmi lesquels il y avoit quatre centurions romains, et deux tribuns de soldats. L'aile qui avoit fui, perdit quatre enseignes, et la légion qui devoit la soutenir, en perdit deux.

51 Marcellus ordonna que l'on donnât de l'orge au lieu de froment. C'étoit la punition ordinaire qui déclaroit que des lâches méritoient d'être traités, non pas en hommes, mais en bêtes, Marcellus ordonna aussi que les centurions de ces bandes demeureroient debout tout le jour, l'épée nue, sans ceinturon. *Centurionesque manipulorum, quorum signa amissa fuerant, districtis gladiis discinctos destitui.* Liv. xxvij. 13.

52 Tite-Live dit que l'infanterie se jeta sur ces

troupes qui étoient en désordre, et que dès qu'elle les eut fait plier, Marcellus envoya sur eux sa cavalerie. xxvij. 14.

53 Tite-Live dit qu'il se retira dans la ville de Venuse ; et cela est plus vraisemblable. Le grand nombre de blessés qu'avoit Marcellus, ne lui permettoit pas d'aller à Sinuesse, qui étoit trop éloignée des environs de Canuse, où s'étoit donné le combat.

54 Plutarque met ce mot dans la bouche de Bibulus, en supposant que Marcellus étoit allé à Sinuesse ; car près de Sinuesse, il y avoit des bains chauds qui étoient souverains pour beaucoup de maladies, comme Strabon le marque expressément. Mais si Marcellus alla à Venuse, comme il n'en faut pas douter, ce bon mot n'est plus de saison ; car à Venuse il n'y avoit pas de bains chauds. Bibulus se contenta de reprocher à Marcellus, qu'il passoit l'été en quartier sous le toit ; *Æstiva Venusiæ sub tectis agere.*

55 Selon Tite-Live, Marcellus alla dans la Toscane avant que d'entrer dans son cinquième consulat, et n'étant encore que consul désigné. *Itaque confestim eo missus Marcellus consul designatus, qui rem inspiceret.* Liv. xxvij. 21.

56 Cela me rappelle celui qui, entrant dans Athènes, et voyant à la porte de la ville un temple consacré à deux dieux, dit : « Il faut que je m'en retourne, car puisqu'on loge ici deux dieux ensemble, « je ne trouverai point de logis ». Mais pour revenir à Marcellus, Plutarque ne touche pas la véritable raison qui obligea les pontifes à s'opposer à cette dédicace, car ce ne fut nullement parce qu'ils ne trouvoient pas qu'il y eût de la dignité à réunir deux dieux dans un seul temple. Tite-Live nous en apprend la véritable raison, xxij, 25. *Dedicatio ejus à pontificibus impediebatur, quod negabant unam cellam ampliùs quàm*

uni deo rite dedicari, quia si de cœlo tacta, aut prodigii aliquid in eâ factum esset, difficilis procuratio foret, quod utri deo divina res fieret sciri non posset; neque enim duobus, nisi certis Deis, rite una hostia fieri. « Les pontifes s'opposoient à cette dédicace, « parce qu'ils nioient qu'on pût, selon les règles, dé- « dier un temple à plus d'un dieu : car étant dédié à « deux, s'il venoit à être frappé de la foudre, ou qu'il « y arrivât quelque autre prodige, il seroit difficile « d'en faire l'expiation, en ce qu'on ne pourroit sa- « voir auquel de ces deux dieux on devoit offrir le sa- « crifice; car il n'y a que certains dieux auxquels on « peut sacrifier avec une victime seule ». N'est-ce pas là une plaisante superstition?

57 Le second temple que Marcellus fit élever fut dédié à la Vertu; et les deux étoient, dit-on, placés de manière qu'on ne pouvoit entrer dans celui de l'Honneur, qu'après avoir passé par celui de la Vertu: afin de montrer qu'on ne pouvoit arriver à l'honneur que par la vertu. Ces ouvrages furent faits avec beaucoup de diligence; mais Marcellus ne dédia ni l'un ni l'autre; ce fut son fils qui les consacra quatre ans après. *A. L. D.*

58 Ces prodiges n'arrivèrent pas à Rome, mais l'un à Capoue, et l'autre à Cumes. Pour celui des rats, Cicéron s'en moque plaisamment dans le second livre *de la Divination*. « Nous sommes si légers et si im- « prudents, que si les rats viennent à ronger quelque « chose, quoique ce soit leur métier, nous en faisons « un prodige. Avant la guerre des Marses, sur ce que « les rats avoient rongé des boucliers à Lanuvium, « les aruspices prononcèrent que c'étoit un prodige « horrible. Comme s'il importoit beaucoup que des « rats qui rongent nuit et jour, rongent des boucliers « ou des cribles; car si nous donnons là-dedans, il « s'ensuit de là que parce que les rats ont rongé de

« puis peu chez moi les livres de *la République de* « *Platon*, j'ai dû craindre pour la république, ou « que s'ils venoient à ronger le livre d'Épicure sur la « volupté, je devrois craindre la cherté des vivres ».

59 Son collègue Crispinus étoit parti avant lui; il étoit allé dans la Lucanie, et avoit assiégé Locres, qu'il abandonna quand il sut que Marcellus, arrivé à Venuse, avoit mis ses troupes en campagne, et qu'Annibal s'étoit approché de Lacinium. Les deux consuls campèrent entre Bantie et Venuse, et firent deux camps à trois mille pas l'un de l'autre. *Itaque in Apuliam ex Bruttiis reditum, et inter Venusiam Bantiamque, minus trium millium passuum intervallo, consules binis castris consederant. In eamdem regionem et Annibal rediit.* Tite-Live, xxvij. 25.

60 Plutarque n'éclaircit pas assez le fait qu'il raconte ici. Sur ce qu'il dit, on croiroit que les consuls auroient envoyé une partie de leurs troupes pour faire ce siége, et on se seroit fort trompé. Marcellus et Crispinus n'étoient pas assez imprudents pour affoiblir leur armée en présence d'un ennemi comme Annibal. Ils envoyèrent ordre à L. Cincius, qui étoit en Sicile, de passer à Locres avec sa flotte, et en même temps ils firent marcher la garnison qui étoit à Tarente; et ce fut à ces troupes de terre qu'Annibal dressa l'embuscade près de Pételie, qui est sur la côte au-dessus de Crotone. Liv. xxvij, 26.

61 Tout ce qui grossissoit étoit d'un bon augure, et tout ce qui diminuoit et rapetissoit, étoit d'un présage très-malheureux.

62 Plutarque explique ici le mot de Tite-Live: *Nec id sane aruspici placuisse, quod secundum trunca, et turpia exta, nimis læta apparuissent.* « Cela ne plut « nullement à l'aruspice, parce que les entrailles « avoient paru trop belles et trop heureuses, après

« avoir paru inutiles et funestes ». Le devin regardoit ce changement si prompt, comme une marque de la colère des dieux, qui vouloient les tromper, pour les punir du peu de foi qu'ils avoient eu pour le premier signe.

63 Crispinus ne mourut que sur la fin de l'année, après avoir nommé dictateur, pour tenir les comices, T. Manlius Torquatus. Les uns disent qu'il mourut à Tarente, les autres dans la Campanie.

64 Tite-Live se contente de dire : *Id quod nullo ante bello acciderat, duo consules sine memorando prœlio interfecti, velut orbam rempublicam reliquerant.* « Et ce qui n'étoit jamais arrivé dans les guerres « précédentes, les deux consuls tués sans un combat « dont on puisse parler, avoient laissé la république « comme orpheline ». Huit ans auparavant, à la bataille de Cannes, les Romains avoient perdu l'un des consuls, et les deux consuls de l'année précédente.

65 Annibal voulut s'en servir pour surprendre la ville de Salapia, en écrivant des lettres sous le nom du consul, et scellées de son cachet ; mais Crispinus avoit eu la prudence d'avertir toutes les villes voisines, que son collègue avoit été tué, et que l'ennemi étoit maître de son cachet. Salapia punit la fraude par la fraude, elle trompa Annibal, qui fut obligé de se retirer honteusement, après avoir perdu quelques troupes.

66 C'est ce que Tite-Live n'assure nullement ; il dit au contraire qu'Annibal alla d'abord camper sur la colline où s'étoit passé le combat, et qu'ayant trouvé là le corps de Marcellus, il l'enterra : *Castra in tumulum, in quo pugnatum erat, ex templo transfert. Ibi inventum Marcelli corpus sepelit.* xxvij. 28. Pour ce qui est de César Auguste, je n'en dis rien ; car on n'a point ce qu'il avoit écrit.

67 Sa maison dura après lui cent quatre-vingt-cinq ans ; car il fut tué la première année de l'olymp. 143, l'an de Rome 545, deux cent six ans avant l'ère chrétienne ; et le jeune Marcellus mourut la seconde année de l'olymp. 189, l'an de Rome 730.

68 Juba, historien grec, étoit fils de Juba, roi de Numidie, qui, dans la guerre civile, avoit suivi le parti de Pompée, et qui fut tué par Pétreïus en combat singulier. Il fut mené à Rome en triomphe par César. Sa captivité lui fut heureuse, car ayant été élevé dans les lettres grecques et latines, de Barbare il devint excellent historien.

69 Il sembleroit d'après ce passage que les échecs qu'Annibal reçut, n'étoient de sa part que des moyens de tromper Marcellus. Mais les éditeurs d'Amyot observent à ce sujet, qu'il n'est guère croyable que ce général ait, par ce seul motif, consenti à perdre en diverses rencontres plusieurs milliers d'hommes ; ce qui ne s'accorderoit ni avec les récits de Plutarque et des autres historiens, ni avec les paroles qui échappèrent à Annibal, et qui sont rapportées dans cette vie de Marcellus. Ces éditeurs sont donc persuadés avec M. Reiske, qu'il y a une faute dans le texte, et qu'au lieu du mot qu'on y lit, et qui n'est point connu, il faut en substituer un autre qui signifie à la lettre fausse chute, et dont voici l'explication donnée par le *scholiaste* d'Aristophane, dans sa comédie *des Chevaliers*, v. 568. « C'est, dit-il, une sorte de ma- « nége pratiqué par les lutteurs. S'il arrive que l'un d'eux, tombé sur l'épaule, soit assez heureux pour se relever promptement, il essuie la poussière dont l'empreinte déposeroit de sa chute, qu'il nie ; et recommençant le combat, il terrasse quelquefois son adversaire, et remporte le prix d'une victoire contre laquelle son accident ne peut militer, parce qu'il n'y a plus rien qui le prouve. Or, cette idée convient par-

faitement aux désavantages passagers et peu importants d'Annibal vis-à-vis de Marcellus, qui se terminèrent enfin par un avantage décisif pour le Carthaginois, qui fut la mort du général romain. *A. L. D.*

70 Il y a dans le texte, « à nier, à ne vouloir pas « confesser d'avoir été dans le cas de reculer, ἀρνεῖσθαι; mais il n'est pas possible que Plutarque ait dit une chose si frivole et si peu sensée. Des troupes qui ont reculé ont beau le nier, elles n'effacent pas leur honte. Au lieu de ἀρνεῖσθαι, *nier*, il faut lire, comme dans un manuscrit, αἰδεῖσθαι, *rougir*.

71 Chrysantes étoit un officier de l'armée de Cyrus, dont parle Xénophon au commencement du quatrième livre de la *Cyropédie*. Après avoir donné dans le combat de grandes marques de valeur, il en donna une plus grande encore d'obéissance et de discipline, et mérita par là les louanges de son général.

72 Il a fallu conserver le terme philosophique, pour faire sentir la beauté de ce mot plein de sens et de force. La mort de ceux qui meurent dans l'exercice de la vertu, est une action comme toutes les autres actions de leur vie; au lieu que la mort de ceux qui meurent d'une autre manière, n'est qu'une passion : quelle différence!

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

